

ŒUVRES

COMPLÈTES

DE VOLTAIRE.

TOME LXXIII.

IMPRIMERIE DE JULES DIDOT AINÉ,
IMPRIMEUR DU ROI,
Rue du Pont-de-Lodi, n° 6.

ŒUVRES

COMPLÈTES

DE VOLTAIRE

AVEC

DES REMARQUES ET DES NOTES

HISTORIQUES, SCIENTIFIQUES, ET LITTÉRAIRES.

CORRESPONDANCE.

TOME VII.



PARIS

BAUDOUIN FRÈRES, LIBRAIRES,

RUE DE VAUGIRARD, N° 17.

M. DCCC. XXV.

CORRESPONDANCE.

LETTRE MCCCCLX.

A MADAME LA COMTESSE D'ARGENTAL.

A Lunéville, le 21 juillet 1749.

Mais, ô anges! quel excès d'indifférence! Je n'entends point parler de vous, je ne revois point ma *Nanine*. En vérité, madame, je suis confondu d'étonnement, et navré de douleur. Il y a un mois que j'ai écrit à M. d'Argental, et point de réponse! passe encore de ne me pas envoyer ma pièce; mais de ne me pas dire comment vous vous portez, cela est trop cruel. Vous ne sauriez croire dans quelles inquiétudes son silence me jette.

Madame du Châtelet, qui vous fait ses compliments, compte accoucher ici d'un garçon, et moi, d'une tragédie[1]; mais je crois que son enfant[2] se portera mieux que le mien. Je vous conjure, mes anges, de ne pas oublier *Sémiramis*. Je vais écrire aux Slodtz, et leur recommander un

[1] * *Rome sauvée*, que Voltaire commença le 3 auguste suivant. (CLOG.)

[2] * Cet enfant, du sexe féminin, survécut peu de temps à sa mère. (CLOG.)

beau mausolée. Adam[1] en fait ici un pour la reine de Pologne[2] qui est digne de Girardon. Pourquoi faut-il que Ninus soit enterré comme un gredin? Il faudra que de Curis[3] fasse de son mieux, et qu'il y mette au moins la dixième partie de l'activité avec laquelle il habilla ce magnifique sénat de *Catilina*.

Écrivez-moi donc, paresseux anges.

LETTRE MCCCCLXI.

A M. D'ARNAUD[4].

Lunéville, le 21 juillet.

Je vous aime cent fois davantage, mon cher d'Arnaud, depuis que j'ai lu votre lettre et vos vers. Vous avez un cœur tel que je le cherchais, et vous le faites parler avec la plus tendre éloquence.

Du temps que j'aimais[5] j'aurais pensé comme vous, si j'avais fait une telle perte; mais à présent je

[1] * Nicolas-Sébastien Adam, né à Nanci, en 1705, mort en 1778, deux mois avant Voltaire. (Clog.)

[2] * Catherine Opalinska, morte le 19 mars 1747. (Clog.)

[3] * Bai de Curis, intendant des Menus. (Clog.)

[4] * Cette lettre, adressée à Baculard d'Arnaud, est tirée du *Mercure de France*, octobre 1749. (L. D. B.)

[5] * Voltaire n'ignorait pas l'intimité de madame du Châtelet et de Saint-Lambert, et il ne pouvait plus avoir alors que de l'*amitié* pour *Émilie*, dont il pleura amèrement la perte, au mois de septembre suivant. (Clog.)

n'aime plus que mes amis. Pour vous, vous serez bientôt comblé par une nouvelle maîtresse, et, après avoir si bien exprimé vos regrets, vous chanterez vos nouveaux plaisirs. VOLTAIRE.

LETTRE MCCCCLXII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Lunéville, le 24 juillet.

Enfin je respire; j'ai des nouvelles de mes anges; je tremblais pour la santé de madame d'Argental; je tremblais sur tout. Figurez-vous ce que c'est que d'être un mois entier sans recevoir un seul mot de ceux qui sont notre consolation et nos guides sur la terre! La lettre adressée à Cirei ne m'est jamais parvenue. La santé de madame d'Argental était languissante, et je craignais aussi que M. d'Argental ne fût malade; je craignais encore qu'il ne fût fâché contre moi pour quelque opiniâtreté que j'aurais eue sur *Nanine*, pour quelques mauvais vers d'*Adélaïde*. Je fesais mon examen de conscience; j'étais au désespoir. J'avais écrit à mademoiselle Gaussin, j'avais écrit à ma niéce; je les avais priées d'envoyer chez vous. Mon ange, ne me laissez jamais dans ces tourments-là, tant que la santé de madame d'Argental ne sera pas raffermie.

Je reçois donc *Nanine*, et je la mets dans le fond d'une armoire, pour y travailler à loisir. Savez-vous bien que je pourrais en faire cinq actes? Le sujet le comporte. La Chaussée avait bien fait cinq actes de sa *Paméla*, dans laquelle il n'y avait pas une scène. Je n'interromprai point notre tragédie[1]. Ce n'est pas une pièce tout-à-fait nouvelle; ce n'est pas non plus *Adélaïde*; c'est quelque chose qui tient des deux; c'est une maison rebâtie sur d'anciens fondements. Vous aurez dans un mois cette esquisse, et vous y donnerez cent coups de crayon à votre loisir.

Savez-vous bien que vous avez donné une furieuse secousse à mes entrailles paternelles, en me fesant entrevoir qu'on pourrait jouer *Mahomet*[2]? Je serais bien content, sur-tout si Roselli jouait Séide.

Pourquoi permet-on que ce coquin de Fréron succède à ce maraud de Desfontaines? Pourquoi souffrir Raffiat[3] après Cartouche? Est-ce que Bicêtre est plein?

Adieu, divins anges; mes tendres respects à tout ce qui vous entoure. Madame du Châtelet

[1] * *Amélie*, ou *le duc de Foix*, tragédie dont le fond est le même que celui d'*Adélaïde du Guesclin*. (Clog.)

[2] * Cette tragédie reparut sur la scène avec un grand succès, mais seulement en 1751, le 30 septembre. (Clog.)

[3] * Chef d'une bande de voleurs, exécuté le 4 décembre 1742. (L. D. B.)

vous fait mille compliments. Je souhaite sa santé et son ventre à madame d'Argental. Je suis inconsolable que vous ne laissiez pas de votre race; mais que madame d'Argental se porte bien : il vaut mieux avoir de la santé que des enfants.

LETTRE MCCCCLXIII[1].

DE FRÉDÉRIC II, ROI DE PRUSSE.

A Sans-Souci, le 25 juillet.

Des lois de l'homicide Mars
Belle-Ile peut m'instruire en maître ;
Mais du bon goût et des beaux-arts
Il n'est que vous qui pouvez l'être,
Vous qui parlez comme les dieux
Leur sublime et charmant langage,
Vous qu'un talent victorieux
Rend immortel par chaque ouvrage,
Vous qui menez vingt arts de front,
Et qui joignez dans votre style
A la prose de Cicéron
Des vers tels qu'en fesait Virgile.

Je ne veux que vous pour maître en tout ce qui regarde la langue, le goût, et le département du Parnasse. Il faut que chacun fasse son métier. Lorsque le maréchal de Belle-Ile vétillera sur la pureté du langage, Brühl donnera des leçons militaires et fera des commentaires sur les campagnes du grand Turenne, et je composerai un traité sur la vérité de la religion chrétienne.

Votre Académie devient plaisante dans ses choix. Ces

[1] * La réponse à cette lettre est du 18 auguste suivant. (Clog.)

juges de la langue française vont abandonner Vaugelas pour le bréviaire[1]; cela paraît un peu singulier aux étrangers.

Enfin donc votre Académie
Va faire un couvent de dévots ;
L'art de penser et le génie
En sont exclus par les cagots.

Qui veut le suffrage et l'estime
De ces quarante perroquets
N'a qu'à savoir son catéchisme,
Au demeurant point de français.

Dans cette cohue indocile
Apollon et les doctes Sœurs
N'honoreront de leurs faveurs
Que Richelieu, vous, et Belle-Ile.

Vous êtes, mon cher Voltaire, comme les mauvais chrétiens; vous renvoyez votre conversion d'un jour à l'autre. Après m'avoir donné des espérances pour l'été, vous me remettez à l'automne. Apparemment qu'Apollon, comme dieu de la médecine, vous ordonne de présider aux couches de madame du Châtelet. Le nom sacré de l'amitié m'impose silence, et je me contente de ce qu'on me promet.

Je corrige à présent une *douzaine* d'épîtres que j'ai faites, et quelques petites pièces, afin qu'à votre arrivée vous y trouviez un peu moins de fautes. Vous pouvez voir par l'argument de mon poëme[2] quel en est le sujet. Le fond de l'histoire est vrai; d'Arget, alors secrétaire de Valori, fut en-

[1] * L'abbé de Vauréal, évêque de Rennes, remplaça, à l'Académie Française, Armand-Gaston de Rohan, cardinal et évêque de Strasbourg, mort le 19 juillet 1749, année où l'Académie comptait quinze prêtres dans son sein, non compris les *cagots*. (Clog.)

[2] * *Le Palladion*. Voyez les *Mémoires* du marquis de Valori, t. I, page 241. (Clog.)

levé de nuit, par un partisan autrichien, dans une chambre voisine de celle où couchait son maître. La surprise de Franquini fut extrême, quand il s'aperçut qu'il tenait le secrétaire, au lieu de l'ambassadeur. Tout ce qui entre d'ailleurs dans ce poëme n'est que fiction; vous le verrez ici, car il n'est pas fait pour être rendu public. Si j'avais le crayon de Raphael et le pinceau de Rubens, j'essaierais mes forces en peignant les grandes actions des hommes; mais avec les talents de Callot on ne fait que des charges et des caricatures.

J'ai vu ici le héros de la France, ce Saxon, ce Turenne du siècle de Louis XV; je me suis instruit par ses discours, non pas dans la langue française[1], mais dans l'art de la guerre. Ce maréchal pourrait être le professeur de tous les généraux de l'Europe. Il a vu nos spectacles; il m'a dit, à cette occasion, que vous aviez donné une nouvelle comédie au théâtre, que *Nanine* avait eu beaucoup de succès. J'ai été étonné d'apprendre qu'il paraissait de vos ouvrages dont j'ignorais jusqu'au nom. Autrefois je les voyais en manuscrit, à présent j'apprends par d'autres ce qu'on en dit, et je ne les reçois qu'après que les libraires en ont fait une seconde édition.

Je vous sacrifie tous mes griefs, si vous venez ici; sinon, craignez l'épigramme; le hasard peut m'en fournir une bonne. Un poëte, quelque mauvais qu'il soit, est un animal qu'il faut ménager.

Adieu; j'attends la chute des feuilles avec autant d'impatience qu'on attend, au printemps, le moment de les voir pousser. FÉDÉRIC.

[1] * Maurice, comte de Saxe, homme de génie comme guerrier, avait montré beaucoup de bon sens en refusant de faire partie de l'Académie française. (CLOG.)

LETTRE MCCCCLXIV.

A FRÉDÉRIC II, ROI DE PRUSSE.

A Lunéville, ce 28 juillet[1].

Sire, votre majesté m'a ramené à la poésie. Il n'y a pas moyen d'abandonner un art que vous cultivez. Permettez que j'envoie à votre majesté une *Épître*[2] un peu longue que j'ai faite, avant mon départ de Paris, pour une de mes nièces, qui est aussi possédée du démon de la poésie. Vous y verrez, sire, *la vie de Paris* peinte assez au naturel. Celle qu'on méne à Potsdam, auprès de votre majesté, est un peu différente, et j'attends vos ordres pour jouir encore de l'honneur que vous daignez me faire. Sain ou malade, il n'importe; je vous ai promis que je partirais dès que madame du Châtelet serait relevée de couche; ce sera probablement pour le milieu de septembre, ou, au plus

[1] * La lettre MCCCCLXX est la réponse à celle-ci. (CLOG.)

[2] * Voyez l'*Épître* LXXV *à madame Denis*, sur *la Vie de Paris et de Versailles*, dans le tome III des *Poésies*, où elle est datée de 1748, au lieu de 1749 qui paraît être sa véritable date. Longchamp raconte, dans l'article XIX de ses *Mémoires*, que Voltaire, tombé malade à Châlons, en septembre 1748, était alors brouillé depuis quelque temps avec madame Denis; mais l'oncle et la nièce se raccommodèrent ensemble dans les premiers mois de 1749, et l'*Épître* dont il s'agit dut suivre de près cette réconciliation. (CLOG.)

tard, pour la fin. Ainsi je ferai bientôt, pour voir mon Auguste, un voyage un peu plus long que Virgile n'en fesait pour voir le sien. J'apporterai à vos pieds tout ce que j'ai fait, et vous daignerez me faire part de vos ouvrages. Après cela, je mourrai content, et je pourrai bien me faire enterrer dans votre église catholique. Un Anglais fit mettre sur son tombeau : *Ci-gît l'ami du chevalier Sidney*[1]. Je ferai mettre sur le mien : *Ci-gît l'admirateur de Frédéric-le-Grand.*

Il n'y a pas long-temps qu'un prince, en lisant une nouvelle édition qu'on vient de faire de votre *Anti-Machiavel,* fut fâché de ce que vous y dites de Charles XII. « Il a beau faire, dit-il en colère, il « ne l'effacera pas. » On lui répondit : « Charles XII « a été le premier des grenadiers, et le roi de Prusse « est le premier des rois. »

Croyez, sire, que mon enthousiasme pour vous a toujours été le même, et que si vous étiez roi des Indes, je ferais le voyage de Lahor et de Delhi. Croyez que rien n'égale le profond respect et l'éternel attachement de V.

[1] * Voltaire cite cette anecdote à la fin de la lettre DCXXXV. (CLOG.)

LETTRE MCCCCLXV.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL,

A PARIS.

A Lunéville, le 29 juillet.

Anges, voici le cas de déployer vos ailes. M. de La Reinière doit vous envoyer une tragédie[1]; ce n'est pas lui pourtant qui en est l'auteur, c'est moi. Cela pourra amuser madame d'Argental dans son superbe palais d'Auteuil. Je vous vois déja assemblés, messieurs, et me jugeant en petit comité.

Mais *Nanine*, mais *Sémiramis*, que deviendront-elles? On m'a mandé que cet honnête homme, cet illustre poëte Roi, outré, comme de raison, de ce qu'à la comédie on avait préféré cette *Nanine* à une excellente pièce de sa façon, m'avait honoré de la lettre du monde la plus polie et la plus affectueuse. Il ne serait pas mal, pour mortifier ce scorpion qu'on ne peut écraser, de reprendre *Nanine* avant Fontainebleau, d'autant plus qu'il la faudra jouer à la cour, et qu'il y aura là des personnes qui dans le fond du cœur n'en seront pas mécontentes. Mais *Sémiramis! Sémiramis!* c'est là

[1] *Le Duc de Foix.* (CLOG.)

l'objet de mon ambition. Ninus sera-t-il toujours si mesquinement enterré? J'écris à M. de Richelieu, premier gentilhomme de la chambre; j'envoie à M. de Curis, intendant des Menus-*tombeaux,* un petit mémoire pour avoir une grande diable de porte qui se brise avec fracas aux coups du tonnerre, et une trappe qui fasse sortir l'ombre du fond des abymes. Notre ami Legrand[1] avait trop l'air du portier du mausolée. Ce coquin-là sera-t-il toujours gras comme un moine?

On ne m'a pas dit que *les Amazones*[2] aient fait une grand fortune. J'en suis fâché pour madame du Boccage, qui prenait la chose fort à cœur; et j'en suis fâché pour ma nièce[3], qui veut vite réparer l'honneur du sexe; mais, si elle se presse, cet honneur-là restera comme il est. Elle devrait bien avoir pour vous autant de docilité que son oncle.

Bonsoir, mes divins anges. Quel barbare persécute donc ce pauvre Diderot? Je hais bien un pays où les cagots font coffrer[4] un philosophe.

[1]* Comédien mort en 1768. (Clog.)

[2]* Tragédie de madame du Boccage, 1749. (Clog.)

[3]* Madame Denis, coquette, et femme à grande prétention du côté de l'esprit, avait composé une comédie intitulée *la Coquette punie,* pièce fort médiocre dont Voltaire parle à la fin de sa lettre, du 3 mai 1752, à d'Argental. (Clog.)

[4]* Diderot, comme auteur de la *Lettre sur les aveugles,* fut conduit au donjon de Vincennes, le 24 juillet 1749, par l'ordre du comte d'Argenson. Il y resta jusqu'au 3 novembre suivant. (Clog.)

P. S. Je vous avais parlé de mettre *Nanine* en cinq actes; mais ce projet me paraît souffrir bien des difficultés, et il ferait tort à d'autres idées[1] que j'ai dans ma pauvre tête. En attendant que je puisse l'exécuter, je vous supplie de faire donner, après les chaleurs, cinq ou six représentations de *Nanine*, quand ce ne serait que pour faire faire la grimace à Roi, et enlaidir encore le vilain.

LETTRE MCCCCLXVI.

A M. L'ABBÉ RAINAL[2].

Lunéville, le 30 juillet.

Vous m'avez fait, monsieur, le plus sensible plaisir. Vos lettres sont, après votre conversation, l'une des choses que j'aime le mieux. Vous n'avez pas assurément diminué le goût que j'ai pour vous; j'aurais mieux aimé que vous m'eussiez annoncé

[1]* Voltaire songeait, comme on l'a dit, à composer *Rome sauvée*. (Clog.)

[2]* Guill. Th. F. Rainal, né le 11 mars 1713 (1711, selon la *Biographie universelle*), mort le 6 mars 1796. Voltaire le nomme dans le troisième alinéa de sa lettre du 24 auguste 1751 à madame Denis. Moitié jésuite, moitié philosophe, l'abbé Rainal, alors fort pauvre, et réduit à dire des messes au rabais, n'avait encore publié que quelques ouvrages, aujourd'hui fort peu connus. Il était lié avec plusieurs hommes de lettres, et particulièrement avec Diderot, Grimm, et J. J. Rousseau. (Clog.)

votre ouvrage[1], que la plupart des livres dont vous me parlez. Je ne ferai venir que celui[2] de M. de Buffon; il pourra m'apprendre des vérités. Les *Lettres* de Rousseau, qui sont en chemin, ne me diront que des mensonges, et encore ce seront des mensonges mal écrits. Il y a loin, assurément, entre ce forgeur de rimes recherchées et un homme d'esprit, et encore plus loin entre lui et un honnête homme. Si c'est Racine le fils, ou Racine, fi! comme disait l'abbé Gédoin, qui a fait imprimer ces *Lettres*[3], il a fait là une vilaine action; mais je ne veux pas l'en soupçonner. Il doit être dégoûté de faire imprimer des lettres; et, d'ailleurs, je lui crois trop de probité pour penser qu'il se soit avili à rendre publiques de plates et d'insipides calomnies. Il y a un autre homme que j'en soupçonne. Je ne désespère pas qu'on ne nous donne incessamment un recueil de lettres de l'abbé Desfontaines, de Chausson, et de Deschaufours[4]. Au reste, je puis vous assurer que, si je voulais publier des

[1]* Sans doute les *Anecdotes littéraires*, dont la première édition parut en 1750. (CLOG.)

[2]* Le commencement de l'*Histoire naturelle*, dont la première édition parut de 1749 à 1788. Buffon est nommé dans une lettre du 3 octobre 1739 à Helvétius. (CLOG.)

[3]* L. Racine passe pour l'éditeur des *Lettres de M. Rousseau* (J. B.), *sur différents sujets*, 1749, 5 vol. in-12; mais peut-être n'y a-t-il fourni que quelques matériaux. (CLOG.)

[4]* Pédéraste comme Chausson. Voyez la note du vers 134 de *la Guerre civile de Genève*, ch. I[er] (*Poésies*, t. I). (CLOG.)

lettres originales que j'ai entre les mains, je ferais voir que Rousseau a vécu en méchant homme, et est mort en hypocrite. Mais à quoi lui ont servi ses méchancetés? à lui faire traîner une vie vagabonde et malheureuse, à le chasser de chez tous ses maîtres, à lui laisser pour toute ressource un Juif condamné à Paris à être roué. Les honnêtes gens doivent être affligés que ce coquin-là ait fait de beaux vers.

L'homme[1] dont vous parlez, qui fait de mauvaises épigrammes contre un corps dont il était exclus, est bien aussi méchant que Rousseau, mais il n'a pas, comme lui, de quoi racheter un peu ses vices.

Je connais de réputation Aaron Hill[2]; c'est un digne Anglais; il nous pille, et il dit du mal de ceux qu'il vole.

Madame du Châtelet a écrit au gouverneur[3] de Vincennes, pour le prier d'adoucir, autant qu'il le pourra, la prison de *Socrate*-Diderot. Il est hon-

[1]* Voltaire entend probablement parler ici de Roi, qui, après avoir insulté séparément presque tous les membres de l'Académie française, comme le dit M. Weis, en attaqua le corps entier, dans une allégorie intitulée *le Coche*. (Clog.)

[2]* Poëte dramatique, auteur d'une *Mérope* imitée de Voltaire, et d'une traduction de *Zaïre*, sous le titre de *Zara*. Voyez l'avant-dernier alinéa de la lettre du 16 mars 1736 à Thieriot. (Clog.)

[3]* François-Bernardin, marquis du Châtelet-Clémont, parent d'Émilie, et beau-frère du maréchal de Richelieu; mort en septembre 1754. (Clog.)

teux que Diderot soit en prison, et que Roi ait une pension. Ces contrastes-là font saigner le cœur.

Adieu, monsieur; vous m'avez mis en goût, ne m'abandonnez pas, je vous en prie; écrivez quelquefois à votre zélé partisan, à votre ami, et ne faites pas plus de cérémonies que moi.

LETTRE MCCCCLXVII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Lunéville, le 12 auguste.

O anges! j'oserai écrire pour ce brave meurtrier dont vous me parlez. Le service du roi de Prusse est un peu plus sévère que celui de nos partisans; mais aussi il aura le plaisir d'appartenir à un grand homme.

Ah! vraiment, il est bien question de ce pauvre ouvrage, de cette tragédie[1] dans le goût ordinaire! je n'y veux pas assurément songer. Lisez, lisez seulement ce que je vous envoie; vous allez être étonnés, et je le suis moi-même. Le 3 du présent mois, ne vous en déplaise, le diable s'empara de moi, et me dit: Venge Cicéron et la France, lave la honte de ton pays. Il m'éclaira, il me fit imagi-

[1]* *Amélie, ou le Duc de Foix.* (CLOG.)

ner l'épouse de Catilina, etc. Ce diable est un bon diable, mes anges; vous ne feriez pas mieux. Il me fit travailler jour et nuit. J'en ai pensé mourir; mais qu'importe? En huit jours, oui, en huit jours et non en neuf, *Catilina* a été fait[1], et tel à-peu-près que les premières scènes que je vous envoie. Il est tout griffonné, et moi tout épuisé. Je vous l'enverrai, comme vous croyez bien, dès que j'y aurai mis la dernière main.

Vous n'y verrez point de Tullie amoureuse, point de Cicéron proxenéte; mais vous y verrez un tableau terrible de Rome, et j'en frémis encore. Fulvie vous déchirera le cœur, vous adorerez Cicéron. Que vous aimerez César! que vous direz: Voilà Caton! Et Lucullus, Crassus, qu'en dirons-nous?

O mes chers anges! *Mérope* est à peine une tragédie en comparaison; mais mettons au moins huit semaines à corriger ce que nous avons fait en huit jours. Croyez-moi, croyez-moi, voilà la vraie tragédie. Nous en avions l'ombre, mais il s'agit qu'elle soit aussi bonne que le sujet est beau.

J'ai fait à-peu-près ce que vous avez voulu pour *Nanine*; c'est l'affaire de deux minutes.

[1]* Voyez, dans le tome IV du *Théâtre*, la *Notice* de M. Du Bois sur *Rome sauvée* ou *Catilina*, tragédie représentée, pour la première fois, à la Comédie française, le 24 février 1752, au moment où Voltaire était à Berlin. (Clog.)

Adieu, adieu; ma tendresse pour vous est l'affaire de ma vie. Madame du Châtelet vous fait mille compliments. Portez-vous comme elle, et perdez moins à la *comète*[1] qu'elle et moi.

P. S. Je suis peu de votre avis, messieurs, sur bien des points qui concernent *Adélaïde;* mais c'est pour une autre fois. Réservons-la comme un pâté froid; on le mangera quand on aura faim.

LETTRE MCCCCLXVIII.

A M. LE PRÉSIDENT HÉNAULT.

A Lunéville, ce 14 auguste.

Nous l'attendons avec impatience ce présent dont mon illustre confrère nous veut bien flatter; ce livre[2] qu'il faudra réimprimer tous les ans, celui de tous les livres où l'on a dit le plus de choses en moins de paroles, qui soulage la mémoire, qui éclaire l'esprit, où tout est peint d'un trait, et d'un trait profond, plein de recherches singulières, de vérités utiles, de réflexions qui en font faire, ce livre enfin que j'aime à la folie.

[1] * Madame du Châtelet était particulièrement passionnée pour ce jeu, et Longchamp, dans l'article XX de ses *Mémoires*, en cite une preuve assez singulière. (CLOG.)

[2] * Le *Nouvel Abrégé chronologique de l'histoire de France*, édition de 1749, in-4°, ornée de vignettes historiques. Les éditions antérieures sont de 1744, 1746 et 1747. (CLOG.)

Je vous demande pardon d'avoir oublié mon saint Paul, mais je lui aurais fait la même objection qu'à vous; et je soupçonne qu'on l'a mal transcrit en cet endroit. C'est ce qu'assurément je ne vérifierai pas. Mais en attendant que j'aie sur cela une conversation profonde avec mon voisin dom Calmet, j'achéverai, s'il vous plaît, mon *Catilina*, que j'ai ébauché entièrement en huit jours. Ce tour de force me surprend et m'épouvante encore. Cela est plus incroyable que de l'avoir fait en trente ans[1]. On dira que Crébillon a trop tardé, et que je me suis trop pressé; on dira tout ce qu'on voudra. Les plus grands ouvrages ne sont, chez les Français, que l'occasion d'un bon mot. Cinq actes en huit jours, cela est très ridicule, je le sais bien; mais, si l'on savait ce que peut l'enthousiasme, et avec quelle facilité une tête malheureusement poétique, échauffée par les *Catilinaires* de Cicéron, et plus encore par l'envie de montrer ce grand homme tel qu'il est pour la liberté, le bien-être de son pays et de sa chère patrie, avec quelle facilité, dis-je, ou plutôt avec quelle fureur une tête ainsi préparée et toute pleine de Rome, idolâtre de son sujet, et dévorée par son génie, peut faire, en quelques jours, ce que, dans d'autres circonstances, elle ne ferait pas en une année; enfin, *si*

[1] * Allusion au temps employé par Crébillon à la composition de son *Catilina*, joué à la fin de 1748. (Clog.)

scirent donum Dei, on serait moins étonné. Le grand point, c'est que la chose soit bonne, et il ne suffit pas qu'elle soit bonne, il faut encore qu'elle soit frappée au coin de la vérité et qu'elle plaise. Vous aimez *Brutus*, ceci est cent fois plus fort, plus grand, plus rempli d'action, plus terrible et plus pathétique. Je voudrais que vous eussiez la bonté de vous en faire lire les premières scènes, dont j'ai envoyé la première ébauche à M. d'Argental. Cela n'est pas encore limé; mais je me flatte que vous y reconnaîtrez Rome, comme je reconnais la France dans votre charmant ouvrage. Vous direz : Voilà le père de la patrie! voici César, et voilà Caton! voilà des hommes, et voici des Romains! Je me meurs d'envie de vous plaire. Lisez ce commencement, je vous en prie, tout informe qu'il est; et voyez si j'ai vengé Cicéron[1]. Vous me ferez, mon cher confrère, un plaisir extrême de faire savoir à notre confrère l'abbé Le Blanc[2] combien je m'intéresse à lui, et combien je desirais qu'il fût des nôtres. On me fait, je crois, des tracasseries avec ses protecteurs, tandis que je ne suis occupé que des intrigues de Céthégus et de Lentulus.

[1]* Voyez la lettre MCCCXCIII, adressée à d'Olivet. (CLOG.)

[2]* Jean-Bernard Le Blanc, auquel est adressée la lettre CCCLXXXIX, était le *confrère* de *Voltaire*, comme auteur d'une tragédie; mais la protection de la duchesse du Maine et de la Pompadour ne put jamais le faire entrer à l'Académie. (CLOG.)

Voyez les méchantes gens! et ceux qui ont fait imprimer les *Lettres* de Rousseau n'ont-ils pas encore fait là une belle action? On m'impute aussi je ne sais quel livre dont le titre est si long [1] que je ne m'en souviens pas; mais qu'importe? pourvu que vous aimiez une tragédie où le génie de Rome s'explique sans déclamation, où la terreur n'est pas fondée sur des aventures romanesques, où l'insipide galanterie ne déshonore point l'art des Sophocle et des Euripide. En voilà trop pour Rome; je reviens à la France, à votre livre que vous avez la bonté de nous donner. Madame du Châtelet vous en fait les plus tendres remerciements. Vous pouvez l'envoyer à mon adresse à Lunéville, chez M. de La Reinière, qui est le grand-maître de mes postes, et le grand contresigneur de tous mes paquets; si mieux n'aimez vous servir de M. d'Argenson. Tout comme il vous plaira, mais envoyez-nous nos amours.

Oh! la paix n'est pas comme vous, monsieur, elle n'a pas l'approbation générale; et, si vous poussiez votre charmant *Abrégé* de la chronologie jusque-là, vous pourriez dire que Louis XV voulut

[1] * C'est sans doute l'ouvrage intitulé *Connaissance des beautés et des défauts de la poésie et de l'éloquence, dans la langue française, à l'usage des jeunes gens, et sur-tout des étrangers, etc...*; 1749, in-12. La seconde édition est de 1750. Voltaire, en parlant de ce petit traité, dans le dix-huitième alinéa d'une lettre de juin 1753 à Koënig, soutient également qu'il n'en est pas l'auteur. (Clog.)

faire le bonheur du monde, à quelque prix que ce fût, et qu'on ne fut pas content. Pour vous, monsieur, qui me paraissez un des plus heureux hommes de ce monde (en cas que vous digériez), je vous jure que vous méritez bien votre bonheur. Le mien serait de vous plaire. Mon petit *Panégyrique*[1] est d'un bon citoyen, et c'est déja une grande avance pour être dans vos bonnes graces; je n'ai rien dit qui n'ait été dans mon cœur. Vous m'appelez le poëte de M. de Richelieu, j'ai bien envie d'être le vôtre; mais je voudrais faire pour vous une épître aussi bonne que celle[2] que Marmontel a faite pour moi, et cela est difficile.

Permettez-moi, en qualité de votre commis historiographe, de vous dire combien je suis affligé qu'un de nos héros, le prince Édouard, ait essuyé à Paris l'aventure de Charles XII à Bender[3]. Il est vrai qu'il n'a pas armé ses cuisiniers, mais il n'en avait point. Je suis un peu humilié que mes héros aillent aux Petites-Maisons. Pour M. de Richelieu,

[1]* Le *Panégyrique de Louis XV*, cité dans le quatrième alinéa de la lettre MCCCCXXI. (CLOG.)

[2]* L'*Épître dédicatoire* de la tragédie de *Denis-le-Tyran*. (CLOG.)

[3]* Quand l'auteur de *la Henriade* apprit, de la bouche même de Stanislas, l'arrestation du prince Édouard Stuart, descendant d'une fille de Henri IV, il ne put s'empêcher de s'écrier : « O ciel ! est-il « possible que le roi souffre cet affront, et que sa gloire subisse une « tache que toute l'eau de la Seine ne saurait laver ! » Cette exclamation, rapportée par Longchamp dans l'article XX de ses *Mémoires*, était celle d'un historien et non d'un panégyriste. (CLOG.)

il n'ira qu'à celle des Porcherons; celui-là est très sage, car il est guédé de gloire et de plaisir; et je crois qu'à soixante ans il y aura encore des femmes à qui il fera donner des coups de pied dans le cul.

Souffrez que je vous prie de me protéger toujours auprès de madame du Deffand. Elle ne sait pas le cas que je fais d'elle, et que j'ai dans la tête de lui faire ma cour très assidument, quand je serai à Paris. Je trouve, comme dit Montaigne, que ses imaginations élancent les miennes; et, quand mon feu s'éteindra, j'irai le rallumer au sien.

Bonsoir, monsieur; je vous aime comme les autres font, mais je vous aime encore à cause de mon siécle. Les siécles produisent en abondance des tyrans tels que les Caligula, les Néron, etc.; mais bien rarement des citoyens tels que vous. Conservez-moi vos bontés qui font le bien de ma vie.

Je vous recommande mon enfant; *Catilina,* le traître, est le seul pour lequel je sente mes entrailles s'attendrir.

LETTRE MCCCCLXIX.

A MADAME LA DUCHESSE DU MAINE[1].

Lunéville, ce 14 auguste.

Madame, votre altesse sérénissime est obéie, non pas aussi bien, mais du moins aussi promptement qu'elle mérite de l'être. Vous m'avez ordonné *Catilina*, et il est fait. La petite-fille du grand Condé, la conservatrice du bon goût et du bon sens, avait raison d'être indignée de voir la farce monstrueuse du *Catilina* de Crébillon trouver des approbateurs. Jamais Rome n'avait été plus avilie, et jamais Paris plus ridicule. Votre belle ame voulait venger l'honneur de la France; mais j'ai bien peur qu'elle n'ait remis sa vengeance en d'indignes mains. Je ne réponds, madame, que de mon zéle; il a été peut-être trop prompt. Je me suis tellement rempli l'esprit de la lecture de Cicéron, de Salluste, et de

[1] * Anne-Louise-Bénédicte de Bourbon-Condé, née le 8 novembre 1676, et mariée, en mars 1692, à Louis-Auguste de Bourbon, duc du Maine, bâtard adultérin légitimé de Louis XIV et de la Montespan, mourut le 23 janvier 1753, plus de seize ans après son mari. Voltaire fut de bonne heure en correspondance avec cette princesse, comme le prouve la lettre XCVII; mais on n'a recueilli aucune de leurs lettres entre 1727 et 1749. *Rome sauvée* fut jouée à Sceaux le 21 juin 1750; et, dès le commencement de la même année, il lui dédia *Oreste*. (CLOG.)

Plutarque, et mon cœur s'est si fort échauffé par le desir de vous plaire, que j'ai fait la pièce en huit jours. Vous aurez la bonté, madame, d'y compter aussi huit nuits. Enfin l'ouvrage est achevé; je suis épouvanté de cet effort ; il n'est pas croyable, mais il a été fait pour madame la duchesse du Maine.

Madame du Châtelet, à qui j'apportais un acte tous les deux jours, était aussi étonnée que moi. Il y a ici trois ou quatre peronnes qui ont le goût très cultivé et même très difficile; qui ne veulent point que l'amour avilisse un sujet si terrible; qui me croiraient perdu si la galanterie de Racine venait affaiblir entre mes mains la vraie tragédie, qu'il n'a connue que dans *Athalie;* qui me croiraient perdu encore, si je tombais dans les déclamations de Corneille; qui veulent une action continue, toujours vive, toujours intriguée, toujours terrible; un tableau fidèle et agissant de Rome entière; Cicéron dans sa grandeur, César dans l'aurore de la sienne, et déja au-dessus des autres hommes; les *Catilinaires* en action, la vérité fidèlement observée, et, pour toute fiction, Catilina éperdument épris de sa femme, avec qui il est marié en secret, femme vertueuse et qui aime véritablement son mari; Catilina forcé de tuer le père de sa femme, dans l'instant que ce Romain va révéler la conspiration. Voilà en gros, madame, ce que l'on

desirait et ce que l'on a trouvé pour le fonds. Peut-être la longue habitude que j'ai de faire des vers, la sublimité du sujet, sur-tout l'ardeur de vous plaire, m'ont élevé au-dessus de moi-même. Madame du Châtelet me flatte que votre altesse trouvera *Catilina* le moins mauvais de mes ouvrages; je n'ose m'en flatter. Je le souhaite pour l'honneur des lettres, si indignement déshonorées; et il faut, de plus, qu'un ouvrage fait par vos ordres soit bon. Mais enfin, que mon obéissance et mon zèle me tiennent lieu de quelque chose. Protégez donc, madame, ce que vous avez créé.

On m'apprend que votre protection nous donne l'abbé Le Blanc pour confrère à l'Académie. Il vous est plus aisé, madame, de donner une place au mérite, que de donner le talent nécessaire pour faire *Catilina*.

Il faut à présent revoir avec un flegme sévère ce que j'ai fait avec le feu de l'enthousiasme; il s'agit d'être correct et élégant; voilà ce qui coûte plus qu'une tragédie. Je ne me console point de n'être point aux pieds de votre altesse dans Anet; c'est là que j'aurais dû travailler; mais votre royaume est par-tout.

J'ai combattu pour vous sur la frontière contre les *barbares*[1]; c'est votre étendard que je porte.

Je suis avec un profond respect, etc.

[1] * Les partisans de Crébillon, et ce poëte lui-même. (CLOG.)

LETTRE MCCCCLXX.

DE FRÉDÉRIC II, ROI DE PRUSSE.

A Sans-Souci, le 15 auguste.

Si mes vers ont contribué à l'*Épître*[1] que je viens de recevoir, je les regarde comme mon plus bel ouvrage. Quelqu'un qui assista à la lecture de cette *Épître* s'écria dans une espèce d'enthousiasme : « Voltaire et le maréchal de « Saxe ont le même sort; ils ont plus de vigueur dans leur « agonie que d'autres en pleine santé. »

Admirez cependant la différence qu'il y a entre nous deux; vous m'assurez que mes vers ont excité votre verve, et les vôtres ont pensé me faire abjurer la poésie. Je me trouve si ignorant dans votre langue, et si sec d'imagination, que j'ai fait vœu de ne plus écrire. Mais vous savez malheureusement ce que sont les vœux des poëtes, les zéphyrs les emportent sur leurs ailes, et notre souvenir s'envole avec eux.

Il faut être Français et posséder vos talents pour manier votre lyre. Je corrige, j'efface, je lime mes mauvais ouvrages pour les purifier de quantité de fautes dont ils sont remplis. On dit que les joueurs de luth accordent leur instrument la moitié de leur vie, et en touchent l'autre. Je passe la mienne à écrire, et sur-tout à effacer. Depuis que j'entrevois quelque certitude à votre voyage, je redouble de sévérité sur moi-même.

Soyez sûr que je vous attends avec impatience, charmé de trouver un Virgile qui veut bien me servir de Quintilien. Lucine est bien oiseuse, à mon gré; je voudrais que ma-

[1] * L'*Épître à madame Denis.* (Clog.)

dame du Châtelet se dépêchât, et vous aussi. Vous pensez ne faire qu'un saut du baptême de Cirei à la messe de notre nouvelle église. La charité est éteinte dans le cœur des chrétiens, les collectes n'ont pu fournir de quoi couvrir cette église; et, à moins que de vouloir entendre la messe en plein vent, il n'y a pas moyen de l'y dire.

Marquez-moi, je vous prie, la route que vous tiendrez, et dans quel temps vous serez sur mes frontières, afin que vous trouviez des chevaux[1]. Je sais bien que Pégase vous porte, mais il ne connaît que le chemin de l'immortalité. Je vous la souhaite le plus tard possible, en vous assurant que vous ne serez pas reçu avec moins d'empressement que vous êtes attendu avec impatience. FÉDÉRIC.

LETTRE MCCCCLXXI.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Lunéville, le 16 auguste.

Cet ordinaire doit apporter à mes divins anges une cargaison des deux premiers actes de *Catilina*. Mais pourquoi intituler l'ouvrage *Catilina?* C'est Cicéron qui est le héros; c'est lui dont j'ai voulu venger la gloire, lui qui m'a inspiré, que j'ai tâché d'imiter, et qui occupe tout le cinquième acte. Je vous en prie, intitulons la pièce: *Cicéron et Catilina.*

Voilà une plaisante guerre qui va s'allumer!

[1] * Faute de chevaux, Voltaire fut obligé de rester quinze jours à Clèves, en juillet 1750, quand il alla à Berlin. (CLOG.)

J'aurai pour moi tous les colléges. Je devrais avoir tous ceux qui aiment les grands hommes ; Cicéron l'était.

Je vous demande en grace de lire le premier acte au président Hénault. Voilà le cas où il faut des amis. Il y a long-temps que je vous traite de conjurés ; mettez-vous tous de la conspiration. Cette aventure est plus guerre civile que *Sémiramis*. Courage, coadjuteur[1] ! Aux armes, monsieur de Choiseul[2] ! Animez-vous, monsieur de Pont de Veile ! Soyez tous de vrais Romains ; battez les *barbares*.

LETTRE MCCCCLXXII.

DE STANISLAS,

ROI DE POLOGNE, DUC DE LORRAINE ET DE BAR.

A Commerci.

Madame de Boufflers[3], mon cher Voltaire, en partant précipitamment pour aller voir M. son père, m'a chargé de vous renvoyer votre livre. Je sacrifie l'empressement que

[1]* L'abbé Chauvelin. (CLOG.)

[2]* Le comte de Choiseul, créé duc de Prâlin en novembre 1762. (CLOG.)

[3]* Fille du prince de Craon auquel est adressée la lettre MCCCLXVI, mère du célèbre chevalier de Boufflers, et maîtresse de Stanislas. Voyez le cinquième alinéa de la lettre MDLXII, et le n° CLXIII des *Poésies mêlées*. (CLOG.)

j'ai eu de le parcourir à la nécessité que vous avez de le ravoir, espérant que vous me le communiquerez quand vous pourrez. Vous connaissez comme je suis gourmand de vos ouvrages.

Me voilà seul. Les agréments de Commerci ne remplacent pas le plaisir d'être avec ses amis ; aussi je me prépare à le quitter bientôt. Je voudrais que madame du Châtelet, que j'embrasse tendrement, employât le temps de l'absence à faire ses couches, et la retrouver sur pied. Je vous embrasse, mon cher Voltaire, de tout mon cœur.

STANISLAS, roi.

LETTRE MCCCCLXXIII.

A FRÉDÉRIC II, ROI DE PRUSSE.

A Lunéville, le 18 auguste.

J'ai reçu vos vers très plaisants [1]
Sur notre triste Académie.
Nos Quarante sont fort savants ;
Des mots ils sentent l'énergie,
Et de prose et de poésie
Ils donnent des prix tous les ans ;
Ils font sur-tout des compliments ;
Mais aucun n'a votre génie.

Votre majesté pense bien que j'ai plus d'envie de lui faire ma cour qu'elle n'en a de me souffrir auprès d'elle. Croyez que mon cœur a fait très souvent le voyage de Berlin, tandis que vous pensiez

[1] * Voyez la lettre MCCCCLXIII, du 25 juillet. La réponse à la lettre ci-dessus est du 4 septembre suivant. (CLOG.)

qu'il était ailleurs. Vous avez excité la crainte, l'admiration, l'intérêt, chez les hommes. Permettez que je vous dise que j'ai toujours pris la liberté de vous aimer. Cela ne se dit guère aux rois, mais j'ai commencé sur ce pied-là avec votre majesté, et je finirai de même. J'ai bien de l'impatience de voir votre *Lutrin*[1], ou votre *Batrachomyomachie* homérique sur M. de Valori.

Mais un ministre d'importance,
Envoyé du roi très chrétien,
Et sa bedaine, et sa prestance,
Le courage du Prussien,
La fuite de l'Autrichien,
Que votre active vigilance
A cinq fois battu comme un chien;
Tout ce grand fracas héroïque,
Vos aventures, vos combats,
Ont un air un peu plus épique
Que les grenouilles et les rats
Chantés par ce poëte unique
Qu'on admire et qu'on ne lit pas.

Votre majesté, en me parlant des maréchaux de Belle-Ile et de Saxe, dit qu'il faut que chacun fasse son métier; vraiment, sire, vous en parlez bien à votre aise, vous qui faites tant de métiers à-la-fois, celui de conquérant, de politique, de législateur, et, qui pis est, le mien, qu'assurément vous faites

[1] * *Le Palladion*, *l'OEuvre de poëshie* de Frédéric. (Clog.)

le plus agréablement du monde. Vous m'avez remis sur les voies de ce métier que j'avais abandonné. J'ai l'honneur de joindre ici un petit essai d'une nouvelle tragédie de *Catilina;* en voici le premier acte; peut-être a-t-il été fait trop vite. J'ai fait en huit jours ce que Crébillon avait mis vingt-huit ans à achever; je ne me croyais pas capable d'une si épouvantable diligence; mais j'étais ici sans mes livres. Je me souvenais de ce que votre majesté m'avait écrit sur le *Catilina* de mon confrère; elle avait trouvé mauvais, avec raison, que l'histoire romaine y fût entièrement corrompue; elle trouvait qu'on avait fait jouer à Catilina le rôle d'un bandit extravagant, et à Cicéron, celui d'un imbécile. Je me suis souvenu de vos critiques très justes; vos bontés polies pour mon vieux confrère ne vous avaient pas empêché d'être un peu indigné qu'on eût fait un tableau si peu ressemblant de la république romaine. J'ai voulu esquisser la peinture que vous desiriez; c'est vous qui m'avez fait travailler; jugez ce premier acte; c'est le seul que je puisse actuellement avoir l'honneur d'envoyer à votre majesté; les autres sont encore barbouillés. Voyez si j'ai réhabilité Cicéron, et si j'ai attrapé la ressemblance de César.

Entre ces deux héros prenez votre balance,
Décidez entre leurs vertus.
César, je le prévois, aura la préférence;

Quelque juste qu'on soit, c'est notre ressemblance
Qui nous touche toujours le plus.

Je ne vous ai point envoyé cette comédie de *Nanine*. J'ai cru qu'une petite fille que son maître épouse ne valait pas trop la peine de vous être présentée. Mais, si votre majesté l'ordonne, je la ferai transcrire pour elle. Je suis actuellement avec le sénat romain, et je tâche de mériter les suffrages de Frédéric-le-Grand,

De qui je suis avec ardeur
Le très prosterné serviteur,
Et l'éternel admirateur,
Sans être jamais son flatteur. V.

LETTRE MCCCCLXXIV.

A MADAME LA COMTESSE DE VERTEILLAC[1].

Lunéville, le 20 auguste.

La lettre dont vous m'avez honoré, madame, m'a été rendue fort tard à Lunéville. Mes sentiments vous avaient prévenue dans tout ce que vous me dites de l'abbé Trublet, et votre estime pour lui ne fait qu'augmenter celle qu'il m'a inspirée dès long-temps. Mes voyages et ma mauvaise santé ne me permettent guère de me mêler des affaires

[1]* Voyez une lettre du 21 mai 1746, adressée à cette dame. (CLOG.)

de l'Académie; mais je m'intéresse trop à sa gloire pour ne pas souhaiter d'avoir l'abbé Trublet pour confrère. Ce desir, que vous augmenteriez en moi, madame, s'il n'était pas déja très vif, me procure au moins aujourd'hui le plaisir de vous dire combien j'honore votre ami. Je lui envie le bonheur qu'il a de vous voir, et je lui demanderais le bonheur d'être admis dans votre cour avec plus d'empressement qu'il ne souhaite d'être de celle des Quarante[1].

Je suis avec respect, etc., VOLTAIRE.

LETTRE MCCCCLXXV.

A MADAME DU BOCCAGE[2],

A Lunéville, le 21 auguste.

Madame du Châtelet, madame, a reçu votre présent[3]. Vous êtes deux *amazones* qui, dans des genres différents, êtes au-dessus des hommes.

[1]* Trublet, compatriote de Maupertuis, avait essayé d'entrer à l'Académie dès 1736, mais il ne parvint à s'y glisser qu'en 1761. Voyez la lettre que Voltaire, alors à Fernei, lui écrivit le 27 avril de la même année. (CLOG.)

[2]* Marie-Anne Le Page, épouse de Fiquet du Boccage, née à Rouen le 22 octobre 1710; elle est morte le 8 auguste 1802. Elle alla voir Voltaire à Fernei, et elle était encore en correspondance avec lui à la fin de 1777. (CLOG.)

[3]* La tragédie des *Amazones*. (CLOG.)

Orithyie fait mille remerciements à Antiope. Pour moi, qui ne suis qu'un homme, et un assez pauvre homme, je suis fier de vos bontés, comme si j'étais un Thésée. Vous devez être excédée d'éloges, madame, et les miens sont bien faibles après tous ceux que vous avez reçus. Vous avez mis la fontaine d'Hippocrène au Thermodon. Vous vous êtes couronnée de roses, de myrtes, de lauriers; vous joignez l'empire de la beauté à celui de l'esprit et des talents. Les femmes n'osent pas être jalouses de vous, les hommes vous aiment et vous admirent. Vous devez entendre ce langage-là soir et matin; et, si vous n'en êtes pas excédée, si vous voulez que ma voix se mette de concert, vous essuierez de moi quelque grande diable d'ode fort ennuyeuse où je mettrai à vos pieds les Sapho, les Milton, et les Amours. C'est une terrible affaire qu'une ode; mais on m'avouera que le sujet est beau, et que ce sera bien ma faute si elle ne vaut rien. Je suis actuellement à courir comme un fou dans la carrière que vous venez d'embellir. Je me suis avisé, madame, de faire une tragédie de *Catilina*, et même de l'avoir faite prodigieusement vite; ce qui m'obligera à la corriger long-temps. Ce n'est pas que j'aie voulu rien disputer à mon confrère et à mon maître, M. de Crébillon; mais sa tragédie étant toute de fiction, j'ai fait la mienne en qualité d'historiographe. J'ai voulu peindre Cicéron tel

qu'il était en effet. Figurez-vous le *François II* de M. le président Hénault; voilà à-peu-près mon *Catilina*. J'ai suivi l'histoire autant que je l'ai pu, du moins quant aux mœurs.

Je laisse à mon confrère les idées audacieuses, les jalousies de l'amour, l'heureuse invention de rendre la fille de Cicéron amoureuse de Catilina, enfin tout ce qui est en possession d'orner notre scène; ainsi nous ne nous rencontrons en rien. Dès que j'aurai achevé de limer un peu cet ouvrage, et que j'aurai vaincu cette prodigieuse difficulté de parler français en vers, difficulté que vous avez si bien surmontée, je remonterai ma lyre pour vous, et je vous en consacrerai les fredons; mais je vous supplie, en attendant, de croire que je suis en prose un de vos plus sincères admirateurs. Je vous remercie très sérieusement de l'honneur que vous faites aux lettres. Permettez-moi de faire mes compliments à M. du Boccage[1]. J'ai l'honneur d'être, madame, avec une reconnaissance respectueuse, etc.

[1] * P. J. Fiquet du Boccage, né en 1700, mort en 1767. Il cultivait aussi les lettres. (Clog.)

LETTRE MCCCCLXXVI.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Lunéville, le 21 auguste.

Je reçus hier la consolation angélique, et j'envoie aujourd'hui le reste de mon grimoire.

Je commence par vous supplier de le lire dans le même esprit que je l'ai fait. Dépouillez-moi le vieil homme, mes anges, et jetez jusqu'à la dernière goutte de l'eau rose qu'on a mise jusqu'à présent dans la tragédie française. C'est Rome ici qui est le principal personnage; c'est elle qui est l'amoureuse, c'est pour elle que je veux qu'on s'intéresse, même à Paris. Point d'autre intrigue, s'il vous plaît, que son danger; point d'autre nœud que les fureurs artificieuses de Catilina, la véhémence, la vertu agissante de Cicéron, la jalousie du sénat, le développement du caractère de César; point d'autre femme qu'une infortunée d'autant plus naturellement séduite par Catilina, qu'on dit dans l'histoire et dans la pièce que ce monstre était aimable.

Je ne sais pas si vous frémirez au quatrième acte, mais moi j'y frémis. La pièce n'a aucun modéle; ne lui en cherchez pas :

« In nova fert animus. . . . . »
Ovid., *Met.*, lib. I.

Je sais que c'est un préjugé dangereux que la précipitation de mon travail. Il est vrai que j'ai fait l'ouvrage en huit jours, mais il y avait six mois que je roulais le plan dans ma tête, et que toutes ces idées se présentaient en foule pour sortir. Quand j'ai ouvert le robinet, le bassin s'est rempli tout d'un coup.

Ah! que madame d'Argental a dit un beau mot! qu'il faut ne songer qu'à bien faire, et ne pas craindre les cabales. Ce que je crains, ce sont les acteurs; et je prendrai plutôt le parti de faire imprimer l'ouvrage que de le faire estropier; mais, avec vos bontés, les acteurs pourraient devenir Romains. Sarrasin Romain! quel conte! et César, où est-il? Du secret; vraiment oui; c'est bien cela sur quoi il faut compter! Une bonne pièce, bien neuve, bien forte, des vers pleins de grandeur d'ame d'un bout à l'autre, et point de secret. La première démarche que j'ai faite a été d'écrire[1] à madame de Pompadour; car il ne faut pas braver les Graces, et c'est un point indispensable. Que de gens d'ailleurs qui aiment Cicéron, et qui seront de mon parti! Ah! si Sarrasin jouait ce rôle[2] comme

[1] * Cette lettre nous est inconnue. (Clog.)

[2] * Ce rôle fut joué par Voltaire, à Berlin, en septembre 1750, sur un théâtre particulier. (Clog.)

Cicéron déclamait ses *Catilinaires*, je vous répondrais bien d'une espèce de plaisir que nos Français musqués ne connaissent pas, et que l'*amoureux* et l'*amoureuse* ne connaissent point. Il est temps de tirer la tragédie de la fadeur. Je petille d'indignation, quand je vois une partie carrée dans *Électre*[1].

Que diable est donc devenue la lettre du coadjuteur? s'il l'a adressée à Cirei, tout est perdu. Coadjuteur, voyez si j'ai peint les chambres assemblées[2].

Bonsoir, vous tous que j'aime, que je respecte, à qui je veux plaire. Bonsoir, mon public. Madame du Châtelet est plus grosse que jamais.

LETTRE MCCCCLXXVII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Lunéville, le 23 auguste.

Je reçois, ô anges, votre foudroyante lettre du 17; ne contristez pas votre créature, et ne me demandez pas un secret qui m'aurait fait une affaire très sérieuse avec une personne très aimable et très puissante. Il était impossible de faire

[1] * Voltaire ébauchait déja les premiers actes d'*Oreste*. (Clog.)

[2] * L'abbé Chauvelin, auquel est adressée une lettre du 12 auguste 1748, était conseiller au parlement de Paris depuis 1738. (Clog.)

secrétement *Catilina* dans cette cour-ci, et il eût été fort mal à moi de n'en pas instruire madame de Pompadour. C'est un devoir indispensable que j'ai rempli avec l'approbation de tout ce qui est ici.

Je sais bien tout ce que j'aurai à essuyer; je sais bien que je fais la guerre, et je la veux faire ouvertement. Loin donc de me proposer des embuscades de nuit, armez-vous, je vous en prie, pour des batailles rangées, et faites-moi des troupes, enrôlez-moi des soldats, créez des officiers. Le président Hénault est l'homme de France qui m'est le plus nécessaire. Je vous prie très instamment de le mettre dans mon parti. Il est assurément bien disposé; il est indigné de la monstrueuse farce dans laquelle Cicéron a été représenté comme le plus imbécile des hommes. Il m'en écrit encore avec émotion. Je lui ai promis un premier acte; dégagez ma parole, mon respectable ami.

Comptez que la scène de César et de Catilina fera plaisir à tout le monde, et sur-tout au président Hénault. Soyez sûr que tous ceux qui ont un peu de teinture de l'histoire romaine ne seront pas fâchés d'en voir un tableau fidèle. J'avais oublié de vous dire que le sujet de cette tragédie est encore moins *Catilina* que *Rome sauvée*. C'est là, je crois, son vrai nom, si on n'aime mieux l'appeler *Cicéron et Catilina*.

Ces misérables comédiens allaient jouer tran-

quillement *l'Amant précepteur*[1], où il y avait cinquante vers contre moi, que ce bon Crébillon avait autorisés gracieusement du sceau de la police. Ma niéce les a fait retrancher. C'est une obligation que j'ai aux attentions de mademoiselle Gaussin, malgré ses infames confrères, qui ne songeaient qu'à gagner de l'argent avec la boue qu'on me jette.

Me voilà comme Cicéron, je combats la canaille; j'espère ne point trouver de Marc-Antoine, mais j'ai trouvé en vous un Atticus.

Madame du Châtelet joue la comédie, et travaille à Newton, sur le point d'accoucher.

Pas un mot de lettre de M. le coadjuteur.

LETTRE MCCCCLXXVIII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Lunéville, le 28 auguste.

J'attends la décision de mes oracles; mais je les supplie de se rendre à mes justes raisons. Je viens de recevoir une lettre de madame de Pompadour pleine de bonté; mais, dans ces bontés mêmes qui m'inspirent la reconnaissance, je vois que je lui dois écrire encore, et ne laisser aucune trace

[1] * C'est-à-dire *le Faux Savant*, ou *l'Amour précepteur*, comédie de Duvaure, jouée en cinq actes dès 1728, et en trois seulement le 13 auguste 1749. (Cloc.)

dans son esprit des fausses idées que des personnes qui ne cherchent qu'à me nuire ont pu lui donner.

Soyez très convaincu, mon cher et respectable ami, que j'aurais commis la plus lourde faute et la plus irréparable, si je ne m'étais pas hâté d'informer madame de Pompadour de mon travail, et d'intéresser la justice et la candeur de son ame à tenir la balance égale, et à ne pas souffrir qu'une cabale envenimée, capable des plus noires calomnies, se vantât d'avoir à sa tête les graces et la beauté. C'était, en un mot, une démarche dont dépendait entièrement la tranquillité de ma vie.

M'étant ainsi mis à l'abri de l'orage qui me menaçait, et m'étant abandonné, avec une confiance nécessaire, à l'équité et à la protection de madame de Pompadour, vous sentez bien que je n'ai pu me dispenser d'instruire madame la duchesse du Maine que j'ai fait ce *Catilina* qu'elle m'avait tant recommandé. C'était elle qui m'en avait donné la première idée long-temps rejetée, et je lui dois au moins l'hommage de la confidence. J'aurai besoin de sa protection; elle n'est pas à négliger. Madame la duchesse du Maine, tant qu'elle vivra, disposera de bien des voix, et fera retentir la sienne.

Je vous recommande plus que jamais le président Hénault. J'ai lieu de compter sur son amitié et sur ses bons offices. Des amis qui ont quelque poids, et qu'on met dans le secret, font autant de

bien qu'une lecture publique chez une caillette fait de mal. Je ne sais pas si je me trompe, mais je trouve *Rome sauvée* fort au-dessus de *Sémiramis*. Tout le monde, sans exception, est ici de cet avis. J'attends le vôtre pour savoir ce que je dois penser.

J'ai vu aujourd'hui une centaine de vers du poëme des *Saisons* de M. de Saint-Lambert. Il fait des vers aussi difficilement que Despréaux; il les fait aussi bien, et, à mon gré, beaucoup plus agréables. J'ai là un terrible éléve. J'espère que la postérité m'en remerciera; car, pour mon siècle, je n'en attends que des vessies de cochon par le nez. Saint-Lambert, par parenthèse, ne met pas de comparaison entre *Rome sauvée* et *Sémiramis*. Savez-vous que c'est un homme qui trouve *Électre* détestable? Il pense comme Boileau, s'il écrit comme lui. Électre amoureuse! et une Iphianasse, et un plat tyran, et une Clytemnestre qui n'est bonne qu'à tuer! et des vers durs, et des vers d'églogue après de l'emphase! et, pour tout mérite, un Palaméde, homme inconnu dans la fable, et guère plus connu dans la pièce! Ma foi, Saint-Lambert a raison; cela ne vaut rien du tout. Si je peux réussir à venger Cicéron, mordieu, je vengerai Sophocle.

Madame du Châtelet n'accouche encore que de problèmes.

Bonsoir, bonsoir, anges charmants! Comment se porte madame d'Argental? Ma niéce doit vous

prier de lui faire lire *Catilina;* ma nièce est du métier; elle mérite vos bontés.

LETTRE MCCCCLXXIX.

A M. ALLIOT[1],

CONSEILLER AULIQUE.

Lunéville, le 29 auguste, à neuf heures du matin.

Je vous prie, monsieur, de vouloir bien avoir la bonté de me faire savoir si je puis compter sur les choses que vous m'avez promises, et s'il n'y a point quelque obstacle.

Le mauvais état de ma santé ne me permet ni de rester long-temps à la cour du roi, auprès de qui je voudrais passer ma vie, ni d'avoir l'honneur de manger aux tables auxquelles il faut se rendre à un temps précis, qui est souvent pour moi le temps des plus violentes douleurs. Il fait froid d'ailleurs, les matins et les soirs, pour les malades.

Il serait un peu extraordinaire que, malgré votre amitié, on refusât ici les choses nécessaires à un

*[1] Alliot était commissaire-général de la maison du roi Stanislas, et il la dirigeait avec un *ordre admirable*, selon la *Biographie universelle*. Son économie allait un peu loin, car Voltaire dit dans ses *Mémoires* que madame de Boufflers « tirait à peine alors « du roi de Pologne de quoi avoir des jupes. » (Clog.)

homme qui a tout quitté pour venir faire sa cour à sa majesté.

Je vous prie de me faire savoir s'il faut en parler au roi. VOLTAIRE.

LETTRE MCCCCLXXX.

A M. ALLIOT,

CONSEILLER AULIQUE.

Le 29 auguste, à neuf heures un quart du matin.

Je vous supplie, monsieur, de vouloir bien donner des ordres en vertu desquels je sois traité sur le pied d'un étranger; et ne me mettez pas dans la nécessité de vous importuner tous les jours.

Je suis venu ici pour faire ma cour au roi. Ni mon travail ni ma santé ne me permettent d'aller piquer des tables. Le roi daigne entrer dans mon état; je compte passer ici quelques mois.

Sa majesté sait que le roi de Prusse m'a fait l'honneur de m'écrire quatre lettres pour m'inviter à aller chez lui. Je puis vous assurer qu'à Berlin je ne suis pas obligé à importuner pour avoir du pain, du vin et de la chandelle. Permettez-moi de vous dire qu'il est de la dignité du roi et de l'honneur de votre administration, de ne pas refuser ces petites attentions à un officier de la cour du roi

de France, qui a l'honneur de venir rendre ses respects au roi de Pologne.

LETTRE MCCCCLXXXI.

A STANISLAS,

ROI DE POLOGNE, DUC DE LORRAINE ET DE BAR.

Le 29 auguste, à neuf heures trois quarts du matin.

Sire, il faut s'adresser à Dieu, quand on est en paradis. Votre majesté m'a permis de venir lui faire ma cour jusqu'à la fin de l'automne, temps auquel je ne puis me dispenser de prendre congé de votre majesté. Elle sait que je suis très malade, et que des travaux continuels me retiennent dans mon appartement autant que mes souffrances. Je suis forcé de supplier votre majesté qu'elle ordonne qu'on daigne avoir pour moi les bontés nécessaires et convenables à la dignité de sa maison, dont elle honore les étrangers qui viennent à sa cour. Les rois sont, depuis Alexandre, en possession de nourrir les gens de lettres, et quand Virgile était chez Auguste, *Alliotus,* conseiller aulique d'Auguste, fesait donner à Virgile du pain, du vin et de la chandelle. Je suis malade aujourd'hui, et je n'ai ni pain ni vin pour dîner*. J'ai l'honneur

* Voltaire avait souvent de ces querelles avec M. Alliot; et quand le roi était pris pour juge, il décidait en faveur de Voltaire. La femme

d'être avec un profond respect, sire, de votre majesté, le très humble, etc.

LETTRE MCCCCLXXXII.

A FRÉDÉRIC II, ROI DE PRUSSE.

Le ...[1].

Sire, voici une des tracasseries que j'eus l'honneur de vous prédire il y a dix ans[2], lorsqu'après avoir envoyé votre *Anti-Machiavel* en Hollande, par les ordres de votre majesté, je fis ce que je pus pour supprimer cet ouvrage.

J'avais tort, à la vérité, de vouloir étouffer un si bel enfant, qui s'est conservé malgré moi, et qui est un des plus beaux monuments de votre génie et de votre gloire.

Mais vous vous exprimez dans cet ouvrage avec une liberté qui n'est guère permise qu'à un homme

de M. Alliot était très sotte et très superstitieuse. Un jour qu'elle se trouvait avec Voltaire, dans un moment d'orage affreux, elle lui fit sentir que sa présence pourrait bien attirer le tonnerre sur la maison. Voltaire, qui, dit-on, n'était pas lui-même très rassuré, dit à haute voix et en montrant le ciel : « Madame, j'ai pensé et écrit plus de bien « de celui que vous craignez tant, que vous n'en pourrez dire de toute « votre vie. » K.

[1] * Il est bien probable que cette lettre fut adressée à Frédéric II avec celle du 31 auguste, qui suit. (Clog.)

[2] * Voyez, dans la *Correspondance*, les lettres de juin et de juillet 1740. (Clog.)

qui a cent mille hommes à ses ordres. Je courus, comme vous le savez, sire, chez l'imprimeur, et j'osai raturer sur le manuscrit les endroits dont David pourrait se plaindre s'il revenait au monde, et ceux qui pourraient être désagréables à des princes contemporains, et sur-tout à des têtes couronnées que vous avez toujours aimées.

Votre majesté peut se souvenir que le fripon Van-Duren, qui se dit aujourd'hui votre libraire, n'eut pas plus d'égard à mes ratures que le grand-pensionnaire à mes représentations. Ce coquin avait fait transcrire le manuscrit, et je ne pus pas obtenir des chefs de la république qu'on l'obligeât à rendre pour de l'argent ce qu'on lui avait donné *gratis*.

Le livre parut donc, malgré tous mes efforts réitérés, et il parut avec quelques passages contre la personne d'un roi que vous avez imité par vos victoires, et contre un autre monarque que vous chérissez, et qui eût été votre allié naturel contre les Russes, si les Polonais avaient été assez heureux et assez fermes pour soutenir celui qu'ils ont si légitimement élu. Ses vertus et son alliance avec la maison de France sont des nœuds qui vous unissent avec lui. Ce monarque est très affligé de la manière dont vous vous êtes expliqué sur Charles XII et sur lui-même. Il est très aisé de réparer ce qui peut être échappé à votre plume sur ces

deux princes qui vous sont chers. Je vous supplie, sire, de faire une édition qui sera la seule authentique, et dans laquelle je ne doute pas que votre majesté ne rende plus de justice à deux rois ses amis.

Votre majesté doit approuver aujourd'hui plus que jamais le dessein qu'avait Charles XII de chasser les Russes de la Livonie et de l'Ingrie, et de mettre une barrière entre eux et l'Europe. Si le roi de Pologne était sur le trône où il doit être, les Polonais pourraient alors se souvenir de ce qu'ils ont été, et contribuer à renvoyer les ours moscovites dans leurs forêts; ce sont là vos sentiments et vos desirs.

Quelques lignes, conformes à vos idées, et qui rendraient justice aux deux monarques, feraient un effet desiré de tous ceux qui admirent votre livre; et votre plume serait comme la lance d'Achille, qui guérit la blessure qu'elle avait faite.

LETTRE MCCCCLXXXIII.

A FRÉDÉRIC II, ROI DE PRUSSE.

A Lunéville en Lorraine, ce 31 auguste.

Sire, j'ai le bonheur de recevoir votre lettre[1]

[1] * La lettre du 15 auguste. (Clog.)

datée de votre Tusculum de Sans-Souci, du Linterne de Scipion. Je suis bien consolé que mon *agonie* vous amuse. Ceci est le chant du cygne; je fais les derniers efforts. J'ai achevé l'esquisse entière de *Catilina,* telle que votre majesté en a vu les prémices dans le premier acte. J'ai depuis commencé la tragédie d'*Électre*[1], que je voudrais bien venir au plus vite achever à Sans-Souci. Je roule aussi de petits projets dans ma tête, pour donner plus de force et d'énergie à notre langue, et je pense que si votre majesté voulait m'aider, nous pourrions faire l'aumône à cette langue française, à cette gueuse pincée et dédaigneuse qui se complaît dans son indigence. Votre majesté saura qu'à la dernière séance de notre Académie, où je me trouvai pour l'élection du maréchal de Belle-Ile, je proposai cette petite question : Peut-on dire *un homme soudain dans ses transports, dans ses résolutions, dans sa colère,* comme on dit *un évènement soudain?* « Non, répondit-on; car, *soudain* n'ap-« partient qu'aux choses inanimées. — Eh, mes-« sieurs ! l'éloquence ne consiste-t-elle pas à trans-« porter les mots d'une espèce dans une autre? « N'est-ce pas à elle d'animer tout? Messieurs, il n'y « a rien d'inanimé pour les hommes éloquents. »

[1] * *Oreste.* — Cette pièce, commencée après *Rome sauvée,* fut représentée, plus de deux ans avant elle, au Théâtre français.
(CLOG.)

J'eus beau faire, sire, Fontenelle, le cardinal de Rohan, mon ami l'ancien évêque de Mirepoix, jusqu'à l'abbé d'Olivet, tout fut contre moi. Je n'eus que deux suffrages pour mon *soudain*.

Croit-on, sire, que si M. Bestucheff, ou Bartenstein, disait de votre majesté :

Profond dans ses desseins, soudain dans ses efforts,
De notre politique il rompt tous les ressorts;

croit-on, dis-je, que Bartenstein, ou Bestucheff, s'exprimât d'une manière peu correcte? Si on laisse faire l'Académie, elle appauvrira notre langue, et je propose à votre majesté de l'enrichir. Il n'y a que le génie qui soit assez riche pour faire de telles entreprises. Le purisme est toujours pauvre.

Madame du Châtelet n'est point encore accouchée; elle a plus de peine à mettre au monde un enfant qu'un livre. Tous nos accouchements, sire, à nous autres poëtes, sont plus difficiles, à mesure que nous voulons faire de bonne besogne. Les vers didactiques sur-tout se font beaucoup plus difficilement que les autres. Belle matière à dissertation, quand je serai à vos pieds!

Mais voici un autre cas : il s'agit ici de prose.

Votre majesté se souvient d'un certain *Anti-Machiavel,* dont on a fait une vingtaine d'éditions. Une de ces éditions est tombée entre les mains du roi à la cour de qui on accouche. Il y a deux en-

droits[1] où l'on rend une justice un peu sévère au roi de Suède, et où le monarque dont j'ai l'honneur de vous parler est traité un peu légèrement. Il y est infiniment sensible, et d'autant plus qu'il sent bien que le coup part d'une main trop respectable et faite pour peser les hommes. Vous vous en tirerez, sire, comme vous voudrez, parceque les héros ont toujours beau jeu; mais moi, qui ne suis qu'un pauvre diable, j'essuie tout l'orage; et l'orage a été assez fort.

Autre affaire. Il a plu à mon cher *Isaac-Onitz*[2], fort aimable chambellan de votre majesté, et que j'aime de tout mon cœur, d'imprimer que j'étais très mal dans votre cour. Je ne sais pas trop sur quoi fondé, mais la chose est moulée[3], et je le pardonne de tout mon cœur à un homme que je regarde comme le meilleur enfant du monde. Mais, sire, si le maître de la chapelle du pape avait imprimé que je ne suis pas bien auprès du pape, je demanderais des *agnus* et des bénédictions à sa sainteté. Votre majesté m'a daigné donner des pilules qui m'ont fait beaucoup de bien; c'est un grand point; mais si elle daigne m'envoyer une

[1]* Chap. III et VIII de l'*Anti-Machiavel*. (CLOG.)

[2]* Le marquis d'Argens, auteur des *Lettres juives*. Voyez la note de la lettre CCCCLIV. (CLOG.)

[3]* Voyez plus bas les troisième et quatrième alinéa de la lettre MDIII. (CLOG.)

demi-aune de ruban noir[1], cela me servirait mieux qu'un scapulaire. Le roi auprès de qui je suis ne peut m'empêcher de courir vous remercier. Personne ne pourra me retenir. Ce n'est pas assurément que j'aie besoin d'être mené en laisse par vos faveurs; et je vous jure que j'irai bien me mettre aux pieds de votre majesté, sans ficelle et sans ruban. Mais je peux assurer votre majesté que le souverain de Lunéville a besoin de ce prétexte pour n'être pas fâché contre moi de ce voyage. Il a fait une espèce de marché avec madame du Châtelet, et je suis, moi, une des clauses du marché. Je suis logé dans sa maison, et tout libre qu'est un animal de ma sorte, il doit quelque chose au beau-père de son maître. Voilà mes raisons, sire. J'ajouterai que je vous étais tendrement attaché, avant qu'aucun de ceux que vous avez comblés de vos bienfaits eût été connu de votre majesté, et je vous demande une marque qui puisse apprendre à Lunéville et sur la route de Berlin que vous daignez m'aimer. Permettez-moi encore de dire que la charge[2] que je possède auprès du roi mon maître, étant un ancien office de la couronne qui donne les droits de la plus ancienne noblesse,

[1] * C'est le *Chiffon noir,* dont Voltaire parle plus bas, dans sa lettre du 10 novembre à Frédéric. (Clog.)

[2] * Celle de gentilhomme ordinaire de la Chambre, accordée à Voltaire en 1745. (Clog.)

est non seulement très compatible avec cet honneur que j'ose demander, mais m'en rend plus susceptible. Enfin c'est l'*Ordre du mérite*, et je veux tenir mon *mérite* de vos bontés. Au reste, je me dispose à partir le mois d'octobre; et, que j'aie du *mérite* ou non, je suis à vos pieds.

LETTRE MCCCCLXXXIV.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Lunéville, le 1er septembre.

Il y a bien long-temps qu'on me fait attendre le décret céleste; je ne sais encore ce que je dois penser de *Rome sauvée*. J'attends vos ordres pour avoir une opinion.

Madame du Châtelet n'est point encore accouchée, mais Fulvie l'est. Je lui ai donné un enfant tout venu, au lieu de la présenter avec un gros ventre qui ne serait qu'un sujet de plaisanterie pour nos petits-maîtres.

En attendant, je vous envoie *Nanine* telle que vous avez voulu qu'elle fût. Je suis à l'ébauche du cinquième acte d'*Électre*[1], et d'*Électre* sans amour. Je tâche d'en faire une pièce dans le goût de *Mé-*

[1] * *Oreste*, représenté, pour la première fois, le 12 janvier 1750. (CLOG.)

rope; mais j'espère qu'elle sera d'un tragique supérieur. Je peux perdre mon temps, mais vous m'avouerez que je l'emploie.

M. de Curis m'a écrit qu'on avait ordonné un beau tombeau pour très haut et très puissant prince Ninus, roi dAssyrie. Détachez, je vous en prie, M. de Bachaumont[1] aux sieurs Slodtz; Slodtz signifie paresseux en anglais.

Il y a quelques vers biscornus dans le commencement du *Catilina;* mais croyez qu'ils sont tous corrigés, et, j'ose dire, embellis. Si j'avais des copistes, vous auriez déja la suite. Je vous le répète, mes chers et respectables amis, *Catilina* est ce que j'ai fait de moins indigne de vos soins. J'ai *Sémiramis* à cœur. Quand jouera-t-on cette *Sémiramis?* quand viendra *Catilina?* Vous ordonerez de sa destinée. Je dois écrire à madame de Pompadour. Il faut en être protégé, ou du moins souffert. Je lui rappellerai l'exemple de Madame[2], qui fit travailler Racine et Corneille à *Bérénice.*

Votre maudite grand'chambre vient de me faire perdre un procès de trente mille livres, malgré la loi précise; et cela parceque le rapporteur (je ne sais quel est ce bon homme) s'est imaginé que mon acquisition n'était pas sérieuse, et que je n'étais

[1] * Louis Petit de Bachaumont, nommé dans une lettre du 28 février 1754 à d'Argental. (Clog.)

[2] * Henriette d'Angleterre, belle-sœur de Louis XIV. (Clog.)

pas assez riche pour avoir fait un marché de trente mille livres.

Je ne suis pas en train de dire du bien des sénats.

Adieu, consolation de ma vie.

LETTRE MCCCCLXXXV.

DE FRÉDÉRIC II, ROI DE PRUSSE.

A Potsdam, le 4 septembre.

Je reçois votre *Catilina*, dont il m'est impossible de deviner la suite. Il n'est pas plus possible de juger d'une tragédie par un seul acte, que d'un tableau par une seule figure. J'attends d'avoir tout vu pour vous dire ce que je pense du dessein, de la conduite, de la vraisemblance, du pathétique et des passions. Il ne me convient pas d'exposer mes doutes à l'un des quarante juges de la langue française sur la partie de l'élocution; si cependant mon confrère en Apollon et mon concitoyen, le comte Bar [1], m'avait envoyé cet acte, je vous demanderais si l'on peut dire:

Tyran par la parole, il faut finir ton règne [2].

Si le sens ne donne pas lieu à l'équivoque, je crois qu'on peut dire : *Son éloquence l'a rendu le tyran de sa patrie, il faut finir son règne.* Mais, selon la construction du vers, nous autres Allemands, qui peut-être n'entendons pas bien les finesses de la langue, nous comprenons que c'est *par la parole qu'il faut finir son règne.*

[1] * Stanislas, duc de Lorraine et de Bar. (CLOG.)

[2] * Voyez plus bas lettre MDII. — Un billet de Voltaire à d'Olivet, et la réponse de celui-ci. (CLOG.)

Je suis bien osé de vous communiquer mes remarques. Si cependant j'ai eu quelque scrupule sur ce vers-là, il ne m'a pas empêché de me livrer avec plaisir à l'admiration d'une infinité de beaux endroits où l'on reconnaît les traits de ce pinceau qui fit *Brutus*, *la Mort de César*, etc., etc.

Votre lettre[1] est charmante; il n'y a que vous qui puissiez en écrire de pareilles. Il semble que la France soit condamnée d'enterrer avec vous dix personnes d'esprit que différents siècles lui avaient fait naître.

Puisque madame du Châtelet fait des livres, je ne crois pas qu'elle accouche par distraction. Dites-lui donc qu'elle se dépêche, car j'ai hâte de vous voir. Je sens l'extrême besoin que j'ai de vous, et le grand secours dont vous pouvez m'être. La passion de l'étude me durera toute ma vie. Je pense sur cela comme Cicéron, et comme je le dis dans une de mes épîtres. En m'appliquant je puis acquérir toutes sortes de connaissances; celle de la langue française, je veux vous la devoir. Je me corrige autant que mes lumières me le permettent; mais je n'ai point de puriste assez sévère pour relever toutes mes fautes. Enfin je vous attends, et je prépare la réception du gentilhomme *ordinaire* et du génie *extraordinaire*.

On dit à Paris que vous ne viendrez point, et je dis que si, car vous n'êtes point un faussaire; et, si l'on vous accusait d'être indiscret, je dirais que cela peut être; de vous laisser voler, j'y acquiescerais; d'être coquet, encore. Vous êtes enfin comme l'éléphant blanc pour lequel le roi de Perse et l'empereur du Mogol se font la guerre, et dont ils augmentent leurs titres, quand ils sont assez heureux pour le posséder. Adieu. Si vous venez ici, vous verrez à la tête des miens *Fédéric, par la grace de Dieu, roi de Prusse, électeur de Brandebourg, possesseur de Voltaire, etc.*

[1] * Celle du 18 auguste précédent. (CLOG.)

LETTRE MCCCCLXXXVI.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Lunéville, le 4 septembre.

Graces vous soient rendues; mais je suis bien plus inquiet de la santé de madame d'Argental que du sort de *Rome*. Je vous prie, mon cher et respectable ami, de me mander de ses nouvelles, car je ne travaillerai ni à *Catilina* ni à *Électre* que je n'aie l'esprit en repos.

Madame du Châtelet, cette nuit, en griffonnant son *Newton*[1], s'est senti un petit besoin; elle a appelé une femme-de-chambre qui n'a eu que le temps de tendre son tablier, et de recevoir une petite fille qu'on a portée dans son berceau. La mère a arrangé ses papiers[2], s'est remise au lit; et tout cela dort comme un liron, à l'heure que je vous parle.

[1]* La traduction des *Principes mathématiques de la philosophie naturelle*, publiée par Clairaut en 1756. Voyez, dans les *Mélanges littéraires*, l'ÉLOGE HISTORIQUE de madame du Châtelet. (CLOG.)

[2]* Elle en fit plusieurs paquets qu'elle remit à Longchamp, en le chargeant, si elle mourait, de les remettre à leurs adresses respectives. Une cassette, entre autres, adressée au marquis du Châtelet, *renfermait quantité de poésies et de choses précieuses* de Voltaire. Longchamp, qui en parle dans ses *Mémoires* (art. XXIV), dit qu'on les brûla; et il n'en put sauver qu'une faible portion. (CLOG.)

J'accoucherai plus difficilement de mon *Catilina*. Il faudra au moins quinze jours pour oublier cet ouvrage, et le revoir avec des yeux frais. Si madame d'Argental se porte bien, j'emploierai ce long espace de temps à achever l'esquisse d'*Électre*, avant d'achever de *sauver Rome*. Je vous demande en grace de faire au président Hénault la galanterie de lui montrer le premier acte. Qu'importe que l'épée de Catilina soit mal placée sur une table? ôtez-la de là. Et qu'importe une lettre dont on fera avec le temps un autre usage? L'objet de ce premier acte est de donner une grande idée de Cicéron, et de peindre César. Voilà, entre nous, ce dont je me pique. Je suis sûr que le président Hénault en sera très content.

Je veux qu'on sache que la pièce est faite, mais je veux que le public la desire, et je ne la donnerai que quand on me la demandera.

Je vous supplie de m'envoyer, par le moyen de M. de La Reinière, l'ouvrage du docteur Smith [1]. C'est un excellent homme que ce Smith. Nous n'avons en France rien à mettre à côté, et j'en suis fâché pour mes chers compatriotes.

Je vous embrasse tendrement, mon cher et respectable ami. Est-il bien vrai que les échevins vont devenir connaisseurs, et que la ville a l'Opé-

[1] * Robert Smith, physicien anglais. (Clog.)

ra? Est-il bien vrai que la façade[1] de Perrault, tant bernée par Boileau, sera découverte? qu'on fait une belle place devers la Comédie? Dites-moi, je vous prie, quel est l'architecte?

On dit aussi qu'on doit loger le roi à Versailles, et lui ôter cet œil-de-bœuf. Comment le fastueux Louis XIV avait-il pu se loger si mal? Voilà bien des choses à-la-fois. On n'en saurait trop faire; la vie est courte. Si on employait bien son temps, on en ferait cent fois davantage.

Chers conjurés, mille tendres respects.

LETTRE MCCCCLXXXVII.

A M. L'ABBÉ DE VOISENON.

A Lunéville, le 4 septembre.

Mon cher abbé *greluchon*[2] saura que madame du Châtelet étant cette nuit à son secrétaire, selon sa louable coutume, a dit : *Mais je sens quelque chose!* Ce quelque chose était une petite fille qui est venue au monde sur-le-champ. On l'a mise sur un livre de géométrie qui s'est trouvé là, et la mère est allée se coucher. Moi qui, dans les derniers

[1] * Voyez, tome IV des *Poésies*, les *Stances sur le Louvre;* et les *Embellissements de Paris*, tome I de la *Politique et Législation*. Ces deux morceaux sont de 1749. (CLOG.)

[2] * Voyez la note de la lettre CCCCXCI. CLOG.)

temps de sa grossesse, ne savais que faire, je me suis mis à faire un enfant tout seul; j'ai accouché en huit jours de *Catilina*. C'est une plaisanterie de la nature qui a voulu que je fisse, en une semaine, ce que Crébillon avait été trente ans à faire. Je suis émerveillé des couches de madame du Châtelet, et épouvanté des miennes.

Je ne sais si madame du Châtelet m'imitera, si elle sera grosse encore; mais, pour moi, dès que j'ai été délivré de *Catilina*, j'ai eu une nouvelle grossesse, et j'ai fait sur-le-champ *Électre*. Me voilà avec la charge de *raccommodeur de moules*[1], dans la maison de Crébillon.

Il y a vingt ans que je suis indigné de voir le plus beau sujet de l'antiquité avili par un misérable amour, par une partie carrée, et par des vers ostrogoths. L'injustice cruelle qu'on a faite à Cicéron ne m'a pas moins affligé. En un mot, j'ai cru que ma vocation m'appelait à venger Cicéron et Sophocle, Rome et la Grèce, des attentats d'un barbare. Et vous, que faites-vous? Mille respects, je vous en prie, à madame de Voisenon[2].

[1]* Un des contes de La Fontaine est intitulé *le Feseur d'oreilles et le Raccommodeur de moules*. (L. D. B.)

[2]* Voltaire désigne sans doute ici madame Favart, ou quelque autre maîtresse de l'abbé *greluchon*, car la mère de celui-ci était morte de langueur *peu de temps après l'avoir mis au monde*. (Clog.)

LETTRE MCCCCLXXXVIII.

A M. LE MARQUIS D'ARGENSON.

A Lunéville, le 4 septembre.

Madame du Châtelet vous mande, monsieur, que cette nuit, étant à son secrétaire, et griffonnant quelque pancarte newtonienne, elle a eu un petit besoin. Ce petit besoin était une fille qui a paru sur-le-champ. On l'a étendue sur un livre de géométrie in-4°. La mère est allée se coucher, parcequ'il faut bien se coucher; et, si elle ne dormait pas, elle vous écrirait. Pour moi, qui ai accouché d'une tragédie de *Catilina,* je suis cent fois plus fatigué qu'elle. Elle n'a mis au monde qu'une petite fille qui ne dit mot, et moi il m'a fallu faire un Cicéron, un César; et il est plus difficile de faire parler ces gens-là que de faire des enfants, sur-tout quand on ne veut pas faire un second affront à l'ancienne Rome et au théâtre français. Conservez-moi vos bontés; aimez Cicéron de tout votre cœur; il était bon citoyen comme vous, et n'était point m........ de sa fille, comme l'a dit Crébillon. Mille respects.

LETTRE MCCCCLXXXIX.

A MADAME LA MARQUISE DU DEFFAND.

Le 10 septembre[1].

Je viens de voir mourir, madame, une amie de vingt ans, qui vous aimait véritablement, et qui me parlait, deux jours avant cette mort funeste, du plaisir qu'elle aurait de vous voir à Paris à son premier voyage. J'avais prié M. le président Hénault de vous instruire d'un accouchement qui avait paru si singulier et si heureux; il y avait un grand article pour vous dans ma lettre[2]; madame du Châtelet m'avait recommandé de vous écrire, et j'avais cru remplir mon devoir en écrivant à M. le président Hénault. Cette malheureuse petite fille dont elle était accouchée, et qui a causé sa

[1] * Cette lettre, datée du 10 septembre dans l'édition de Kehl, pourrait bien n'avoir été écrite que le 11 ou le 12. Madame du Châtelet mourut, non pas le 10 *auguste* précédent, comme Voltaire lui-même l'a dit dans l'*Éloge* de cette dame (*Mélanges littéraires*), et comme l'a répété après lui la *Biographie universelle*, mais dans la soirée du 10 septembre, pendant que Voltaire et M. du Châtelet soupaient chez madame de Boufflers. Longchamp, témoin oculaire, rend compte, dans les articles XXIV et XXV de ses *Mémoires*, de l'état de Voltaire lors de cette catastrophe imprévue, et il dit que l'ami d'Émilie ne retrouva un peu de calme que vers le 12 ou le 13 septembre. (Clog.)

[2] * Elle a été perdue. (Clog.)

mort, ne m'intéressait pas assez. Hélas! madame, nous avions tourné cet événement en plaisanterie; et c'est sur ce malheureux ton que j'avais écrit par son ordre à ses amis. Si quelque chose pouvait augmenter l'état horrible où je suis, ce serait d'avoir pris avec gaieté une aventure dont la suite empoisonne le reste de ma vie misérable. Je ne vous ai point écrit pour ses couches, et je vous annonce sa mort. C'est à la sensibilité de votre cœur que j'ai recours dans le désespoir où je suis. On m'entraîne à Cirei, avec M. du Châtelet. De là je reviens à Paris, sans savoir ce que je deviendrai, et espérant bientôt la rejoindre. Souffrez qu'en arrivant j'aie la douloureuse consolation de vous parler d'elle, et de pleurer à vos pieds une femme qui, avec ses faiblesses, avait une ame respectable.

LETTRE MCCCCXC.

A M. L'ABBÉ DE VOISENON.

Auprès de Bar[1], ce 14 septembre.

Mon cher abbé, mon cher ami, que vous avais-je écrit! quelle joie malheureuse, quelle suite funeste! quelle complication de malheurs, qui

[1] * Au château de Loisei, d'où est datée la lettre MCCCCXXVIII. (CLOG.)

rendraient encore mon état plus affreux, s'il pouvait l'être! Conservez-vous, vivez; et, si je suis en vie, je viendrai bientôt verser dans votre sein des larmes qui ne tariront jamais.

Je n'abandonne pas M. du Châtelet, je vais à Cirei avec lui. Il faut y aller, il faut remplir ce cruel devoir. Je reverrai donc ce château que l'amitié avait embelli, et où j'espérais mourir dans les bras de votre amie! Il faudra bien revenir à Paris; je compte vous y voir. J'ai une répugnance horrible à être enterré à Paris; je vous en dirai les raisons[1]. Ah! cher abbé, quelle perte!

LETTRE MCCCCXCI.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Cirei, le 21 septembre.

Je ne sais, mon adorable ami, combien de jours nous resterons encore dans cette maison que l'amitié avait embellie, et qui est devenue pour moi un objet d'horreur. Je remplis un devoir bien triste, et j'ai vu des choses bien funestes. Je ne trouverai ma consolation qu'auprès de vous. Vous m'avez écrit des lettres qui, en me fesant fondre en lar-

[1] * Voltaire voulait mourir *à sa mode*, et non à la *façon d'un habitué de paroisse*. Voyez sa lettre du 14 auguste 1750 à madame Denis. (Clog.)

mes, ont porté le soulagement dans mon cœur. Je partirai dans trois ou quatre jours, si ma malheureuse santé me le permet.

Je meurs dans ce château ; une ancienne amie[1] de cette infortunée femme y pleure avec moi ; j'y remplis mon devoir avec le mari et avec le fils. Il n'y a rien de si douloureux que ce que j'ai vu depuis trois mois, et qui s'est terminé par la mort. Mon état est horrible ; vous en sentez toute l'amertume, et vos ames charmantes l'adoucissent.

Que deviendrai-je donc, mes chers anges gardiens? Je n'en sais rien. Tout ce que je sais c'est que je vous aime tous deux assurément autant que je l'aimais. Vous portez l'attention de votre amitié jusqu'à chercher à me loger. Pourriez-vous disposer de ce devant de maison? J'en donnerai aux locataires tout ce qu'ils voudront ; je leur ferai un pont d'or. J'aimerais mieux cela que le palais Bourbon ou le palais Bacquencourt. Voyez si vous pouvez me procurer la plus chère des consolations, celle de m'approcher de vous.

J'attends avec impatience le moment de vous embrasser ; mais que je retrouve donc madame d'Argental en bonne santé ! Je me flatte que M. de Pont de Veile et vos amis daignent prendre quelque part à mon cruel état.

[1] * Probablement madame de Champbonin, citée indirectement encore au commencement de la lettre qui suit. (CLOG.)

LETTRE MCCCCXCII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Cirei, le 23 septembre.

Mon adorable ami, je suis encore pour deux jours à Cirei. De là je vais passer encore deux jours chez une amie[1] de ce grand homme et de cette malheureuse femme, et je reviens à petites journées, par la route de Saint-Dizier et de Meaux. Enfin je n'aurai la consolation de vous revoir que les premiers jours d'octobre. J'ai relu plus d'une fois votre dernière lettre, et celle de madame d'Argental. Vous faites ma consolation, mes chers anges; vous me faites aimer les malheureux restes de ma vie. Il n'y a guère d'apparence que je puisse, en arrivant, jouir de ce petit bouge qui serait un palais. Je prévois bien qu'on ne pourra pas faire déloger sur-le-champ des locataires, et que je serai obligé de loger chez moi. Je vous avouerai même qu'une maison qu'elle habitait, en m'accablant de douleur, ne m'est point désagréable. Je ne crains point mon affliction, je ne fuis point ce qui me parle d'elle. J'aime Cirei; je ne pourrais pas supporter Lunéville, où je l'ai perdue d'une manière plus fu-

[1]* Au Champbonin, tout près de Vassi. (Clog.)

neste que vous ne pensez; mais les lieux qu'elle embellissait me sont chers. Je n'ai point perdu une maîtresse; j'ai perdu la moitié de moi-même, une ame pour qui la mienne était faite, une amie de vingt ans que j'avais vue naître. Le père le plus tendre n'aime pas autrement sa fille unique. J'aime à en retrouver par-tout l'idée; j'aime à parler à son mari, à son fils. Enfin les douleurs ne se ressemblent point, et voilà comme la mienne est faite. Comptez que mon état est bien étrange. Enfin donc, mon adorable ami, je ne vous verrai que dans huit ou dix jours; c'est un surcroît d'affliction. Ayez la bonté, je vous en prie, de m'écrire à Saint-Dizier. Que je puisse, en arrivant, trouver madame d'Argental en bonne santé, et je me croirai capable de quelque plaisir. Adieu, le plus aimable et le plus digne des hommes.

LETTRE MCCCCXCIII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Châlons, le 3 octobre.

Je vous avais bien dit, mes adorables anges, que je voyagerais à petites journées. Me voici à Châlons; j'irai passer deux ou trois jours à Reims, chez M. de Pouilli[1]. C'est une ame comme la vôtre,

[1] * Celui à qui est adressée une lettre du 27 février 1739. (Clog.)

et un esprit bien philosophique; c'est la seule société qui puisse me consoler quelque temps, et me tenir un peu lieu de la vôtre, s'il est possible. Je viens de relire des matériaux immenses de métaphysique que madame du Châtelet avait assemblés avec une patience et une sagacité qui m'effraient. Comment pouvait-elle pleurer avec cela à nos tragédies? C'était le génie de Leibnitz avec de la sensibilité. Ah! mon cher ami, on ne sait pas quelle perte on a faite!

Madame Denis m'a mandé que vous aviez lu sa pièce [1], et que vous en étiez plus content qu'autrefois; mais ce n'est pas là mon compte. Si elle n'est que mieux, ce n'est pas assez. Je voudrais qu'elle fût bonne, ou qu'elle ne la donnât point. Le bel honneur d'avoir le succès de madame du Boccage! Je l'ai conjurée d'avoir en vous autant de confiance que j'en ai, et je vous supplie de lui dire la vérité sur son ouvrage, comme vous me la dites sur les miens. Mandez-moi du moins ce que vous en pensez. Il me semble qu'une femme ne doit point sortir de sa sphère pour s'étaler en public, et hasarder une pièce médiocre. Ayez la bonté de m'écrire à Reims, chez M. de Pouilli. Les lettres arrivent en moins de deux jours, et je vous avertis que j'y attendrai la vôtre, et que je n'en partirai qu'après l'avoir reçue. Vous me direz comment se portent

[1] * *La Coquette punie.* (Clog.)

madame d'Argental, M. votre frère, M. de Choiseul, et notre coadjuteur. Dans la longueur de mes journées solitaires, j'ai achevé une seconde leçon de ce *Catilina* dont je vous avais envoyé l'esquisse au milieu du mois d'auguste. Depuis le 15 auguste jusqu'au 1er septembre, j'avais travaillé à *Électre*, et je l'avais même entièrement achevée, afin de perdre toutes les idées de *Catilina*, afin de revoir ce premier ouvrage avec des yeux plus frais, et de le juger moi-même avec plus de sévérité. J'en avais usé de même avec *Électre*, que j'avais laissée là après l'avoir faite, et j'avais repris *Catilina* avec beaucoup d'ardeur, lorsque cet accident funeste abattit entièrement mon ame, et ne me laissa plus d'autre idée que celle du désespoir. J'ai revu enfin *Catilina* dans ma route; mais qu'il s'en faut que je puisse travailler avec cette ardeur que j'avais quand je lui apportais un acte tous les deux jours! Les idées s'enfuient de moi. Je me surprends des heures entières sans pouvoir travailler, sans avoir d'idée de mon ouvrage. Il n'y en a qu'une qui m'occupe jour et nuit. Vous serez bien mécontent de moi, et sans doute vous me pardonnerez. Ah! mon divin ami! je ne recommencerai à penser que quand je vous verrai. Adieu, la plus aimable et la plus respectable société qui soit au monde.

LETTRE MCCCCXCIV.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Reims, le 5 au soir, en arrivant.

S'il n'y avait à Paris que votre maison, j'aurais volé, mon cher et respectable ami, et ma mauvaise santé ne m'aurait pas retenu ; mais je vous avoue que j'ai craint la curiosité de bien des personnes qui aiment à empoisonner les plaies des malheureux, et j'ai beaucoup redouté Paris. Il fallait absolument, mes chers anges, mettre un temps entre le coup qui m'a frappé et mon retour. Permettez-moi de ne partir que mercredi prochain [1], et d'arriver à très petites journées. Je ne peux guère faire autrement, parceque je voyage avec mon équipage. Mais, mon Dieu, que la santé de madame d'Argental m'inquiéte! cela est bien long! J'admire son courage, mais son état me désespère. Me voici à Reims, mais mon cœur, qui va un autre train que moi, est avec vous, il est dans votre petite maison d'Auteuil. Je suis bien content que vous le soyez un peu plus de l'ouvrage de ma niéce ; mais je serais désolé qu'elle se mît dans le train de donner au public des piéces médiocres. C'est le dernier des métiers

[1] * C'est-à-dire le 8 octobre. (CLOG.)

pour un homme, et le comble de l'avilissement pour une femme. Adieu, encore une fois, la consolation de ma vie. Mille tendres respects à toute votre société; mais que madame d'Argental, qui en fait le charme, se porte donc mieux!

LETTRE MCCCCXCV.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Reims, le 8 octobre.

J'ai cru pouvoir, mes chers anges, adoucir un peu mon état en songeant à vous plaire. J'ai fait copier à Reims *Catilina*, qui était trop plein de ratures pour pouvoir vous être montré à Paris. Je ne peux me refuser au petit plaisir de vous dire que j'ai trouvé dans Reims un copiste qui a voulu d'abord lire l'ouvrage avant de se hasarder à le transcrire, et voici ce que mon écrivain m'a envoyé* après

* Ce sont les vers suivants, que nous imprimons sur le manuscrit original de M. Tinois [1] :

A M. DE VOLTAIRE.

Sur sa tragédie de CATILINA.

Enfin le vrai Catilina
Sur notre scène va paraître;

[1] * Tinois (et non *Tindis*, ainsi que ce nom est imprimé dans l'édition de Kehl) devint alors secrétaire de Voltaire, qui le nomme dans sa lettre du 23 septembre 1750 à d'Argental. (CLOG.)

avoir lu la pièce. Ce n'est pas que je prétende captiver votre suffrage par le sien ; mais vous m'avouerez qu'il est singulier qu'un copiste ait senti si bien, et ait si bien écrit. M. de Pouilli pense comme le copiste; mais je ne tiens rien sans vous. Ce M. de Pouilli, au reste, est peut-être l'homme de France qui a le plus le vrai goût de l'antiquité. Il adore Cicéron, et il trouve que je ne l'ai pas mal peint. C'est un homme que vous aimeriez bien que ce Pouilli; il a votre candeur, et il aime les belles-lettres comme vous. Il y avait ici un chanoine[1] qui, pour s'être connu en vin, avait gagné un million; il a mis ce million en bienfaits, il vient de mourir. Mon Pouilli, qui est à Reims ce que vous devriez être à Paris, à la tête de la ville, a fait l'oraison funèbre de ce chanoine, qu'il doit prononcer. Je vous assure qu'il a raison d'aimer Cicéron, car il

Tout Paris dira : Le voilà ;
Nul ne pourra le méconnaître.
Ce scélérat par sa fierté,
César par sa valeur altière,
Cicéron par sa fermeté,
Montreront leur vrai caractère ;
Et, dans ce chef-d'œuvre nouveau,
Chacun reconnaîtra, par les coups du pinceau,
César, Catilina, Cicéron et Voltaire.

Par son très humble et très obéissant serviteur,
Tinois, de Reims. K.

[1]* Jean Godinot, né en 1671, à Reims, où il mourut le 15 avril 1749, et où ses confrères furent sur le point de lui refuser la sépulture ecclésiastique. (Clog.)

l'imite bien heureusement. Je pars, mes adorables anges; car, quoique je déteste Paris, je vous aime beaucoup plus que je ne hais cette grande, vilaine, turbulente, frivole et injuste ville. Je me flatte de retrouver madame d'Argental dans une meilleure santé. C'est là l'idée qui m'occupe, et je vous assure que j'ai des remords de n'être pas venu plus tôt.

Adieu, vous tous qui composez une société si délicieuse.

LETTRE MCCCCXCVI.

A MADAME DU BOCCAGE.

A Paris, ce 12 octobre.

J'arrive à Paris, madame; l'excès de ma douleur et de ma mauvaise santé ne m'empêche pas de vous dire à quel point je suis sensible à vos bontés. Il est d'une ame aussi belle que la vôtre de regretter une femme telle que madame du Châtelet. Elle fesait, comme vous, la gloire de son sexe et de la France. Elle était en philosophie ce que vous êtes dans les belles-lettres; et cette même personne, qui venait de traduire et d'éclaircir Newton, c'est-à-dire de faire ce que trois ou quatre hommes au plus, en France, auraient pu entreprendre, cultivait sans cesse, par la lecture des ouvrages de goût, cet es-

prit sublime que la nature lui avait donné. Hélas! madame, il n'y avait pas quatre jours que j'avais relu votre tragédie avec elle. Nous avions lu ensemble votre *Milton* avec l'anglais. Vous la regretteriez bien davantage, si vous aviez été témoin de cette lecture. Elle vous rendait bien justice; vous n'aviez point de partisan plus sincère. Il a couru, après sa mort, quatre vers assez médiocres à sa louange. Des gens qui n'ont ni goût ni ame me les ont attribués[1]. Il faut être bien indigne de l'amitié, et avoir un cœur bien frivole, pour penser que, dans l'état horrible où je suis, mon esprit eût la malheureuse liberté de faire des vers pour elle; mais ce qu'il y a d'affreux et de punissable c'est que ce monstre nommé Roi en a fait contre sa mémoire.

Je ne vous connais, madame, qu'une tache dans votre vie, c'est d'avoir été louée par ce misérable que la société devrait exterminer[2] à frais communs. Faut-il qu'une telle horreur soit ajoutée à

[1] * Ce quatrain, d'après ce qu'en dit Longchamp à la fin de l'article XXIV de ses *Mémoires*, a été maintenu par nous dans la collection des *Poésies mêlées*, n° CLXX. (CLOG.)

[2] * Cette expression est celle d'un cœur trop ulcéré; mais Roi, mis à la Bastille le 9 décembre 1724, comme auteur de *friponneries au sujet des papiers royaux*, et universellement méprisé, n'avait cessé, depuis longues années, de harceler l'auteur de *la Henriade*, qu'il appelait *Petit bâtard d'Apollon*. Voyez l'*Histoire de la détention des philosophes*, par M. Delort, tome III, p. 125. (CLOG.)

mon affliction! Adieu, madame; si je peux avoir quelque consolation sur la terre, ce sera de vous faire ma cour à Paris, et de vous dire à quel point je vous respecte et vous admire. Ce ne sont pas là les sentiments où l'on se borne quand on a l'honneur de vous connaître. Permettez mes compliments à M. du Boccage.

LETTRE MCCCCXCVII.

A M. D'ARNAUD.

Ce 14 octobre.

Mon cher enfant, une femme qui a traduit et éclairci Newton, et qui avait fait une traduction de Virgile, sans laisser soupçonner dans la conversation qu'elle avait fait ces prodiges; une femme qui n'a jamais dit du mal de personne, et qui n'a jamais proféré un mensonge; une amie attentive et courageuse dans l'amitié; en un mot, un très grand homme que les femmes ordinaires ne connaissaient que par ses diamants et le cavagnole, voilà ce que vous ne m'empêcherez pas de pleurer toute ma vie. Je suis fort loin d'aller en Prusse; je peux à peine sortir de chez moi. Je suis très touché de votre sensibilité, vous avez un cœur comme il me le faut; aussi vous pouvez compter que je vous

aime bien véritablement. Je vous prie de faire mes compliments à M. Morand[1].

Adieu, mon cher d'Arnaud; je vous embrasse.

LETTRE MCCCCXCVIII.

A FRÉDÉRIC II, ROI DE PRUSSE.

A Paris, ce 15 octobre.

Sire, je viens de faire un effort, dans l'état affreux où je suis, pour écrire à M. d'Argens[2]; j'en ferai bien un autre pour me mettre aux pieds de votre majesté.

J'ai perdu un ami de vingt-cinq[3] années, un grand homme, qui n'avait de défaut que d'être femme, et que tout Paris regrette et honore. On ne lui a pas peut-être rendu justice pendant sa vie, et vous n'avez peut-être pas jugé d'elle comme vous auriez fait, si elle avait eu l'honneur d'être connue[4] de votre majesté. Mais une femme qui

[1]* Pierre de Morand, poëte dramatique nommé dans une des notes de la lettre DXXXIV. (CLOG.)

[2]* Cette lettre nous est inconnue. (CLOG.)

[3]* Lisez *quinze* années, au lieu de *vingt-cinq*, et voyez les lettres CCXV et CCXVI de l'année 1733. (CLOG.)

[4]* Frédéric ne vit jamais Émilie, et sa lettre du 6 auguste 1740 à Voltaire est fort peu galante relativement à cette dame. (CLOG.)

a été capable de traduire Newton et Virgile, et qui avait toutes les vertus d'un honnête homme, aura sans doute part à vos regrets.

L'état où je suis depuis un mois ne me laisse guère d'espérance de vous revoir jamais; mais je vous dirai hardiment que si vous connaissiez mieux mon cœur, vous pourriez avoir aussi la bonté de regretter un homme qui certainement dans votre majesté n'avait aimé que votre personne.

Vous êtes roi, et, par conséquent, vous êtes accoutumé à vous défier des hommes. Vous avez pensé, par ma dernière lettre[1], ou que je cherchais une défaite pour ne pas venir à votre cour, ou que je cherchais un prétexte pour vous demander une légère faveur. Encore une fois, vous ne me connaissez pas. Je vous ai dit la vérité, et la vérité la plus connue à Lunéville. Le roi de Pologne Stanislas est sensiblement affligé, et je vous conjure, sire, de sa part et en son nom, de permettre une nouvelle édition de l'*Anti-Machiavel*, où l'on adoucira ce que vous avez dit de Charles XII et de lui; il vous en sera très obligé. C'est le meilleur prince qui soit au monde; c'est le plus passionné de vos admirateurs, et j'ose croire que votre ma-

[1] * Celle du 31 auguste, dans laquelle Voltaire demandait à Frédéric *une demi-aune de ruban noir.* (Clog.)

jesté aura cette condescendance pour sa sensibilité, qui est extrême.

Il est encore très vrai que je n'aurais jamais pu le quitter pour venir vous faire ma cour, dans le temps que vous l'affligiez et qu'il se plaignait de vous. J'imaginai le moyen que je proposai à votre majesté; je crus et je crois encore ce moyen très décent et très convenable. J'ajoute encore que j'aurais dû attendre que votre majesté daignât me prévenir elle-même sur la chose dont je prenais la liberté de lui parler. Cette faveur était d'autant plus à sa place, que j'ose vous répéter encore ce que je mande à M. d'Argens: oui, sire, M. d'Argens a constaté, a relevé le bruit qui a couru que vous me retiriez vos bonnes graces; oui, il l'a imprimé. Je vous ai allégué cette raison, qu'il aurait dû appuyer lui-même. Il devait vous dire: « Sire, « rien n'est plus vrai, ce bruit a couru; j'en ai « parlé; voilà l'endroit de mon livre où je l'ai dit; « et il sera digne de la bonté de votre majesté de « faire cesser ce bruit, en appelant pour quelque « temps à votre cour un homme qui m'aime et qui « vous adore, et en l'honorant d'une marque de « votre protection. »

Mais, au lieu de lire attentivement l'endroit de ma lettre[1] à votre majesté, où je le citais, au lieu

[1] * Cette lettre n'a pas été retrouvée. (CLOG.)

de prendre cette occasion de m'appeler auprès de vous, il me fait un quiproquo où l'on n'entend rien. Il me parle de libelles, de querelles d'auteur; il dit que je me suis plaint à votre majesté qu'il *ait dit* de moi des choses *injurieuses;* en un mot, il se trompe, et il me gronde, et il a tort; car il sait bien que je vous ai dit dans ma lettre que je l'aime de tout mon cœur.

Mais vous, sire, avez-vous raison avec moi? Vous êtes un très grand roi; vous avez donné la paix dans Dresde; votre nom sera grand dans tous les siècles; mais toute votre gloire et toute votre puissance ne vous mettent pas en droit d'affliger un cœur qui est tout à vous. Quand je me porterais aussi bien que je me porte mal, quand je serais à dix lieues de vos états, je ne ferais pas un pas pour aller à la cour d'un grand homme qui ne m'aimerait point, et qui ne m'enverrait chercher que comme un souverain. Mais si vous me connaissiez, et si vous aviez pour moi une vraie bonté, j'irais me mettre à vos pieds à Pékin. Je suis sensible, sire, et je ne suis que cela. J'ai peut-être deux jours à vivre, je les passerai à vous admirer, mais à déplorer l'injustice que vous faites à une ame qui était si dévouée à la vôtre, et qui vous aime toujours comme M. de Fénelon aimait Dieu, pour lui-même. Il ne faut pas que Dieu rebute celui qui lui offre un encens si rare.

Croyez encore, s'il vous plaît, que je n'ai pas besoin de petites vanités[1], et que je ne cherchais que vous seul.

LETTRE MCCCCXCIX.

A MADAME LA COMTESSE DE STAAL[2].

Mademoiselle, si je n'étais l'homme du monde le plus infirme, je passerais pour le plus ingrat. J'ai toujours compté pouvoir venir me jeter aux pieds de madame la duchesse du Maine, la remercier de ses bontés, et vous dire, mademoiselle, combien je suis pénétré des vôtres. Mais des souffrances continuelles m'arrachent à mes plaisirs et à mes devoirs. Je n'ai d'autres consolations que mes livres et un peu de travail, dans les moments de relâche que me donnent mes maux. Jugez, ma-

[1] * Voyez la lettre du 23 janvier 1753, à madame Denis. Il y est question des *grelots* et de la *marotte* dont Voltaire, pour son malheur, fut décoré par Frédéric. (Clog.)

[2] * Madame de Launai, née en 1693, et mariée, vers le commencement de 1735, au comte ou baron de Staal, après avoir été longtemps attachée, comme femme-de-chambre, à la duchesse du Maine. Tout le monde connaît les *Mémoires* où elle s'est peinte un peu plus qu'*en buste*. Digne amie de la caustique et très égoïste madame du Deffand, elle n'aimait pas Voltaire, et elle détestait madame du Châtelet, qu'elle appelle *la* du Châtelet, en style de femme-de-chambre, dans une lettre du 6 auguste 1747. Elle mourut près de Paris, à Gennevilliers, le 15 juin 1756. (Clog.)

demoiselle, si un homme condamné à ne vous point voir est malheureux! Je suis sûr que madame la duchesse du Maine daignera plaindre un de ses sujets qui est exilé de son royaume. Où devrais-je passer ma vie, que dans la patrie du bon goût et du véritable esprit, aux pieds de la protectrice des arts? J'ose vous conjurer, mademoiselle, de vouloir bien me protéger auprès d'elle : son estime est le but de tous mes travaux ; elle diminuera mes souffrances. Son altesse sérénissime a vu bien des gens de lettres qui valaient infiniment mieux que moi; mais jamais aucun d'eux n'a senti plus vivement son mérite, et n'a plus admiré la supériorité de ses lumières. Vous êtes faite, mademoiselle, pour lui faire oublier tout le monde; mais je vous prie de daigner la faire souvenir de moi. Je viendrai assurément, au premier rayon de santé, vous assurer que je voudrais passer mes jours auprès de vous.

Je suis avec bien du respect, mademoiselle[1], etc.

[1] * En marge de la première page : « Je vous demande mille par« dons. J'étais plein du nom de mademoiselle Delaunai, que vous « avez rendu si respectable, et j'oubliais madame de Staal. » (CLOG.)

LETTRE MD.

A M. D'AIGUEBERRE,

CONSEILLER AU PARLEMENT DE TOULOUSE.

Paris, le 26 octobre.

Mon cher ami, c'était vous qui m'aviez fait renouveler connaissance, il y a plus de vingt ans, avec cette femme infortunée qui vient de mourir de la manière la plus funeste, et qui me laisse seul dans le monde. Je l'avais vue naître. Vous savez tout ce qui m'attachait à elle. Peu de gens connaissaient son extrême mérite, et on ne lui avait pas assez rendu justice; car, mon cher ami, à qui la rend-on? Il faut être mort pour que les hommes disent enfin de nous un peu de bien qui est très inutile à notre cendre. Elle a laissé des monuments[1] qui forceront l'envie et la frivolité maligne de notre nation à reconnaître en elle ce génie supérieur que l'on confondait avec le goût des pompons, et des

[1] * Madame de Genlis prétend, dans le premier volume de ses *Mémoires*, que M. de Mézières, son grand-père, et *très grand géomètre*, cultiva les dispositions de madame du Châtelet pour la géométrie, *et lui donna tous les matériaux des ouvrages qu'elle a publiés depuis*. Il est assez BIZARRE, ajoute madame de Genlis, *que ce soit mon grand-père qui ait ainsi contribué à établir la réputation de la plus grande admiratrice qu'ait eue M. de Voltaire!...* — Cette anecdote n'est pas seulement *bizarre*, elle est *incroyable*. (CLOG.)

diamants, et du cavagnole. Les bons esprits l'admireront; mais tous ceux qui connaissent le prix de l'amitié doivent la regretter. Elle était sur-tout moins paresseuse que vous, mon cher d'Aigueberre, et son exemple devrait bien vous corriger. J'impute votre long silence à vos procès; mais, à présent qu'ils sont finis, je me flatte que vous donnerez à l'amitié ce que vous avez donné à la chicane. Vous revenez, dites-vous, à Paris; Dieu le veuille! Si vous faites cas d'une vie douce, avec d'anciens amis et des philosophes, je pourrais bien faire votre affaire. J'ai été obligé de prendre à moi seul la maison[1] que je partageais avec madame du Châtelet. Les lieux qu'elle a habités nourrissent une douleur qui m'est chère, et me parleront continuellement d'elle. Je loge ma nièce, madame Denis, qui pense ausi philosophiquement que celle que nous regrettons, qui cultive les belles-lettres, qui a beaucoup de goût, et qui, par-dessus tout cela, a beaucoup d'amis, et est dans le monde sur un fort bon ton. Vous pourriez prendre le second appartement, où vous seriez très à votre aise; vous pourriez vivre avec nous, et vous seriez le maître des arrangements. Je vous avertis que nous tiendrons une assez bonne maison. Elle y entre à Noël; et même, si vous voulez, nous nous chargerons de

[1] * *Rue Traversière*, près de celle *de Richelieu*. Voltaire parle de ce logement dans sa lettre du 31 juillet 1745 à Maupertuis. (Clog.)

vous acheter des meubles pour votre appartement; il me semble que vous êtes fait pour qu'on ait soin de vous. Je vous avoue que ce serait pour moi une consolation bien chère de passer avec vous le reste de mes jours. Songez-y, et faites-moi réponse ; je vous embrasse tendrement.

LETTRE MDI.

A MADAME LA DUCHESSE DU MAINE.

Fontainebleau, le 2 novembre.

Ma protectrice, il n'y a pas d'apparence que les nouveaux chagrins qui m'arrivent me permettent d'être aux ordres de votre altesse sérénissime, mardi prochain. On m'a volé à Lunéville la tragédie de *Sémiramis*, la petite comédie de *Nanine*, plusieurs autres manuscrits, et, ce qui est cent fois plus cruel, l'*Histoire* de la dernière guerre[1], que j'avais écrite avec vérité, quoique par ordre du roi. Tout cela est imprimé en province, plein de fautes absurdes, d'omissions, d'additions, de tout ce qui peut déshonorer les lettres et un pauvre auteur. Je suis forcé d'être à Fontainebleau, pour tâcher d'arrêter le cours de ces misères. Je me flatte que votre altesse sérénissime, non seulement me

[1]* Celle de 1741. Voltaire commence à parler de cette *Histoire* dans sa lettre du 17 auguste 1745 au marquis d'Argenson. (Clog.)

pardonne, mais daignera entrer dans ma peine, avec sa bonté ordinaire. Son *Catilina* ne s'en trouvera pas plus mal. La petite-fille du grand Condé trouvait la place assez tenable; mais elle y verra, à mon retour, de nouvelles fortifications; et, puisqu'elle a été bâtie par ses ordres, j'espère qu'elle résistera aux assauts des *barbares*. O madame, que les petits *barbares* sont en grand nombre! que ce malheureux siècle à besoin de vous! Mais c'est moi qui en ai le plus grand besoin; il faut que je combatte sous vos étendards. Me voilà comme les anciens héros qui devaient purger la terre de monstres, avec le secours des déesses.

Ma protectrice, voici des Grecs[1] en attendant des Romains. J'ai bien peur d'avoir mal peint les uns et les autres; mais je suis bien sûr d'avoir raison, si je dis que, dans la patrie d'Alcibiade et de César, il est bien difficile qu'il y ait eu des dames qui valussent madame la duchesse du Maine. Des héros, on en trouve par-tout; des ames comme la vôtre, cela est un peu plus rare. Jugez quel est mon sort, si cette belle ame est toujours la protectrice de VOLTAIRE.

[1] * La tragédie d'*Oreste*, dédiée à la duchesse du Maine. (CLOG.)

LETTRE MDII.

A M. L'ABBÉ D'OLIVET.

« Ne crois pas m'échapper, consul que je dédaigne;
« Tyran par la parole, il faut finir ton règne. »

Mon cher maître, ce *tyran par la parole*[1] est-il, ou une hardiesse heureuse, ou une témérité condamnable? mettez, s'il vous plaît, votre avis au bas de ce billet. V.

RÉPONSE DE L'ABBÉ D'OLIVET.

Je ne vois rien là qui ne soit très grammatical. Je vous rends les papiers que vous m'avez confiés, et qui sûrement ne sont pas sortis de mes mains.

LETTRE MDIII.

A FRÉDÉRIC II, ROI DE PRUSSE.

A Paris, 10 novembre.

Sire, j'ai reçu presque à-la-fois trois lettres de votre majesté; l'une, du 10 septembre[2], venue par

[1] * Voyez le huitième alinéa de la lettre qui suit immédiatement celle-ci, et le premier alinéa de celle de Frédéric, du 4 septembre 1749. Les deux vers cités ici sont dans les *Variantes* de *Rome sauvée*. (Clog.)

[2] * Elle est perdue. (Clog.)

Francfort, adressée de Francfort à Lunéville, renvoyée à Paris, à Cirei, à Lunéville, et enfin à Paris, pendant que j'étais à la campagne dans la plus profonde retraite; les deux autres[1] me parvinrent avant-hier, par la voie de M. Chambrier, qui est encore, je crois, à Fontainebleau.

Hélas! sire, si la première de ces lettres avait pu me parvenir, dans l'excès de ma douleur, au temps où je devrais l'avoir reçue, je n'aurais quitté que pour vous cette funeste Lorraine; je serais parti pour me jeter à vos pieds; je serais venu me cacher dans un petit coin de Potsdam ou de Sans-Souci; tout mourant que j'étais, j'aurais assurément fait ce voyage; j'aurais retrouvé des forces. J'aurais même des raisons que vous devinez pour aimer mieux mourir dans vos états que dans le pays où je suis né[2].

Qu'est-il arrivé? Votre silence m'a fait croire que ma demande vous avait déplu; que vous n'aviez réellement aucune bonté pour moi; que vous aviez pris ce que je vous proposais pour une

[1] * L'une est la lettre MCCCCLXXXV; l'autre n'a pas été retrouvée. (CLOG.)

[2] * Voltaire ne voulut pas même mourir à Fernei, et, vers 1777, il acheta une petite retraite, entre Rolle et Prangins, sur la rive droite du lac de Genève, pour y rendre le dernier soupir en paix. Madame Denis le força de mourir à Paris. Voyez ma *Note sur la naissance de Voltaire*, sur sa famille, etc., tome I de notre édition, page 482. (CLOG.)

défaite et pour une envie déterminée de rester auprès du roi Stanislas. Sa cour, où j'ai vu mourir madame du Châtelet d'une manière cent fois plus funeste que vous ne pouvez le croire, était devenue pour moi un séjour affreux, malgré mon tendre attachement pour ce bon prince, et malgré ses extrêmes bontés [1]. Je suis donc revenu à Paris; j'ai rassemblé autour de moi ma famille; j'ai pris une maison [2], et je me suis trouvé père de famille, sans avoir d'enfants. Je me suis fait ainsi, dans ma douleur, un établissement honorable et tranquille, et je passe l'hiver dans ces arrangements, et dans celui de mes affaires, qui étaient mêlées avec celles de la personne que la mort ne devait pas enlever avant moi. Mais, puisque vous daignez m'aimer encore un peu, votre majesté peut être très sûre que j'irai me jeter à ses pieds l'été prochain, si je suis en vie. Je n'ai plus besoin actuellement de prétexte, je n'ai besoin que de la continuation de vos bontés. J'irai passer huit jours auprès du roi Sta-

[1] * Voltaire dit, dans ses *Mémoires*, que le bon roi Stanislas, après la mort de madame du Châtelet, alla le consoler dans sa chambre, et pleurer avec lui. (Clog.)

[2] * Celle de la rue *Traversière*-Saint-Honoré, appelée alors *Traversine*. Voltaire, comme on l'a déja vu, y avait un pied-à-terre depuis quelques années, et y occupait le second étage. Le marquis du Châtelet venait de lui céder le rez-de-chaussée et le premier, qui fut alors occupé par madame Denis. Voyez les *Mémoires* de Longchamp, article XXVII. (Clog.)

nislas; c'est un devoir que je dois remplir; et le reste sera à votre majesté. Soyez, je vous en conjure, bien persuadé que je n'avais imaginé ce chiffon noir[1] que parcequ'alors le roi Stanislas n'aurait pas souffert que je le quittasse. Je croyais que vous aviez fait cette grace à M. de Maupertuis. Il est encore très vrai, et je vous le répète, et ce n'est point une tracasserie, que le bruit avait couru, à mon dernier voyage à votre cour, que vous m'aviez retiré vos bonnes graces. Je ne disais pas à votre majesté que M. d'Argens avait écrit contre moi; je vous disais et je vous dis encore que, dans un certain livre de morale dont le titre m'a échappé, et qui était rempli de portraits, il avait relevé ce bruit dont je vous ai parlé; je lui ai même cité dans la lettre que je lui ai écrite l'endroit où il parle de moi; il doit s'en souvenir. C'est après le portrait d'Orcan, qu'il dépeint comme un courtisan dangereux par sa langue. Il me fait paraître sous le nom d'Euripide. Il dit « qu'Euripide arrive à la « cour d'un grand roi, qu'il y est d'abord bien reçu, « mais que bientôt le roi se dégoûte; qu'alors les « courtisans, comme de raison, le déchirent. Que « faut-il, ajoute-t-il, pour que la cour dise du bien « d'Euripide? qu'il revienne, et que le roi jette un « coup d'œil sur lui. »

[1] * La *demi-aune de ruban noir*, dont il est question plus haut, lettre MCCCCLXXXIII. (CLOG.)

Voilà à-peu-près les paroles de son livre, qu'il m'envoya lui-même; voilà ce que j'ai, en dernier lieu, remis dans sa mémoire, et ce que j'ai mandé à votre majesté. J'étais bien loin d'écrire et de penser qu'il eût écrit pour m'offenser. Encore une fois, sire, je vous disais qu'il avait relevé le bruit qui courait que j'étais mal auprès de vous. C'est ce que j'affirme encore, non pas assurément pour me plaindre de lui, que j'aime tendrement, mais pour faire voir à votre majesté que j'avais besoin d'une marque publique de votre bonté pour moi, si vous vouliez que je parusse dans votre cour.

Voilà bien des paroles; mais il faut s'entendre, et ne rien laisser en arrière à ceux à qui on veut plaire, dût-on les fatiguer.

Vous avez bien raison, sire, de me dire que je suis fait pour être volé, car on m'a volé *Sémiramis*, et cette petite comédie de *Nanine* dont on avait parlé à votre majesté. On les a imprimées de toutes manières à mes dépens, pleines de fautes absurdes, et de sottises beaucoup plus fortes que celles dont je suis capable. Je compte, dans quatre ou cinq jours, envoyer à votre majesté les véritables éditions que je fais faire.

Je vais aussi faire transcrire *Catilina*, ou plutôt *Rome sauvée;* car ce monstre de Catilina ne mérite pas d'être le héros d'une tragédie: mais Cicéron mérite de l'être.

Voici, en attendant, la réponse[1] à votre objection grammaticale.

J'attends de votre plume d'autres présents, et je me flatte que la cargaison que vous recevrez de moi incessamment m'en attirera une de votre part. J'aurai l'honneur de faire ce petit commerce cet hiver; et je crois, sire, sauf respect, que vous et moi nous sommes dans l'Europe les deux seuls négociants de cette espèce. Je viendrai ensuite revoir nos comptes, disserter, parler grammaire et poésie; je vous apporterai la grammaire[2] raisonnée de madame du Châtelet, et ce que je pourrai rassembler de son Virgile; en un mot, je viendrai mes poches pleines, et je trouverai vos portefeuilles bien garnis. Je me fais de ces moments-là une idée délicieuse; mais c'est à la condition expresse que vous daignerez m'aimer un peu, car sans cela je meurs à Paris.

[1]* Voyez la lettre précédente, à d'Olivet, et la réponse de celui-ci. (Clog.)

[2]* M. Hocbet, dans son intéressante *Notice* sur madame du Châtelet, dit que cette dame avait écrit des observations grammaticales et littéraires sur nos principaux écrivains, et qu'elle avait entrepris, même avant son mariage, une traduction de Virgile, dont on a conservé quelques fragments manuscrits. (Clog.)

LETTRE MDIV.

A MADAME LA COMTESSE DE MONTREVEL [1].

Le 15 novembre.

Madame, permettez que je remette sous vos yeux le résultat de l'entretien que j'eus l'honneur d'avoir avec vous, il y a deux jours. M. le marquis du Châtelet se souvient que, de plus de quarante mille francs à lui prêtés pour bâtir Cirei et pour d'autres dépenses, je me restreignis à trente mille livres, en considération de sa fortune et de l'amitié dont il m'a toujours honoré; que, de cette somme réduite à trente mille livres, il me passa une promesse de deux mille livres de rente viagère que lui dicta Bronod, notaire. Vous savez, madame, si j'ai jamais touché un sou de cette rente, si j'en ai rien demandé, et si même je n'ai pas donné quittance, plusieurs années de suite, étant assurément très éloigné d'en exiger le paiement.

Vous n'ignorez pas, madame, et M. du Châtelet se souvient toujours avec amitié, qu'après

[1] * Florence du Châtelet, née le 4 avril 1704, mariée en 1731 au comte de Montrevel (ou Mont-Revel), mort maréchal-de-camp le 13 janvier 1740. Cette dame était une des sœurs cadettes du marquis du Châtelet, et elle est appelée *Monrevel* dans la *Correspondance* de Grimm, tome I, page 389, édition de 1829. (Clog.)

avoir eu le bonheur d'accommoder son procès[1] de Bruxelles, et de lui procurer deux cent mille livres d'argent comptant, je le priai de trouver bon que je transigeasse avec lui pour cette somme de trente mille livres, et pour les arrérages dont je n'avais pas donné quittance, et que je touchasse seulement, pour finir tout compte entre nous, une somme de quinze mille livres une fois payée. Il daigna accepter d'un ancien serviteur cet arrangement, qu'il n'eût pas accepté d'un homme moins attaché, et sa lettre est un témoignage de sa satisfaction et de sa reconnaissance. En conséquence, je reçus dix mille livres, savoir : deux mille livres qu'il me donna à Lunéville, et huit mille livres que me compta le sieur de Lacroix, à Paris.

Les cinq mille livres restant devaient être employées, par madame du Châtelet, à mon appartement d'Argenteuil[2] et à l'acquisition d'un terrain, et je remis une quittance générale à madame du Châtelet.

L'emploi de ces cinq mille livres n'ayant pu être fait, vous voulez que j'en agisse toujours avec M. du Châtelet comme j'en ai déja usé. J'avais cédé trente mille livres pour quinze mille livres ; eh bien, aujourd'hui, je céderai cinq mille livres

[1] * Relativement à l'héritage du marquis de Trichâteau, parent de la famille Honsbruck, citée dans la lettre DCLXIII. (CLOG.)

[2] * A deux lieues de Paris, sur la rive droite de la Seine. (CLOG.)

pour cent louis, et ces cent louis encore je demande qu'ils me soient rendus en meubles; et en quels meubles! dans les mêmes effets qui viennent de moi, que j'ai achetés et payés, comme la commode de Boule, par moi achetée à l'inventaire de madame Dutort, mon portrait garni de diamants, et autres bagatelles. Je prendrai d'ailleurs d'autres effets que je paierai argent comptant. Vous n'avez pas été mécontente de cet arrangement, et je me flatte que M. le marquis du Châtelet m'en saura quelque gré, et qu'il me conserve des bontés qui me sont aussi précieuses que les vôtres. Je fais plus de cas de son amitié que de cinq mille livres. J'ai l'honneur, etc.

LETTRE MDV.

A FRÉDÉRIC II, ROI DE PRUSSE.

A Paris, ce 17 novembre [1].

Sire, voilà *Sémiramis*, en attendant *Rome sauvée*. Je suis très sûr que *Rome sauvée* vous plaira davantage, parceque c'est un tableau vrai, une image des temps et des hommes que vous connaissez et que vous aimez. Votre majesté s'intéressera aux caractères de Cicéron et de César. Elle regardera

[1] La lettre MDXI est la réponse à celle-ci. (Clog.)

avec curiosité ce tableau que je lui en présenterai; elle sera empressée de voir s'il y a un peu de ressemblance. Mais il n'en sera pas ainsi avec Sémiramis et Ninias. Je m'imagine que ce sujet intéressera bien moins un esprit aussi philosophe que le vôtre. Il arrivera tout le contraire à Paris. Le parterre et les loges ne sont point du tout philosophes, pas même gens de lettres. Ils sont gens à sentiment, et puis c'est tout. Vous aimerez *la Mort de César;* nos Parisiennes aiment *Zaïre*. Une tragédie où l'on pleure est jouée cent fois; une tragédie où l'on dit: *Vraiment voilà qui est beau; Rome est bien peinte;* une telle tragédie, dis-je, est jouée quatre ou cinq fois. J'aurai donc fait une partie de mes ouvrages pour Frédéric-le-Grand, et l'autre partie pour ma nation. Si j'avais eu le bonheur de vivre auprès de votre majesté, je n'aurais travaillé que pour elle. Si j'étais plus jeune, je ferais une requête à la Providence; je lui dirais: « O Fortune! fais-moi passer six mois à Sans-Souci et six mois à Paris. »

LETTRE MDVI.

DE FRÉDÉRIC II, ROI DE PRUSSE.

Le 25 novembre.

D'Olivet me foudroie, à ce que je vois. Je suis plus ignorant que je ne me l'étais cru. Je me garderai bien de faire le puriste, et de parler de ce que je n'entends pas; mon silence me préservera des foudres des d'Olivet et des Vaugelas. Je me garderai bien encore de vous envoyer de mes ouvrages; si vous laissez voler les vôtres, que serait-ce des miens? Vous travaillez pour votre réputation et pour l'honneur de votre nation; si je barbouille du papier, c'est pour mon amusement; et on pourrait me le pardonner, pourvu que je déchirasse ces ouvrages après les avoir achevés. Lorsqu'on approche de quarante ans, et que l'on fait de mauvais vers, il faut dire comme le Misanthrope:

« . . . . *Si j'en fesais* d'aussi méchants,
« Je me garderais *bien* de les montrer aux gens. »
Act. I, sc. II.

Nous avions à Berlin un ambassadeur russe qui, depuis vingt ans, étudiait la philosophie sans y avoir compris grand'chose. Le comte de Kaiserling, dont je parle, et qui a soixante ans bien comptés, partit de Berlin avec son gros professeur. Il est à Dresde à présent; il étudie toujours, et il espère d'être un écolier passable dans vingt ou trente ans d'ici. Je n'ai point sa patience, et je ne songe pas à vivre aussi long-temps. Quiconque n'est pas poëte à vingt ans [1] ne le deviendra de sa vie. Je n'ai point assez de pré-

[1] * La Fontaine est du petit nombre de poëtes fesant exception à

somption pour me flatter du contraire, ni je ne suis assez aveugle pour ne me pas rendre justice.

Envoyez-moi donc vos ouvrages par générosité, et ne vous attendez à rien de ma part qu'à des applaudissements. Je veux

« *Imiter* de Conrart le silence prudent. »
Boileau, ép. I, v. 40.

mais cela ne me rendra point insensible aux beautés de la poésie. J'estimerai d'autant plus vos ouvrages, que j'ai éprouvé l'impossibilité d'y atteindre.

Ne me faites plus de tracasseries sur les *on dit*. *On dit* est la gazette des sots. Personne n'a mal parlé de vous dans ce pays-ci. Je ne sais dans quel livre d'Argens bavarde sur Euripide; qui vous dit que c'est vous? S'il avait voulu vous désigner, n'aurait-il pas choisi Virgile plutôt qu'Euripide? Tout le monde vous aurait reconnu à ce coup de pinceau; et dans le passage que vous me citez je ne vois aucun rapport avec la réception qu'on vous a faite ici.

Ne vous forgez donc pas des monstres pour les combattre. Ferraillez, s'il le faut, avec les ennemis réels que votre mérite vous a faits en France, et ne vous imaginez pas d'en trouver où il n'y en a point; ou, si vous aimez les tracasseries, ne m'y mêlez jamais; je n'y entends rien, ni ne veux jamais rien y entendre.

Je vois, par tous les arrangements que vous prenez, le peu d'espérance qu'il me reste de vous voir. Vous ne manquerez pas d'excuses; une imagination aussi vive que la vôtre est intarissable. Tantôt ce sera une tragédie dont vous voudrez voir le succès, tantôt des arrangements domestiques; ou bien le roi Stanislas, ou de nouveaux *on dit*.

cette règle générale. A vingt-deux ans il n'avait pas encore *songé* à la poésie. (Clog.)

Enfin je suis plus incrédule sur ce voyage que sur l'arrivée du Messie, que les Juifs attendent encore.

Il paraît ici une *Élégie*.... serait-elle de vous? Voici le premier vers :

Un sommeil éternel a donc fermé ses yeux, etc.

Mandez-le-moi, je vous prie; j'ai quelques doutes là-dessus; vous seul pouvez les éclaircir.

J'attends avec impatience le grand envoi que vous m'annoncez, et je vous admirerai, tout ingrat et absent que vous êtes, parceque je ne saurais m'en empêcher.

Adieu; je vais voir les agréables folies de Roland, et les héroïques sottises de Coriolan. Je vous souhaite tranquillité, joie, et longue vie. FÉDÉRIC.

LETTRE MDVII.

A MADAME LA DUCHESSE DU MAINE.

Le 26 novembre.

Promesse.

Je soussigné, en présence de mon génie et de ma protectrice, jure de lui dédier, avec sa permission, *Électre* et *Catilina*[1], et promets que la dédicace sera un long exposé de tout ce que j'ai appris dudit génie dans sa cour.

Fait au palais des Arts et des Plaisirs.

LE PROTÉGÉ.

[1] * Aucune épître dédicatoire ne précède *Rome sauvée*. (CLOG.)

LETTRE MDVIII.

A FRÉDÉRIC II, ROI DE PRUSSE.

Le 27 novembre.

Ceci n'est guère digne de votre majesté; mais il faut offrir à son dieu tous les fruits de sa terre. Vous aurez incessamment le manuscrit de *Rome sauvée*. Le sujet au moins sera plus digne d'un héros éloquent.

LETTRE MDIX.

A MADAME LA DUCHESSE DU MAINE.

Ce samedi [1], novembre.

Ma protectrice, gardez mes sentiments dans votre cœur, et non mes lettres dans votre cassette; elles vont comme elles peuvent; mais, pour les sentiments, ils ont la hardiesse d'être dignes de toutes les bontés de votre altesse sérénissime. Je défie les La Motte, les Fontenelle, et *tutti quanti*; ils n'ont point eu tant de zèle et tant d'envie de vous plaire. Permettez que je joigne à ce paquet

[1] * Sans doute le 29. (CLOG.)

le long et superbe rôle de M. le comte de Loss[1]. Il ornera au moins le spectacle de sa belle figure, et cela vaut bien cent vers au moins, fussent-ils de Corneille.

Voici aussi un petit mémoire pour M. Martel, car je ne manque à rien, et il faut que vos sénateurs soient vêtus. Si nosseigneurs les comédiens du roi prêtent des manteaux, à la bonne heure; sinon, on conspirera très bien sans manteau, et nous avons une douzaine de sénateurs romains qui sont, comme moi, à votre service; mais il n'y en a aucun qui soit pénétré pour votre altesse sérénissime d'un respect plus profond, et qui admire plus votre éloquence.

Il faut que votre protégé dise à votre altesse que j'ai suivi en tout les conseils dont elle m'a honoré. Elle ne saurait croire combien Cicéron et César y ont gagné. Ces messieurs-là auraient pris vos avis, s'ils avaient vécu de votre temps. Je viens de lire *Rome sauvée*. Ce que votre altesse sérénissime a embelli a fait un effet prodigieux. L'abbé Le Blanc, qui a un peu travaillé au *Catilina* de Crébillon, ne veut pas que Cicéron se fie à César, et le pique d'honneur. Je ne le ferais pas, si j'étais l'abbé Le Blanc; mais j'en userais ainsi, si j'étais Cicéron.

La scène de Cicéron avec Catilina était digne de

[1] * Ambassadeur extraordinaire d'Auguste, roi de Pologne-électeur de Saxe, à la cour de France. (Clog.)

votre altesse, quand elle était placée au premier acte, avant que Catilina ait pris ses dernières résolutions; mais, quand ses résolutions sont prises, quand l'action est commencée, cette scène, renvoyée au second acte, ne fait plus le même effet. Cicéron doit soupçonner avant que le spectateur ait vu Catilina agir. Il est très aisé de remettre les choses en leur lieu, mais ce ne peut être pour lundi. Ainsi votre altesse aura la bonté, quand elle entendra au second acte ce bavard de Cicéron, de supposer que c'est au premier acte qu'il pérore. Ayez cette indulgence, et nous tâcherons de mieux jouer à la représentation qu'à la répétition.

Je débarrasse encore ma protectrice du logement des histrions. Je prie seulement l'intrépide et l'exact Gauchet de m'envoyer, lundi, à une heure précise, une gondole et un carrosse à quatre, qui amèneront et ramèneront conjurés et consuls.

Ah, ma protectrice! je suis bien fâché, mais un jour, un jour viendra que *Rome sauvée* ne sera pas indigne de Ludovise. *Cicéron*, le BAVARD.

LETTRE MDX.

A MADAME LA DUCHESSE DU MAINE.

Ce dimanche, novembre.

Ma protectrice, votre protégé Cicéron a changé la scène de Cicéron et de Catilina, au second acte (car il faut rendre compte de tout à sa souveraine). Nous avons répété aujourd'hui la pièce avec ces changements, et devant qui, madame? devant des cordeliers, des jésuites, des pères de l'Oratoire, des académiciens, des magistrats, qui savent leurs *Catilinaires* par cœur! Vous ne sauriez croire quel succès votre tragédie a eu dans cette grave assemblée. Ah, madame! qu'il y a loin de Rome au cavagnole! Cependant il faut plaire même à celles qui sont occupées d'un *vieux plein*. Ame de Cornélie! nous amènerons le sénat romain aux pieds de votre altesse, lundi; après quoi, il y aura grand cavagnole, car vous réunissez tout; et je sais l'histoire d'un problème de géométrie et des bouteilles de savon.

Il faut que vous sachiez, madame, que j'ai fait vos quatre vers, et que j'ai tâché de les faire du ton dont j'ai fait votre tragédie. C'est une critique digne du grand Condé, de vouloir que Cicéron, qu'un consul romain, que le chef de l'état ait des

raisons indispensables pour envoyer un autre combattre à sa place. Où serait la vraie grandeur, madame, si elle n'était pas dans votre ame? La reconnaissance, l'admiration, le plus tendre attachement, sont dans la mienne.

Le sénat et le peuple romain vous présentent leurs hommages.

LETTRE MDXI.

DE FRÉDÉRIC II, ROI DE PRUSSE.

Décembre [1].

Dans votre prose délicate
Vous avancez très poliment
Que je ne suis qu'un automate,
Un stoïque sans sentiment;
Mes larmes coulent pour Électre,
Je suis sensible à l'amitié;
Mais le plus héroïque spectre
Ne m'inspire que la pitié.

Votre cardinal Querini est bien digne du temps des spectres et des sortiléges; vous connaissez votre monde, et c'était bien s'adresser de lui dire que tout catholique étant obligé de croire aux miracles, le parterre se trouvait obligé en conscience de trembler devant l'ombre de Ninus; je vous réponds que le bibliothécaire de sa sainteté approuvera fort cette doctrine orthodoxe. Pour moi, qui ne suis qu'un

[1] * Cette lettre, répondant à celle du 17 novembre, ne peut être du mois d'*avril*, date qu'elle a dans l'édition de Kehl. (Clog.)

maudit hérétique, vous me permettrez d'être d'un sentiment différent, et de vous dire ingénument ce que je pense de votre tragédie. Quelque détour que vous preniez pour cacher le nœud de *Sémiramis*, ce n'en est pas moins l'ombre de Ninus; c'est cette ombre qui inspire des remords dévorants à sa veuve parricide; c'est l'ombre qui permet galamment à sa veuve de convoler en secondes noces. L'ombre fait entendre, du fond de son tombeau, une voix gémissante à son fils; il fait mieux, il vient en personne effrayer le conseil de la reine, et atterrer la ville de Babylone; il arme enfin son fils du poignard dont Ninias assassine sa mère. Il est si vrai que défunt Ninus fait le nœud de votre tragédie, que, sans les rêves et les apparitions différentes de cette ame errante, la pièce ne pourrait pas se jouer. Si j'avais un rôle à choisir dans cette tragédie, je prendrais celui du revenant; il y fait tout. Voilà ce que vous dit la critique. L'admiration ajoute, avec la même sincérité, que les caractères sont soutenus à merveille, que la vérité parle par vos acteurs, que l'enchaînure[1] des scènes est faite avec un grand art. Sémiramis inspire une terreur mêlée de pitié. Le féroce et artificieux Assur mis en opposition avec le fier et généreux Ninias forme un contraste admirable; on déteste le premier; aussi ne lui arrive-t-il aucune catastrophe dans l'action, parcequ'elle n'aurait produit aucun effet. On s'intéresse à Ninias, mais on est étonné de la façon dont il tue sa mère; c'est le moment où il faut se faire la plus forte illusion. On est un peu fâché contre Azéma qu'elle porte des paquets, et que ses quiproquo soient la cause de la catastrophe. Toute la pièce est versifiée avec force; les vers me paraissent de la plus belle harmonie, et dignes de l'auteur de *la Henriade*. J'aime mieux cependant lire cette tragédie que de la voir représenter,

[1] * *Enchaînement* était le mot convenable. (Clog.)

parceque le spectre me paraîtrait risible, et que cela serait contraire au devoir que je me suis proposé de remplir exactement, de pleurer à la tragédie, et de rire à la comédie.

> Du temps de Plaute et d'Euripide
> Le parterre morigéné
> Suivait ce goût sage et solide ;
> Par malheur il est suranné.

Vous dirai-je encore un mot sur la tragédie? Les grandes passions me plaisent sur le théâtre; je sens une satisfaction secréte lorsque l'auteur trouve moyen de remuer et de transporter mon ame par la force de son éloquence; mais ma délicatesse souffre lorsque les passions héroïques sortent de la vraisemblance. Les machines sont trop outrées dans un spectacle; au lieu d'émouvoir, elles deviennent puériles. S'il fallait opter, j'aimerais mieux dans la tragédie moins d'élévation et plus de naturel. Le sublime outré donne dans l'extravagance; Charles XII a été le seul homme de tout ce siècle qui eût ce caractère théâtral; mais, pour le bonheur du genre humain, les Charles XII sont rares. Il y a une *Mariamne* de Tristan qui commence par ce vers:

> Fantôme injurieux qui troubles mon repos....

Ce n'est pas certainement comme nous parlons; apparemment que c'est le langage des habitants de la lune. Ce que je dis des vers doit s'entendre également de l'action. Pour qu'une tragédie me plaise, il faut que les personnages ne montrent les passions que telles qu'elles sont dans les hommes vifs et dans les hommes vindicatifs. Il ne faut dépeindre les hommes ni comme des démons ni comme des anges, car ils ne sont ni l'un ni l'autre, mais puiser leurs traits dans la nature.

Pardon, mon cher Voltaire, de cette discussion; je vous parle comme fesait la servante de Molière; je vous rends

compte des impressions que les choses font sur mon ame ignorante. J'ai trouvé dans le volume que je viens de recevoir l'*Éloge* [1] que vous faites des officiers qui ont péri dans cette guerre, ce qui est digne de vous; et j'ai été surpris que nous nous soyons rencontrés, sans le savoir, dans le choix du même sujet. Les regrets que me causait la perte de quelques amis me firent naître l'idée de leur payer, au moins après leur mort, un faible tribut de reconnaissance, et je composai ce petit ouvrage, où le cœur eut plus de part que l'esprit; mais ce qu'il y a de singulier c'est que le mien est en vers, et celui du poëte en prose. Racine n'eût de sa vie de triomphe plus éclatant que lorsqu'il traitait le même sujet que Pradon. J'ai vu combien mon barbouillage était inférieur à votre *Éloge*. Votre prose apprend à mes vers comme ils auraient dû s'énoncer.

Quoique je sois de tous les mortels celui qui importune le moins les dieux par mes prières, la première que je leur adresserai sera conçue en ces termes:

> O dieux, qui douez les poëtes
> De tant de sublimes faveurs!
> Ah! rendez vos graces parfaites,
> Et qu'ils soient un peu moins menteurs!

Si les dieux daignent m'exaucer, je vous verrai, l'année qui vient, à Sans-Souci; et, si vous êtes d'humeur à corriger de mauvais vers, vous trouverez à qui parler. *Vale.*

[1] * L'*Éloge funèbre des officiers qui sont morts dans la guerre de* 1741, imprimé à la suite de *Sémiramis.* (Clog.)

LETTRE MDXII.

AU PÈRE VIONNET[1].

Paris, le 14 décembre.

J'ai l'honneur, mon révérend père, de vous marquer ma très faible reconnaissance d'un fort beau présent[2]. Vos manufactures de Lyon valent mieux que les nôtres; mais j'offre ce que j'ai. Il me paraît que vous êtes un plus grand ennemi de Crébillon que moi. Vous avez fait plus de tort à son *Xerxès* que je n'en ai fait à sa *Sémiramis*. Vous et moi nous combattons contre lui. Il y a long-temps que je suis sous les étendards de votre Société. Vous n'avez guère de plus mince soldat, mais aussi il n'y en a point de plus fidèle. Vous augmentez encore en moi cet attachement, par les sentiments particuliers que vous m'inspirez pour vous, et avec lesquels j'ai l'honneur d'être, etc.

[1]* Georges Vionnet, jésuite, né le 31 janvier 1712, à Lyon, où il mourut le 31 décembre 1754. (Clog.)

[2]* Vionnet, auteur d'une tragédie de *Xerxès*, imprimée en 1749, venait d'en envoyer un exemplaire à Voltaire, qui lui répondit en lui en adressant un de *Sémiramis*. (Clog.)

LETTRE MDXIII[1].

DE LA PRINCESSE ULRIQUE,

PRINCESSE ROYALE DE SUÈDE.

A NOTRE APOLLON.

Je crois qu'il m'est permis de répondre aux vers galants d'un être que vous savez que je crois fort approcher de l'intelligence des anges. Vous autres habitants des cieux, je vous trouve fort dangereux pour les mortelles.

De l'esprit redoutons l'empire ;
D'un amant tel que vous le prestige est trop fort ;
Il séduit l'ame, étonne, et, tandis qu'on admire,
Le cœur est sans défense, et la raison s'endort.
La Vierge même (on nous l'atteste)
Céda contre un esprit céleste.

Je ne sais si l'on peut dire *céder contre*, mais n'importe. Si je ne parle pas français, du moins j'entends fort bien le vôtre, et je vais relire encore *Sémiramis*. L'instruction que vous donnez à votre cardinal[2] m'a fait grand plaisir.

Je crois que vous avez des relations à Berlin. Si vous y envoyez un paquet, je vous prie de m'en faire avertir; je ferais tenir, en même temps, à M. Algarotti quelque chose

[1]* Le recueil publié par M. Jacobsen, en 1820, sous le titre de *Pièces inédites*, contient cette lettre avec la date (supposée) de 1751. Elle est de la fin de 1749, et j'en possède l'original autographe avec cette note de Voltaire : *Lettre de la reine de Suède à M. de Voltaire.* La princesse Ulrique de Prusse devint reine le 6 avril 1751. (CLOG.)

[2]* Querini (ou Quirini), auquel est adressée la *Dissertation* qui précède *Sémiramis*. (CLOG.)

qu'il me demande et qui est trop gros pour la poste. Ne vous croyez pas obligé à me répondre à ce billet; c'est bon pour moi qui ne veux rien faire; mais vous, monsieur, qui pouvez toujours, faites des tragédies, et laissez-moi dire.

LETTRE MDXIV.

A M. DESTOUCHES.

A Paris.

Auteur solide, ingénieux,
Qui du théâtre êtes le maître,
Vous qui fîtes *le Glorieux*[1],
Il ne tiendra qu'à vous de l'être;
Je le serai, j'en suis tenté,
Si mardi ma table s'honore
D'un convive si souhaité;
Mais je sentirai plus encore
De plaisir que de vanité.

Venez donc, mon illustre ami, mardi à trois heures; vous trouverez quelques académiciens, nos confrères; mais vous n'en trouverez point qui soit plus votre partisan et votre ami que moi. Madame Denis dispute avec moi, je l'avoue, à qui vous estime davantage; venez juger cette querelle. Savez-vous bien que vous devriez apporter votre pièce nouvelle[2]? Vous nous donneriez les pré-

[1] * La lettre CXLVI contient une épigramme de Voltaire contre cette comédie. (CLOG.)

[2] * Probablement *la Force du naturel*, comédie représentée en 1750. (CLOG.)

mices des plaisirs que le public attend. L'abbé du Resnel ne va point aux spectacles, et il est très bon juge; ma nièce mérite cette faveur par le goût extrême qu'elle a pour tout ce qui vient de vous; et moi, qui vous ai sacrifié *Oreste* de si bon cœur; moi qui, depuis si long-temps, suis votre enthousiaste déclaré, ne mérité-je rien? A mardi, à trois heures, mon cher Térence.

LETTRE MDXV.

A FRÉDÉRIC II, ROI DE PRUSSE.

A Paris, le 31 décembre.

Vous êtes pis qu'un hérétique;
Car ces gens, qu'un bon catholique
Doit pieusement détester,
Pensent qu'on peut ressusciter,
Et que la *Bible* est véridique;
Mais le héros de Sans-Souci,
En qui tant de lumière abonde,
Fait peu de cas de l'autre monde,
Et se moque de celui-ci.

Et moi aussi, sire, je prends la liberté de m'en moquer. Mais, quand je travaille pour le public, je parle à l'imagination des hommes, à leurs faiblesses, à leurs passions. Je ne voudrais pas qu'il y eût deux tragédies comme *Sémiramis;* mais il est bon qu'il y en ait une, et ce n'est pas une petite

affaire d'avoir transporté la scène grecque à Paris, et d'avoir forcé un peuple frivole et plaisant à frémir à la vue d'un spectre. Votre majesté sent bien que je pouvais me passer de cette ombre. Rien n'était plus aisé; mais j'ai voulu faire voir qu'on peut accoutumer les hommes à tout, et qu'il n'y a que manière de s'y prendre. Vous les accoutumez à des choses plus rares et plus difficiles.

Ce que votre majesté me fait l'honneur de me mander à propos de la petite commémoration que j'ai faite de nos pauvres officiers tués et oubliés, me ravit en admiration. Quoi! vous roi, vous avez eu la même idée, et l'avez exécutée en vers! Vous avez fait ce que fesait le peuple d'Athènes. Vous valez bien ce peuple à vous tout seul. Il est bien juste qu'un roi qui fait tuer des hommes les regrette et les célèbre; mais où sont les monarques qui en usent ainsi? Ils se contentent de faire tuer. Mais vous êtes roi et homme, homme éloquent, homme sensible; vous redoublez plus que jamais mon extrême envie de vous voir encore avant que ma malheureuse machine se détruise, et cesse pour jamais de vous admirer et de vous aimer. La mort me fait de la peine. On vit trop peu. Je crois que le peu de temps que j'ai à pouvoir approcher d'un être tel que vous me fait encore envisager la brièveté de la vie avec plus de chagrin.

Je ne sais ce que c'est que ces vers dont votre

majesté me parle sur la mort de madame du Châtelet. Je n'ai rien vu de ce qu'on a publié pour et contre, dans notre nation frivole. Je me borne à regretter dans la retraite un grand homme qui portait des jupes, à respecter sa mémoire, et à ne me point soucier du tout de ses faiblesses de femme[1].

Voici un petit recueil où vous trouverez bien des vers corrigés et arrondis. On n'a jamais fait avec les vers. Quel métier! Pourquoi faut-il qu'il soit le plus inutile de tous et le plus difficile?

Je reprends cette lettre, sire, que j'avais commencée il y a quelques jours. Je suis retombé malade. Me voilà à-peu-près guéri, et je reprends ma lettre. J'avertis votre majesté qu'elle n'aura pas sitôt une certaine *Rome sauvée*. J'ai beaucoup retravaillé cet ouvrage, parcequ'il s'agit de grands hommes que vous connaissez comme si vous aviez vécu avec eux. Quand il s'agit de peindre Rome pour Frédéric-le-Grand, il y faut un peu d'attention. On va jouer une *Électre* de ma façon, sous le titre d'*Oreste*. Je ne sais pas si elle vaudra celle de Crébillon, qui ne vaut pas grand'chose, mais, du moins, Électre ne sera pas amoureuse, et Oreste ne sera pas galant. Il faut petit à petit défaire le

[1] * Selon les *Mémoires* de Longchamp (article XXVI), qu'il faut lire quelquefois avec défiance, madame du Châtelet, relativement à Voltaire, aurait été infidèle en amitié comme en amour. (CLOG.)

Théâtre français des déclarations d'amour, et cesser de

> Peindre Caton galant, et Brutus dameret.
>
> *L'Art poét.*, ch. III, v. 18.

J'ai actuellement un petit procès dont je fais votre majesté juge. Madame la duchesse d'Aiguillon croit avoir trouvé un manuscrit du *Testament politique* du cardinal de Richelieu, et un manuscrit authentique. Je crois la chose impossible, parceque je crois impossible que le cardinal de Richelieu ait écrit ce fatras de puérilités, de contradictions, et de faussetés dont ce testament fourmille. On a estimé cet ouvrage, parcequ'on l'a cru d'un grand homme. Voilà comme on juge. J'ose le croire d'un homme au-dessous du médiocre. Si, par malheur, il était du cardinal, à quoi tiennent les réputations! La vôtre, sire, est en sûreté. Je souhaite à votre majesté autant d'années que de gloire. Je lui renouvelle, pour l'année 1750, mes respects, mon admiration, et mon tendre dévouement.

LETTRE MDXVI.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Versailles, janvier, 1750.

Vous saurez, mes anges, que votre créature s'est trouvée un peu mal à Versailles. Que dites-vous de madame Denis, qui l'a su, je ne sais comment, et qui est partie sur-le-champ pour venir me servir de garde? Je souhaite qu'*Oreste* se porte mieux que moi; vous jugez bien que je n'ai guère pu travailler, pas même à *Catilina*.

Il n'y a point de vraie tragédie d'*Oreste* sans les cris de Clytemnestre. Si cette viande grecque est trop dure pour les estomacs des petits-maîtres de Paris, j'avoue qu'il ne faut pas d'abord la leur donner.

Que Clytemnestre s'en aille, et laisse là son mari, l'urne, le meurtrier, et aille bouder chez elle, cela me paraît abominable. Il y a quelques longueurs, je l'avoue, entre les sœurs; sur-tout quand une Gaussin parle, il faut élaguer.

Ce malheureux lieu commun des fureurs est une tâche rude. Vous en jugerez à l'heure qu'il vous plaira. Je n'ai certainement pas donné assez d'étendue à la scène de l'urne; elle est étranglée à la lecture. Il semble que tous les personnages

soient hâtés d'aller; mais vous verrez les petites corrections que j'ai faites. Nous ne pourrons revenir que vendredi.

Je vous demande en grace de me ménager les bontés de M. le duc d'Aumont. On répète *Oreste* dimanche. Je veux vivre pour avoir le plaisir de venger Sophocle, mais sur-tout pour vous faire ma cour; car ce n'est qu'à vous que je la veux faire, et je ne suis ici qu'en retraite.

LETTRE MDXVII.

A MADAME LA DUCHESSE DU MAINE.

Paris, ce vendredi [1].

Madame, en arrivant à Paris, j'ai trouvé les comédiens assemblés, prêts à répéter une comédie nouvelle, en cas que je ne leur donnasse pas *Oreste* ou *Rome sauvée* à jouer en huit jours. Ce serait damner *Rome sauvée* que de la faire jouer si vite par des gens qui ont besoin de travailler six semaines. J'ai pris mon parti, je leur ai donné *Oreste*, cela se peut jouer tout seul. Me voilà délivré d'un fardeau. J'aurai encore le temps de travailler à

[1] * Cette lettre, datée du 16 janvier dans le recueil publié par M. Renouard en 1822, est antérieure à la première représentation d'*Oreste*. Elle dut être écrite le jour même où Voltaire revint de Versailles à Paris. (Clog.)

Rome, et de la donner ce carême. Tout ce que je fais pour Rome et pour la Grèce vous appartient. Votre altesse a ses raisons pour devoir aimer les grands hommes de ces pays-là. Daignez protéger toujours un Français que vos bontés élèvent au-dessus de lui-même.

LETTRE MDXVIII.

A MADAME DE GRAFFIGNI [1].

Si j'avais un moment à moi, madame, je viendrais chez vous vous remercier de vos bontés, et vous prendre pour vous mener où vous savez. Je vous avertis que l'on commence de très bonne heure, que ce n'est point une répétition, que c'est un arrangement de positions et de mines; que vous n'aurez aucun plaisir. Cependant si vous voulez geler et vous ennuyer, vous êtes bien la maîtresse.

Je serai charmé de vous revoir, et de réparer tant de temps que j'ai perdu sans vous faire ma cour. V.

[1] * Françoise d'Issembourg d'Happoncourt de Graffigni, naquit à Nanci la même année que Voltaire, c'est-à-dire en 1694; elle mourut le 12 décembre 1758, à Paris. Elle avait passé à Cirei tout le temps qui s'écoula entre le 4 décembre 1738 et le 10 ou le 12 février 1739. La lettre du 22 mars 1758 est la première que nos prédécesseurs aient recueillie parmi celles que Voltaire adressa à cette dame.

(Clog.)

LETTRE MDXIX.

A MADAME DE GRAFFIGNI.

M. de Voltaire fait mille tendres compliments à madame de Graffigni. Il n'a pu venir, hier, à l'hôtel de Richelieu. Il est malade, et craint bien de ne pouvoir venir aujourd'hui.

LETTRE MDXX.

A MADEMOISELLE CLAIRON [1].

Le 12 janvier au soir *.

Vous avez été admirable ; vous avez montré dans vingt morceaux ce que c'est que la perfection de l'art, et le rôle d'Électre est certainement votre triomphe ; mais je suis père, et, dans le plaisir extrême que je ressens des compliments que tout un

Sans trouble, sans remords, Égisthe renouvelle

[1] * Claire-Josèphe Leiris de la Tude, si connue sous le nom de Clairon, naquit en 1723, et débuta au Théâtre français, le 19 septembre 1743, par le rôle de Phèdre. Voltaire, qui la cite dans une lettre du 4 octobre 1748 à d'Argental, lui dédia *Zulime* en 1762, et fut en correspondance avec elle, même après qu'elle eut quitté le théâtre, ce qui arriva en avril 1765. Mademoiselle Clairon n'est morte qu'en 1803, le 18 janvier. (CLOG.)

* Après la première représentation d'*Oreste*. K.

public enchanté fait à ma fille, je lui ferai encore quelques petites observations pardonnables à l'amitié paternelle.

Pressez, sans déclamer, quelques endroits comme :

De son hymen affreux la pompe criminelle [1]....
Vous vous trompiez, ma sœur, hélas, tout nous trahit, etc.

Vous ne sauriez croire combien cette adresse met de variété dans le jeu, et accroît l'intérêt.

Dans votre imprécation contre le tyran :

L'innocent doit périr, le crime est trop heureux [2],

vous n'appuyez pas assez. Vous dites *l'innocent doit périr* trop lentement, trop langoureusement. L'impétueuse Électre ne doit avoir, en cet endroit, qu'un désespoir furieux, précipité et éclatant. Au dernier hémistiche pesez sur *cri*, *le crime est trop heureux*; c'est sur *cri* que doit être l'éclat. Mademoiselle Gaussin m'a remercié de lui avoir mis le doigt sur *fou; la foudre va partir*. Ah! que ce *fou* est favorable! m'a-t-elle dit.

La nature en tout temps est funeste en ces lieux...
Act. V, sc. II.

vous avez mis l'accent sur *fu*, comme mademoi-

[1] * Acte Ier, Variantes d'*Oreste*. (L. D. B.)

[2] * Ce vers n'a pas été conservé, même dans les Variantes. (L. D. B.)

selle Gaussin sur *fou;* aussi a-t-on applaudi; mais vous n'avez pas encore assez fait résonner cette corde.

Vous ne sauriez trop déployer les deux morceaux du quatrième et du cinquième acte. Ces Euménides demandent une voix plus qu'humaine, des éclats terribles.

Encore une fois, débridez, avalez des détails, afin de n'être pas uniforme dans les récits douloureux. Il ne faut se négliger sur rien, et ce que je vous dis là n'est pas un rien.

Voilà bien des critiques. Il faut être bien dur pour s'apercevoir de ces nuances dans l'excès de mon admiration et de ma reconnaissance. Bonsoir, Melpoméne; portez-vous bien.

LETTRE MDXXI.

A MADEMOISELLE CLAIRON.

Janvier.

Votre courage résiste-t-il à l'assaut que la nature vous livre à présent, comme il a résisté aux mauvaises critiques, à la cabale, et à la fatigue? Comment vous portez-vous, belle Électre? Gardez-vous d'écrire jamais votre rôle si dru avec moi; ce n'est pas là mon compte; il me faut des espaces terribles.

Vous demandez qu'on accourcisse la scène des deux sœurs, au second acte; cela est fait, sans qu'il vous en coûte rien. J'ai coupé les cotillons d'Iphise, et n'ai point touché à la jupe d'Électre.

Je prie la divine Électre, dont je me confesse très indigne, de ne point trouver mauvais que j'aie chargé son rôle de quelques avis. Je n'ai point prétendu noter son rôle, mais j'ai prétendu indiquer la variété des sentiments qui doivent y régner, et les nuances des sentiments qu'elle doit exprimer. C'est l'*allegro* et le *piano* des musiciens. J'en use ainsi depuis trente ans avec tous les acteurs, qui ne l'ont jamais trouvé mauvais[1]; et je n'en ai pas certainement moins de confiance dans ses grands talents, dont j'ai été toujours le partisan le plus zélé.

J'oserai en aller raisonner vers les cinq heures avec vous. C'est tout ce qui me reste que de raisonner, et j'en suis bien fâché. Je sens pourtant ce que vous valez, tout comme un autre, et vous suis dévoué plus qu'un autre.

[1] * Cependant Voltaire se plaint de l'impertinence de Sarrasin et de quelques autres comédiens, au commencement de la lettre MCCCCXIV. (CLOG.)

LETTRE MDXXII.

A MADAME LA DUCHESSE DU MAINE.

Paris, janvier [1].

Ma protectrice, quelle est donc votre cruauté de ne vouloir plus que les pièces grecques soient du premier genre? Auriez-vous osé proférer ces blasphèmes du temps de M. de Malezieu [2]? Quoi! j'ai fait *Électre* pour plaire à votre altesse sérénissime; j'ai voulu venger Sophocle et Cicéron, en combattant sous vos étendards; j'ai purgé la scène française d'une plate galanterie dont elle était infectée; j'ai forcé le public aux plus grands applaudissements; j'ai subjugué la cabale la plus envenimée; et l'ame du grand Condé, qui réside dans votre tête, reste tranquillement chez elle à jouer au cavagnole et à caresser son chien! et la princesse qui, seule, doit soutenir les beaux-arts et ranimer le goût de la nation, la princesse qui a daigné jouer *Iphigénie en Tauride* [3], ne daigne pas honorer de sa présence cet *Oreste* que j'ai fait pour

[1] * Cette lettre, datée du 9 janvier 1750, dans le recueil publié par M. Renouard, est postérieure à la première représentation d'*Oreste*, et antérieure à celle du 19 janvier. (Clog.)

[2] * Cité dans la lettre xcvii à la duchesse du Maine. (Clog.)

[3] * Traduite du grec d'*Euripide*, par Malezieu. (Clog.)

elle, cet *Oreste* que je lui dédie ! Je vous demande en grace, madame, de ne me pas faire l'affront de négliger ainsi mon offrande. *Oreste* et *Cicéron* sont vos enfants ; protégez-les également. Daignez venir lundi[1]. Les comédiens viendront à votre loge et à vos pieds. Votre altesse leur dira un petit mot de *Rome sauvée*, et ce petit mot sera beaucoup. Je vais faire transcrire les rôles ; mais il faut que madame la duchesse du Maine soit ma protectrice dans Athènes comme dans Rome. Montrez-vous ; achevez ma victoire. Je suis un de ces Grecs qui avaient besoin de la présence de Minerve pour écraser leurs ennemis.

Votre admirateur, votre courtisan, votre idolâtre, votre protégé, V.

Je vous demande en grace de ne venir que lundi.

LETTRE MDXXIII[2].

DE FRÉDÉRIC II, ROI DE PRUSSE.

Janvier.

Quoi ! vous envoyez vos écrits
Au frondeur de *Sémiramis*,
A l'incrédule qui de l'ombre
Du grand Ninus n'est point épris,

[1]* Sans doute le lundi 19 janvier, jour où *Oreste* fut très applaudi. (Clog.)

[2]* Réponse à la lettre MDXV. (Clog.)

Qui sur un ton caustique et sombre
Ose juger vos beaux esprits !
Ce trait désarme ma colère ;
Enfin je retrouve Voltaire,
Ce Voltaire du temps jadis,
Qui savait aimer ses amis,
Et qui sur-tout savait leur plaire.

Voilà une lettre comme j'en recevais autrefois de Cirei. Je redouble d'envie de vous revoir, de parler de littérature, et de m'instruire des choses que vous seul pouvez m'apprendre. Je vous fais mes remerciements de votre nouvelle édition [1]. Comme je savais vos vieilles épîtres par cœur, j'ai reconnu toutes les corrections et additions que vous y avez faites; j'en ai été charmé. Ces épîtres étaient belles, mais vous y avez ajouté de nouvelles beautés.

Vous accoutumerez le parterre à tout ce que vous voudrez; des vers de la beauté des vôtres peuvent, par leur imposture, faire illusion sur le fond des choses. Je suis curieux de voir *Oreste;* comment vous aurez remplacé Palamède [2], et de quelles autres beautés vous aurez enrichi cette tragédie; si vous pensiez à moi, vous me feriez la galanterie de me l'envoyer. Je suis prévenu pour vous, il ne tient donc qu'à vous de recevoir mes applaudissements; mais se soucie-t-on à Paris que des Vandales et des barbares sifflent ou battent des mains à Berlin?

Cet *Éloge* de nos officiers tués à la guerre me rappelle une anecdote du feu czar. Pierre Ier se mêlait de pharmacie et de médecine; il donnait des remèdes à ses courtisans malades; et, lorsqu'il avait expédié quelques boyards pour

[1] * Celle de Dresde, en 8 volumes in-8°, avec une préface de Baculard d'Arnaud, 1749. M. Auger la cite, par erreur, comme la première des éditions des OEuvres de Voltaire. (CLOG.)

[2] * Personnage de l'*Électre* de Crébillon, jouée en 1708. (CLOG.)

l'autre monde, il célébrait leurs obsèques avec magnificence, et honorait leur convoi funèbre de sa présence. Je me trouve, à l'égard de ces pauvres officiers, dans un cas à-peu-près semblable; des raisons d'état m'obligèrent à les exposer à des dangers où ils ont péri; pouvais-je faire moins que d'orner leurs tombeaux d'épitaphes simples et véritables? Venez au moins corriger ce morceau plein de fautes, pour lequel je m'intéresse plus que pour tous mes autres ouvrages. Des affaires m'appellent en Prusse, au mois de juin; mais, du premier de juillet jusqu'au mois de septembre, je pourrai disposer de mon temps, je pourrai étudier aux pieds de Gamaliel [1], je pourrai

Vous admirer et vous entendre,
Et du grand art de Cicéron,
De Thucydide et de Maron,
M'instruire, et par vos soins apprendre
Le chemin du sacré vallon;
Mais, pour y mériter un nom,
Du feu que votre esprit recèle
Daignez à ma froide raison
Communiquer une étincelle,
Et j'égalerai Crébillon.

Comment voulez-vous que je juge qui de vous ou de madame d'Aiguillon a raison? Si la duchesse produit le *Testament politique* du cardinal de Richelieu en original, il faudra bien l'en croire. Les grands hommes ne le sont ni tous les moments ni en toute chose. Un ministre rassemblera toutes ses forces, il emploiera toute la sagacité de son esprit dans une affaire qu'il juge importante, et il marquera beaucoup de négligence dans une autre qu'il croit médiocre. Si je me représente le cardinal de Richelieu rabaissant les grands du royaume, établissant solidement

[1] * Voyez *les Actes des Apôtres*, ch. v, v. 34. (Clog.)

l'autorité royale, soutenant la gloire des Français contre des ennemis puissants et étrangers, étouffant des guerres intestines, détruisant le parti des calvinistes, et fesant élever une digue à travers la mer pour assiéger La Rochelle; si je me représente cette ame ferme, occupée des plus grands projets, et capable des résolutions les plus hardies, le *Testament politique* me paraît trop puéril pour être son ouvrage. Peut-être est-ce des idées jetées sur le papier; peut-être ne voulait-il pas dire tout ce qu'il pensait, pour se faire regretter d'autant plus. Si j'avais vécu avec ce cardinal, j'en parlerais plus positivement; à présent je ne peux que deviner.

Des grandeurs et des petitesses,
Quelques vertus, plus de faiblesses,
Font le bizarre composé
Du héros le plus avisé :
Il jette un rayon de lumière ;
Mais ce soleil, dans sa carrière,
Ne brille pas d'un feu constant.
L'esprit le plus profond s'éclipse;
Richelieu fit son *Testament,*
Et Newton son *Apocalypse.*

Je ne souhaite, pour la nouvelle année, que de la santé et de la patience à l'auteur de *la Henriade.* S'il m'aime encore, je le verrai face à face, je l'admirerai à Sans-Souci, et je lui en dirai davantage.

LETTRE MDXXIV

A MADEMOISELLE CLAIRON.

Janvier.

On a un peu forcé nature pour mériter les bontés de mademoiselle Clairon, et cela est bien juste. Elle trouvera dans son rôle plusieurs changements. On a fait d'ailleurs un cinquième acte tout nouveau; il est copié et porté sur les rôles. Mademoiselle Clairon est suppliée de vouloir bien se trouver demain aux foyers. Elle sera le soutien d'*Oreste*, si *Oreste* peut se soutenir. Madame Denis lui fait les plus tendres compliments, et Voltaire est à ses pieds. Il lui demande pardon, à genoux, des insolences dont il a chargé son rôle. Il est si docile qu'il se flatte que des talents supérieurs aux siens ne dédaigneront pas, à leur tour, les observations que son admiration pour mademoiselle Clairon lui a arrachées. Il est moins attaché à sa propre gloire (si gloire y a) qu'à celle de mademoiselle Clairon.

En général, je suis persuadé que si la piéce peut réussir chez les Français, toute grecque qu'elle est, votre rôle vous fera un honneur infini, et forcera la cour à vous rendre toute la justice que vous méritez. M. le maréchal de Richelieu dit que vous

avez joué supérieurement, et que jamais actrice ne lui a fait plus d'impression; mais il trouve aussi que vous avez un peu trop mis d'*adagio*. Il ne faut pas aller à bride abattue; mais toute tirade demande à être un peu pressée; c'est un point essentiel.

Il y en a deux qui exigent une espèce de déclamation qui n'appartient qu'à vous, et qu'aucune actrice ne pourrait imiter. Ces deux couplets demandent que la voix se déploie d'une manière pompeuse et terrible, s'élevant par degrés, et finissant par des éclats qui portent l'horreur dans l'ame. Le premier est celui des Euménides:

Euménides, venez. . . . .
Act. V, sc. VI.

Que font tous ces amis dont se vantait Pammène?
Act. IV, sc. IV.

Tout le sublime de la déclamation dans ces deux morceaux, les passages que vous faites si admirablement dans les autres de l'accablement de la douleur à l'emportement de la vengeance; ici du débit, là les mouvements entrecoupés de curiosité, d'espérance, de crainte, les reproches, les sanglots, l'abandonnement du désespoir, et ce désespoir même tantôt tendre, tantôt terrible; voilà ce que vous mettez dans votre rôle; mais sur-tout je vous demande de ne le jamais ralentir en vous appesan-

tissant trop sur une prononciation qui en est plus majestueuse, mais qui cesse alors d'être touchante, et qui est un secret sûr pour sécher les larmes.

On ne pleure tant à *Mérope* que par la raison contraire.

Pour le coup, voilà mon dernier mot; mais ce ne sera pas la dernière de mes actions de graces.

LETTRE MDXXV.

A MADAME DE GRAFFIGNI.

Ce lundi au soir.

Il faut que je répare, madame, la sottise que j'ai faite de vous mener à la comédie dans un poulailler, et de cacher mademoiselle de Ligneville[1] dans un balcon. Souffrez que, mercredi, je vienne vous prendre; nous vous placerons dans la troisième loge. Il y a des choses nouvelles dont je veux que vous soyez juge. Vous n'imaginez pas l'envie que j'ai de vous plaire; elle égale mon respectueux attachement. V.

[1] * Catherine de Ligneville (Lignéville ou Lignivilie), née en 1719, selon la *Biographie universelle;* nièce de madame de Graffigni. Mariée, en 1751, à Helvétius, dont elle devint veuve à la fin de 1771, elle mourut le 12 auguste 1800. (Clog.)

LETTRE MDXXVI.

A MADAME DE GRAFFIGNI.

Ce mardi.

Si madame de Graffigni est toujours dans le dessein de voir *Oreste,* Voltaire viendra demain, mercredi, à quatre heures et demie, pour avoir l'honneur de la mener avec mademoiselle de Ligneville. Il leur présente ses respects.

LETTRE MDXXVII.

A MADEMOISELLE CLAIRON.

Janvier.

Vous avez dû recevoir, mademoiselle, un changement très léger, mais qui est très important. Je ne crois pas m'aveugler; je vois que tous les véritables gens de lettres rendent justice à cet ouvrage, comme on la rend à vos talents. Ce n'est que par un examen continuel et sévère de moi-même, ce n'est que par une extrême docilité pour de sages conseils, que je parviens chaque jour à rendre la piéce moins indigne des charmes que vous lui prêtez.

Si vous aviez le quart de la docilité dont je fais

gloire, vous ajouteriez des perfections bien singulières à celles dont vous ornez votre rôle. Vous vous diriez à vous-même quel effet prodigieux font les contrastes, les inflexions de voix, les passages du débit rapide à la déclamation douloureuse, les silences après la rapidité, l'abattement morne et s'exprimant d'une voix basse, après les éclats que donne l'espérance, ou qu'a fournis l'emportement. Vous auriez l'air abattu, consterné, les bras collés, la tête un peu baissée, la parole basse, sombre, entrecoupée. Quand Iphise vous dit :

> Pammène nous conjure
> De ne point approcher de sa retraite obscure ;
> Il y va de ses jours...

vous lui répondriez, non pas avec un ton ordinaire, mais avec tous ces symptômes du découragement, après un *ah* très douloureux,

> Ah !... que m'avez-vous dit :
> Vous vous êtes trompée...
>
> Act. II, sc. VII.

En observant ces petits artifices de l'art, en parlant quelquefois sans déclamer, en nuançant ainsi les belles couleurs que vous jetez sur le personnage d'Électre, vous arriveriez à cette perfection à laquelle vous touchez, et qui doit être l'objet d'une ame noble et sensible. La mienne se sent faite pour vous admirer et pour vous conseiller ; mais, si vous

voulez être parfaite, songez que personne ne l'a jamais été sans écouter des avis, et qu'on doit être docile à proportion de ses grands talents*.

LETTRE MDXXVIII.

A FRÉDÉRIC II, ROI DE PRUSSE.

A Paris, le 5 février.

Du sein des brillantes clartés,
Et de l'éternelle abondance
D'agréments et de vérités
Dont vous avez la jouissance,
Trop heureux roi, vous insultez
Mon obscure et triste indigence.
Je vous l'avoue, un bon écrit
De ma part est chose très rare;
Je ne suis que pauvre d'esprit,
Vous m'appelez d'esprit avare.
Mais il faut que le pauvre encor
Porte sa substance au trésor
De ces puissances trop altières;
Et le palais d'azur et d'or
Reçoit le tribut des chaumières.

Voici donc, sire, un très chétif tribut qui n'est

* Mademoiselle Clairon, en nous communiquant ces lettres, nous dit qu'elle s'honorait des leçons que M. de Voltaire lui avait données sur son art, bien loin d'en rougir; tant il est vrai que la modestie est le partage des talents supérieurs, tandis que l'orgueil est si souvent celui des talents médiocres! Ce sont toujours ceux qui ont le moins besoin d'avis et de conseils qui les reçoivent avec le plus de docilité. K.

pas dans le goût du comique larmoyant, car il faut bien se tourner de tous les sens pour vous plaire.

Comme j'allais continuer cette petite épître, j'en reçois une de votre majesté. Celle-là prouve bien mieux encore l'immensité des richesses de votre génie. Ni vous ni personne n'a jamais rien fait de si bien, ou du moins de mieux que ces vers :

Des grandeurs et des petitesses,
Quelques vertus, plus de faiblesses, etc.

Je sens, à la lecture de cette lettre, que, si j'avais un peu de santé, je partirais sur-le-champ, fussiez-vous à Kœnigsberg. Vous daignez demander *Oreste ;* je vais le faire transcrire ; mais que votre majesté ne s'attende pas à voir un Palaméde ; il n'y en a point dans Sophocle.

À l'égard du prétendu *Testament politique* du cardinal de Richelieu, je réponds bien que madame d'Aiguillon n'en aura jamais l'original. Sire, on n'a jamais vu l'original de tous ces *testaments*-là. Indépendamment des misères dont ce livre est plein, je trouve qu'Armant est bien petit devant Frédéric.

. . . . Ceux dont l'imprudence
Dans d'indignes mortels a mis sa confiance.

L'imprudence met sa confiance. L'imprudence ne *mettent* pas. Mais l'imprudence pourrait, à toute

force, mettre *leur* confiance, en rapportant ce *leur* au *dont*. Ce serait une licence qui, en certains cas, serait permise.

Mon chancelier d'Olivet dirait le reste. Mais, quand j'écris au plus grand homme de notre siécle, je ne connais que le sentiment de l'admiration. L'enthousiasme fait oublier la grammaire. A vos genoux.

LETTRE MDXXIX.

A M. LE MARQUIS DES ISSARTS,

AMBASSADEUR DE FRANCE A DRESDE.

A Paris, le 19 février.

Je vous renvoie, monsieur, ce que je voudrais rapporter moi-même sur-le-champ aux pieds de celle [1] qui fait tant d'honneur à la France et à l'Italie. Je vous avoue que je suis bien étonné ; il n'y a pas une faute de français dans tout l'ouvrage*; il n'y en a pas deux contre les régles sévères de notre versification, et le style est beaucoup plus clair que celui de bien de nos auteurs. Rien ne marque mieux un esprit juste et droit que de s'ex-

[1] * Marie-Amélie de Saxe, alors reine des Deux-Siciles. (CLOG.)

* Tragédie en vers français, que la princesse de Saxe, sœur de madame la dauphine, avait envoyée à M. de Voltaire, pour l'examiner et lui en dire son sentiment.

primer clairement. Les expressions ne sont confuses que quand les idées le sont [1].

Cet ouvrage est le fruit d'une connaissance profonde et fine de la langue française et de l'italienne, et d'un génie facile et heureux. Un tel mérite est bien rare dans les conditions ordinaires; il est unique dans l'état où la personne respectable dont je tais le nom est née. Je lui dresse en secret des autels, et je voudrais pouvoir lui porter mon encens dans la partie du ciel qu'elle habite.

Quels talents divers elle allie!
Comme elle charme tour-à-tour,
Tantôt les dieux de ce séjour,
Et tantôt ceux de l'Italie!

Rome, la première cité,
Et Paris, au moins la seconde,
Ont dit dans leur rivalité:
Son esprit, comme sa beauté,
Est de tous les pays du monde.

On dit qu'autrefois de Saba
Certaine reine un peu savante
Devers Salomon voyagea,
Et s'en retourna fort contente;

Mais, s'il était un Salomon,
Je sais ce que ferait le Sage;
Il ferait à Dresde un voyage,
Et viendrait y prendre leçon.

[1] * Boileau, dans le chant I de *l'Art poétique*, a dit:

« Ce que l'on conçoit bien s'énonce clairement. »

(Cloc.)

Mais, retenu par les merveilles
Qui soumettent à leurs appas
Le cœur, les yeux et les oreilles,
Le Sage ne reviendrait pas.

LETTRE MDXXX.

A M. LE MARQUIS D'ARGENSON.

A Paris, le 13 mars.

J'arrive; je suis assurément toute ma vie aux ordres de M. le marquis d'Argenson. Il y a bien long-temps que j'ai besoin de la consolation de passer quelques heures auprès de lui; mais j'arrive malingre; je suis à pied; s'il a beaucoup d'équipages, veut-il m'envoyer chercher après son dîner? ou aura-t-il le courage de venir dans la maison [1] que j'ai le courage d'habiter, et où je nourris autant de douleur et de regrets que de sentiments inviolables de respect et d'attachement pour le meilleur citoyen qui ait jamais tâté du ministère?

[1]* Celle dont madame du Châtelet avait occupé le rez-de-chaussée et le premier, rue *Traversière*. (CLOG.)

LETTRE MDXXXI.

A FRÉDÉRIC II, ROI DE PRUSSE.

A Paris, le 16 mars.

Enfin d'Arnaud, loin de Manon,
S'en va, dans sa tendre jeunesse,
A Berlin chercher la sagesse
Près de Frédéric-Apollon.
Ah ! j'aurais bien plus de raison
D'en faire autant dans ma vieillesse.

Il va donc goûter le bonheur
De voir ce brillant phénomène,
Ce conquérant législateur
Qui sut chasser de son domaine
Toute sottise et toute erreur,
Tout dévot et tout procureur,
Tout fléau de l'engeance humaine.
Il verra couler dans Berlin
Les belles eaux de l'Hippocrène,
Non pas comme dans ce jardin [1]
Où l'art avec effort amène
Les Naïades de Saint-Germain,
Et le fleuve entier de la Seine
Tout étonné d'un tel chemin ;
Mais par un art bien plus divin,
Par le pouvoir de ce génie
Qui sans effort tient sous sa main
Toute la nature embellie.
Mon d'Arnaud est donc appelé

[1] * Celui de Versailles. (L. D. B.)

Dans ce séjour que l'on renomme !
Et, tandis qu'un troupeau zélé
De pèlerins au front pelé
Court à pied dans les murs de Rome,
Pour voir un triste *jubilé*[1],
L'heureux d'Arnaud voit un grand homme.

Grand homme que vous êtes ! que votre dernier songe est joli ! Vous dormez comme Horace veillait. Vous êtes un être unique.

J'enverrai à votre majesté, par la première poste, des fatras d'*Oreste;* je mettrai ces misères à vos pieds. Une seule de vos lettres, qui ne vous coûtent rien, vaut mieux que nos grands ouvrages qui nous coûtent beaucoup. Je suis plus que jamais aux pieds de votre majesté.

LETTRE MDXXXII.

A FRÉDÉRIC II, ROI DE PRUSSE.

A Paris, le 17 mars.

Grand juge et grand feseur de vers,
Lisez cette œuvre dramatique[2],
Ce croquis de la scène antique,
Que des Grecs le pinceau tragique
Fit admirer à l'univers.

[1]* Voltaire dit, à la fin de sa lettre du 26 juin 1750 à Frédéric, que *cent mille sots* allèrent à Rome cette année-là. (CLOG.)

[2]* *Oreste.* — Ces trente-un vers sont dans le *Commentaire historique.* (L. D. B.)

Jugez si l'ardeur amoureuse
D'une Électre de quarante ans
Doit, dans de tels évènements,
Étaler les beaux sentiments
D'une héroïne doucereuse,
En massacrant ses chers parents
D'une main peu respectueuse.

Une princesse en son printemps,
Qui sur-tout n'aurait rien à faire,
Pourrait avoir, par passe-temps,
A ses pieds un ou deux amants,
Et les tromper avec mystère ;
Mais la fille d'Agamemnon
N'eut dans la tête d'autre affaire
Que d'être digne de son nom,
Et de venger monsieur son père.
Et j'estime encor que son frère
Ne doit point être un Céladon;
Ce héros fort atrabilaire
N'était point né sur le Lignon.

Apprenez-moi, mon Apollon,
Si j'ai tort d'être si sévère,
Et lequel des deux doit vous plaire
De Sophocle où de Crébillon.
Sophocle peut avoir raison,
Et laisser des torts à Voltaire.

J'ai l'honneur, sire, d'envoyer à votre majesté les feuilles à mesure qu'elles sortent de chez l'imprimeur. Il faut bien que mon Apollon-Frédéric ait mes prémices bonnes ou mauvaises. J'ai pris la liberté de lui écrire par la voie de cet heureux

d'Arnaud, qui verra mon Jehovah prussien face à face, et à qui je porte la plus grande envie.

Votre majesté aura incessamment d'autres petites offrandes, malgré ma misère; car, tout malingre que je suis, je sens que vous donnez de la santé à mon ame; vos rayons pénètrent jusqu'à moi et me vivifient.

Voilà d'Arnaud à vos pieds! Qui sera à présent assez heureux pour envoyer à votre majesté les livres nouveaux et les nouvelles sottises de notre pays? On m'a dit qu'on avait proposé un nommé Fréron. Permettez-moi, je vous en conjure, de représenter à votre majesté qu'il faut, pour une telle correspondance, des hommes qui aient l'approbation du public. Il s'en faut beaucoup qu'on regarde Fréron comme digne d'un tel honneur. C'est un homme qui est dans un décri et dans un mépris général, tout sortant de la prison où il a été mis pour des choses assez vilaines [1]. Je vous avouerai encore, sire, qu'il est mon ennemi déclaré, et qu'il se déchaîne contre moi dans de mauvaises feuilles périodiques, uniquement parceque je n'ai pas voulu avoir la bassesse de lui faire donner

[1] * Pas si *vilaines*. — Fréron ayant fait quelques plaisanteries, dans ses *Lettres de madame la comtesse de* ***, au sujet d'une pension de mille écus que la *Pompadour* avait fait accorder à l'abbé de Bernis, le journaliste, sur un ordre donné par Louis XV, le 21 janvier 1746, fut mis, le 23, au donjon de Vincennes, où il resta jusqu'au 12 mars suivant. (Clog.)

deux louis d'or, qu'il a eu la bassesse de demander à mes gens, pour dire du bien de mes ouvrages. Je ne crois pas assurément que votre majesté puisse choisir un tel homme. Si elle daigne s'en rapporter à moi, je lui en fournirai un dont elle ne sera pas mécontente; si elle veut même, je me chargerai de lui envoyer tout ce qu'elle me commandera. Ma mauvaise santé, qui m'empêche très souvent d'écrire de ma main, ne m'empêchera pas de dicter les nouvelles. En un mot, je suis à ses ordres pour le reste de ma vie.

LETTRE MDXXXIII.

A FRÉDÉRIC II, ROI DE PRUSSE.

A Paris, le vendredi 3 avril.

Sire, voici des rogatons qui m'arrivent dans l'instant de l'imprimerie. Jugez le procès des anciens et des modernes. Vous qui abrégez les procès dans votre royaume, mettez fin au nôtre d'un mot. Votre majesté est accoutumée à décider toutes les querelles par la plume comme par l'épée, sans y perdre beaucoup de temps. Je n'ai que celui de lui envoyer ces bagatelles; la poste va partir. Voyez, sire, combien l'heure presse; vous n'aurez pas seulement quatre vers cette fois-ci. Mais tous

les moments de ma vie ne vous en sont pas moins consacrés.

LETTRE MDXXXIV.

A FRÉDÉRIC II, ROI DE PRUSSE.

A Paris, le 13 avril.

Grand roi, voici donc le recueil[1]
De ma dernière rapsodie.
Si j'avais quelque grain d'orgueil,
De Frédéric un seul coup d'œil
Me rendrait de la modestie.
Votre tribunal est l'écueil
Où notre vanité se brise;
L'œuvre que votre goût méprise
Dès ce moment tombe au cercueil;
Rien n'est plus juste; votre accueil
Est ce qui nous immortalise.

A propos d'immortalité, sire, j'aurai l'honneur de vous avouer que c'est une fort belle chose; il n'y a pas moyen de vous dire du mal de ce que vous avez si bien gagné. Mais il vaut mieux vivre deux ou trois mois auprès de votre majesté, que trente mille ans dans la mémoire des hommes. Je ne sais pas si d'Arnaud sera immortel, mais je le tiens fort heureux dans cette courte vie.

[1] * Ce recueil, imprimé au commencement de mars 1750 (Paris, Le Mercier et Lambert, in-8°), contient *Oreste, Samson*, les chapitres I et II des *Mensonges imprimés*, et une *Lettre* au maréchal de Schulembourg. (CLOG.)

La mienne ne tient plus qu'à un petit fil ; je serai fort en colère si ce petit fil est coupé avant que j'aie encore eu la consolation de revoir le grand homme de ce siècle. Vos vers sur le cardinal de Richelieu ont été retenus par cœur. Le moyen de s'en empêcher?

Richelieu fit son *Testament*,
Et Newton son *Apocalypse*.

Cela est si naturel, si aisé, si vrai, si bien dit, si court, si dégagé de superfluités, qu'il est impossible de ne s'en pas souvenir. Ces vers sont déja un proverbe. Vous êtes assurément le premier roi de Prusse qui ait fait des proverbes en France. Votre majesté verra, dans la rapsodie ci-jointe, mes *Raisons*[1] contre madame d'Aiguillon.

Jugez ce *Testament* fameux
Qu'en vain d'Aiguillon veut défendre ;
Vous en avez bien jugé deux[2]
Plus difficiles à comprendre.

Je ne verrai donc jamais, sire, votre Valoriade[3]? il y a une ode dans un recueil de votre Académie; je n'ai ni le recueil, ni l'ode. C'est bien la peine de

[1]* *Raisons de croire que le livre intitulé* TESTAMENT POLITIQUE DU CARDINAL DE RICHELIEU *est un ouvrage supposé*, chapitre III des *Mensonges imprimés*. Le chapitre II se composait des paragraphes 22 à 26 du même écrit de Voltaire. (CLOG.)

[2]* L'Ancien et le Nouveau Testament. (CLOG.)

[3]* *Le Palladion*. (CLOG.)

vous aimer pour être traité ainsi! O le mauvais marché que j'ai fait là!

Je vous donne toute mon ame sans restriction.

LETTRE MDXXXV.

DE FRÉDÉRIC II, ROI DE PRUSSE.

A Potsdam, le 25 avril.

J'espérais qu'au premier signal
Les Graces et votre génie
Viendraient sans cérémonial
Réveiller ma muse assoupie;
Mais de ce bonheur idéal
L'espérance est évanouie,
Et, dans ce séjour martial,
D'Arnaud, votre charmant vassal,
N'est arrivé qu'en compagnie
De sa muse aimable et polie.
Lorsqu'on n'a point l'original,
Heureux qui retient la copie!

Il est enfin venu, ce d'Arnaud qui s'est tant fait attendre. Il m'a remis votre lettre, ces vers charmants qui font toujours honte aux miens; et je redouble d'impatience de vous revoir. A quoi sert-il que la nature m'ait fait naître votre contemporain, si vous m'empêchez de profiter de cet avantage?

Depuis deux mille ans nous lisons
Les vers de Virgile et d'Horace;
Avec eux plus ne conversons.
Qui pourrait les voir face à face
S'instruirait bien par leurs leçons.

Oui, la mort ainsi que l'absence
Sépare les pauvres humains;
L'Homère même de la France
Est pour nous, ses contemporains,
Qui vivons loin de sa présence,
Aussi mort que ces grands Romains.

Tous les siècles seront les maîtres
De vos ouvrages immortels;
Ils pourront à leur tour connaître
Tant de talents universels.
Pour moi, j'ose un peu plus prétendre;
Avide de tous vos écrits,
Je veux, de vos charmes épris,
Vous voir, vous lire, et vous entendre.

Dans ce moment je reçois le tome où se trouvent *Oreste*, une lettre sur les *Mensonges*[1], etc., et une autre au maréchal de Schulembourg[2]. Vous m'avez placé tout au milieu d'une lettre où je suis surpris de me trouver. Vous savez relever les petites choses par la manière dont vous les mettez en œuvre. Je vois combien vous êtes un grand maître en éloquence. Oui, si l'éloquence ne transporte pas des montagnes, comme la foi, elle abaisse les hauteurs, elle relève les fonds, elle est maîtresse de la nature, et surtout du cœur humain. La belle science! qu'heureux sont ceux qui la possèdent, et sur-tout qui la manient avec autant de supériorité que vous!

J'ai cru que vous aviez, il y a long-temps, ces Mémoires de notre Académie. On les relie actuellement, et on vous

[1]* C'est-à-dire tout ce qui concerne le *Testament* de Richelieu, dans le tome I des *Mélanges historiques*, depuis le second alinéa de la page 282 jusqu'à la page 320 inclusivement. (Clog.)

[2]* Du 15 septembre 1740. En tête de l'*Histoire de Charles XII*. Frédéric est cité dans le neuvième alinéa de cette lettre. (Clog.)

les enverra incontinent. Vous y trouverez répandus quelques uns de mes ouvrages; mais je dois vous avertir que ce ne sont que des esquisses. J'ai employé depuis un temps considérable à les corriger. On en fait actuellement une édition avec des augmentations et des corrections nombreuses, qui sera plus digne de votre attention. Vous l'aurez dès que l'imprimeur aura achevé sa besogne.

Vous me demandez mon poëme; mais il ne peut point se montrer. D'Arnaud vous mandera ce qu'il contient.

J'osais de mes pinceaux hardis
Croquer le ciel du fanatique,
Son enfer et son paradis,
Et me gausser en hérétique
De ces foudres hors de pratique
Dont Rome écrase les maudits;
Mais de mes vers tant étourdis,
Dont je connais le ton caustique,
Je cache le recueil épique
A vos indiscrets de Paris.

Certain Boyer, qui chez vous brille,
Grand frondeur de plaisants écrits,
Ferait condamner par ses cris
Mes pauvres vers à la Bastille.
Je hais ces funestes lambris;
Ma Muse, les Jeux, et les Ris,
Dans ma demeure tant gentille
Ne craignent point pareils mépris.
C'est assez lorsqu'en sa jeunesse
On a tâté de la prison;
Mais dans l'âge de la sagesse
Y retourner, c'est déraison.

Ainsi, mon cher Voltaire, si vous voulez voir de mes sottises, il faut venir sur les lieux; il n'y a plus moyen de reculer. Le poëme, à la vérité, ne vous paiera pas des fa-

tigues du voyage; mais le poëte qui vous aime en vaut peut-être la peine. Vous verrez ici un philosophe qui n'a d'autre passion que celle de l'étude, et qui sait, par les difficultés qu'il trouve dans son travail, reconnaître le mérite de ceux qui, comme vous, y réussissent aussi supérieurement.

Il est ici une petite communauté qui érige des autels au dieu invisible; mais, prenez-y bien garde, des hérétiques élèveront sûrement quelques autels à Baal, si notre dieu ne se montre bientôt. Je n'en dis pas davantage. Adieu. FÉDÉRIC.

LETTRE MDXXXVI.

A FRÉDÉRIC II, ROI DE PRUSSE.

A Paris, le 8 mai.

Oui, grand homme, je vous le dis,
Il faut que je me renouvelle.
J'irai dans votre paradis
Du feu qui m'embrasait jadis
Ressusciter quelque étincelle,
Et, dans votre flamme immortelle
Tremper mes ressorts engourdis.
Votre bonté, votre éloquence,
Vos vers coulant avec aisance,
De jour en jour plus arrondis,
Sont ma fontaine de Jouvence.

Mais il ne faut pas tromper son héros. Vous verrez, sire, un malingre, un mélancolique, à qui votre majesté fera beaucoup de plaisir, et qui ne vous en fera guère; mon imagination jouira de la

vôtre. Ayez la bonté de vous attendre à tout donner sans rien recevoir. Je suis réellement dans un très triste état; d'Arnaud peut vous en avoir rendu compte. Mais enfin vous savez que j'aime cent fois mieux mourir auprès de vous qu'ailleurs. Il y a encore une autre difficulté; je vais parler, non pas au roi, mais à l'homme qui entre dans le détail des misères humaines. Je suis riche, et même très riche pour un homme de lettres. J'ai ce qu'on appelle à Paris monté une maison où je vis en philosophe, avec ma famille et mes amis. Voilà ma situation; malgré cela, il m'est impossible de faire actuellement une dépense extraordinaire; premièrement, parcequ'il m'en a beaucoup coûté pour établir mon petit ménage; en second lieu, parceque les affaires de madame du Châtelet, mêlées avec ma fortune, m'ont coûté encore davantage. Mettez, je vous en prie, selon votre coutume philosophique, la majesté à part, et souffrez que je vous dise que je ne veux pas vous être à charge. Je ne peux ni avoir un bon carrosse de voyage, ni partir avec les secours nécessaires à un malade, ni pourvoir à mon ménage, pendant mon absence, etc., à moins de quatre mille écus d'Allemagne. Si Mettra, un des marchands correspondants de Berlin, veut me les avancer, je lui ferai une obligation et le rembourserai sur la partie de mon bien la plus claire qu'on liquide actuellement. Cela

est peut-être ridicule à proposer; mais je peux assurer votre majesté que cet arrangement ne me gênera point. Vous n'auriez, sire, qu'à faire dire un mot à Berlin au correspondant de Mettra, ou de quelque autre banquier résidant à Paris; cela serait fait à la réception de la lettre, et quatre jours après je partirais. Mon corps aurait beau souffrir, mon ame le ferait bien aller; et cette ame, qui est à vous, serait heureuse. Je vous ai parlé naïvement, et je supplie le philosophe de dire au monarque qu'il ne s'en fâche pas. En un mot, je suis prêt; et, si vous daignez m'aimer, je quitte tout, je pars, et je voudrais partir pour passer ma vie à vos pieds.

LETTRE MDXXXVII[1].

A M. D'ARNAUD.

A Paris, le 19 mai.

Vous voilà donc, mon cher enfant,
Dans votre gloire de *niquée*,
Près du bel esprit triomphant
Par qui Minerve heureusement
Ainsi que Mars est invoquée,
Et que l'Autriche provoquée

[1] * D'Arnaud répondit à cette lettre le 31 du même mois. Sa réponse est dans le tome II des *Mémoires* de Longchamp et de Wagnière, page 512. (Clog.)

Admire encore en enrageant!
Quant à notre muse attaquée
Par maint rimailleur indigent,
Dont la cervelle est détraquée,
Cette canaille assurément
Du public est peu remarquée.
Que le seul Frédéric-le-Grand
Tienne votre vue appliquée!
Si l'Envie est un peu piquée
Contre votre bonheur présent,
Laissons sa rage suffoquée,
Honteuse, impuissante, et moquée,
Se débattre inutilement.
Une belle est-elle choquée
Par le propos impertinent
De quelque vieille requinquée;
Elle en rit, j'en dois faire autant.

Qu'importe, mon cher d'Arnaud, que ce soit ou Mouhi ou Fréron qui fasse *la Bigarrure*[1], *le Réservoir, le Glaneur,* et toutes les sottises que nous ne connaissons pas dans ce pays-ci? Les Allemands et les Hollandais sont bien bons de lire ces fadaises. Voilà une plaisante façon de connaître notre nation. J'aimerais autant juger de l'Italie par la troupe italienne qui est à Paris.

Je voudrais pouvoir porter dans votre Parnasse royal la comédie[2] de madame Denis. C'est une ter-

[1]* Les *Bigarrures*, journal qui s'imprimait à La Haie, et dans lequel le chevalier de Mouhi était bien capable d'insérer des *sottises* contre Voltaire. (Clog.)

[2]* *La Coquette punie*, citée à la fin d'une lettre du 3 mai 1752 à d'Argental. (Clog.)

rible affaire que de faire huit cents lieues d'allée et de venue[1], à mon âge, avec les maladies dont je suis lutiné sans relâche. Un jeune homme comme vous peut tout faire gaiement pour les belles et pour les rois;

Mais un vieillard fait pour souffrir,
Et tel que j'ai l'honneur de l'être,
Se cache, et ne saurait servir
Ni de maîtresse ni de maître.

Il n'y a au monde que Frédéric-le-Grand qui pût me faire entreprendre un tel voyage. Je quitterais pour lui mon ménage, mes affaires, madame Denis; et je viendrais en bonnet de nuit, voir cette tête couverte de lauriers. Mais, mon cher enfant, j'ai bien plus besoin d'un médecin que d'un roi. Le roi de Sardaigne a envoyé chercher l'abbé Nollet par une espèce de maître d'hôtel qui lui donnait des indigestions sur la route; il faudrait que le roi de Prusse m'envoyât un apothicaire.

Vous me faites quelque plaisir en me disant que mon cher *Isaac*[2] a des vapeurs; je mettrais les miennes avec les siennes. On dit que M. d'Arget

[1] * Voltaire, en quittant Paris, ne comptait rester que six semaines en Prusse; mais la lettre de Frédéric, du 23 auguste 1750, l'engagea malheureusement à demeurer plus long-temps auprès d'un prince qui connaissait Machiavel mieux que Voltaire. (Clog.)

[2] * Le marquis d'Argens. (Clog.)

n'est pas encore consolé[1]; ma tristesse n'irait pas mal avec sa douleur. Je me remettrais à la physique avec M. de Maupertuis; je cultiverais l'italien avec M. Algarotti; je m'égayerais avec vous, mais que ferais-je avec le roi?

Hélas! quelle étrange folie
D'aller au gourmet le plus fin
Présenter tristement la lie
Et les restes de mon vieux vin!

Un danseur avec des béquilles
Dans les bals se présente peu;
Là, Pâris veut des jeunes filles;
Les vieilles sont au coin du feu;
J'y suis, et j'en enrage. Adieu.

LETTRE MDXXXVIII[2].

A LA PRINCESSE ULRIQUE,

PRINCESSE ROYALE DE SUÈDE.

Madame, j'ai eu la consolation de voir ici M. Esourleman, dont j'estropie peut-être le nom, mais qui n'estropie pas les nôtres, car il parle français comme votre altesse royale. Il m'a assuré, madame, du souvenir dont vous daignez m'honorer, et il augmente, s'il se peut, mes respects et mon attachement pour votre personne. Je n'ai jamais eu plus de plaisir que dans sa conversation; il ne

[1] * D'Arget avait perdu sa femme. (Clog.)

[2] * La réponse à cette lettre est celle qui porte le n° MDL. (Clog.)

m'a cependant rien appris de nouveau. Il m'a dit combien votre altesse royale est idolâtrée de toute la Suède. Qui ne le sait pas, madame, et qui ne ne plaint pas les pays que vous n'embellissez point? Il dit qu'il n'y a plus de glaces dans le Nord, et que je n'y trouverai plus que des zéphyrs, si jamais je peux aller faire ma cour à votre altesse royale. Rempli, la nuit, de ces idées, je vis en songe un fantôme d'une espèce singulière.

A sa jupe courte et légère,
A son pourpoint, à son collet,
Au chapeau garni d'un plumet,
Au ruban ponceau qui pendait
Et par-devant et par-derrière,
A sa mine galante et fière
D'amazone et d'aventurière,
A ce nez de consul romain,
A ce front altier d'héroïne,
A ce grand œil tendre et hautain,
Moins beau que le vôtre, et moins fin,
Soudain je reconnus Christine:
Christine des arts le soutien,
Christine qui céda pour rien
Et son royaume et votre Église,
Qui connut tout, et ne crut rien,
Que le Saint-Père canonise,
Que damne le luthérien,
Et que la gloire immortalise [1].

[1] * Ces dix-neuf vers sont rapportés dans le *Fragment d'une lettre* du 15 avril 1752 à un membre de l'Académie de Berlin, dans les *Mélanges littéraires.* (Clog.)

Elle me demanda si tout ce qu'on disait de madame la princesse royale était vrai. Moi, qui n'avais pas l'esprit assez libre pour adoucir la vérité, et qui ne fesais pas réflexion que les dames, et quelquefois les reines, peuvent être un peu jalouses, je me laissai aller à mes transports, et je lui dis que votre altesse royale était à Stockholm, comme à Berlin, les délices, l'espérance, et la gloire de l'état. Elle poussa un grand soupir, et me dit ces mots :

Si comme elle j'avais gagné
Le cœur et les esprits de la patrie entière ;
Si comme elle toujours j'avais eu l'art de plaire,
Christine aurait toujours régné.
Il est beau de quitter l'autorité suprême ;
Il est encor plus beau d'en soutenir le poids.
Je cessai de régner, pouvant donner des lois ;
Ulric règne sans diadème.
Je descendis pour m'élever ;
Je recherchais la gloire, et son cœur la mérite ;
J'étonnai l'univers, qu'elle a su captiver.
On a pu m'admirer, mais il faut qu'on l'imite.

Je pris la liberté de lui répondre que ce n'était pas là un conseil aisé à suivre, et elle eut la bonne foi d'en convenir. Il me parut qu'elle aimait toujours la Suède, et que c'était la véritable raison pour laquelle elle vous pardonnait toutes vos grandes qualités, qui feront le bonheur de sa patrie. Elle me demanda si je n'irais point faire ma cour

à votre altesse royale, dans ce beau palais que M. Esourleman vous fait bâtir : « Descartes vint « bien me voir, dit-elle, pourquoi ne feriez-vous « pas le voyage? »

Ah! lui dis-je, belle immortelle,
Descartes, ce rêveur dont on fut si jaloux,
Mourut de froid auprès de vous,
Et je voudrais mourir de vieillesse auprès d'elle.

On me dira peut-être, madame, que je rêve toujours en parlant à votre altesse royale, et que mon second rêve ne vaut pas le premier[1]. Il est bien sûr, au moins, que je ne rêve point quand je porte envie à tous ceux qui ont le bonheur de vous voir et de vous entendre, et quand je proteste que je serai toute ma vie avec un attachement inviolable, et avec le plus profond respect, etc.

LETTRE MDXXXIX.

A MADAME LA MARQUISE DE MALAUSE[2].

A Sceaux, ce dimanche.

Aimable Colette, dites à son altesse sérénissime qu'elle souffre nos hommages et notre empresse-

[1]* Allusion au madrigal qui porte le n° CXXXIII dans les *Poésies mêlées*. (CLOG.)

[2]* Marie-Françoise de Maniban, mariée, en 1729, à Louis-Auguste de Bourbon, marquis de Malause, mort en décembre 1741.

ment de lui plaire. Il n'y aura pas, en tout, cinquante personnes au-delà de ce qui vient journellement à Sceaux. Madame la duchesse du Maine est bien bonne de croire qu'il ne lui convienne plus de donner le ton à Paris; elle se connaît bien peu. Elle ne sait pas qu'un mérite aussi singulier que le sien n'a point d'âge; elle ne sait pas combien elle est supérieure même à son rang. Je veux bien qu'elle ne donne pas le bal; mais, pour des comédies nouvelles, jouées par des personnes que la seule envie de lui plaire a fait comédiens, il n'y a qu'un janséniste convulsionnaire qui puisse y trouver à redire. Tout Paris l'admire et la regarde comme le soutien du bon goût. Pour moi, qui en fais ma divinité et qui regarde Sceaux comme le temple des arts, je serais au désespoir que la moindre tracasserie pût corrompre l'encens que nous lui offrons et que nous lui devons.

Mille tendres respects. V.

LETTRE MDXL.

DE FRÉDÉRIC II, ROI DE PRUSSE.

A Potsdam, ce 24 mai.

Pour une brillante beauté,
Qui tentait son desir lubrique,

Elle est nommée dans l'avant-dernier alinéa de la lettre du dernier de mai 1751 à madame du Deffand. (Clog.)

Jupiter avec dignité
Sut faire l'amant magnifique.
L'or plut, et son pouvoir magique
De cette amante trop pudique
Fléchit l'austère cruauté.

Ah ! si, dans sa gloire éternelle,
Ce dieu si galant s'attendrit
Sur les appas d'une mortelle
Stupide, sans talent, mais belle,
Qu'aurait-il fait pour votre esprit?

Pour rendre son ciel plus aimable,
Près d'Apollon, près de Bacchus,
Il vous aurait mis à sa table,
Pour moitié vous donnant Vénus.
Son fils, enfant plein de malice,
Et dont l'arc est si dangereux,
Vous aurait blessé par caprice;
Mais dans ce séjour de délice
Ses traits ne font que des heureux.

Hébé vous eût offert un verre
Rempli du plus exquis nectar;
Mais vous le connaissez, Voltaire,
Vous en avez bu votre part;
C'était le lait de votre mère.

Voilà comme le roi des dieux
Vous aurait traité dans ces lieux.
Pour moi, qui n'ai point l'honneur d'être
L'image de ce dieu puissant,
Je veux dans ce séjour champêtre
Vous en procurer tout autant;
Je veux imiter cette pluie
Que sur Danaé le galant
Répandit très abondamment;
Car de votre puissant génie
Je me suis déclaré l'amant.

Mais, comme le sieur Mettra pourrait réprouver une lettre de change en vers, j'en fais expédier une en bonne forme par son correspondant, qui vaudra mieux que mon bavardage. Vous êtes comme Horace, vous aimez à réunir l'utile à l'agréable [1]; pour moi, je crois qu'on ne saurait assez payer le plaisir; et je compte avoir fait un très bon marché avec le sieur Mettra. Je paierai le marc d'esprit à proportion que le change hausse. Il en faut dans la société; je l'aime; et l'on n'en saurait trouver davantage que dans la boutique de Mettra.

Je vous avertis que je pars pour la Prusse, que je ne serai de retour ici que le 22 de juin, et que vous me ferez grand plaisir d'être ici vers ce temps. Vous y serez reçu comme le Virgile de ce siècle; et le *Gentilhomme ordinaire* de Louis XV cèdera, s'il lui plaît, le pas au grand poëte. Adieu; les coursiers rapides d'Achille puissent-ils vous conduire [2], les chemins montueux s'aplanir devant vous; puissent les auberges d'Allemagne se transformer en palais pour vous recevoir! les vents d'Éole puissent-ils se renfermer dans les outres d'Ulysse, le pluvieux Orion disparaître, et nos nymphes potagères se changer en déesses, pour que votre voyage et votre réception soient dignes de l'auteur de *la Henriade!* FÉDÉRIC.

[1] * « Omne tulit punctum, qui miscuit utile dulci. »
De Art. poet., v. 343.
(CLOG.)

[2] * Ce vœu de Frédéric ne fut pas exaucé; voyez le commencement de la lettre du 24 juillet 1750 à d'Argental. (CLOG.)

LETTRE MDXLI.

A FRÉDÉRIC II, ROI DE PRUSSE.

A Paris, le 9 juin.

Votre très vieille Danaé
Va quitter son pétit ménage
Pour le beau séjour étoilé
Dont elle est indigne à son âge.
L'or par Jupiter envoyé
N'est pas l'objet de son envie;
Elle aime d'un cœur dévoué
Son Jupiter, et non sa pluie.
Mais c'est en vain que l'on médit
De ces gouttes très salutaires;
Au siècle de fer où l'on vit,
Les gouttes d'or sont nécessaires.

On peut du fond de son taudis,
Sans argent, l'ame timorée,
Entouré de cierges bénits,
Aller tout droit en paradis,
Mais non pas dans votre empyrée.

Je ne pourrai pourtant, sire, être dans votre ciel que vers les premiers jours de juillet. Je ferai, soyez-en sûr, tout ce que je pourrai pour arriver à la fin de juin. Mais la vieille Danaé est trop avisée pour promettre légèrement; et, quoiqu'elle ait l'ame très vive et très impatiente, les années lui ont appris à modérer ses ardeurs. Je viens d'écrire

à M. de Raesfeld que je serai, au plus tard, dans les premiers jours de juillet, dans vos états de Clèves, et je le prie de songer au *vorspann*[1]. Je vous fais, sire, la même requête. Faites de belles revues dans vos royaumes du Nord; imposez à l'empire des Russes; soyez l'arbitre de la paix, et revenez présider à votre Parnasse. Vous êtes l'homme de tous les temps, de tous les lieux, de tous les talents. Recevez-moi au rang de vos adorateurs; je n'ai de mérite que d'être le plus ancien. Le titre de doyen de ce chapitre ne peut m'être contesté. Je prendrai la liberté de dire de votre majesté ce que La Fontaine, à mon âge, disait des femmes: « Je ne leur fais pas grand plaisir, mais « elles m'en font toujours beaucoup. »

Je me mets aux pieds de votre majesté.

Ah ! que mon destin sera doux
Dans votre céleste demeure !
Que d'Arnaud vive à vos genoux,
Et que votre Voltaire y meure !

LETTRE MDXLII.

A MADAME LA DUCHESSE DU MAINE.

Je suis aux ordres de votre altesse sérénissime, sans réserve; je les attends dimanche à cinq heu-

[1] * Mot allemand qui signifie *relais*, et dont Voltaire s'est déja servi dans une lettre du 28 juin 1743 à Frédéric. (Clog.)

res. Je ne suis pas ingrat comme votre petit chien, et je suis à jamais de votre belle ame l'adorateur le plus soumis, le plus respectueux et le plus fidéle, sans condition aucune. Je serai donc à vos ordres dimanche; mais je vous supplie de m'envoyer mercredi à Versailles, où j'ai une affaire indispensable. Cette affaire n'est que la seconde qui m'intéresse, la première est de vous plaire, de vous apporter mes vers, ma toux, mon cœur, mon admiration pour votre esprit, et ma respectueuse reconnaissance pour vos bontés.

LETTRE MDXLIII.

A MADAME LA DUCHESSE DU MAINE.

Ma protectrice, en arrivant de Versailles, et non de la cour, j'ai appris que votre altesse sérénissime voulait me donner de nouveaux ordres et de nouveaux conseils lundi. Elle est la maîtresse de tous les jours de ma vie, et j'ai assurément pour elle autant de respect que La Motte. J'attendrai demain les Pégases qui doivent me mener au seul Parnasse que je connaisse, et aux pieds de ma protectrice.

Si votre altesse sérénissime le permet, je coucherai à Sceaux.

LETTRE MDXLIV.

A M. LE CHEVALIER GAYA[1].

Paris.

A six heures du matin, à six heures du soir, à toutes les heures de ma vie, monsieur, je suis aux ordres du sublime génie qui connaît Sophocle, qui protége Voltaire, qui prescrit contre la barbarie, et qui soutient l'honneur de la France.

Présentez, je vous en conjure, mes profonds respects à son altesse sérénissime.

J'attendrai demain ses Pégases à l'heure que vous voulez bien me marquer.

Portez-vous bien; *hoc præstat.*

LETTRE MDXLV.

A MADAME LA DUCHESSE DU MAINE.

Ma protectrice, Cicéron, César, Catilina, seront jeudi[2], comme de raison, aux pieds de votre altesse; le languissant auteur de tout cela reprendra

[1] * Madame de Staal parle de ce chevalier dans quelques unes de ses *Lettres* à madame du Deffand. (CLOG.)

[2] * Probablement le 18 juin; mais *Rome sauvée* ne fut jouée, à Sceaux, que le 21. (CLOG.)

des forces pour vous plaire. Il voudrait bien être digne de madame la duchesse du Maine, mais il a grand'peur de n'être digne que du siécle.

LETTRE MDXLVI.

DU PRINCE LOUIS DE WURTEMBERG [1].

Que je suis fâché, monsieur, de n'avoir pu assister aux représentations de *Rome sauvée*, que vous avez bien voulu accorder à madame la duchesse du Maine! Les personnes qui ont été plus heureuses que moi ne peuvent assez m'exprimer leur contentement. Je vous prie de ne pas douter de la part que j'y prends. J'en suis pénétré de joie, mais je ne m'en suis point étonné; vous êtes fait pour nous donner du parfait, et on doit l'attendre d'un génie tel que le vôtre. Mais pourquoi être ingrat à votre patrie? Pourquoi nous soustraire un morceau digne des Romains, que vous dépeignez si bien, pour l'emporter dans des contrées éloignées? Est-ce pour nous priver du plaisir de vous applaudir? ou est-ce que vous ne nous croyez pas dignes de posséder du bon? Je crois, à vous dire la vérité, avoir deviné juste, et ne puis que vous donner raison. Vous n'êtes pas fait, monsieur, pour être en concurrence avec l'auteur d'*Aristomène* et de *Cléopâtre* [2]. Quoi de plus insultant pour nous

[1] * Louis-Eugène, prince de Wurtemberg, second fils de la duchesse de Wurtemberg dont parle Voltaire dans sa lettre du 3 octobre 1743 au ministre Amelot, naquit au commencement de 1731. Il est question de ce jeune prince, ainsi que de son frère, Charles-Eugène, alors duc régnant, dans sa lettre MCCCCV. (CLOG.)

[2] * Cette pièce de Marmontel fut jouée, pour la première fois, le 20 mai 1750, un peu plus d'un an après *Aristomène*. (CLOG.)

que de voir réussir ces deux pièces avec tant d'éclat? Quoi de plus cruel et de plus insultant pour la France que de voir son plus beau génie s'éloigner d'elle, lui à qui on devrait élever des autels, et qu'on devrait encenser comme un dieu? Et que de gloire pour vous d'être le seul, dans ce siècle lâche et efféminé, qui pensiez avec force et avec élévation!

Je vous le répete encore, monsieur; rien ne m'a plus flatté que les adoucissements que mes amis vous ont justement accordés. Je desirerais pouvoir vous prouver tout le plaisir que cela m'a fait, et, en même temps, l'amitié et l'attachement avec lesquels je suis, monsieur, votre très humble et très obéissant serviteur,

Louis, prince de Wurtemberg.

LETTRE MDXLVII.

A MADAME LA DUCHESSE DU MAINE.

Juin, ce mercredi [1].

Ame du grand Condé! il n'y a pas moyen de reculer, et il faut absolument que je parte demain à cinq heures du matin. Je me trouve une espèce d'héroïsme dans le cœur, puisque j'ai le courage de partir après la lettre de ma protectrice. Ce voyage est devenu un devoir indispensable, et ce n'est que parcequ'il est devoir, que je n'ose résister à vos bontés, à vos raisons, et à mon cœur.

Quoique je n'aie guère de moments dont je

[1] * Probablement le 24 juin. (Clog.)

puisse disposer, il faut commander au temps; quand ma protectrice parle, il y a trop de plaisir à lui obéir. Eh bien! madame, j'aurai fait toutes mes affaires à six heures; j'attendrai vos ordres et votre voiture; je viendrai me jeter à vos pieds; je viendrai chercher de nouveaux sujets de regret; mais aussi, ce sera pour moi une consolation bien flatteuse de partir rempli de l'idée de vos bontés, et du bonheur d'avoir vu encore Louise de Bourbon. Je lui dirai que je lui suis plus attaché qu'à tous les rois du Nord; mais je lui soutiendrai que son rival le roi de Prusse, qui ne la vaut pas, est pourtant un homme admirable.

Pourvu que je sois de retour à Paris à onze heures du soir, je suis aux ordres de ma protectrice.

LETTRE MDXLVIII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Compiègne, ce 26 juin.

Pourquoi suis-je ici? pourquoi vais-je plus loin? pourquoi vous ai-je quittés, mes chers anges? Vous n'êtes point mes gardiens, puisque me voilà livré au démon des voyages;

« . . . . video meliora, proboque,
« Deteriora sequor. . . . . »

OVID., *Metam.*, lib. VII, v. 20.

M. le duc d'Aumont vous écrit sans doute aujourd'hui que Le Kain[1] aura son ordre quand il voudra. Je conseille à madame Denis de lui faire réciter Hérode, Titus, et Zamore, de le faire crier à tue tête dans les endroits de débit où sa voix est toujours, jusqu'à présent, faible et sourde. C'est peut-être le défaut le plus essentiel et le plus difficile à corriger. Je voudrais bien qu'il jouât un jour Cicéron[2]. J'espère que je ferai quelque chose d'Aurélie; mais je me saurai toujours bon gré de n'en avoir pas fait un personnage aussi important que le consul Catilina et César. Elle ne peut avoir que la quatrième place. Les femmes trouveront cela bien mauvais; mais ma piéce n'est guère française; elle est romaine. Vous me jugerez à mon retour. Condamnez, si vous voulez, mon travail, mais pardonnez à mon voyage, et obtenez-moi l'indulgence

[1]* Si l'on en croit Longchamp (*Mémoires*, article XXVII), ce fut lui qui fit connaître Le Kain à Voltaire. D'autres prétendent que ce fut Baculard d'Arnaud, au mois de février 1750, époque où Henri-Louis Le Kain, fils d'un orfèvre de Paris, allait accomplir sa vingt deuxième année. De 1750 à 1778, l'auteur et l'acteur ne cessèrent d'avoir des relations l'un avec l'autre; mais c'est seulement dans la correspondance de 1760 que l'on trouve les premières lettres de Voltaire à Le Kain, parmi celles que nos prédécesseurs ont pu recueillir. — Le Kain débuta à la Comédie française en septembre 1750, mais il ne fut reçu que dix-huit mois plus tard parmi les comédiens du roi. (CLOG.)

[2]* Ce fut La Noue qui joua ce rôle, au grand déplaisir de Voltaire. (CLOG.)

de M. de Choiseul et de M. l'abbé de Chauvelin. Mes chers anges, ne me grondez point; il me suffit de mes remords. Si vous avez des ordres à me donner, envoyez-les chez moi; on les fera tenir à votre errante créature.

LETTRE MDXLIX.

A FRÉDÉRIC II, ROI DE PRUSSE.

A Compiègne, le 26 juin.

Ainsi dans vos galants écrits,
Qui vont courant toute la France,
Vous flattez donc l'adolescence
De ce d'Arnaud que je chéris,
Et lui montrez ma décadence *.

* Voici les vers que le roi de Prusse avait faits pour d'Arnaud :

D'Arnaud, par votre beau génie,
Venez réchauffer nos catons,
Et des sons de votre harmonie
Réveiller ma muse assoupie,
Et diviniser nos Manons.

L'amour préside à vos chansons,
Et dans vos hymnes, que j'admire,
La tendre volupté respire,
Et semble dicter ses leçons.

Bientôt, sans être téméraire,
Prenant votre vol jusqu'aux cieux,
Vous pourrez *égaler* Voltaire,
Et près de Virgile et d'Homère
Jouir de vos succès heureux.

Je touche à mes soixante hivers ;
Mais si tant de lauriers divers
Ombragent votre jeune tête [1],
Grand homme, est-il donc bien honnête
De dépouiller mes cheveux blancs
De quelques feuilles négligées,
Que déja l'Envie et le Temps
Ont, de leurs détestables dents,
Sur ma tête à demi rongées ?

Quel diable de Marc-Antonin !
Et quelle malice est la vôtre !
Égratignez-vous d'une main [2],
Lorsque vous protégez de l'autre ?
Croyez, s'il vous plaît, que mon cœur,
En dépit de mes onze lustres,
Sent encor la plus noble ardeur [3]
Pour le premier des rois illustres.

Bientôt nos beaux jours sont passés [4].

Déja l'Apollon de la France
S'achemine à sa décadence ;
Venez briller à votre tour,
Élevez-vous, s'il baisse encore ;
Ainsi le couchant d'un beau jour
Promet une plus belle aurore.

[1] VAR. S'accumulent sur votre tête,
Grand prince, il n'est pas fort honnête....
Édit. de Kehl.

[2] VAR. Vous égratignez d'une main,
Lorsque vous caressez de l'autre.
Édit. de Kehl.

[3] VAR. Conserve encore quelque ardeur,
Et c'est pour les hommes illustres.
Édit. de Kehl.

[4] VAR. L'esprit baisse ; mes sens glacés
Cèdent au temps impitoyable,

L'esprit s'éteint, le temps l'accable,
Les sens languissent émoussés,
Comme des convives lassés
Qui sortent tristement de table:
Mais le cœur est inépuisable,
Et c'est vous qui le remplissez.

Je ne suis à Compiégne, sire, que pour demander au plus grand roi du Midi la permission d'aller me mettre aux pieds du plus grand roi du Nord; et les jours que je pourrai passer auprès de Frédéric-le-Grand seront les plus beaux de ma vie. Je pars de Compiégne après-demain. Je suis exact; je compte les heures, elles seront longues de Compiégne à Sans-Souci. Il y a cent mille sots qui ont été à Rome[1] cette année; s'ils avaient été des hommes, ils seraient venus voir vos miracles.

A Clèves, ce 2 juillet.

Sire, j'avais envoyé ma lettre à votre chancelier de Clèves, et j'arrive aussitôt qu'elle; je la rouvre pour remercier encore votre majesté. Je suis arrivé me portant très mal. En vérité, je vais à votre cour comme les malades de l'antiquité allaient au temple d'Esculape.

Comme des convives lassés
D'avoir trop long-temps tenu table.
Mais mon cœur est inépuisable.
Édit. de Kehl.

[1] * Pour voir le *jubilé* dont Voltaire parle dans le trentième vers de la lettre MDXXXI. (CLOG.)

Ici j'acquiers un double grade ;
Je suis de votre majesté
Et le sujet et le malade.
Je fais la cour à la Naïade
De ce beau lieu peu fréquenté ;
De son onde je bois rasade.
La nymphe, pleine de bonté,
A mes yeux a daigné paraître ;
Elle m'a dit : « Ce lieu champêtre
« Pourrait te donner la santé,
« Mais vole auprès du roi mon maître ;
« Il donne l'immortalité. »

J'y vole, sire ; j'arriverai mort ou vif. Je pars d'ici le 5 [1] ; mon misérable état, et plus encore mon carrosse cassé, me retiennent trois jours.

Je supplie votre majesté d'avoir la bonté d'envoyer l'ordre pour le *vorspann* au commandant de Lipstadt, et de daigner me recommander à lui. C'est une chose affreuse pour un malade français, qui n'a que des domestiques français, de courir la poste en Allemagne. Érasme s'en plaignait il y a deux cents ans. Ayez pitié de votre malade errant.

Je recachète ma lettre, et je renouvelle à votre majesté mon profond respect, et ma passion de voir encore ce grand homme.

[1] * Voltaire, parti de Compiègne le 28 juin 1750, et non le 25 *juillet*, quoiqu'il le dise dans le *Voyage à Berlin*, ne put sortir de Clèves que vers le 18 juillet, et n'arriva probablement que le 23 à Berlin. Ce fut à la fin de juin et au commencement de juillet qu'il visita les champs de bataille de Fontenoi, de Raucoux, et de Laufelt. (CLOG.)

LETTRE MDL.

DE LA PRINCESSE ULRIQUE,

PRINCESSE ROYALE DE SUÈDE.

Drottningholm, ce 12-23 juillet[1].

Je m'étais réservé, monsieur, le plaisir de vous témoigner moi-même combien j'ai été satisfaite de votre lettre, accompagnée d'une nouvelle édition de vos ouvrages. J'avoue que le remerciement aurait dû être plus prompt, et je serais fâchée si le retardement pouvait faire naître en vous des idées qui seraient désavantageuses à ma façon de penser pour vous. Vous me rendrez toujours justice quand vous serez persuadé de l'estime infinie que j'ai pour votre esprit et vos talents, et je me ferai toujours un plaisir de vous la témoigner, quand les occasions s'en présenteront. En attendant, je vous envoie une bagatelle qui servira de souvenir de ces mêmes assurances. Vous m'obligerez infiniment, si voulez continuer de me faire part de vos nouvelles productions. Je ne saurais assez vous dire la satisfaction que je trouve en les lisant. Vous y rassemblez l'utile à l'agréable, chose si rare dans tous les écrits de nos jours. La comparaison flatteuse que vous faites de la reine Christine et de moi ne peut que me faire rougir; je me trouve si inférieure en tout point à cette princesse, dont le génie était infiniment au-dessus de celui de notre sexe! Je desire-

[1]* Cette lettre, imprimée à la date de 1751 par nos prédécesseurs, est du 23 juillet 1750, selon le calendrier grégorien qui ne fut admis en Suède qu'en 1753, et répond à la lettre MDXXXVIII. — Drottningholm est un château royal de plaisance, situé dans une île, à peu de distance de Stockholm. (CLOG.)

rais de pouvoir attirer comme elle les beaux esprits à ma cour; mais la mort de Descartes sert toujours de prétexte à éluder toutes les tentatives que je peux faire. Souvenez-vous, je vous prie, que Maupertuis a été en Suède, et même en Laponie, qu'il vit à Berlin en parfaite santé; qu'il a changé la figure de la terre, et que ce changement a si bien opéré sur ces climats, que les glaces n'y ont plus leur empire. L'hiver saura respecter des jours consacrés par Apollon et par Minerve à l'honneur de notre siècle. Vous voyez que jamais vie n'a été plus en sûreté que la vôtre. J'espère qu'à présent vous serez détrompé sur tous ces préjugés désavantageux à notre climat, et que vous me mettrez un jour à même de vous assurer de bouche de l'estime infinie avec laquelle je suis votre affectionnée, ULRIQUE.

LETTRE MDLI.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Potsdam, ce 24 juillet.

Mes divins anges, je vous salue du ciel de Berlin; j'ai passé par le purgatoire pour y arriver. Une méprise m'a retenu quinze jours à Cléves, et malheureusement ni la duchesse de Cléves[1] ni le duc de Nemours n'étaient plus dans le château. Les ordres du roi pour les relais ont été arrêtés quinze jours entiers; j'aurais dû consacrer ces quinze

[1]* Allusion au roman composé par madame de La Fayette sous le titre de *la Princesse de Clèves.* (CLOG.)

jours à *Aurélie*[1], et je ne les ai employés qu'à me donner des indigestions. Je vous fais ma confession, mes anges. Enfin me voici dans ce séjour autrefois sauvage, et qui est aujourd'hui aussi embelli par les arts qu'ennobli par la gloire. Cent cinquante mille soldats victorieux, point de procureurs, opéra, comédie, philosophie, poésie, un héros philosophe et poëte, grandeur et graces, grenadiers et Muses, trompettes et violons, repas de Platon, société, et liberté! Qui le croirait? Tout cela pourtant est très vrai, et tout cela ne m'est pas plus précieux que nos petits soupers. Il faut avoir vu Salomon dans sa gloire; mais il faut vivre auprès de vous, avec M. de Choiseul et M. l'abbé de Chauvelin. Que cette lettre, je vous en prie, soit pour eux; qu'ils sachent à quel point je les regrette, même quand j'entends Frédéric-le-Grand. Je suis tout honteux d'avoir ici l'appartement de M. le maréchal de Saxe. On a voulu mettre l'historien dans la chambre du héros.

A de pareils honneurs je n'ai point dû m'attendre;
Timide, embarrassé, j'ose à peine en jouir.
Quinte-Curce lui-même aurait-il pu dormir,
S'il eût osé coucher dans le lit d'Alexandre?

Mais dans quel lit couchez-vous, vous autres? Est-ce auprès du bois de Boulogne? est-ce à Plom-

[1] * Personnage de *Rome sauvée*. (Clog.)

bières? est-ce à Paris? Madame d'Argental a-t-elle eu besoin des eaux? Il y a un mois que j'ignore ce que j'ai le plus d'envie de savoir. On m'a mandé que *l'Esprit* et *le Sentiment*[1] de madame de Graffigni avait réussi. Ma troupe[2] a joué chez moi *Jules César*. Mais je ne sais point ce que font mes anges; j'ai attendu, pour leur écrire, que je fusse un peu stable, et que je pusse recevoir de leurs nouvelles. J'en attends avec la double impatience de l'absence et de l'amitié.

Adieu, mes anges; mon Frédéric-le-Grand fait un peu de tort à *Aurélie*. Il prend mon temps et mon ame. La caverne d'Euripide vaut mieux, pour faire une tragédie, que les agréments d'une cour. Les devoirs et les plaisirs sont les ennemis mortels d'un si grand ouvrage.

Conservez-moi tous des bontés qui me feront adorer votre société, et chérir *poëmata tragica et omnes has nugas*, jusqu'au dernier moment de ma vie.

[1] * *Cénie*, comédie en cinq actes, en prose, représentée, pour la première fois, le 25 juin 1750. (CLOG.)

[2] * Composée de Le Kain, de Heurtaud (ou Heurtaux), et de quelques jeunes gens que cite Longchamp dans l'article XXVII de ses *Mémoires*. Cette petite troupe continuait de jouer sur le théâtre construit dans la maison de Voltaire, rue *Traversière*. (CLOG.)

LETTRE MDLII.

A M. LE MARQUIS DE THIBOUVILLE[1].

A Potsdam, le 1er auguste[2].

Je mérite votre souvenir, monsieur, par mon tendre attachement; mais *Aurélie* n'est pas encore digne de *Catilina*. Comment voulez-vous que je fasse? Trouver tous les charmes de la société dans un roi qui a gagné cinq batailles; être au milieu des tambours et entendre la lyre d'Apollon; jouir d'une conversation délicieuse, à quatre cents lieues de Paris; passer ses jours, moitié dans les fêtes, moitié dans les agréments d'une vie douce et occupée, tantôt avec Frédéric-le-Grand, tantôt avec Maupertuis; tout cela distrait un peu d'une tragédie.

Nous aurons dans quelques jours à Berlin un carrousel[3] digne en tout de celui de Louis XIV; on

[1]* Henri-Lambert d'Herbigni, marquis de Thibouville, né le 14 décembre 1710, militaire et homme de lettres, mort le 16 juin 1784. Il se piquait de dire parfaitement les vers; voilà pourquoi Voltaire, dans la lettre qu'il lui adressa le 10 novembre 1777, l'appelle *Baron*. Thibouville est auteur de deux tragédies intitulées *Ramire* et *Thélamire*, et de quelques comédies proverbes. (Clog.)

[2]* Cette lettre, imprimée avec celles de 1751, dans l'édition en 42 volumes, est de 1750. (Clog.)

[3]* Collini rend compte de ce carrousel dans ses *Mémoires*. Ce fut là qu'il vit, pour la première fois, celui dont il devait devenir le

y accourt des bouts de l'Europe; il y a même des Espagnols. Qui aurait dit il y a vingt ans que Berlin deviendrait l'asile des arts, de la magnificence, et du goût? Il ne faut qu'un homme pour changer la triste Sparte en la brillante Athènes. Tout cela doit exciter le génie; mais tout cela dissipe et prend du temps. Il me faudrait un recueillement extrême. J'ai ici trop de plaisir.

Je vous recommande *Hérode* et *le Duc d'Alençon* [1]; je les mets, avec mon petit théâtre, sous votre protection. Si vous voyez *César* [2], dites-lui, je vous en supplie, à quel point je lui suis dévoué. Je ne veux pas le fatiguer de lettres. Moins je lui écris, plus il doit être content de moi.

Adieu, digne successeur de Baron. Il n'y a que votre aimable commerce qui soit au-dessus de votre déclamation. Conservez-moi votre amitié;

secrétaire et l'ami. Quand l'auteur de *la Henriade* y parut, peu de temps avant l'arrivée de Frédéric, il s'éleva tout-à-coup, dit Collini, « parmi les spectateurs, un murmure d'admiration, et j'entendis répéter autour de moi : *Voltaire! Voltaire!* Je le vis en effet au milieu d'une troupe de seigneurs qui traversaient à pied l'arène pour « se rendre dans une des loges de la cour. Sa contenance était modeste; mais la joie se peignait dans ses regards. » Cette fête fut donnée à la margrave de Bareuth, amie de Voltaire, qui composa à cette occasion les trois madrigaux imprimés dans les *Poésies mêlées* sous les numéros CLXXXIII à CLXXXV. (CLOG.)

[1]* Tragédie que notre collaborateur M. Louis Du Bois a insérée dans cette édition. Voyez le second volume du *Théâtre*. (CLOG.)

[2]* Le Kain, qui avait joué le rôle de César, dans *Rome sauvée*, sur le théâtre de Voltaire (CLOG.)

je vous serai bien tendrement attaché toute ma vie.

LETTRE MDLIII.

A MADAME DE FONTAINE[1],

A PARIS.

Potsdam, le 7 auguste.

Je vous jure, ma chère *Atide**, que vous n'avez été oubliée ni dans mes lettres ni dans mon cœur. J'ai souvent recommandé *Atide* à *Zulime*[2], et je suis aussi fâché que Ramire le serait d'être parti sans vous. Le hasard, dont je reconnais de plus en plus l'empire, nous a bien soudainement dispersés. Je vous ai quittée dans le temps que je vous aimais le mieux ; vous êtes assurément aussi aimable dans la société que dans le rôle d'*Atide* ou de madame la comtesse de *Pimbesche*. Vous m'affligez de me dire que vos beaux yeux noirs ne sont pas accompagnés de joues rebondies, et que le lait ne vous a pas engraissée. Si un régime aussi austère que le

[1]* Marie-Élisabeth Mignot, née en 1715, morte en 1771 ; sœur cadette de madame Denis, et aïeule de M. Victor d'Hornoi, député depuis la fin de 1827. (Clog.)

* Rôle que madame de Fontaine avait joué plusieurs fois dans *Zulime*. K.

[2]* Madame Denis. Voyez les *Mémoires* de Longchamp, article xxviii. (Clog.)

vôtre ne vous a pas rendu la santé, que faire donc? Nous sommes donc destinés, vous et moi, à souffrir! Je n'ai rien à dire à la Providence, quand elle fait naître des arbres rabougris, et qu'elle fait périr les boutons à fruit. Qu'elle traite comme elle voudra les êtres insensibles; mais nous donner à nous, êtres sensibles, le sentiment de la douleur pendant toute notre vie, en vérité cela est trop fort.

Le palais de Sans-Souci a beau être aussi joli que celui de Trianon, le héros de l'Allemagne a beau être aussi charmant que vous dans la société, me combler des attentions les plus touchantes, cultiver avec moi les beaux-arts, qu'il idolâtre, et descendre vers moi chétif d'un assez beau trône, en ai-je moins la colique tous les matins? J'ai passé ici des jours délicieux; et l'on va donner à Berlin des fêtes qui pourront bien égaler les plus belles de Louis XIV; mais il n'y a que les gens bien sains qui jouissent de tout cela. Nous autres, ma chère nièce, nous n'avons que les ombres du plaisir.

Mandez-moi, je vous en prie, si votre santé va un peu mieux à présent, et si d'ailleurs vous êtes heureuse autant qu'on peut l'être avec un mauvais estomac. Embrassez pour moi votre frère[1]; je

[1]* L'abbé Mignot. Voyez ce qui le concerne à la page 476 du tome I de cette édition. (CLOG.)

songe à lui plus qu'il ne pense. Mes compliments à M. de Fontaine[1], et ne m'oubliez pas avec vos amis.

LETTRE MDLIV.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Potsdam, ce 7 auguste.

Mes divins anges! votre Sans-Souci est donc à Neuilli? vous avez moins de colonnes de marbre, moins de balustrades de cuivre doré; votre salon, quelque beau qu'il soit, n'a pas une coupole magnifique; le roi très chrétien ne vous a pas envoyé des statues dignes d'Athènes, et vous n'avez pas même encore pu réussir à vous défaire de vos bustes[2]. Avec tout cela, je tiens que Neuilli vaut encore Sans-Souci; mais je détesterai Neuilli et votre bois de Boulogne si madame d'Argental n'y retrouve pas la santé, si M. de Choiseul ne soupe pas à fond, si M. le *Coadjuteur*[3] a mal à la poitrine. Je vous passe à vous une indigestion. Heureux les gens qui ne sont malades que quand ils veulent!

[1]* Dompierre de Fontaine, mort en 1756. (Clog.)

[2]* Il est question de ces *bustes* dans la lettre du 12 juillet 1740 à d'Argental. (Clog.)

[3]* L'abbé Chauvelin, ami de d'Argental ainsi que le comte de Choiseul. (Clog.)

Tout ce que j'apprends des spectacles de Paris fait que je ne regrette que Neuilli et mon petit théâtre. Le mauvais goût a levé l'étendard dans Paris. Vous en avez encore pour quelques années; c'est une maladie épidémique qui doit avoir son cours, et l'on ne reviendra au bon que quand vous serez fatigués du mauvais. La profusion vous a perdus; l'excès de l'esprit a égaré, dans presque tous les genres, le talent et le génie; et la protection donnée à *Catilina*[1] a achevé de tout perdre. J'avoue que les Prussiens ne font pas de meilleures tragédies que nous; mais vous aurez bien de la peine à donner pour les couches de madame la dauphine un spectacle aussi noble et aussi galant que celui qu'on prépare à Berlin. Un carrousel composé de quatre quadrilles nombreuses, carthaginoises, persanes, grecques et romaines, conduites par quatre princes qui y mettent l'émulation de la magnificence, le tout à la clarté de vingt mille lampions qui changeront la nuit en jour; les prix distribués par une belle princesse[2], une foule

[1] * Si les envieux et les détracteurs de Voltaire s'efforcèrent d'élever Crébillon fort au-dessus de lui, ce fut bien plus par mauvaise foi que par mauvais goût; et ils durent se convaincre intérieurement, en comparant *Catilina* avec *Rome sauvée*, que la première de ces tragédies, quoique imprimée au Louvre, n'en était pas meilleure. (CLOG.)

[2] * La princesse Amélie, sœur de Frédéric, citée indirectement dans le second alinéa de la lettre de la princesse Ulrique, du 29 octobre 1743. Voyez le numéro CLXXXIII des *Poésies mêlées*. (CLOG.)

d'étrangers qui accourent à ce spectacle, tout cela n'est-il pas le temps brillant de Louis XIV qui renaît sur les bords de la Sprée? Joignez à cela une liberté entière que je goûte ici, les attentions et les bontés inexprimables du vainqueur de la Silésie, qui porte tout son fardeau de roi depuis cinq heures du matin jusqu'à dîner, qui donne absolument le reste de la journée aux belles-lettres, qui daigne travailler avec moi trois heures de suite, qui soumet à la critique son grand génie, et qui est à souper le plus aimable des hommes[1], le lien et le charme de la société. Après cela, mes anges, rendez-moi justice. Qu'ai-je à regretter que vous seuls? J'y mets aussi madame Denis. Vous seuls êtes pour moi au-dessus de ce que je vois ici. Je ne vous parlerai point aujourd'hui d'*Aurélie*, et des éditions de mes œuvres dont on me menace encore de tous côtés. J'apprends du roi de Prusse à corriger mes fautes. Le temps que je ne passe pas auprès de lui, je le mets à travailler sans relâche autant que ma santé le permet. O sages habitants de Neuilli, conservez-moi une amitié plus précieuse pour moi que toute la grandeur d'un roi plein de mérite! Mon ame se partage entre vous et Frédéric-le-Grand.

[1] * Voyez, dans la lettre du 2 septembre 1751 à madame Denis, comment ce *plus aimable des hommes* se conduisit avec celui qu'il appelait son *maître*. (CLOG.)

LETTRE MDLV.

A MADAME LA MARQUISE DE POMPADOUR.

A Potsdam, le 10 auguste.

Dans ces lieux jadis peu connus,
Beaux lieux aujourd'hui devenus
Dignes d'éternelle mémoire,
Au favori de la Victoire
Vos compliments sont parvenus[1].
Vos myrtes sont dans cet asile
Avec les lauriers confondus;
J'ai l'honneur, de la part d'Achille,
De rendre graces à Vénus.

S'il vous remerciait lui-même, madame, vous auriez de plus jolis vers, car il en fait aussi aisément qu'un autre roi et lui gagnent des batailles.

De deux rois qu'il faut adorer
Dans la guerre et dans les alarmes,
L'un est digne de soupirer
Pour vos vertus et pour vos charmes,
Et l'autre de les célébrer.

[1] * Voyez l'avant-dernier alinéa de la lettre qui suit immédiatement celle-ci. (Clog.)

LETTRE MDLVI.

A MADAME DENIS[1].

Potsdam, le 11 auguste.

Je ne suis point du tout de votre avis, ma chère enfant, ni de celui de MM. d'Argental et de Thi-

[1] * Cette lettre est la seconde que nos prédécesseurs ont pu recueillir parmi celles de Voltaire à sa nièce : la lettre du 30 mars 1740, au marquis d'Argenson, en contient une adressée peu de temps auparavant à cette dame. — Louise Mignot, dont je n'ai dit qu'un mot dans le tome I de cette édition, naquit vers 1710. C'était l'aînée des enfants de Marie Arouet, sœur de Voltaire, qui lui envoyait de l'argent quand elle était demoiselle, et qui la dota lorsqu'elle épousa M. Denis. Devenue veuve en 1744, et réduite à un revenu modeste, elle eût dû s'estimer fort heureuse, en tenant le ménage de son oncle, rue *Traversière*, d'y vivre dans une honorable aisance; mais son goût immodéré pour la dépense, et pour des plaisirs qui n'étaient bientôt plus de son âge, se manifesta sans contrainte lorsque Voltaire, fuyant ses envieux de Paris, alla à Berlin, où l'hypocrisie tyrannique de Frédéric et la jalousie de Maupertuis lui réservaient de nouveaux chagrins. Cette passion de madame Denis pour le faste est le motif qui l'excita à reprocher à son oncle, en 1754, que l'avarice le poignardait : cependant ce reproche, si injuste d'ailleurs, n'empêcha pas Voltaire de lui assurer une pension de vingt mille francs, en 1768, en attendant la majeure partie de la grande fortune qu'il lui laissa dix ans plus tard. Longchamp ne parle pas en bons termes de madame Denis, dans l'article XXX de ses *Mémoires*, et Collini, dans les siens, ne lui est guère moins défavorable. Grimm, naturellement médisant, prétend, dans sa *Correspondance littéraire* d'avril 1768, que Dieu fit madame Denis sans esprit, et la doua d'une ame bourgeoise ornée de toutes les qualités assortissantes. Si l'on s'en rapportait même à ce que l'on racontait

bouville. *Rome sauvée* ne me paraît point faite pour les jeunes et belles dames qui viennent parer vos premières loges. Je crois que notre élève Le Kain [1] jouerait très bien; mais la conjuration de Catilina n'est bonne que pour messieurs de l'Université, qui ont leur Cicéron dans la tête, et peu de galanterie dans le cœur. Contentons-nous de l'avoir vu jouer, à Paris, sur le théâtre de mon grenier, devant de graves professeurs, des moines, et des jurisconsultes. D'ailleurs il faudrait que je fusse à Paris pour arranger tout ce sénat romain; et, si j'étais là, l'envie y serait aussi avec ses sifflets.

Le *Catilina* de Crébillon a eu une vingtaine de représentations, dites-vous; c'est précisément par cette raison que le mien n'en aurait guère. Votre parterre aime la nouveauté. On irait deux ou trois fois pour comparer et pour juger, et puis on serait las de Cicéron et de sa république romaine. Les

de ses mœurs, cette *bourgeoise*, imitant les grandes dames de son temps, aurait eu une douzaine d'amants; mais il ne faut jamais croire que la moitié de ce qu'on dit. Il suffit de rappeler, quant à son caractère, qu'elle était la digne amie de Thieriot, et que celui-ci fut le plus ingrat des hommes envers Voltaire. Voyez une lettre de celui-ci à madame de Florian (veuve de M. Fontaine) du 4 avril 1768. — Madame Denis, remariée, vers le commencement de 1780, à un aventurier nommé Du Vivier, est morte en 1791. L'*Envoi* qui termine la pièce de vers de Florian intitulée *Voltaire et le Serf du Mont-Jura* est adressé à madame Du Vivier. (CLOG.)

[1] * Il avait joué le rôle de *César*, dans *Rome sauvée*, chez Voltaire, avant le départ de ce dernier pour Berlin. (CLOG.)

vers bien faits ne sont guère sentis par le parterre. Mon enfant, croyez-moi, il s'en faut bien que le goût soit général chez notre nation; il y a toujours un petit reste de barbarie que le beau siècle de Louis XIV n'a pu déraciner. On a souffert les vers énigmatiques et visigoths du *Catilina* de Crébillon. Ils sont sifflés aujourd'hui, oui; mais au théâtre ils ont passé. Les jours d'une première représentation sont de vraies assemblées de peuple, on ne sait jamais si on couronnera son homme ou si on le lapidera.

Dites au marquis d'Adhémar que je pense efficacement à lui et à ses desseins [1]; il aura bientôt de mes nouvelles. J'ai oublié de vous dire que, quand je pris congé de madame de Pompadour à Compiégne, elle me chargea de présenter ses respects au roi de Prusse. On ne peut donner une commission plus agréable et avec plus de grace; elle y mit toute la modestie, et des *si j'osais*, et des *pardons* au roi de Prusse, de prendre cette liberté. Il faut apparemment que je me sois mal acquitté de ma commission. Je croyais, en homme tout plein de la cour de France, que le compliment serait bien reçu; il me répondit sèchement : *Je ne la connais pas.* Ce n'est pas ici le pays du Lignon. Je n'en

[1] * Voltaire contribua à le faire agréer à la margrave de Bareuth comme grand-maître de la maison de cette princesse. Nos prédécesseurs n'ont recueilli qu'une lettre de Voltaire à ce marquis. (Cloc.)

mande pas moins à madame de Pompadour que Mars a reçu, comme il le devait, les compliments de Vénus[1].

Madame la margrave de Bareuth est ici; tout est en fêtes. On croirait presque, aux apparences, qu'on n'est ici que pour se réjouir.

LETTRE MDLVII.

A MADAME DENIS.

A Charlottenbourg, le 14 auguste.

Voici le fait, ma chère enfant. Le roi de Prusse me fait son chambellan, me donne un de ses ordres, vingt mille francs de pension, et à vous quatre mille assurés pour toute votre vie, si vous voulez venir tenir ma maison à Berlin, comme vous la tenez à Paris. Vous avez bien vécu à Landau avec votre mari; je vous jure que Berlin vaut mieux que Landau, et qu'il y a de meilleurs opéra. Voyez, consultez votre cœur. Vous me direz qu'il faut que le roi de Prusse aime bien les vers. Il est vrai que c'est un auteur français né à Berlin. Il a cru, toutes réflexions faites, que je lui serais plus utile que d'Arnaud. Je lui ai pardonné, comme à Heurtaud[2], les petits vers galants que sa majesté

[1] * Voyez la lettre précédente. (CLOG.)

[2] * Cité plus haut, dans la quatrième note de la lettre MDLI. Heur

prussienne avait faits pour mon jeune élève, dans lesquels il le traitait de *soleil levant* fort lumineux, et moi de *soleil couchant* [1] assez pâle. Il égratigne encore quelquefois d'une main, quand il caresse de l'autre; mais il n'y faut pas prendre garde de si près. Il aura le *levant* et le *couchant* auprès de lui, si vous y consentez; et il sera, lui, dans son *midi*, fesant de la prose et des vers tant qu'il voudra, puisqu'il n'a point de batailles à donner. J'ai peu de temps à vivre. Peut-être est-il plus doux de mourir à sa mode, à Potsdam, que de la façon d'un habitué de paroisse, à Paris. Vous vous en retournerez après cela avec vos quatre mille livres de douaire. Si ces propositions vous convenaient, vous feriez vos paquets au printemps; et moi j'irais, sur la fin de cet automne, faire mon pélerinage d'Italie, voir Saint-Pierre de Rome, le pape, la Vénus de Médicis, et la ville souterraine. J'ai toujours sur le cœur de mourir [2] sans voir l'Italie. Nous nous rejoindrions au mois de mai. J'ai quatre vers du roi de Prusse pour sa sainteté. Il serait plaisant d'apporter au pape quatre vers français d'un mo-

taud, entré dans la troupe des comédiens de Wilhelmine, margrave de Bareuth, par le crédit de Voltaire, fit ensuite partie des acteurs du roi de Prusse. (Clog.)

[1] * Voyez plus haut les vers de Frédéric, note * de la lettre MDXLIX. (Clog.)

[2] * Voltaire mourut pourtant sans avoir pu faire ce voyage. (Clog.)

narque allemand et hérétique, et de rapporter à Potsdam des indulgences. Vous voyez qu'il traite mieux les papes que les belles. Il ne fera point de vers pour vous; mais vous trouverez ici bonne compagnie, vous y auriez une bonne maison. Il faut d'abord que le roi, notre maître, y consente. Cela lui sera, je pense, fort indifférent. Il importe peu à un roi de France en quel lieu le plus inutile de ses vingt-deux ou vingt-trois millions de sujets passe sa vie; mais il serait affreux de vivre sans vous.

LETTRE MDLVIII.

A M. LE COMTE D'URGENTAL.

A Charlottenbourg, le 20 auguste.

Mes chers anges, si je vous disais que nous avons eu ici un feu d'artifice dans le goût de celui du Pont-Neuf, que nous allons aujourd'hui à Berlin voir *Phaéton,* dont les décorations seront de glace, que tous les jours sont des fêtes, que d'Arnaud a fait jouer son *Mauvais riche* [1], et qu'il a été jugé ici, pour le fond et pour les détails, tout comme à

[1] * Cette comédie avait été représentée à Paris, sur un théâtre de société, en février 1750. Le Kain y joua le rôle de l'*amoureux,* et Voltaire, qui le vit alors pour la première fois, devina tout ce qu'il devait être un jour. (CLOG.)

Paris, vous ne vous en soucieriez peut-être que très médiocrement. J'ai d'ailleurs le cœur plus rempli et plus déchiré de ma résolution que je ne suis ébloui de nos fêtes; et je sens bien que le reste de mes jours sera empoisonné, malgré la liberté, malgré la douceur d'une vie tranquille, malgré les excessives bontés d'un roi qui me paraît ressembler en tout à Marc-Aurèle, à cela près que Marc-Aurèle ne fesait point de vers, et que celui-ci en fait d'excellents, quand il se donne la peine de les corriger. Il a plus d'imagination que moi, mais j'ai plus de routine que lui. Je profite de la confiance qu'il a en moi pour lui dire la vérité plus hardiment que je ne la dirais à Marmontel, ou à d'Arnaud, ou à ma nièce[1]. Il ne m'envoie point aux Carrières[2], pour avoir critiqué ses vers; il me remercie, il les corrige, et toujours en mieux. Il en a fait d'admirables. Sa prose vaut ses vers, pour le moins; mais dans tout cela il allait trop vite. Il y avait de bons courtisans qui lui disaient que tout était parfait; mais ce qui est parfait, c'est qu'il me croit plus que ses flatteurs, c'est qu'il aime, c'est qu'il sent la vérité. Il faut qu'il soit

[1] * Madame Denis, qui détestait Frédéric, et que celui-ci payait de retour, avait prédit à son oncle que le philosophe de Sans-Souci le ferait mourir de chagrin. Voyez le premier alinéa de la lettre du 18 décembre 1752 à madame Denis. (CLOG.)

[2] * Comme Denis y envoyait Philoxène. (CLOG.)

parfait en tout. Il ne faut pas dire *Cæsar est supra grammaticam*. César écrivait comme il combattait. Frédéric joue de la flûte comme Blavet, pourquoi n'écrirait-il pas comme nos meilleurs auteurs? Cette occupation vaut bien le jeu et la chasse. Son *Histoire de Brandebourg* sera un chef-d'œuvre, quand il l'aura revue avec soin; mais un roi a-t-il le temps de prendre ce soin? un roi qui gouverne seul une vaste monarchie? oui; voilà ce qui me confond; je ne sors point de surprise. Sachez encore que c'est le meilleur de tous les hommes, ou bien je suis le plus sot. La philosophie a encore perfectionné son caractère. Il s'est corrigé, comme il corrige ses ouvrages. Voilà précisément, mes anges, pourquoi j'ai le cœur déchiré; voilà pourquoi je ne vous reverrai qu'au mois de mars. Comptez qu'ensuite, quand je reviendrai en France, je n'y reviendrai que pour vous seuls, pour vous, mes anges, qui faites toute ma patrie. Je vous demande en grace d'encourager madame Denis à venir avec moi s'établir au mois de mars à Berlin, dans une bonne maison où elle vivra dans la plus grande opulence. Le roi de Prusse lui assure à Paris une pension après ma mort. Il m'a promis que les reines (qui ne savent encore rien de nos petits desseins) l'honoreront des distinctions et des bontés les plus flatteuses. Elle fera ma consolation dans ma vieillesse. Disposez-la à

cette bonne œuvre. Il n'y a plus à reculer; le roi de Prusse m'a fait demander au roi, et je ne suis pas un objet assez important pour qu'on veuille me garder en France. Je servirai le roi dans la personne du roi de Prusse, son allié et son ami. Ce sera une chose honorable pour notre patrie qu'on soit obligé de nous appeler quand on veut faire fleurir les arts. Enfin je ne crois pas qu'on refuse le roi de Prusse, et si, par un hasard que je ne prévois pas, on le refusait, vous sentez bien que, la première démarche étant faite, il la faudrait soutenir, et obtenir, par des sollicitations pressantes, ce qu'on n'aurait pas accordé d'abord à ses prières, et que je ne peux plus vivre en France, après avoir voulu la quitter. Il y a un mois que je suis à la torture, j'en ai été malade; un tel parti coûte sans doute. Vous êtes bien sûr que c'est vous qui déchirez mon ame; mais, encore une fois, quand je vous parlerai, vous m'approuverez. Ne me condamnez point avant de m'entendre, conservez-moi des bontés qui me sont aussi précieuses pour le moins que celles du roi de Prusse. J'ai les yeux mouillés de larmes en vous écrivant. Adieu.

LETTRE MDLIX.

A MADAME DENIS.

A Berlin, le 22 auguste.

Je reçois votre lettre du 8, en sortant de *Phaéton;* c'est un peu Phaéton travesti[1]. Le roi a un poëte italien, nommé Villati, à quatre cents écus de gages. Il lui donne des vers pour son argent, qui ne coûtent pas grand'chose ni au poëte ni au roi. Cet Orphée prend le matin un flacon d'eau-de-vie, au lieu d'eau d'Hippocrène, et, dès qu'il est un peu ivre, les mauvais vers coulent de source. Je n'ai jamais vu rien de si plat dans une si belle salle. Cela ressemble à un temple de la Grèce, et on y joue des ouvrages tartares.

Pour la musique, on dit qu'elle est bonne. Je ne m'y connais guère; je n'ai jamais trop senti l'extrême mérite des doubles croches. Je sens seulement que la signora Astrua[2] et *i signori castrati* ont de plus belles voix que vos actrices, et que les airs italiens ont plus de brillant que vos ponts-

[1] * Le véritable *Phaéton* est un opéra de Quinault et de Lulli. (CLOG.)

[2] * Jeanne Astrua, née à Turin, vers 1725, morte en 1758. Ce fut elle qui détermina principalement Voltaire à prendre Collini comme secrétaire. Celui-ci la nomme Astroa dans ses *Mémoires*. (CLOG.)

neufs que vous nommez ariettes. J'ai toujours comparé la musique française au jeu de dames, et l'italienne au jeu des échecs. Le mérite de la difficulté surmontée est quelque chose. Votre dispute contre la musique italienne est comme la guerre de 1701, vous êtes seuls contre toute l'Europe.

Madame la margrave de Bareuth voudrait bien attirer auprès d'elle madame de Graffigni, et je lui propose aussi le marquis d'Adhémar. Il n'y a point ici de place pour lui dans le militaire. Il faut, de plus, savoir bien l'allemand, et c'est le moindre des obstacles. Je crois que, pendant la paix, il n'a rien de mieux à faire qu'à se mettre à la cour de Bareuth. La plupart des cours d'Allemagne sont actuellement comme celles des anciens paladins, aux tournois près; ce sont de vieux châteaux où l'on cherche l'amusement. Il y a là de belles filles d'honneur, de beaux bacheliers; on y fait venir des jongleurs. Il y a dans Bareuth opéra italien et comédie française, avec une jolie bibliothèque dont la princesse fait un très bon usage. Je crois, en vérité, que ce sera un excellent marché dont ils me remercieront tous deux.

Pour madame la Péruvienne [1], elle est plus difficile à transplanter. La voilà établie à Paris, avec une considération et des amis qu'on ne quitte

[1] Madame de Graffigni, auteur des *Lettres péruviennes*. (L. D. B.)

guère à son âge. Je me fais là mon procès; mais, ma chère enfant, les mauvais auteurs ne poursuivent point une femme; ils font pour elle de plats madrigaux; mais ils feront éternellement la guerre à leur confrère l'auteur de *la Henriade*. Les inimitiés, les calomnies, les libelles de toute espèce, les persécutions, sont la sûre récompense d'un pauvre homme assez malavisé pour faire des poëmes épiques et des tragédies. Je veux essayer si je trouverai plus de repos auprès d'un poëte couronné, qui a cent cinquante mille hommes, qu'avec les poëtes des cafés de Paris. Je vais me coucher dans cette idée.

LETTRE MDLX.

A MADAME DENIS.

A Berlin, le 24 auguste.

Pardonnez-moi d'égayer un peu la noirceur que ma transplantation répand dans mon ame, et comptez que je n'en ai pas le cœur moins déchiré, en vous parlant de l'aventure d'un cul, à laquelle j'ai part malgré moi. Ne vous scandalisez pas; il ne s'agit point ici de passions malhonnêtes.

Un marquis de Montperni, attaché à madame la margrave de Bareuth, et qui est venu avec elle,

tombe très dangereusement malade. Il est catholique; car on est ici ce que l'on veut. Un domestique, encore meilleur catholique, a été cause d'un assez singulier quiproquo. Le malade, tourmenté d'une colique violente, envoie chercher l'apothicaire; le valet, occupé du salut de son maître, va chercher le viatique: un prêtre arrive; Montperni, qui ne songe qu'à sa colique, et qui a la vue fort mauvaise, ne doute point que ce ne soit un lavement qu'on lui apporte; il tourne le derrière; le prêtre étonné veut une posture plus décente; il lui parle des quatre fins de l'homme; Montperni lui parle de seringue; le prêtre se fâche; Montperni l'appelle toujours monsieur l'apothicaire. Vous croyez bien que cette scène a été un peu commentée dans un pays où on respecte fort peu ce que M. de Montperni prenait pour un lavement. J'ai un secrétaire champenois qui est une espèce de poëte d'antichambre; il a mis l'aventure en vers d'antichambre; mais on me les attribue, et ils passent dans tous les cabinets de l'Allemagne, et ils seront bientôt dans ceux de Paris.

Mon destin me suit par-tout. D'Arnaud fait des stances à la glace, pour des beautés qu'on prétend être à la glace aussi, et aussitôt les gazettes les débitent sous mon nom. C'est bien pis ici que dans le fond d'une province de France. Les Berlinois veulent avoir de l'esprit parceque le roi en a. Qui

aurait dit qu'on se piquerait un jour de se connaître en vers dans le pays des Vandales? On y prend pour du vin de Beaune le vinaigre que les marchands de Liége vendent fort cher; et, en vérité, c'est ainsi qu'en général le gros du public juge de tout. Le goût est un don de Dieu fort rare. Si toutes ces sottises viennent à Paris, je vous prie de me défendre contre les Vandales de notre patrie, car il y en a toujours. Nous nous préparons à jouer *Rome sauvée*. Vous ne vous douteriez pas que nous trouvassions ici des acteurs. Ce qui vous étonnera, c'est que le prince Henri, frère du roi, et la princesse Amélie, sa sœur, récitent très bien des vers et sans le moindre accent. La langue qu'on parle le moins à la cour c'est l'allemand. Je n'en ai pas encore entendu prononcer un mot. Notre langue et nos belles-lettres ont fait plus de conquêtes que Charlemagne. Je fais, comme vous voyez, ce que je peux pour me justifier; mais je n'en ai pas moins de remords de vous avoir quittée. La destinée se joue de nous. Je cherche la gaieté aux soupers des reines, et, quand je suis rentré chez moi, je trouve la tristesse. Mon inquiétude m'ôte le sommeil. J'attends votre première lettre pour fixer mon ame, qui ne sait plus où elle en est.

LETTRE MDLXI.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Berlin, ce 28 auguste.

Jugez en partie, mes très chers anges, si je suis excusable. Jugez-en par la lettre[1] que le roi de Prusse m'a écrite de son appartement au mien, lettre qui répond aux très sages, très éloquentes, et très fortes raisons que ma nièce alléguait, sur un simple pressentiment. Je lui envoie cette lettre; qu'elle vous la montre, je vous en prie, et vous croirez lire une lettre de Trajan ou de Marc-Aurèle. Je n'en ai pas moins le cœur déchiré. Je me livre à ma destinée, et je me jette, la tête la première, dans l'abyme de la fatalité qui nous conduit tous. Ah, mes chers anges! ayez pitié des combats que j'éprouve, et de la douleur mortelle avec laquelle je m'arrache à vous. J'en ai presque toujours vécu séparé; mais autrefois c'était la persécution la plus injuste, la plus cruelle, la plus acharnée; aujourd'hui c'est le premier homme de l'univers, c'est un philosophe couronné qui m'enlève. Com-

[1]* Elle est à la date du 23 auguste 1750, dans le *Commentaire historique*. Il est curieux et important d'en comparer le style avec celui des lettres écrites par le même prince à Voltaire, à la fin de 1752 et au commencement de 1753. (Clog.)

ment voulez-vous que je résiste? comment voulez-vous que j'oublie la manière barbare dont j'ai été traité dans mon pays? Songez-vous bien qu'on a pris le prétexte du *Mondain*, c'est-à-dire du badinage le plus innocent (que je lirais à Rome au pape); que d'indignes ennemis et d'infames superstitieux ont pris, dis-je, ce prétexte pour me faire exiler? Il y a quinze ans, direz-vous, que cela est passé. Non, mes anges, il y a un jour, et ces injustices atroces sont toujours des blessures récentes. Je suis, je l'avoue, comblé des bienfaits de mon roi. Je lui demande, le cœur pénétré, la permission de le servir en servant le roi de Prusse, son allié et son ami. Je serai toujours son sujet; mais puis-je regretter les cabales d'un pays où j'ai été si maltraité? Tout cela ne m'empêcherait pas de songer à *Zulime*, à *Adélaïde*, à *Aurélie;* mais je n'ai point ici les deux premières. Je comptais, en partant, n'être auprès du roi de Prusse que six semaines; je vois bien que je mourrai à ses pieds. Sans vous, que je serais heureux de passer dans le sein de la philosophie et de la liberté, auprès de mon Marc-Aurèle, le peu de jours qui me restent! Mais on ne peut être heureux. Adieu; je ne vous parlerai ni de l'opéra, ni de *Phaéton*, ni du spectacle d'un combat de dix mille hommes, ni de tous les plaisirs qui ont succédé ici aux victoires. Je ne suis rempli que de la douleur de m'arracher à vous. Que madame

d'Argental conserve sa santé ; que M. de Choiseul, M. l'abbé de Chauvelin, fassent à Neulli des soupers délicieux ; que M. de Pont de Veile se souvienne de moi avec bonté. Adieu, divins anges, adieu.

Il n'y a pas moyen de tenir au carrousel que je viens de voir ; c'était à-la-fois le carrousel de Louis XIV, et la fête des lanternes de la Chine. Quarante-six mille petites lanternes de verre éclairaient la place, et formaient, dans les carrières où l'on courait, une illumination bien dessinée. Trois mille soldats sous les armes bordaient toutes les avenues ; quatre échafauds immenses fermaient de tous côtés la place. Pas la moindre confusion, nul bruit, tout le monde assis à l'aise, et attentif en silence, comme à Paris à une scène touchante de ces tragédies que je ne verrai plus [1], grace à....... Quatre quadrilles, ou plutôt quatre petites armées de Romains, de Carthaginois, de Persans, et de Grecs, entrant dans la lice, et en fesant le tour au bruit de leur musique guerrière ; la princesse Amélie entourée des juges du camp, et donnant le prix. C'était Vénus qui donnait la pomme. Le prince royal a eu le premier prix. Il avait l'air d'un héros des Amadis. On ne peut pas se faire une juste idée de la beauté, de la singularité de ce spectacle ; le

[1] * Voltaire, sorti de Paris le 25 ou le 26 juin 1750, n'y rentra que le 10 février 1778. (Clog.)

tout terminé par un souper à dix tables, et par un bal. C'est le pays des fées. Voilà ce que fait un seul homme. Ses cinq victoires, et la paix de Dresde, étaient un bel ornement à ce spectacle. Ajoutez à cela que nous allons avoir une compagnie des Indes. J'en suis bien aise pour nos bons amis les Hollandais. Je crois que M. de Pont de Veile avouera sans peine que Frédéric-le-Grand est plus grand que Louis XIV. Il serait cent fois plus grand que je n'en aurais pas moins le cœur percé d'être loin de vous.

LETTRE MDLXII.

A M. LE MARÉCHAL DUC DE RICHELIEU.

Auguste.

Mon *héros*[1], cette lettre partira quand il plaira à Dieu ; mais il faut que je me livre au plaisir de vous dire combien mon cœur vous donne la préférence sur tous les rois de la terre. Je ne vous parlerai, cette fois-ci, ni de l'ancienne Rome, ni de Cicéron,

[1] * Voltaire commença sans doute à donner cette qualification adulatrice à Richelieu lorsque celui-ci fut nommé maréchal de France, en octobre 1748. Il l'appelle *monsieur le duc* dans sa lettre du 24 décembre 1746; et celle du 4 auguste 1775 est la dernière où se trouve le mot *héros*, relativement au maréchal-duc. (CLOG.)

ni de Louis XIV ; mais, puisque vous avez daigné entrer avec tant de bonté dans ma situation, je crois remplir un devoir en vous rendant un compte fidèle de tout.

Votre élévation ne vous permet guère d'être instruit de tout ce qu'un homme qui s'est consacré aux lettres a à essuyer en France; mais vous savez, en général, que j'ai souffert des persécutions de toute espèce. Je fus poursuivi jusque dans la retraite de Cirei, et le théâtin Byoer m'obligea, en 1736, de me réfugier en Hollande.

Quel était le prétexte de cette tempête excitée par des prêtres, et à laquelle se prêtait *la vieille mie* qu'on appelait le cardinal de Fleuri? C'était la plaisanterie très innocente du *Mondain*, l'ouvrage du monde le moins digne d'attirer des persécutions à son auteur. Le garde des sceaux Chauvelin me poursuivit avec acharnement.

Je pouvais alors trouver auprès du roi de Prusse un asile honorable; mais j'avais promis à madame du Châtelet, votre amie, de ne l'abandonner jamais. Je lui tins parole; je revins auprès d'elle, et la mort seule nous a séparés. Vos bontés me firent obtenir les places de gentilhomme ordinaire du roi et de son historiographe. Vous savez si j'en conserve une juste reconnaissance. J'aurais voulu passer auprès de vous ma vie, et je vous proteste que, si quelque hasard heureux ou malheureux

vous avait fait prendre le parti de passer à Richelieu [1] une partie de l'année, je vous aurais demandé la permission de vous y suivre toujours, et j'aurais voulu cultiver l'esprit de M. le duc de Fronsac [2]. C'était là de mes châteaux en Espagne; mais je me suis trouvé à Paris un objet de jalousie pour tous ceux qui se mêlent d'écrire, et un objet de persécution pour les dévots.

Lorsque j'étais à Lunéville, le roi Stanislas s'avisa de composer un assez médiocre ouvrage, intitulé *le Philosophe chrétien*. Il en fit corriger les fautes de français par son secrétaire Solignac [3], et envoya le manuscrit à la reine sa fille, la priant de lui en dire son avis. Je soupçonne fort celui que la reine consulta; mais, n'ayant pas de certitude, je me contenterai de vous dire que la reine manda au roi son père que le manuscrit était l'ouvrage d'un athée; qu'on voyait bien que j'en étais l'auteur; et que madame du Châtelet et moi nous le pervertissions. La reine s'imagina que nous étions les confidents du goût du roi Stanislas pour

[1] * Voltaire dit la même chose à la fin de sa lettre du 6 juin 1777 au même. (Clog.)

[2] * L. Ant. Sophie du Plessis-Richelieu, duc de Fronsac, né le 4 février 1736. Il eut toutes les mauvaises qualités de son père, et ce ne fut pas sa faute si, par la suite, son fils (ministre d'état sous Louis XVIII) fut un honnête homme. (Clog.)

[3] * P. Jos. de la Pimpie, chevalier de Solignac, né à Montpellier en 1687, mort à Nanci en février 1773. (Clog.)

madame de Boufflers; que nous l'entraînions dans l'irréligion pour lui ôter ses remords. Jugez de là quelles impressions elle a données de moi à M. le dauphin et à ses filles. Le théâtin Boyer a donné encore de moi à M. le dauphin et à madame la dauphine des idées plus funestes.

Je n'avais donc de ressource que dans madame de Pompadour; mais tous les gens de lettres fesaient ce qu'ils pouvaient pour l'éloigner de moi, et le roi ne me témoignait jamais la moindre bonté. Je songeai alors à me faire une espèce de rempart des académies contre les persécutions qu'un homme qui a écrit avec liberté doit toujours craindre en France. Je m'adressai à M. d'Argenson[1], lorsqu'il eut ce département. Je demandais qu'il fît pour son ancien camarade de collége ce que M. de Maurepas m'avait promis, avant qu'il lui plût de me persécuter; c'était de me faire entrer dans l'Académie des sciences et dans celle des belles-lettres[2], comme associé libre ou surnuméraire. La grace était petite; je devais l'attendre de lui, et je ne l'obtins point. Je restai en butte à des ennemis toujours acharnés. La place d'historiographe n'était qu'un vain titre; je voulus la rendre réelle, en travaillant à l'histoire de la guerre de 1741; mais,

[1] * Le comte d'Argenson. (CLOG.)

[2] * Maurepas et Boyer étaient membres de ces deux académies où Voltaire ne fut jamais admis. (CLOG.)

malgré mes travaux, Moncrif eut ses entrées chez le roi, et moi je ne les eus pas.

Dans ces circonstances, le roi de Prusse, après une correspondance suivie de seize[1] années, m'appelle à sa cour, me presse de le venir voir. Je me rends, j'arrive au milieu des fêtes, des carrousels, et des plaisirs. Je connaissais toute cette cour depuis long-temps[2]. Le roi de Prusse me traite aussi bien qu'on me traitait mal chez moi. Il me promet de me faire passer le reste de ma vie heureusement. Il m'écrit même une lettre[3] que ma nièce a entre les mains, lettre qui lui ferait tort dans la postérité, s'il manquait à sa parole. Ma nièce veut bien alors venir passer auprès de moi une partie du temps qui me reste à vivre. Je lui fais assurer une pension de quatre mille livres, payable à Paris, après ma mort, par le roi. Mais, m'apercevant que la vie de Potsdam, qui me plaît beaucoup, désespèrerait une femme, je consens à me priver de ma nièce; je lui laisse à Paris ma maison, ma vaisselle d'argent, mes chevaux; j'augmente sa fortune[4].

[1] * Lisez *quatorze*, la lettre CCCCXXVI, du 8 auguste 1736, étant la première de la correspondance de Frédéric et de Voltaire. (CLOG.)

[2] * Voltaire avait déja fait deux voyages à Berlin, l'un en 1740, l'autre en 1743. (CLOG.)

[3] * Celle du 23 auguste 1750. Voltaire la cite souvent. (CLOG.)

[4] * Voyez plus haut la lettre du 11 auguste à madame Denis, et la note 1 *. (CLOG.)

Il fallait bien que j'acceptasse une pension du roi, parceque les autres en ont, parceque les déplacements coûtent cher; parceque, lorsque je la rendrai, il y aura beaucoup plus de noblesse à la remettre que de honte à la recevoir, s'il peut être honteux de recevoir une pension d'un grand roi qui en fait à tant de princes.

Au reste, le roi de Prusse m'a tenu parole, et a été même au-delà de ce qu'il m'a promis. J'ai eu un petit moment de bouderie; mais l'explication a bientôt tout raccommodé. Je jouis d'une liberté entière, je jouis sur-tout de mon temps; je ne suis gêné en rien. Croiriez-vous bien, monseigneur, que les reines[1] m'ont dit de venir dîner ou souper chez elles quand je voudrais, et trouvent encore bon que j'y aille très rarement? Les soupers avec le roi sont très agréables; je m'y amuse; cela tient l'esprit en haleine. La conversation est souvent très instructive et nourrit l'ame. Je m'en dispense quand ma très mauvaise santé l'ordonne. Si vous voyez milord Maréchal[2], il peut vous dire comment tout cela se passe, et vous avouerez que la vie philosophique de Potsdam est aussi heureuse que singulière. Elle convient sur-tout à une santé aussi délabrée que la mienne.

[1]* Sophie-Dorothée de Hanovre, mère de Frédéric, et Élisabeth-Christine de Brunswick-Wolfenbuttel, sa femme. (Clog.)

[2]* Le maréchal Keith. (Clog.)

Maupertuis est devenu, à la vérité, insociable [1], mais Algarotti et d'autres sont des gens de la meilleure compagnie. Que faut-il de plus à mon âge? et quelle retraite plus honorable et plus douce peut-on imaginer sur la terre? Elle l'est au point que la considération nécessairement attachée à ceux qui vivent avec le souverain est comptée pour rien dans mon calcul. Je ne fais pas plus de cas des petits honneurs qu'il faut avoir, seulement afin que les sentinelles vous laissent passer. J'abandonnerais volontiers et les clefs d'or, et les croix, et les vingt mille francs que vous me reprochez, pension si rare en France; j'abandonnerais tout pour avoir l'honneur de vivre avec vous, et pour retrouver ma nièce et mes amis. Il y a vingt ans que je vous ai dit que ma passion était d'achever auprès de vous ma vie.

Mais vous m'avouerez qu'il faut au moins être moralement sûr d'être bien reçu dans sa patrie, pour faire un tel sacrifice. Je n'ai achevé le *Siècle de Louis XIV* que pour me préparer les voies, en méritant l'estime des honnêtes gens. La matière est si délicate, que j'ai cru ne la devoir traiter que de loin. J'ai tâché d'écrire en sage; je crains que des fous ne me jugent. L'histoire d'ailleurs exige une vérité si libre, qu'un historiographe de France

[1] * La jalousie rongeait le cœur du président de l'Académie de Berlin. (Clog.)

ne peut écrire que hors de France. Au reste, rendez-moi la justice de croire que je n'ai point fait le parallèle de Louis XIV avec un électeur de Brandebourg; ce ne sont pas choses de même genre. Il faut pardonner au roi de Prusse cette petite complaisance pour son grand-père. J'ai corrigé son ouvrage [1], mais je me suis bien donné de garde de lui faire la moindre remontrance sur cet endroit, et d'ailleurs je n'ai pas pu tout corriger.

Il a fait cet ouvrage pour lui, et moi j'ai fait le *Siècle de Louis XIV* pour la France. Vous me rendez sans doute assez de justice, vous êtes assez au fait de tout, pour ne pas trouver mauvais que je ne vienne en France que quand je saurai comment une histoire qui intéresse tous les ordres de l'état, la religion, le gouvernement, aura été reçue. Je vous avais promis, monseigneur, au commencement de ma lettre, de ne vous point parler de Louis XIV; mais on va toujours un peu plus loin qu'on ne croyait d'abord, quand on ouvre son cœur; j'abuse à l'excès de votre indulgence.

Je vous ai exposé ma situation, mes raisons, ma fortune, et mes desirs. Ces desirs seront toujours de vous faire ma cour, de vivre avec mes amis; mais, en vérité, serait-il prudent de revenir en France dans les circonstances où je suis, et de quit-

[1] * Les *Mémoires pour servir à l'Histoire de Brandebourg*. (Clog.)

ter une vie honorable et tranquille, pour m'exposer à des humiliations et à des orages?

Vous m'avez fait l'honneur de me mander que le roi et madame de Pompadour, qui ne me regardaient pas quand j'étais en France, ont été choqués que j'en fusse sorti. Comment serai-je donc traité, si je reviens? Madame de Pompadour, en dernier lieu, semblait s'être éloignée de moi. Renoncerai-je à la faveur, à la familiarité d'un des plus grands rois de la terre, d'un homme qui ira à la postérité, pour aller briguer à une toilette un mot que je n'obtiendrai pas? pour solliciter auprès de M. d'Argenson, dans ma vieillesse, la permission de passer une heure quelquefois aux assemblées de l'Académie des sciences et des inscriptions, après qu'il aurait dû m'offrir lui-même cette consolation?

Je sais qu'avec un peu de philosophie et une très mauvaise santé, on peut fort bien rester chez soi, à Paris; et c'est le parti que probablement mes maladies et la caducité avancée où je touche me feront prendre. Mais alors quel triste rôle! quelle condition équivoque! quelle dépendance de ceux qui pourront me faire sentir que j'ai eu tort de m'en aller, et tort de revenir! Ma vieillesse ne serait-elle pas empoisonnée et par les gens de lettres et par ceux qui ont donné de moi à M. le dauphin des impressions si dangereuses sur mon compte?

Daignez donc, monseigneur, je vous en conjure, peser toutes ces raisons; puisque vous conservez pour moi tant de bontés, ayez celle de ne me point exposer. Serait-il mal-à-propos que vous poussassiez vos bons offices jusqu'à montrer naturellement à madame de Pompadour ma situation et mes raisons? ne pourriez-vous pas lui dire qu'en quittant la France, je n'ai fait que me soustraire à la mauvaise volonté des gens qui ne m'aiment pas? L'ancien évêque de Mirepoix a éclaté contre moi au sujet d'un petit écrit qu'on m'imputait, intitulé *la Voix du sage et du peuple;* écrit qui en a fait éclore tant d'autres, comme *la Voix du pape, la Voix du prêtre*[1], *la Voix du laïque, la Voix du capucin,* etc.

Celui qu'on m'imputait soutenait les droits du roi; mais le roi ne se soucie guère qu'on soutienne ses droits; et ceux qui les usurpent persécutent tant qu'ils peuvent ceux qui les défendent. Mais au moins madame de Pompadour et les ministres devraient m'en savoir quelque gré.

Voici enfin, si vous n'êtes pas lassé de mes remontrances, voici, je crois, le point ou tout se termine.

Ne pourriez-vous pas avoir la bonté de représen-

[1] * L'article 19199 du *Dictionnaire des Anonymes,* deuxième édition, porte que l'abbé Constantin, auteur de ce libelle très vif contre les évêques (1750, in-12), *a disparu.* (Clog.)

ter à madame de Pompadour que j'ai précisément les mêmes ennemis qu'elle? Si elle est piquée de ma désertion, si elle ne me regarde que comme un transfuge, il faut rester où je suis bien; mais, si elle croit que je puisse être compté parmi ceux qui, dans la littérature, peuvent être de quelque utilité; si elle souhaite que je revienne, ne pourriez-vous pas lui dire que vous connaissez mon attachement pour elle; qu'elle seule pourrait me faire quitter le roi de Prusse; que je n'ai quitté la France que parceque j'y ai été persécuté par ceux qui la haïssent? Il me semble que de telles insinuations, employées à propos, et avec cet ascendant que votre esprit doit avoir sur le sien, ne seraient pas sans effet; et, si elle ne les goûtait pas, ce serait m'avertir que je dois me tenir auprès du roi de Prusse.

Ce ne sont pas des conditions que je propose, ce sont seulement des essais que je vous supplierais de faire sans vous compromettre, et sans préjudice du voyage que je prétends faire. Je ne suis point un exilé qui demande son rappel, je ne suis point un homme nécessaire qui veut se faire acheter; je suis votre ancien serviteur, votre attaché, qui desire passionnément de vivre auprès de vous d'une manière convenable et également honorable, pour vous, qui me protégez, et pour moi, qui quitterais une cour où je n'ai besoin de personne,

et où je n'ai rien à craindre ni des prêtres [1] ni des ministres. Je ne suis point ici dans l'antichambre d'un secrétaire d'état, mais dans la chambre de son maître.

Je renoncerai à tout, monseigneur, quand il le faudra. Je vous aime, j'aime ma patrie, j'aime les lettres plus que jamais, et je vais vous parler encore de *Rome sauvée*, malgré mes serments.

J'ai fait à cette *Rome* tout ce que j'ai pu; je vous demande en grace de la protéger, de la faire jouer. Vous avez été le parrain de cet enfant-là, ne l'abandonnez pas. Elle réussira si elle est bien jouée, autant qu'un ouvrage un peu austère peut réussir chez des Français. Il est bon que vous fassiez voir à madame de Pompadour qu'il y a du moins quelque différence entre un ouvrage bien conduit et bien écrit, et la farce allobroge qu'elle a protégée.

[1] * Si les prêtres irritaient sans cesse la reine, le dauphin, la dauphine contre Voltaire, les envieux de ce grand homme et les courtisans ne l'épargnaient guère plus auprès de Louis XV, et de la Pompadour, dont l'égoïsme, ainsi que celui de Maurepas, est passé en proverbe. L'auteur de *la Henriade*, calomnié à la cour, était encore vilipendé à la ville, et madame du Hausset parle dans ses *Mémoires*, page 90, d'un marchand d'estampes qui criait en 1750: *Voilà Voltaire, ce fameux Prussien. Le voyez-vous avec son gros bonnet de peau d'ours, pour n'avoir pas froid? A six sous le fameux Prussien!* — Une note des nouveaux éditeurs de ces mêmes *Mémoires*, p. 137, édition de 1824, nous apprend qu'une cause du refroidissement de la Pompadour, relativement à Voltaire, provenait des deux vers imprimés dans le tome IV des *Poésies*, sous le n° CLXXI. (CLOG.)

Enfin je mets ma destinée entre vos mains. Ma nièce viendra recevoir vos ordres; elle a avec moi un petit chiffre d'autant plus indéchiffrable qu'il n'a point du tout l'air de mystère. Elle m'instruira avec sûreté de ses volontés. Elle vous fera tenir ce que je pourrai du *Siècle de Louis XIV*. Je suis enchanté que son caractère ait eu le bonheur de vous plaire. Je la regarde comme ma fille. Ma tendresse pour elle, et mon extrême attachement pour vous, sont les seules raisons qui puissent me rappeler en France. J'aurai sacrifié quelque temps, à la cour d'un grand roi [1], à la nécessité d'amortir l'envie; je donnerai le reste à l'amitié, si pourtant ce reste peut encore être quelque chose, si mes maux ne me jettent pas enfin dans un état absolument inutile à la société. Je suis menacé d'une vieillesse bien cruelle, ou d'une mort prompte. En ce cas, je souffrirai mes maux très patiemment, et je mourrai en vous aimant.

Vivez, monseigneur; jouissez long-temps de votre réputation, de vos amis, de votre considération personnelle. Soyez père heureux [2] et heureux

[1] * Ce *grand roi* ne tarda pas à décacheter les lettres de madame Denis, et il en forma un *recueil*, comme dit Voltaire à d'Argental dans une lettre du 3 mars 1754. (CLOG.)

[2] * Le duc de Fronsac, qui détestait son père, ne rougissait pas d'en parler avec mépris. Louis XV lui en ayant demandé un jour des nouvelles, pendant la maladie pour la guérison de laquelle on l'enveloppa d'une peau de veau fraîche, le duc de Fronsac répondit: Hélas!

grand-père. La philosophie et les belles-lettres amuseront les moments que vous ne donnerez pas aux affaires. Vous aurez long-temps des plaisirs, et vous ferez toujours ceux de la société. Vous serez le seul homme de France dont on parlera dans les pays étrangers. Vous avez des égaux dans les places, vous n'en avez point dans l'estime du monde. Vous avez été à la gloire par tous les chemins.

Adieu, monseigneur; je ne sais si je vaux Saint-Évremont; mais quel plaisant *héros*[1] que son comte de Gramont! et que sont les d'Épernon et les Candale au prix de vous! Adieu, mon *héros*, pour qui je suis pénétré de la plus vive tendresse.

P. S. Je n'ai point à Potsdam les rogatons de La Mettrie; j'aurai l'honneur de vous les envoyer avec l'*Histoire de Brandebourg*, non pas celle qui est imprimée en Hollande, et où il manque la vie du feu roi, mais celle que le roi m'a donnée, et dont je crois qu'il n'y a plus d'exemplaires. Je vous demanderai le secret sur ce petit envoi. Le volume est trop gros pour en charger le courrier. Cela vaut un peu mieux que les folies incohérentes de

sire, mon père n'est plus qu'un *vieux bouquin relié en veau et doré sur tranche.* — Le duc de Fronsac, marié, le 25 février 1764, à Adélaïde-Gabrielle de Hautefort, devint père du duc de Richelieu (ministre sous Louis XVIII) le 25 septembre 1766. (Clog.)

[1] * Saint-Évremont dit, dans une de ses lettres au comte Philibert de Gramont, mort au commencement de 1707 : Jusqu'ici vous avez été *mon héros*, et moi votre philosophe... (Clog.)

La Mettrie. Au reste, il demande s'il peut revenir en France, s'il peut y passer une année sans être recherché. Il prétend que quand on y a passé une année, on peut y rester toute sa vie. Je vous supplie, monseigneur, de vouloir bien me mander si *le vin de Hongrie se gâte sur mer;* s'il ne se gâte pas, La Mettrie partira; s'il se gâte, La Mettrie restera. Il ne vous en coûtera qu'un mot pour décider de sa fortune.

Pardon de ce volume dont je vous ennuie; que ne puis-je vous ennuyer tête à tête, et vous dire combien je vous suis attaché!

LETTRE MDLXIII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Berlin, ce 1er septembre.

Ne m'écrivez jamais, mon divin ange, une lettre aussi cruelle que celle du 20 d'auguste. Vous me rendriez malade de chagrin, vous feriez mon malheur pour ma vie. Je vous écrivis, je vous rendis compte à-peu-près de tout, dans le temps que j'écrivis à ma nièce; mais, dans le tumulte de tant de fêtes, dans un déplacement continuel, il arrive trop aisément qu'on vient vous enlever au milieu d'une lettre commencée et prête à cacheter; on remet à la poste suivante, et il n'y a ici que deux

postes par semaine; souvent même les lettres d'une poste attendent à Wesel celles de l'autre, afin de faire un paquet plus fort. Ainsi il ne faut pas s'étonner de recevoir des nouvelles tantôt de dix, tantôt de vingt jours. Vous devez à présent être au fait; vous devez savoir tout ce que j'ai mandé à ma nièce pour vous, comme vous aurez eu la bonté de lui communiquer ce que je vous ai écrit pour elle. Vous m'accusez de faiblesse; comptez qu'il a fallu une étrange force pour me résoudre à achever mes jours loin de vous, et que j'ai été plus long-temps que vous ne pensez à me déterminer. Il n'y a pas d'apparence qu'après la lettre du roi de Prusse, que vous avez vue, je puisse jamais me repentir de m'être attaché à lui; mais certainement je me repentirai toute ma vie de m'être arraché à vous et à vos amis. Il est vrai que je n'aurai pas beaucoup d'autres regrets à dévorer. L'égarement et le goût détestable où le public semble plongé aujourd'hui ne doivent pas avoir pour moi de grands charmes. Vous savez d'ailleurs tout ce que j'ai essuyé. Je trouve un port après trente ans d'orages. Je trouve la protection d'un roi, la conversation d'un philosophe, les agréments d'un homme aimable, tout cela réuni dans un homme qui veut, depuis seize ans, me consoler de mes malheurs, et me mettre à l'abri de mes ennemis. Tout est à craindre pour moi dans Paris, tant que

je vivrai, malgré les protections que j'y ai, malgré mes places et la bonté même du roi. Ici je suis sûr d'un sort à jamais tranquille. Si l'on peut répondre de quelque chose, c'est du caractère du roi de Prusse. J'avais été autrefois fort fâché contre lui, au sujet d'un officier français[1], condamné cruellement par son père, et dont j'avais demandé la grace. Je ne savais pas que cette grace avait été accordée. Le roi de Prusse fait de très belles actions sans en avertir son monde. Il vient d'envoyer cinquante mille francs, dans une petite cassette fort jolie, à une vieille dame[2] de la cour que son père avait condamnée à l'amende autrefois d'une manière tout-à-fait turque. On reparla, il y a quelque temps, de cette ancienne injustice despotique du feu roi; il ne voulut ni flétrir la mémoire de son père ni laisser subsister le tort. Il choisit exprès une terre de cette dame, pour y donner ce beau spectacle d'un combat de dix mille hommes, espèce de spectacle digne du vainqueur de l'Autriche; il prétendit que, pendant la pièce, on avait coupé une haie dans la terre de la dame en question. On ne lui avait pas abattu une branche; mais il s'obstina à dire qu'il y avait eu du dégât, et en-

[1] * C'était un gentilhomme franc-comtois, appelé Courtils, auquel Frédéric-Guillaume Ier avait fait couper le nez et les oreilles. (Clog.)

[2] * La baronne de Kniphausen, citée dans les *Mémoires* de Voltaire. (Clog.)

voya les cinquante mille francs pour le réparer. Mon cher et respectable ami, comment sont donc faits les grands hommes, si celui-là n'en est pas un? Je ne vous en regrette pas moins, je ne suis pas moins affligé; je ne viendrai en France que pour vous y voir. Mon cœur ne donnera jamais la préférence au roi de Prusse, et, si je suis obligé de vivre davantage auprès de lui, vous serez toujours les premiers dans mon souvenir. Il part pour la Silésie; je resterai chez lui, pendant son absence, pour quelques arrangements littéraires. Je ne sais plus quand je contenterai ma fantaisie de voir Venise, Herculanum, Saint-Pierre, et le pape; mais, si je vais voir ces raretés, ce sera en postillon; rien n'est meilleur pour la santé. Je vous jure que vous accourcirez mon voyage. Écrivez-moi, je vous en prie, à Berlin, jusqu'à ce que je vous informe de mon départ. Je vous ai déja mandé que je n'avais ici ni *Zulime* ni *Adélaïde*, mais j'ai *Aurélie*. Le roi de Prusse est de votre avis; il trouve que *Rome sauvée* est ce que j'ai fait de plus fort. Ce serait une raison pour faire tomber à Paris cette pièce, et pour faire dire à la cour que cela n'approche pas de la belle pièce de *Catilina*, imprimée au Louvre. Mille tendres respects à madame d'Argental, à votre famille, à vos amis. Soit que je voie Rome ou non, je vous embrasserai sûrement, cet hiver, avant de repartir pour Berlin.

Donnez-moi, je vous en conjure, des nouvelles de madame d'Argental. Adieu, encore une fois; quand je vous parlerai, vous me direz que j'ai raison.

A propos, vous me reprochez de faire avec joie des portraits flatteurs à ma nièce; voudriez-vous que je la dégoûtasse, et que je me privasse de la consolation de vivre à Berlin avec elle, et d'y parler de vous? voudriez-vous que je fusse insensible aux fêtes de Lucullus et aux vertus de Marc-Aurèle?

LETTRE MDLXIV.

A M. FORMEI[1].

Le 9 septembre.

Ma mauvaise santé, monsieur, et encore plus celle de madame la margrave de Bareuth, m'ont

[1]* J. H. Samuel Formei, né à Berlin le 31 mai 1711, d'une famille de réfugiés français. Admis à l'Académie des sciences et belles-lettres de sa ville natale dès le mois de janvier 1744, il ne tarda pas à en devenir secrétaire-perpétuel, et il en était doyen quand il mourut, le 8 mars 1797. Formei concourut à la rédaction d'un grand nombre d'ouvrages périodiques, sans compter les ouvrages d'un autre genre qui lui appartiennent en propre. Son style était pesant et diffus, et l'on prétend que Voltaire l'a parfaitement imité dans la *Lettre* qui fait partie des *Facéties*. — Les lettres qui se trouvent, dans la *Correspondance*, à l'adresse de ce littérateur, entre celle qui est ci-dessus et celle du 21 mars 1752, sont inédites. (Clog.)

empêché de venir vous voir. Voilà tout ce que j'ai de mes guenilles imprimées. Je n'ai jamais fait d'édition complète. Je voudrais que toutes celles qu'on s'est avisé de faire fussent dans le feu. On est inondé de livres ; j'ai honte des miens.

Je m'occupe à présent, comme je peux, à corriger l'édition de Dresde. Plus on avance en âge, plus on connaît ses fautes.

Votre très humble... VOLTAIRE.

LETTRE MDLXV.

A MADAME DENIS.

Berlin, le 12 septembre.

Qui donc peut vous dire que Berlin est ce qu'était Paris du temps de Hugues Capet? Je vous prie seulement, ma chère enfant, d'aller voir votre ancienne paroisse, l'église de Saint-Barthélemi, où vous n'avez, je crois, jamais été. C'était là le palais de ce Hugues. Le portail subsiste encore dans toute sa barbarie. Venez, après cela, voir la salle d'opéra de Berlin.

Je voudrais que vous eussiez été au carrousel dont je vous ai déja dit un petit mot ; remarquez en passant qu'on ne donne plus de carrousels à présent ailleurs qu'ici. Si vous aviez vu le prince royal de Prusse, avec sa mine noble et douce, ha-

billé en consul romain, couper des têtes de Maures, et enfiler des bagues, vous l'auriez pris pour le jeune Scipion. Il est sûr que les peintres qui s'avisent de peindre la continence de Scipion ne le prendront pas pour modèle; vous l'auriez peut-être prié de vous faire violence, si vous l'aviez vu dans ce bel équipage. Nous avons eu deux fois ce carrousel, une aux flambeaux, et l'autre en plein jour; ensuite nous avons joué *Rome sauvée* sur un petit théâtre assez joli que j'ai fait construire dans l'anti-chambre de la princesse Amélie. Moi, qui vous parle, j'ai joué Cicéron. J'aurais bien voulu que le marquis d'Adhémar eût été là en César et que M. de Thibouville eût joué son rôle de Catilina; mais on ne peut pas avoir tout.

Nous avons eu l'opéra d'*Iphigénie en Aulide*. Quinault n'a plus à se plaindre [1]; Racine a été encore plus maltraité que lui. Je vous avouerai si vous voulez, que les vers des opéra qu'on donne ici sont dignes du temps de Hugues Capet; mais, en vérité, Berlin est un petit Paris. Il y a de la médisance, de la tracasserie, des jalousies de femmes, des jalousies d'auteurs, et jusqu'à des brochures. J'attends avec impatience ce que vous et Versailles vous déciderez sur ma destinée, et ce que vous direz de la lettre [2] du roi de Prusse.

[1] * Allusion à l'opéra de *Phaéton* refait par Villati. (CLOG.)

[2] * Du 23 auguste 1750. (CLOG.)

J'ai écrit à notre cher d'Argental. J'ai dit à Algarotti que nous avions lu ensemble, à Paris, son *Congresso di Citera ;* il en est flatté. Vous savez que les Italiens ont été les premiers maîtres en amour, quand ils ont fait revivre les beaux-arts; mais nous le leur avons bien rendu. Adieu; je n'ai pas un moment, et je vous embrasse en courant.

LETTRE MDLXVI.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Berlin, ce 14 septembre.

Vous devez, mon cher et respectable ami, avoir reçu plusieurs lettres de moi, et madame Denis dit vous en avoir rendu une; elle doit vous avoir dit que je vous sacrifie le pape; mais pour le roi de Prusse, cela est impossible. Je n'irai point en Italie, cet automne, comme je l'avais projeté. Je viendrai vous voir au mois de novembre; j'aurai la consolation de passer l'hiver avec vous, et je reverrai souvent ma patrie, parceque vous y demeurez. J'ai remis mon voyage d'Italie à un an, et je vous embrasserai, par conséquent, dans un an. Ces points de vue-là sont bien agréables, et les voyages sont charmants quand on vous retrouve au bout. L'Italie et le roi de Prusse sont chez moi deux vieilles passions qu'il faut satisfaire; mais je

ne peux traiter Frédéric-le-Grand comme le Saint-Père; je ne peux le voir en passant. Je vous répète encore que vous approuverez mes raisons; oui, vous me plaindrez de m'être séparé de vous, et vous ne pourrez me condamner. Je ne sais comment vont les tracasseries de Le Kain. Pour nous, nous jouons ici *Rome sauvée* sans tracasserie; je gronde comme je fesais à Paris, et tout va bien. Nous avons déja fait trois répétitions; j'essaierai le rôle d'Aurélie, et au mois de novembre vous en jugerez. Je retrouverai mon petit théâtre; nous tâcherons d'amuser madame d'Argental. Tout ce tracas-là fait du bien à la santé. Voyager et jouer la comédie vaut presque les pilules de Stahl. Qu'est-ce que trois ou quatre cents lieues? bagatelles. Voyez les Romains, ces anciens maîtres de nous autres barbares, ils couraient de Rome en Afrique, au fond des Gaules, dans l'Asie; c'était une promenade. Nous nous effrayons d'aller à dix lieues. Les Parisiens sont de francs sibarites. Vive le roi de Prusse, il va à Kœnigsberg comme vous allez à Neuilli; mais, mes anges, de tous ces voyages, les plus gais seront ceux que je ferai pour vous. Messieurs de Neuilli, je suis à vous pour la vie. Mandez-moi donc des nouvelles de la santé de madame d'Argental.

Adieu, adieu; aimez-moi toujours, je vous en prie.

LETTRE MDLXVII.

A M. LE DUC D'UZÈS [1].

A Berlin, le 14 septembre [2].

Je dois à votre goût pour la littérature, monsieur le duc, la lettre dont vous m'honorez; ce goût augmente encore ma sensibilité, et c'est pour moi un nouveau sujet de remerciements. Vous ne pouvez assurément mieux faire, dans le loisir que votre gloire, vos blessures et la paix vous ont donné, que de cultiver un esprit aussi solide que le vôtre. Il n'y a que du vide dans toutes les choses de ce monde; mais il y en a moins dans l'étude qu'ailleurs : elle est une grande ressource dans tous les temps, et nourrit l'ame jusqu'au dernier moment. Je suis auprès d'un grand roi qui, tout roi qu'il est, s'ennuierait s'il ne pensait pas comme vous; et je ne me suis rendu auprès de lui, après seize ans d'attachement, que parcequ'il joint à toutes ses

[1] * Charles-Emmanuel de Crussol, duc d'Uzès, né le 11 janvier 1707. Nommé brigadier des armées du roi, en 1734, après avoir été blessé à la bataille de Parme de deux coups de feu, dont l'un lui creva l'œil droit, et l'autre lui cassa l'épaule gauche, il fut reçu duc et pair au commencement de 1740, et mourut le 3 février 1762. (Clog.)

[2] * Cette lettre, imprimée avec celles de 1751, dans l'édition de Kehl, est de 1750. (Clog.)

grandes qualités celle d'aimer passionnément les arts. J'ai résisté à la tentation de vivre auprès de lui tant qu'a vécu madame du Châtelet, dont je vois avec consolation que vous n'avez pas perdu la mémoire. Je crois que madame la duchesse de La Vallière[1], votre sœur, et madame de Luxembourg[2], m'ont un peu abandonné depuis ma désertion; mais je leur serai toujours fidélement dévoué. Je ne suis guère à portée, à la cour du roi de Prusse, de lire des thèmes que des écoliers composent pour des prix de l'Académie de Dijon; mais, sur l'exposé que vous me faites, je suis bien de votre avis; il me paraît même très indécent qu'une Académie ait paru douter si les belles-lettres ont *épuré les mœurs*[3].

Messieurs de Dijon voudraient-ils qu'on les crût de malhonnêtes gens? Des gens de lettres ont quelquefois abusé de leurs talents; mais de quoi n'abuse-t-on pas! J'aimerais autant qu'on dît qu'il ne faut pas manger, parcequ'on peut se donner des

[1]* Anne-Julie de Crussol d'Uzès, mariée, le 19 février 1732, au duc de La Vallière, l'un des correspondants de Voltaire. (Clog.)

[2]* Magdelène-Angélique de Neuville-Villeroi, mariée, en 1750, au maréchal de Luxembourg. (Clog.)

[3]* L'Académie de Dijon avait proposé, en 1749, pour le prix de l'année suivante, la fameuse question : *Si le rétablissement des Sciences et des Arts a contribué à épurer les mœurs ;* question résolue négativement par J. J. Rousseau, auquel fut décerné le prix en 1750. (Clog.)

indigestions. Irai-je dire à ces Dijonais que toutes les Académies sont ridicules, parcequ'ils ont donné un sujet qui a l'air de l'être. Tout cela n'est autre chose qu'une méprise et qu'une fausse conclusion du particulier au général.

Je ne connais pas non plus les petites brochures contre M. de Montesquieu[1]. J'aurais souhaité que son livre eût été aussi méthodique et aussi vrai qu'il est plein d'esprit et de grandes maximes; mais, tel qu'il est, il m'a paru utile. L'auteur pense toujours, et fait penser; *c'est un roide jouteur,* comme dit Montaigne; ses imaginations élancent les miennes. Madame du Deffand a eu raison d'appeler son livre *de l'Esprit sur les Lois;* on ne peut mieux, ce me semble, le définir. Il faut avouer que peu de personnes ont autant d'esprit que lui, et sa noble hardiesse doit plaire à tous ceux qui pensent librement. On dit qu'il n'a été attaqué que par les esclaves des préjugés; c'est un des mérites de notre siècle que ces esclaves ne soient pas dangereux. Ces misérables voudraient que le reste du monde fût garrotté des mêmes chaînes qu'eux.

Vous ne paraissez pas fait pour partager ces chaînes avilissantes de l'esprit humain, et vous

[1] * Quelques semaines avant de quitter Paris pour se rendre à Berlin, Voltaire avait publié une brochure facétieuse dans laquelle il tournait les fanatiques ennemis de Montesquieu en ridicule. Voyez le *Remerciement sincère à un homme charitable* (*Facéties*). (Clog.)

pensez sur-tout *en magnanime pair de France.* Vous m'annoncez une correspondance qui me flatte beaucoup. J'espère être à Paris dans quelques mois, et y recevoir les marques de confiance dont vous m'honorerez. Je m'en rendrai digne par ma discrétion, et par la vérité avec laquelle je vous parlerai.

Je suis, avec beaucoup de respect, etc.

LETTRE MDLXVIII.

A MADAME DE FONTAINE.

A Berlin, le 23 septembre.

Quand vous vous y mettez, ma chère nièce, vous écrivez des lettres charmantes, et vous êtes, en vérité, une des plus aimables femmes qui soient au monde. Vous augmentez mes regrets, vous me faites sentir toute l'étendue de mes pertes. J'aurais joui avec vous d'une société délicieuse; mais enfin j'espère que malheur sera bon à quelque chose. Je pourrai être plus utile à votre frère[1] ici qu'à Paris. Peut-être qu'un roi hérétique protégera un prédicateur catholique. Tous chemins mènent à Rome; et, puisque *Mahomet* m'a si bien mis avec le pape, je ne désespère pas qu'un huguenot ne fasse du bien au prédicateur des carmélites.

[1] * L'abbé Mignot, alors âgé de vingt-six ans accomplis (Clog.)-

Quand je vous dis, mon aimable nièce, que tous chemins mènent à Rome, ce n'est pas qu'ils m'y mènent. J'avais la rage de voir cette Rome et ce bon pape[1] que nous avons; mais vous et votre sœur vous me rappelez en France; je vous sacrifie le Saint-Père. Je voudrais de même pouvoir vous faire le sacrifice du roi de Prusse; mais il n'y a pas moyen. Il est aussi aimable que vous; il est roi, mais c'est une passion de seize[2] ans; il m'a tourné la tête. J'ai eu l'insolence de penser que la nature m'avait fait pour lui. J'ai trouvé une conformité si singulière entre tous ses goûts et les miens, que j'ai oublié qu'il était souverain de la moitié de l'Allemagne, que l'autre tremblait à son nom; qu'il avait gagné cinq batailles; qu'il était le plus grand général de l'Europe, qu'il était entouré de grands diables de héros hauts de six pieds. Tout cela m'aurait fait fuir mille lieues; mais le philosophe m'a apprivoisé avec le monarque, et je n'ai vu en lui qu'un grand homme bon et sociable. Tout le monde me reproche qu'il a fait pour d'Arnaud des vers qui ne sont pas ce qu'il a fait de mieux; mais songez qu'à quatre cents lieues de Paris, il est bien difficile de savoir si un homme qu'on lui recommande a du mérite ou non; de plus, c'est toujours des vers; et, bien ou mal ap-

[1] * Benoît XIV (Lambertini). (Clog.)

[2] * De quatorze ans. (Clog.)

pliqués, ils prouvent que le vainqueur de l'Autriche aime les belles-lettres, que j'aime de tout mon cœur. D'ailleurs d'Arnaud est un bon diable qui, par-ci par-là, ne laisse pas de rencontrer de bonnes tirades. Il a du goût; il se forme; et, s'il arrive qu'il se déforme, il n'y a pas grand mal. En un mot, la petite méprise du roi de Prusse n'empêche pas qu'il ne soit le plus aimable et le plus singulier de tous les hommes.

Le climat n'est point si dur qu'on se l'imagine. Vous autre Parisiennes vous pensez que je suis en Laponie; sachez que nous avons eu un été aussi chaud que le vôtre, que nous avons mangé de bonnes pêches et de bons muscats; et que, pour trois ou quatre degrés du soleil de plus ou de moins, il ne faut pas traiter les gens du haut en bas.

Vous voyez jouer chez moi, à Paris[1], des *Mahomet;* mais moi je joue à Berlin des *Rome sauvée*, et je suis le plus enroué Cicéron que vous ayez vu. D'ailleurs, mon aimable enfant, digérons; voilà le grand point. Ma santé est à-peu-près comme elle était à Paris; et, quand j'ai la colique, j'envoie promener tous les rois de l'univers. J'ai renoncé à ces divins soupers, et je m'en trouve un peu mieux. J'ai une grande obligation au roi de

[1] * *Rue Traversière*, où madame Denis menait joyeuse vie aux dépens de son oncle. (Clog.)

Prusse; il m'a donné l'exemple de la sobriété. Quoi! ai-je dit, voilà un roi né gourmand qui se met à table sans manger, et qui y est de bonne compagnie, et moi je me donnerais des indigestions comme un sot!

Que je vous plains, vous qui êtes au lait, qui quittez votre ânesse pour Forges, qui mangez comme un moineau, et qui, avec cela, n'avez point de santé! Dédommagez-vous donc ailleurs. On dit qu'il y a d'autres plaisirs.

Adieu; mes compliments à tout le monde. J'espère, au mois de novembre, vous embrasser très tendrement. J'écris[1] à votre sœur; mais je veux que vous lui disiez que je l'aimerai toute ma vie, et même plus que mon nouveau maître.

LETTRE MDLXIX.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Berlin, ce 23 septembre.

Mon cher et respectable ami, vous m'écrivez des lettres qui percent l'ame et qui l'éclairent. Vous dites tout ce qu'un sage peut dire sur des rois; mais je maintiens mon roi une espèce de sage. Il n'est pas un d'Argental, mais, après vous,

[1] * Cette lettre est perdue. (Clog.)

il est ce que j'ai vu de plus aimable. Pourquoi donc, me dira-t-on, quittez-vous M. d'Argental pour lui? Ah! mon cher ami, ce n'est pas vous que je quitte, ce sont les petites cabales et les grandes haines, les calomnies, les injustices, tout ce qui persécute un homme de lettres dans sa patrie. Je la regrette sans doute, cette patrie, et je la reverrai bientôt. Vous me la ferez toujours aimer; et d'ailleurs je me regarderai toujours comme le sujet et comme le serviteur du roi. Si j'étais bon Français à Paris, à plus forte raison le suis-je dans les pays étrangers[1]. Comptez que j'ai bien prévenu vos conseils, et que jamais je n'ai mieux mérité votre amitié; mais je suis un peu comme *Chie-en-pot-la-Perruque.* Vous ne savez peut-être pas son histoire; c'était un homme qui quitta Paris parceque les petits garçons[2] couraient après lui; il alla à Lyon par la diligence; et, en descendant, il fut salué par une huée de polissons. Voilà à-peu-près mon cas. D'Arnaud fait ici des chansons pour les

[1] * Deux vers de De Belloi (*Siège de Calais*) expriment parfaitement l'idée de Voltaire:

> Ah! de ses fils absents la France est plus chérie;
> Plus je vis d'étrangers, plus j'aimai ma patrie.
>
> (CLOG.)

[2] * On lit dans les *Mémoires* de Bachaumont, à la date du 12 février 1778, que Voltaire, lorsqu'il revint à Paris, avec une *perruque* de laine, fut pris pour un *chie-en-lit* et hué par les petits enfants. Ce conte absurde est démenti par Wagnière. (CLOG.)

filles, et on imprime dans les feuilles : *Chanson de l'illustre Voltaire pour l'auguste princesse Amélie.* Un chambellan[1] de la princesse de Bareuth, bon catholique, ayant la fièvre et le transport au cerveau, croit demander un lavement, on lui apporte le viatique et l'extrême-onction; il prend le prêtre pour un apothicaire, tourne le cul; et de rire. Une façon de secrétaire que j'ai amené avec moi, espèce de rimailleur, fait des vers sur cette aventure, et on imprime: *Vers de l'illustre Voltaire sur le cul d'un chambellan de Bareuth, et sur son extrême-onction.* Ainsi je porte glorieusement les péchés de d'Arnaud et de Tinois; mais malheureusement j'ai peur que les mauvais vers de Tinois, portés par la beauté du sujet, ne parviennent à Paris, et ne causent du scandale. J'ai grondé vivement le poëte; et je vous prie, si cette sottise parvient dans le pays natal de ces fadaises, de détruire la calomnie; car, quoique les vers aient l'air à-peu-près d'être faits par un laquais, il y a d'honnêtes gens qui pourraient bien me les imputer, et cela n'est pas juste. Il faut que chacun jouisse de son bien. Franchement il y aurait de la cruauté à m'imputer des vers scandaleux, à moi qui suis, à mon corps défendant, un exemple de sagesse dans ce pays-ci. Protestez donc, je vous en prie,

[1] * Le marquis de Montperni. (Clog.)

dans le grand livre de madame Doublet, contre les impertinents qui m'attribueraient ces impertinences. Je vous écris un peu moins sérieusement qu'à mon ordinaire; c'est que je suis plus gai. Je vous reverrai bientôt, et je compte passer ma vie entre Frédéric, le modèle des rois, et vous, le modèle des hommes. On est à Paris en trois semaines, et on travaille chemin fesant; on ne perd point son temps. Qu'est-ce que trois semaines dans une année? Rien n'est plus sain que d'aller. Vous m'allez dire que c'est une chimère; non, croyez tout d'un homme qui vous a sacrifié le pape.

Nous jouâmes avant-hier *Rome sauvée;* le roi était encore en Silésie. Nous avions une compagnie choisie; nous jouâmes pour nous réjouir. Il y a ici un ambassadeur anglais qui sait par cœur les *Catilinaires.* Ce n'est pas milord Tyrconnell, c'est l'envoyé[1] d'Angleterre. Il m'a fait de très beaux vers anglais sur *Rome sauvée;* il dit que c'est mon meilleur ouvrage. C'est une vraie pièce pour des ministres; madame la chancelière[2] en est fort contente. Nos d'Aguesseaux aiment ici la comédie en réformant les lois. Adieu; je suis un bavard; je vous aime de tout mon cœur.

[1]* Charles Hanbury Williams, né en 1709, mort le 2 novembre 1759. Ses *OEuvres en vers et en prose* ont paru, à Londres, en 1822, 3 vol. in-8°. (Clog.)

[2]* Madame de Coccéji. (Clog.)

LETTRE MDLXX.

A M. FORMEI.

A Potsdam, le 3 octobre.

Monsieur, Dieu vous bénira, puisque, étant philosophe, vous faites des vers. Je voudrais bien, moi qui ai fait trop de vers, être aussi philosophe. Mais, depuis quelque temps, je mets toute ma philosophie à croire que deux et deux font quatre, et que les trois angles d'un triangle sont égaux à deux droits. Je doute de tout ce qui n'est pas de cette évidence, et je le répète sans cesse : *Vanitas vanitatum, et* metaphysica *vanitas*[1]. Si quelqu'un est capable de m'éclairer dans ces abymes, c'est vous.

Je vous remercie de votre livre ; il me paraît que vous défendez votre cause avec une grande sagacité, mais ce n'est pas à moi de la juger.

Je me borne à tâcher de mériter les marques d'amitié que vous me donnez, et à vous assurer de la sensibilité avec laquelle je suis, etc...

VOLTAIRE.

[1] * Ecclésiaste, chap. 1, v. 2. — Voyez le tome II de *Physique*. (CLOG.)

LETTRE MDLXXI.

A FRÉDÉRIC II, ROI DE PRUSSE.

Dans votre Parnasse de Pharasmane, ce 8 octobre.

Vous êtes *roi sévère, et citoyen humain;*
Vous l'avez dit; la chose est véritable.
Comme roi, je vous sers; vous m'admettez à table
En qualité de citoyen;
Et comme un être fort humain,
Vous excusez un misérable
Qui ne put assister à ce souper divin,
Par la raison qu'il souffrait comme un diable.

Daignez, grand homme, daignez, sire, me pardonner. Je ne vous dirai pas: Plaignez-moi, car je ne souffre pas plus ici qu'ailleurs, et j'y suis beaucoup plus heureux. On est heureux par l'enthousiasme, et vous savez si vous m'en inspirez. Vous, sire, et le travail, voilà tout ce qu'il faut à un être pensant. Continuez à faire de beaux vers, mais ne mettez jamais la tragédie de *Sémiramis* en opéra italien, quand même madame la margrave vous en prierait; c'est un ouvrage diabolique.

Quelque jour vous ferez *Conradin* en trois actes, et nous la jouerons.

Je me prosterne devant votre sceptre, votre lyre, votre plume, votre épée, votre imagination, votre justesse d'esprit, et votre universalité.

LETTRE MDLXXII[1].

A MADAME DENIS.

A Potsdam, le 13 octobre.

Nous voilà dans la retraite de Potsdam; le tumulte des fêtes est passé, mon ame en est plus à son aise. Je ne suis pas fâché de me trouver auprès d'un roi qui n'a ni cour ni conseil. Il est vrai que Potsdam est habité par des moustaches et des bonnets de grenadier; mais, Dieu merci, je ne les vois point. Je travaille paisiblement dans mon appartement, au son du tambour. Je me suis retranché les dîners du roi; il y a trop de généraux et de princes. Je ne pouvais m'accoutumer à être toujours vis-à-vis d'un roi en cérémonie, et à parler en public. Je soupe avec lui en plus petite compagnie. Le souper est plus court, plus gai et plus sain. Je mourrais au bout de trois mois, de chagrin et d'indigestion, s'il fallait dîner tous les jours avec un roi en public.

On m'a cédé[2], ma chère enfant, en bonne forme, au roi de Prusse. Mon mariage est donc fait; sera-

[1] * L'édition de Kehl, immédiatement avant cette lettre, en contient une à l'adresse de Devaux, lecteur de Stanislas; mais elle est du 7 octobre 1752, et non de 1750. (Clog.)

[2] * Louis XV accorda à Voltaire la permission de rester auprès de Frédéric, mais il en fut très piqué. (Clog.)

t-il heureux? Je n'en sais rien. Je n'ai pas pu m'empêcher de dire *oui*. Il fallait bien finir par ce mariage, après des coquetteries de tant d'années. Le cœur m'a palpité à l'autel. Je compte venir, cet hiver prochain, vous rendre compte de tout, et peut-être vous enlever. Il n'est plus question de mon voyage d'Italie; je vous ai sacrifié sans remords le Saint-Père et la ville souterraine; j'aurais dû peut-être vous sacrifier Potsdam. Qui m'aurait dit, il y a sept ou huit mois, quand j'arrangeais ma maison avec vous, à Paris, que je m'établirais à trois cents lieues, dans la maison d'un autre? et cet autre est un maître! Il m'a bien juré que je ne m'en repentirais pas; il vous a comprise, ma chère enfant, dans une espèce de contrat qu'il a signé avec moi, et que je vous enverrai; mais viendrez-vous gagner votre douaire de quatre mille livres?

J'ai bien peur que vous ne fassiez comme madame de Rothembourg, qui a toujours préféré les opéra de Paris à ceux de Berlin. O destinée! comme vous arrangez les événements, et comme vous gouvernez les pauvres humains!

Il est plaisant que les mêmes gens de lettres de Paris qui auraient voulu m'*exterminer*, il y a un an, crient actuellement contre mon éloignement, et l'appellent désertion [1]. Il semble qu'on soit fâché

[1] * On prétendait que Voltaire, cessant d'être *Français*, s'était fait *Prussien*. (CLOG.)

d'avoir perdu sa victime. J'ai très mal fait de vous quitter, mon cœur me le dit tous les jours plus que vous ne pensez; mais j'ai très bien fait de m'éloigner de ces messieurs-là.

Je vous embrasse avec tendresse et avec douleur.

LETTRE MDLXXIII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Potsdam, le 15 octobre.

Mon cher ange, il faut que je fasse ici une petite réflexion. Vous me battez en ruine sur trois cents lieues, et je vous ai vu sur le point d'en faire deux mille[1]; et assurément vous n'auriez pas trouvé, au bout de vos deux mille, ce que je trouve au bout de mes trois cents. Vous ne seriez pas revenu sur une de mes lettres comme je reviens sur les vôtres; vous n'auriez pas voyagé de l'autre Monde à Paris, comme je voyagerai pour vous. Croyez, mes anges, qu'il me sera plus aisé de venir vous voir, qu'il ne me l'a été de me transplanter. Je me tiens en haleine pour vous. Je viens de jouer *la Mort de César*. Nous avons déterré un très bon acteur dans le prince Henri, l'un des frères du roi. Nous bâtissons ici des théâtres aussi aisément que

[1]* D'Argental, en 1738, avait été sur le point de faire le voyage de Saint-Domingue. (Clog.)

leur frère aîné gagne des batailles et fait des vers. *Chie-en-pot-la-Perruque* est ici plus content, plus fêté, plus accueilli, plus honoré, plus caressé qu'il ne le mérite :

« Excepto quòd non simul esses, cætera lætus. »
Hor., lib. I, ep. x, v. 50.

Il vous apportera bientôt des gouttes d'Hoffman, des pilules de Stahl. Si mon voyage contribuait à la santé de madame d'Argental et de vos amis, ne serais-je pas le plus heureux des hommes? L'aventure de Le Kain et des évêques ne contribue pas peu à me faire aimer la France. Je vous réponds que le roi mon maître approuve infiniment le roi mon maître. On ne sait guère dans mon nouveau pays ce que c'est que des évêques; mais on y est charmé d'apprendre que, dans mon ancien pays, on met à la raison des personnes assez sacrées[1] pour croire ne devoir rien à l'état dont elles ont tout reçu, et mon ancienne cour sait combien elle est approuvée de ma nouvelle cour. Je ne sais pas,

[1]* Voyez ce que dit Voltaire des *querelles* excitées en France par le fanatisme jésuitique, de 1750 à 1762, et des *convulsions*, dans les chapitres XXXVI du *Siècle de Louis XV*, et LXV de l'*Histoire du parlement*. Voyez aussi, tome I de *Politique et Législation*, quelques écrits composés vers la même époque contre l'ambition et la cupidité du clergé. Ce fut en 1750 qu'eut lieu la grande affaire des immunités, et que l'abbé Chauvelin commença à montrer le courage qu'il devait déployer dans toute sa force en 1761. (Clog.)

mon cher et respectable ami, d'où peut venir le bruit qui s'est répandu qu'il était entré un peu de dépit dans ma transmigration. Il s'en faut bien que j'y aie donné le moindre sujet; le contraire respire dans toutes les lettres que j'ai écrites à ceux qui pouvaient en abuser.

J'ai cru avoir des raisons bien fortes de me transplanter. Je méné d'ailleurs ici une vie solitaire et occupée qui convient à-la-fois à ma santé et à mes études. De mon cabinet je n'ai que trois pas à faire pour souper avec un homme plein d'esprit, de graces, d'imagination, qui est le lien de la société, et qui n'a d'autre malheur que d'être un très grand et très puissant roi. Je goûte le plaisir de lui être utile dans ses études, et j'en prends de nouvelles forces pour diriger les miennes. J'apprends, en le corrigeant, à me corriger moi-même. Il semble que la nature l'ait fait exprès pour moi; enfin toutes mes heures sont délicieuses. Je n'ai pas trouvé ici le moindre bout d'épine dans mes roses. Eh bien! mon cher ami, avec tout cela je ne suis point heureux, et je ne le serai point; non, je ne le serai point, et vous en êtes cause. J'ai bien encore un autre chagrin, mais ce sera pour notre entrevue; le bonheur de vous revoir l'adoucira. Si je vous en parlais à présent, je m'attristerais sans consolation. Je ne veux vous montrer mes blessures que quand vous y verserez du baume.

Préparez-vous à voir encore *Rome sauvée* sur notre petit théâtre du grenier[1]; je me soucie fort peu de celui du faubourg Saint-Germain. Adieu, vous qui me tenez lieu de public, vous que j'aimerai tendrement toute ma vie. Adieu, vous que je n'ai pu quitter que pour Frédéric-le-Grand. Mille tendres respects au bois de Boulogne[2].

LETTRE MDLXXIV.

DU PRINCE LOUIS DE WURTEMBERG[3].

Stuttgard, ce 17 octobre.

J'ai reçu, monsieur, la lettre dont il vous a plu m'honorer. J'y vois avec plaisir les raisons qui vous ont engagé à vous établir à la cour de Berlin; elles sont dignes de vous, et d'un sage qui cherche son pareil; vous le trouverez sur le trône. Il est à même de répandre sa vertu sur un peuple innombrable, et toutes ses actions tendent à ce but élevé. Quel bonheur pour vous de pouvoir l'admirer, et de voir de plus près les rayons divins qui partent de son génie! La Divinité a vengé la nature, en nous rendant un Marc-Aurèle.

Il est temps actuellement de plaider ma cause. Vous dites, monsieur, que je me suis expatrié, et vous ne voulez

[1]* Dans la maison de la *rue Traversière*. Quant à la Comédie française, elle était presque en face du café *Procope*, qui n'a pas changé de local. (Clog.)

[2]* D'Argental y avait une habitation près du pont de Neuilli.

[3]* La lettre MDXLVI est du même prince. Celle de Voltaire, citée au commencement de celle-ci, est perdue. (Clog.)

point entrevoir les raisons qui m'invitent à servir en France. J'imagine que j'y suis plus à même de rendre des services importants à ma patrie, que dans son sein même. Voilà, monsieur, ce qui m'y a engagé. Trouvez-vous encore que je lui sois rebelle, et oserez-vous encore me désapprouver? Le but de tout homme de bien doit être le bonheur de ses concitoyens. Je puis vous assurer que ce sont là mes vues, et que jamais je ne m'en écarterai. Vous me dites encore que le séjour de Paris est plus fait pour moi que pour vous. Les plaisirs brillants qu'on y rencontre ne me tentent nullement. J'en cherche de plus solides, et celui d'oser et de pouvoir me respecter est le seul que j'envie. Les fêtes agréables dont Paris est surchargé me paraissent insipides et maussades. J'y trouve un vide affreux, indigne de tout homme qui pense. J'envisage Paris d'un côté tout opposé; c'est un théâtre immense. Les acteurs qui le montent ne sont pas tous égaux; mais la représentation, la plupart du temps, en est fort comique. Le rôle que j'y veux remplir est difficile, mais il est convenable. Voilà mes plaisirs, monsieur; le dîner que vous me proposez n'est point de refus; au contraire il me flatte infiniment. J'ai une grace à vous demander, et je suis persuadé d'avance que vous ne me l'accorderez pas; j'en conçois l'impossibilité; mais on me force à vous en parler. C'est la duchesse régnante[1], ma belle-sœur, qui est très sensible à votre souvenir, qui desirerait lire votre *Rome sauvée*, et vous fait sommer de la lui envoyer. C'est vous embarrasser cruellement. Il ne fait pas bon vous ennuyer plus long-temps; je finis donc en vous assurant de toute l'amitié et de tout l'attachement possibles,

[1] * Élisabeth-Frédérique-Sophie, fille unique du margrave de Brandebourg-Bareuth, et de Wilhelmine, sœur du roi de Prusse. Née le 1er septembre 1732, elle avait épousé, en 1748, Charles-Eugène, duc de Wurtemberg, qui régna de 1737 à 1793. (Clog.)

avec lesquels je suis, monsieur, votre très humble et très obéissant serviteur, Louis, prince de Wurtemberg.

LETTRE MDLXXV.

AU MARQUIS DE THIBOUVILLE.

A Potsdam, ce 24 octobre.

Non seulement je suis un transfuge, mon cher *Catilina,* mais j'ai encore tout l'air d'être un paresseux. Je m'excuserai d'abord sur ma paresse, en vous disant que j'ai travaillé à *Rome sauvée,* que je me suis avisé de faire un opéra italien de la tragédie de *Sémiramis,* que j'ai corrigé presque tous mes ouvrages, et tout cela sans compter le temps perdu à apprendre le peu d'allemand qu'il faut pour n'être pas à *quia* en voyage, chose assez difficile à mon âge. Vous trouverez fort ridicule, et moi aussi, qu'à cinquante-six ans l'auteur de *la Henriade* s'avise de vouloir parler allemand [1] à des servantes de cabaret; mais vous me faites des reproches un peu plus vifs que je ne mérite assurément pas. Ma transmigration a coûté beaucoup à mon cœur. Mais elle a des motifs si raisonnables,

[1] * L'auteur de *la Henriade,* vers 1751 ou 1752, écrivit quelques lettres en allemand; le baron Charles d'Arnim, chambellan au service du roi de Prusse d'aujourd'hui, m'a dit, en 1825, avoir vu une de ces lettres. (Clog.)

si légitimes, et, j'ose le dire, si respectables, qu'en me plaignant de n'être plus en France, personne ne peut m'en blâmer. J'espère avoir le bonheur de vous embrasser vers la fin de novembre. *Catilina* et *le Duc d'Alençon* se recommanderont à vos bonnes graces, dans mon grenier, et les nouveaux rôles de *Rome sauvée* arriveront à ma nièce dans peu de temps; je n'attends qu'une occasion pour les lui faire parvenir. Comment puis-je mieux mériter ma grace auprès de vous que par deux tragédies et un théâtre? Nous étions faits pour courir les champs ensemble, comme les anciens troubadours. Je bâtis un théâtre, je fais jouer la comédie par-tout où je me trouve, à Berlin, à Potsdam. C'est une chose plaisante d'avoir trouvé un prince[1] et une princesse de Prusse, tous deux de la taille de mademoiselle Gaussin, déclamant sans aucun accent et avec beaucoup de grace. Mademoiselle Gaussin est, à la vérité, supérieure à la princesse; mais celle-ci a de grands yeux bleus qui ne laissent pas d'avoir leur mérite. Je me trouve ici en France. On ne parle que notre langue. L'allemand est pour les soldats et pour les chevaux; il n'est nécessaire que pour la route. En qualité de bon patriote je suis un peu flatté de voir ce petit hommage qu'on rend à notre patrie, à trois

[1] * Le prince Henri et la princesse Amélie (Clog.)

cents lieues de Paris. Je trouve des gens élevés à Kœnigsberg qui savent mes vers par cœur, qui ne sont point jaloux, qui ne cherchent point à me faire des niches.

A l'égard de la vie que je mène auprès du roi, je ne vous en ferai point le détail; c'est le paradis des philosophes; cela est au-dessus de toute expression. C'est César, c'est Marc-Aurèle, c'est Julien, c'est quelquefois l'abbé de Chaulieu [1], avec qui on soupe; c'est le charme de la retraite, c'est la liberté de la campagne, avec tous les petits agréments de la vie qu'un seigneur de château, qui est roi, peut procurer à ses très humbles convives. Pardonnez-moi donc, mon cher *Catilina*, et croyez que quand je vous aurai parlé, vous me pardonnerez bien davantage. Dites à *César* [2] les choses les plus tendres. Gardez avec *César* un secret inviolable; cela est de conséquence. Bonsoir; je vous embrasse tendrement.

[1] * Et quelquefois même l'abbé Cottin. (Clog.)

[2] * Probablement Le Kain. Voyez la lettre du 1er auguste 1750 à Thibouville. (Clog.)

LETTRE MDLXXVI.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Potsdam, le 27 octobre.

Mon *historiographerie* est donnée[1], mes anges; madame de Pompadour, qui me l'écrit, me mande en même temps que le roi a la bonté de me conserver une ancienne pension de deux mille livres. Je n'ai que des graces à rendre. Le bien que je dis de ma patrie en sera moins suspect; n'étant plus historiographe, je n'en serai que meilleur historien. Les éloges que le chambellan du roi de Prusse donnera au roi de France ne seront que la voix de la vérité. Mon cher et respectable ami, voici le temps où il ne faut plus faire que de la prose. Un vieux poëte, un vieil amant, un vieux chanteur, et un vieux cheval, ne valent rien. Il vous reviendra *Rome sauvée, Zulime, Adélaïde;* cela est bien honnête; et je viendrai prendre congé sur le théâtre de mon grenier. J'espère que madame d'Argental viendra nous entendre. Mes derniers travaux seront pour mes anges. Je voudrais déja être

[1] * A Duclos, nommé plus bas, et auquel est adressée la lettre MCCLXXXVI. Moncrif, auteur de l'*Histoire des chats*, ayant demandé cette place d'historiographe au comte d'Argenson, le ministre lui accorda celle d'*historiogriffe*. (CLOG.)

auprès de vous; je voudrais me consoler avec vous de mon bonheur. Pourquoi faut-il que je sois si heureux à Potsdam, quand vous êtes à Paris! Pourquoi tous les êtres pensants et bien pensants, les gens de goût, les bons cœurs, ne font-ils pas un petit peloton dans quelque coin de ce monde! Quand vous reverrai-je? il n'y a pas moyen de se mettre en route dans le terrain fangeux de l'Allemagne. On ne se tire point des boues dans ce temps-ci, sur-tout dans les abominables campagnes de la Westphalie; il faudra absolument attendre les gelées, alors on va comme le vent du Nord, et on n'a jamais froid; car on est tout fourré dans son carrosse, et on ne descend que dans des étuves. Il ne fait froid qu'en France, en hiver, parcequ'on y oublie, au mois de juin, qu'il y aura un mois de décembre.

Je ne vous oublierai jamais, mes anges, dans aucun mois de l'année, dans aucun lieu de la terre; mais, encore une fois et cent fois, je n'ai pu ni dû refuser les bontés du roi de Prusse. Je vois tous les jours des gens qui s'en vont au diable, pour de bien moins fortes raisons. Non seulement on les approuve, mais on les regarde comme des gens favorisés de la fortune. Or je vous jure qu'il n'y a aucune comparaison à faire de mon état à celui de tous ceux qui s'expatrient pour aller dire : *Le roi mon maître*. Comptez que j'ai toutes sortes de rai-

sons, et que je n'ai qu'un seul chagrin; je n'ai aussi qu'un seul desir. Tout cela sera tiré au clair au mois de décembre; et, s'il gelait plus tôt, je partirais plus tôt. Moi, qui redoutais tant le vent du Nord, je l'invoque à présent, comme les poëtes grecs invoquaient le zéphyr. Que faites-vous cependant? avez-vous reçu Le Kain? y a-t-il bien des tracasseries à la Comédie? applaudit-on toujours des sottises qui ont l'air de l'esprit? joue-t-on des opéra détestables? fait-on de mauvaises chansons? qui est-ce qui fait un plat discours à l'Académie, en succédant à Gilles le philosophe? Duclos n'est-il pas historiographe? mademoiselle Dumesnil boit-elle toujours pinte? en perd-elle sa santé et son talent? mademoiselle Gaussin croit-elle toujours être grande tragique? a-t-elle quelque notaire ou quelque prince? Adieu, adieu, mes anges; aimez-moi toujours un peu.

LETTRE MDLXXVII.

A MADAME DENIS.

A Potsdam, le 28 octobre.

Je ne sais pas pourquoi le roi me prive de la place d'historiographe de France, et qu'il daigne me conserver le brevet de son gentilhomme ordinaire; c'est précisément parceque je suis en pays

étranger que je suis plus propre à être historien ; j'aurais moins l'air de la flatterie; la liberté dont je jouis donnerait plus de poids à la vérité. Ma chère enfant, pour écrire l'histoire de son pays, il faut être hors de son pays.

Me voilà donc à présent à deux maîtres. Celui qui a dit qu'on ne peut servir deux maîtres à-la-fois avait assurément bien raison; aussi, pour ne point le contredire, je n'en sers aucun. Je vous jure que je m'enfuirais s'il me fallait remplir les fonctions de chambellan, comme dans les autres cours. Ma fonction est de ne rien faire. Je jouis de mon loisir. Je donne une heure par jour au roi de Prusse pour arrondir un peu ses ouvrages de prose et de vers; je suis son grammairien, et point son chambellan. Le reste du jour est à moi, et la soirée finit par un souper agréable. Il arrivera qu'en dépit des titres dont je ne fais nul cas, je n'exercerai point du tout la chambellanie, et que j'écrirai l'histoire.

J'ai apporté ici heureusement tous mes extraits sur Louis XIV. Je ferai venir de Leipsick les livres dont j'aurai besoin, et je finirai ici ce *Siècle de Louis XIV*, que peut-être je n'aurais jamais fini à Paris. Les pierres dont j'élevais ce monument, à l'honneur de ma patrie, auraient servi à m'écraser. Un mot hardi eût paru une licence effrénée; on aurait interprété les choses les plus innocentes avec

cette charité qui empoisonne tout. Voyez ce qui est arrivé à Duclos, après son *Histoire de Louis XI*. S'il est mon successeur en *historiographerie*, comme on le dit, je lui conseille de n'écrire que quand il fera, comme moi, un petit voyage hors de France.

Je corrige à présent la seconde édition que le roi de Prusse va faire de l'Histoire de son pays[1]. Un auteur comme celui-là peut dire ce qu'il veut sans sortir de sa patrie. Il use de ce droit dans toute son étendue. Figurez-vous que, pour avoir l'air plus impartial, il tombe sur son grand-père de toutes ses forces. J'ai rabattu les coups tant que que j'ai pu. J'aime un peu ce grand-père[2], parcequ'il était magnifique et qu'il a laissé de beaux monuments. J'ai eu bien de la peine à faire adoucir les termes dans lesquels le petit-fils reproche à son aïeul la vanité de s'être fait roi; c'est une vanité dont ses descendants retirent des avantages assez solides, et le titre n'en est point du tout désagréable. Enfin je lui ai dit : C'est votre grand-père, ce n'est pas le mien, faites-en tout ce que vous voudrez; et je me suis réduit à éplucher des phrases. Tout cela amuse et rend la journée pleine; mais, ma chère enfant, ces journées se passent loin de

[1] * *Mémoires pour servir à l'histoire de la maison de Brandebourg*, qui parurent à Berlin, en 1751; 1 vol. in-4°. (L. D. B.)

[2] * Frédéric Ier, mort le 25 février 1713. (Clog.)

vous. Je ne vous écris jamais sans regrets, sans remords, et sans amertume.

LETTRE MDLXXVIII.

A MADAME DENIS.

A Potsdam, le 6 novembre.

On sait donc à Paris, ma chère enfant, que nous avons joué à Potsdam *la Mort de César,* que le prince Henri est bon acteur, n'a point d'accent, et est très aimable, et qu'il y a ici du plaisir? Tout cela est vrai;.... mais.... les soupers du roi sont délicieux, on y parle raison, esprit, sciences; la liberté y règne; il est l'ame de tout cela; point de mauvaise humeur, point de nuages, du moins point d'orages. Ma vie est libre et occupée; mais.... mais.... opéra, comédies, carrousels, soupers à Sans-Souci, manœuvres de guerre, concerts, études, lectures; mais.... mais.... la ville de Berlin, grande, bien mieux percée que Paris, palais, salles de spectacle, reines affables, princesses charmantes, filles d'honneur belles et bien faites, la maison de madame de Tyrconnell toujours pleine et souvent trop;.... mais.... mais...., ma chère enfant, le temps commence à se mettre à un beau froid.

Je suis en train de dire des *mais,* et je vous dirai: Mais il est impossible que je parte avant le 15

de décembre. Vous ne doutez pas que je ne brûle d'envie de vous voir, de vous embrasser, de vous parler. Ma rage de voir l'Italie n'approche pas des sentiments qui me rappellent à vous; mais, mon enfant, accordez-moi encore un mois, demandez cette grace pour moi à M. d'Argental; car je dis toujours au roi de Prusse que, quoique je sois son chambellan, je n'en appartiens pas moins à vous et à ce M. d'Argental. Mais est-il vrai que notre *Isaac* d'Argens est allé se confiner à Monaco avec sa femme, qui est grande virtuose? Il y a là un petit grain de folie ou une grande dose de philosophie[1]. Il ferait bien de venir ici augmenter notre colonie.

Maupertuis n'a pas les ressorts bien liants; il prend mes dimensions durement avec son quart de cercle. On dit qu'il entre un peu d'envie dans ses problèmes. Il y a ici, en récompense, un homme trop gai; c'est La Mettrie. Ses idées sont un feu d'artifice toujours en fusées volantes. Ce fracas amuse un demi-quart d'heure, et fatigue mortellement à la longue. Il vient de faire, sans le savoir, un mauvais livre imprimé à Potsdam, dans lequel il proscrit la vertu et les remords, fait l'éloge des vices, invite son lecteur à tous les désordres, le tout sans mauvaise intention. Il y a dans

[1] * Plus de philosophie que n'en avait alors Voltaire. (Clog.)

son ouvrage mille traits de feu, et pas une demi-page de raison; ce sont des éclairs dans une nuit. Des gens sensés se sont avisés de lui remontrer l'énormité de sa morale. Il a été tout étonné; il ne savait pas ce qu'il avait écrit; il écrira demain le contraire, si on veut. Dieu me garde de le prendre pour mon médecin! il me donnerait du sublimé corrosif au lieu de rhubarbe, très innocemment, et puis se mettrait à rire. Cet étrange médecin est lecteur du roi; et ce qu'il y a de bon c'est qu'il lui lit à présent l'*Histoire de l'Église*. Il en passe des centaines de pages, et il y a des endroits où le monarque et le lecteur sont prêts à étouffer de rire.

Adieu, ma chère enfant; on veut donc jouer à Paris *Rome sauvée?* mais.... mais.... Adieu; je vous embrasse de tout mon cœur.

LETTRE MDLXXIX.

A FRÉDÉRIC II, ROI DE PRUSSE.

Sire, je me confie, comme de raison, au plus honnête homme et au plus discret de votre royaume. Je ne suis venu ici que pour lui; j'ai tout abandonné pour m'attacher uniquement à lui; il me rend heureux; je compte passer le peu de jours qui me reste à ses pieds. Je ne dois rien lui cacher.

D'Arnaud a semé la zizanie dans le champ du repos et de la paix. Il a fait confidence à monseigneur le prince Henri du tour cruel qu'il voulait me jouer à Paris, et il a abusé de la confiance dont son altesse royale l'honore pour le tromper et pour se ménager, à ce qu'il prétendait, une ressource et une excuse, lorsque la calomnie serait découverte. Le respect pour votre majesté me défend d'entrer dans les détails de la conduite de d'Arnaud. Mais, sire, voyez ce que vous voulez que je fasse. J'ai passé par-dessus les bienséances de mon âge; j'ai représenté des rôles pour la famille royale; j'ai obéi avec joie aux moindres ordres que j'ai reçus, et, en cela, je crois avoir fait mon devoir; mais puis-je jouer la comédie chez monseigneur le prince Henri avec d'Arnaud, qui m'accable de tant d'ingratitude et de perfidie? Cela est impossible. Mais je ne veux pas faire le moindre éclat; je crois que je dois garder sur-tout un profond silence. Il me semble, sire, que si d'Arnaud, qui va aujourd'hui à Berlin dans les carrosses du prince Henri, y restait pour travailler, pour fréquenter l'Académie, en un mot, sur quelque prétexte, je serais par-là délivré de l'extrême embarras où je me trouve. Son absence mettrait fin aux tracasseries sans nombre qui déshonorent le palais de la gloire, et troublent l'asile du repos le plus doux. Je m'en remets à la prudence, à la bonté de votre

majesté. Je ne parlerai pas même à d'Arget de tout ce que j'ai l'honneur de vous écrire. Soyez très sûr que la conduite de d'Arnaud peut faire un éclat très facheux dans l'Europe par la foule des gazetiers et des barbouilleurs de papier, qui veulent deviner tout ce qui se passe chez votre majesté. Au nom de votre gloire, sire, prévenez tout cela, et soyez bien sûr que mon attachement pour votre personne surpasse beaucoup l'embarras où je me vois. Quels petits chagrins ne sont pas noyés dans l'extrême bonheur de voir et d'entendre Frédéric-le-Grand !

LETTRE MDLXXX.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Potsdam, ce 14 novembre.

Chie-en-pot-la-Perruque a été fidèle à sa destinée, et il est juste qu'il vous dise que les petits garçons courent toujours après lui. Vous saurez, mon cher ange, que j'ai eu le malheur d'inspirer à mon éléve d'Arnaud la plus noble jalousie. Cet illustre rival était arrivé ici recommandé par le sage d'Argens, et attendu comme celui qui consolait Paris de ma *décadence*. Il arriva donc par le coche, tout seul de sa bande, et se donna pour un seigneur qui avait perdu sur les chemins ses titres de noblesse, ses

poésies, et les portraits de ses maîtresses; le tout enfermé dans un bonnet de nuit.

Il fut un peu fâché de n'avoir que quatre mille huit cents livres d'appointements, de ne point souper avec le roi, de ne point coucher avec les filles d'honneur; et enfin, quand il me vit arrivé, il fut désespéré, quoique en vérité je n'aie pas plus les bonnes graces des filles d'honneur que lui; mais le roi me traite avec des bontés distinguées; mais *Rome sauvée* a été très bien reçue, et son *Mauvais Riche* assez mal. Il a fait de mauvais vers pour des filles; et comme les gazetiers, qui ont du goût, les avaient imprimés comme de beaux vers de ma façon, adressés à la princesse Amélie, quel parti a pris mon Baculard d'Arnaud? mon Baculard a voulu aussi désavouer une mauvaise *Préface*[1] qu'il avait voulu mettre au-devant d'une mauvaise édition qu'on a faite à Rouen de mes ouvrages. Il ne savait pas que j'avais expressément défendu qu'on fît usage de cette rapsodie, dont, par parenthèse, j'ai l'original écrit et signé de sa main. Il s'adresse donc à mon cher ami Fréron, il lui mande que je l'ai perdu à la cour; que j'ai mis en usage une politique profonde pour le perdre dans l'esprit du roi; que j'ai ajouté à sa *Préface* des choses horribles

[1] * Voyez le tome II des *Mémoires sur Voltaire*, par Longchamp et Wagnière, p. 473 à 510. Cette *Préface* s'y trouve, avec des pièces accessoires. (Clog.)

contre la France, et qu'en un mot il prie l'illustre Fréron d'annoncer au public, qui a les yeux sur Baculard, qu'il se lave les mains de cet ouvrage. Les regrattiers de nouvelles littéraires, qui écrivent ici les sottises de Paris, mandent ce beau désaveu. Par hasard le roi avait vu une ancienne épreuve de cette belle *Préface*. Il l'a relue, et il a vu qu'il n'y avait pas un seul mot contre la France; que, par conséquent, Baculard est un peu menteur. Il a été un peu courroucé de ce procédé, et il avait quelque envie de renvoyer ce beau fils comme il était venu. J'ai cru qu'il était des régles du théâtre de parler en sa faveur, et des régles de la prudence de ne faire aucun éclat. Baculard d'Arnaud ne sait pas que son petit crime est découvert; je le mets à son aise, je ne lui parle de rien. Cependant le roi veut être instruit; il veut savoir s'il est vrai que d'Arnaud ait écrit à Fréron que je l'avais desservi dans l'esprit de sa majesté, etc. Il est bien aise d'être au fait. On m'a mandé cependant que cette affaire avait fait du bruit à Paris; que M. Berrier[1] avait voulu voir la lettre de d'Arnaud à Fréron; que cette lettre était publique. Franchement vous me rendrez, mon cher ange, un service essentiel, en me mettant au fait[2] de toute cette impertinence. Et savez-vous bien quel service vous

[1] * Lieutenant-général de police. (CLOG.)

[2] * D'Argental répondit à Voltaire le 24 du même mois. Voyez une

me rendrez? celui de me procurer plus tôt le bonheur de vous embrasser; car je ne puis partir d'ici que cette affaire ne soit éclaircie. Vous me direz: Voilà ces épines que j'avais prédites; pourquoi aller chercher des tracasseries à Berlin? n'en aviez-vous pas assez à Paris? que ne laissiez-vous Baculard briller seul sur les bords de la Sprée? Mais, mon cher ami, pouvais-je deviner qu'un jeune homme que j'ai élevé, et qui me doit tout, me jouât un tour si perfide? Qu'on mette au bout du monde deux auteurs, deux femmes, ou deux dévots, il y en aura un qui fera quelque niche à l'autre. L'espèce humaine étant faite ainsi, il n'y a d'autre parti à prendre que celui de se tirer d'affaire le plus prudemment et le plus honnêtement qu'il se pourra. Je vous supplie donc de me mander tout ce que vous savez. Ne pourrait-on pas avoir une copie de la lettre de d'Arnaud à Fréron? je ne dis pas de la lettre contenue dans les feuilles *fréroniques*[1], dans laquelle d'Arnaud désavoue la *Préface* en question; je parle de la lettre particulière dans laquelle il se déchaîne, lettre que Fréron aura sans doute communiquée.

A l'égard de cette *Préface* que j'ai proscrite il y a long-temps, j'ignore si le libraire de Rouen m'a

des dernières phrases de la lettre que Voltaire lui écrivit le 8 décembre 1751. (CLOG.)

[1] * *Lettres sur quelques écrits de ce temps*, 1749-1754. (CLOG.)

tenu parole. J'ai fait ce que j'ai pu ; mais à trois cents lieues on court risque d'être mal servi. Je voudrais que la *Préface*, et l'édition, et d'Arnaud, fussent à tous les diables. Je vous demande très humblement pardon de vous entretenir de ces niaiseries ; mais ne me suis-je pas fait un devoir de vous rendre toujours compte de ma conduite et de mes petites peines? Chacun a les siennes, rois, bergers, et moutons. J'attends tout de votre amitié. Communiquez ma lettre au coadjuteur qui est si paresseux d'écrire, et qui ne l'est jamais d'être bienfesant.

P. S. J'écris[1] à M. Berrier; je lui envoie cette *Préface*, afin qu'il soit convaincu par ses yeux de l'imposture; qu'il impose silence à Fréron, ou qu'il l'oblige à se rétracter.

LETTRE MDLXXXI.

A MADAME DENIS.

Potsdam, le 17 novembre.

Je sais, ma chère enfant, tout ce qu'on dit de Potsdam dans l'Europe. Les femmes sur-tout sont déchaînées, comme elles l'étaient, à Montpellier,

[1] * Cette lettre, de même que plusieurs autres écrites au même, n'a pas été recueillie. (Clog.)

contre M. d'Assouci, mais tout cela ne me regarde pas.

J'ai passé l'âge heureux des honnêtes amours,
Et n'ai point l'honneur d'être page.
Ce qu'on fait à Paphos, et dans le voisinage,
M'est indifférent pour toujours.

Je ne me mêle ici que de mon métier de raccommoder la prose et les vers du maître de la maison. Algarotti me disait, il y a quelque temps, qu'il avait vu à Dresde un prêtre italien fort assidu à la cour. Vous noterez qu'à Dresde presque tout le monde est luthérien, hors le roi. On demandait à cet *abbate* ce qu'il fesait : *Io sono,* répondit-il, *il catolico di sua maestà ;* pour moi, je suis *il pedagogo di sua maestà.* Je me flatte que, en me renfermant dans mes bornes, je vivrai tranquillement.

J'ignore parfaitement tout ce qui se fait ici [1]. Si j'avais été dans le palais de Pasiphaé, je l'aurais laissée faire avec son taureau, et j'aurais dit comme cet Anglais à-peu-près en pareil cas : « Je ne me « mêle pas de leurs amours. » Les *mais,* ces éternels *mais* qui sont dans ma dernière lettre [2], ne tombent point du tout sur ce qu'on dit dans le monde, ni sur les reproches qu'on me fait en

[1] * Voltaire n'est pas si discret dans ses *Mémoires.* (Clog.)

[2] * Celle du 6 novembre. (Clog.)

France d'être ici. Je vous expliquerai mon énigme quand nous nous verrons.

En attendant, je vous envoie *Rome* par le courrier de milord Tyrconnell. Faites de la république romaine tout ce qui vous plaira. Je suis toujours d'avis que cela est bon à jouer dans la grand'salle du palais, devant *messieurs* des enquêtes ou devant l'Université. J'aime mieux, à la vérité, une scène de *César* et de *Catilina,* que tout *Zaïre;* mais cette *Zaïre* fait pleurer les saintes ames et les ames tendres. Il y en a beaucoup, et à Paris il y a bien peu de Romains.

Puisque le courrier me donne du temps, je ne peux m'empêcher de vous donner la clef d'un de ces *mais,* de peur que votre imagination ne fasse de fausses clefs. J'ai bien peur de dire au roi de Prusse comme Jasmin : « Vous n'êtes pas trop cor-« rigé, mon maître. » J'avais vu une lettre touchante, pathetique, et même fort chrétienne, que le roi avait daigné écrire à d'Arget, sur la mort de sa femme. J'ai appris que le même jour sa majesté avait fait une épigramme contre la défunte ; cela ne laisse pas de donner à penser. Nous sommes ici trois ou quatre étrangers comme des moines dans une abbaye. Dieu veuille que le père abbé se contente de se moquer de nous ! Cependant il y a ici une dose assez honnête *di questa rabbia detta gelosia.* Où l'envie ne se fourre-t-elle pas, puisqu'elle

est ici? Ah! je vous jure qu'il n'y a rien à envier. Il n'y aurait qu'à vivre paisiblement; mais les rois sont comme les coquettes, leurs regards font des jaloux, et Frédéric est une très grande coquette; mais, après tout, il y a cent sociétés dans Paris beaucoup plus infectées de tracasseries que la nôtre.

Le plus cruel de tous les *mais*, c'est que je vois bien, ma chère enfant, que ce pays-ci n'est pas fait pour vous. Je vois qu'on passe dix mois de l'année à Potsdam. Ce n'est point une cour, c'est une retraite dont les dames sont bannies [1]. Nous ne sommes cependant pas dans un couvent d'hommes réguliers. Toutes choses mûrement considérées, attendez-moi à Paris. Adieu; que votre amitié me soutienne.

LETTRE MDLXXXII.

A MADAME DENIS.

A Potsdam, le 24 novembre.

Le soleil levant s'est allé coucher. Ce pauvre d'Arnaud s'ennuyait ici mortellement de ne voir ni roi ni comédienne, et de n'avoir que des baïonnettes devant le nez. Il avait épuisé son crédit à

[1] * Voltaire dit dans ses *Mémoires* qu'il n'entrait jamais ni femmes ni prêtres dans le palais de Frédéric. (Clog.)

faire jouer à Charlottenbourg, il y a quelque temps, sa comédie du *Mauvais Riche ;* mais les pièces tirées du *Nouveau Testament* ne réussissent pas ici ; elle fut mal reçue. Il s'est regardé comme Ovide, dont on aurait sifflé une élégie chez les Gètes. Tout cela, joint à un peu de chagrin de voir moi, soleil couchant, passablement bien traité, l'a porté à demander son congé fort tristement. Le roi lui a ordonné très durement de partir dans vingt-quatre heures; et, comme les rois sont accablés d'affaires, il a oublié de lui payer son voyage. Mon enfant, mon triomphe m'attriste. Cela fait faire de profondes réflexions sur les dangers de la grandeur. Ce d'Arnaud avait une des plus belles places du royaume. Il était garçon-poëte du roi, et sa majesté prussienne avait fait pour lui des versiculets très galants. Nous n'avons point, depuis Bélisaire, de plus terrible chute. Comme le monarque traite un de ses deux soleils! Je lui avais écrit sur la route, quand j'allais à sa cour :

Quel diable de Marc-Antonin [1] !
Et quelle malice est la vôtre !
Vous égratignez d'une main,
Lorsque vous caressez de l'autre.

On me fait plus que jamais patte de velours ;

[1] * Voyez le quinzième vers de la lettre du 26 juin 1750 à Frédéric. (CLOG.)

mais.... Adieu, adieu; je brûle de venir vous embrasser.

LETTRE MDLXXXIII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Potsdam, le 28 novembre.

Mon cher ange, vous me rendrez bien la justice de croire que j'attends avec quelque impatience le moment de vous revoir; mais ni les chemins d'Allemagne, ni les bontés de Frédéric-le-Grand, ni le palais enchanté où ma chevalerie errante est retenue, ni mes ouvrages, que je corrige tous les jours, ni l'aventure de d'Arnaud, ne me permettent de partir avant le 15 ou le 20 de décembre.

Croiriez-vous bien que votre chevalier de Mouhi s'est amusé à écrire quelquefois des sottises contre moi, dans un petit écrit intitulé *la Bigarrure?* Je vous l'avais dit, et vous n'avez pas voulu le croire; rien n'est plus vrai ni si public. Il n'y a aucun de ces animaux-là qui n'écrivît quelques pauvretés contre son ami, pour gagner un écu, et point de libraire qui n'en imprimât autant contre son propre frère. On ne fait pas assurément d'attention à *la Bigarrure* du chevalier de Mouhi; mais vous m'avouerez qu'il est fort plaisant que ce Mouhi me joue de ces tours-là. Il vient de m'écrire une longue lettre, et

il se flatte que je le placerai à la cour de Berlin. Je veux ignorer ses petites impertinences qu'on ne peut attribuer qu'à de la folie; il ne faut pas se fâcher contre ceux qui ne peuvent pas nuire. J'ai mandé à ma niéce qu'elle fît réponse pour moi, et qu'elle l'assurât de tous mes sentiments pour lui et pour la chevalière.

Votre *Aménophis* est de Linant; c'est l'*Artaxerce* de Metastasio. Ce pauvre diable a été sifflé de son vivant et après sa mort[1]. Les sifflets et la faim l'avaient fait périr; digne sort d'un auteur. Cependant vos badauds ne cessent de battre des mains à des piéces qui ne valent guère mieux que les siennes. Ma foi, mon cher ange, j'ai fort bien fait de quitter ce beau pays-là, et de jouir du repos auprès d'un héros, à l'abri de la canaille qui me persécutait, des graves pédants qui ne me défendaient pas, des dévots qui, tôt ou tard, m'auraient joué un mauvais tour, et de l'envie, qui ne cesse de sucer le sang que quand on n'en a plus. La nature a fait Frédéric-le-Grand pour moi. Il faudra que le diable s'en mêle, si les dernières années de ma vie ne sont pas heureuses auprès d'un prince qui

[1] * Linant était mort, à Paris, le 11 décembre 1749. — Quant à la tragédie intitulée *Aménophis*, elle était sans doute de Saurin. La pièce de celui-ci, représentée sans succès sous le même titre en 1750, comme le dit *la France littéraire* (*la Biographie universelle* cite 1752), ne fut imprimée qu'en 1758. (CLOG.)

pense en tout comme moi, et qui daigne m'aimer autant qu'un roi en est capable. On croit que je suis dans une cour, et je suis dans une retraite philosophique; mais vous me manquez, mes chers anges. Je me suis arraché la moitié du cœur pour mettre l'autre en sûreté, et j'ai toujours mon grand chagrin dont nous parlerons à mon retour. En attendant, je joins ici, pour vous amuser, une page d'une épître que j'ai corrigée. Il me semble que vous y êtes pour quelque chose; il s'agit de la vertu et de l'amitié. Dites-moi si l'allemand a gâté mon français, et si je me suis rouillé comme Rousseau. N'allez pas croire que j'apprenne sérieusement la langue tudesque; je me borne prudemment à savoir ce qu'il en faut pour parler à mes gens, à mes chevaux. Je ne suis pas d'un âge à entrer dans toutes les délicatesses de cette langue si douce et si harmonieuse; mais il faut savoir se faire entendre d'un postillon. Je vous promets de dire des douceurs à ceux qui me mèneront vers mes chers anges. Je me flatte que madame d'Argental, M. de Pont-de-Veile, M. de Choiseul, M. l'abbé de Chauvelin, auront toujours pour moi les mêmes bontés; et qui sait si un jour.... car.... Adieu; je vous embrasse tendrement. Si vous m'écrivez, envoyez votre lettre à ma nièce. Je baise vos ailes de bien loin.

LETTRE MDLXXXIV.

A M. THIERIOT.

Potsdam, novembre.

Quoique vous paraissiez m'avoir entièrement oublié, je ne puis croire que vous m'ayez effacé de votre cœur ; vous êtes toujours dans le mien. Vous devez être un peu consolé d'avoir été remplacé par un homme tel que d'Arnaud. La manière dont il s'acquittait à Paris de la commission dont il était honoré devait servir à vous faire regretter ; et la manière dont il s'est conduit ici a achevé de le faire connaître. Je ne me repens point du bien que je lui ai fait, mais j'en suis bien honteux. S'il n'avait été qu'ingrat envers moi, je ne vous en parlerais pas ; [je le laisserais dans la foule de ses semblables ; mais je suis obligé de vous apprendre que, par sa mauvaise conduite, il vient de forcer le roi à le chasser. Ses égarements ont commencé par la folie, et ont fini par la scélératesse.

Il débuta, en arrivant en cour par le coche, par dire qu'il était un homme de grande condition ; qu'il avait perdu ses titres de noblesse et les portraits de ses maîtresses, avec son bonnet de nuit. On l'avait recommandé comme un homme à talent, et le roi lui donnait environ cinq mille livres

de pension. Ce beau fils, tiré de la boue et de la misère, affectait de n'être pas content, et disait tout haut que le roi se fesait tort à lui-même en ne lui donnant que cinq mille écus de pension, et en ne le fesant pas souper avec lui. Il dit qu'il soupait tous les jours, à Paris, avec M. le duc de Chartres et M. le prince de Conti. Il crut qu'il était du bon air de parler avec mépris de la nation et des finances.

A cet excès d'impertinence et de démence succédèrent les plus grandes bassesses. Il escroqua de l'argent à M. d'Arget et à bien d'autres; il se répandit en calomnies; et enfin, devenu l'exécration et le mépris de tout le monde, il a forcé sa majesté à le renvoyer. Il a eu encore la vanité de demander son congé, après l'avoir reçu, pour faire croire à Paris qu'un homme de sa naissance et de son mérite n'avait pu s'accoutumer de la simplicité des mœurs qui régnent dans cette cour.

Vous savez peut-être que, quand il a vu l'orage prêt à fondre sur lui, le perfide a prétendu se ménager une ressource en France en écrivant à cet autre scélérat de Fréron, et en prétendant qu'on avait inséré des traits contre la France dans une *Préface* qu'il avait faite, il y a environ dix-huit mois, pour une édition de mes ouvrages. Vous noterez que, ayant fait cette *Préface* pour obtenir de moi quelque argent, il me l'a laissée écrite et

signée de sa main ; qu'il n'y avait pas un mot dont on pût seulement tirer la moindre induction maligne ; mais qu'elle était si mal écrite que, il y a huit mois, je défendis qu'on en fît usage. Malgré tout cela, ce beau fils s'est donné le plaisir d'essayer jusqu'où l'on pouvait pousser l'ingratitude, la folie et la noirceur. Les pervers sont d'étranges gens ; ils se liguent à trois cents lieues l'un de l'autre ; mais il arrivera tôt ou tard à Fréron ce qui vient d'arriver au nommé Baculard ; il sera chassé, si mieux n'est ; et peut-être, tout *Prussien* que je suis, je trouverai au moins le secret de faire taire ce dogue [1].]

Voilà, mon cher ami, ce que sont ces hommes qui prétendent à la littérature ; voilà de nos monstres ! *O inhumaniores litteræ !* Je gémis sur les belles-lettres, si elles sont ainsi infectées ; et je gémis sur ma patrie, si elle souffre les serpents que les cendres des Desfontaines ont produits. Mais, après tout, en plaignant les méchants et ceux qui les tolèrent ; en plaignant jusqu'à d'Arnaud même, tombé par l'opprobre dans la misère, je ne laisse pas de jouir d'un repos assez doux, de la faveur et de la société d'un des plus grands rois qui aient jamais été, d'un philosophe sur le trône, d'un hé-

[1] * Ce qui se trouve entre deux crochets, dans cette lettre, manque à toutes les éditions complètes publiées par nos prédécesseurs. (Clog.)

ros qui méprise jusqu'à l'héroïsme, et qui vit dans Potsdam comme Platon vivait avec ses amis. Les dignités, les honneurs, les bienfaits, dont il me comble, sont de trop. Sa conversation est le plus grand de ses bienfaits. Jamais on ne vit tant de grandeur et si peu de morgue; jamais la raison la plus pure et la plus ferme ne fut ornée de tant de graces. L'étude constante des belles-lettres, que tant de misérables déshonorent, fait son occupation et sa gloire. Quand il a gouverné, le matin, et gouverné seul, il est philosophe le reste du jour, et ses soupers sont ce qu'on croit que sont les soupers de Paris; ils sont toujours délicieux; mais on y parle toujours raison; on y pense hardiment; on y est libre. Il a prodigieusement d'esprit, et il en donne. Ma foi, d'Arnaud avait raison de vouloir souper avec lui; mais il fallait en être un peu plus digne.

Adieu; quand vous souperez avec M. de La Popelinière, songez aux soupers de Frédéric-le-Grand; félicitez-moi de vivre de son temps, et pardonnez à l'envie si mon bonheur extrême et inouï lui fait grincer les dents.

LETTRE MDLXXXV.

A MADAME LA COMTESSE D'ARGENTAL.

A Potsdam, le 8 décembre.

Recevez, madame, mes hommages, mes regrets, mes souhaits, des gouttes d'Hoffman, et des pilules de Stahl, par M. d'Hamon[1], mon camarade en chambellanie, et mon très supérieur en négociations. Il est envoyé du roi de Prusse; il vient resserrer les liens des deux nations. Il aura bien de la peine à les rendre aussi forts et aussi durables que ceux qui m'attachent à vous. Que n'ai-je pu l'accompagner! mais sa jeunesse et sa santé lui permettent d'affronter les glaces. J'avais trop présumé de moi; mon cœur m'avait séduit, selon sa louable coutume; il m'avait fait accroire que je pourrais bientôt revoir mes chers anges; mais l'archange Frédéric, et le froid, et ma poitrine serrée,

[1] * Dans l'édition de Kehl, le nom de ce chambellan, qui, selon Voltaire, avait *un vrai nom de comédie*, est écrit *d'Amon* ou *Damon*. Longchamp, dans l'article XXX de ses *Mémoires*, le nomme *d'Amont*, et dit que c'était un jeune homme aimable et bien fait. Il ajoute même que madame Denis, chargée par son oncle de faire à cet étranger les honneurs de sa maison de la rue *Traversière*, espéra trouver en lui un *courtisan assidu*, mais que l'homme du Nord répondit d'une manière flegmatique aux prévenances de cette dame. (CLOG.)

me retiendront le mois de janvier. Je vous apporterai, madame, une autre cargaison un peu plus ample de gouttes et de pilules. Le médecin du roi, qui doit me les donner, est allé accompagner madame la margrave de Bareuth, et il est difficile de trouver à Potsdam, qui est à huit lieues de Berlin, de ces pilules de Stahl, dont personne ne fait ici usage. Il en est de ces pilules comme de moi; elles ne sont point prophètes dans leur pays. Il semble qu'il faille se transplanter pour réussir. On va chercher bien loin le bonheur et la santé; tout cela est à présent chez vous. M. d'Argental m'a mandé que votre santé était raffermie; ainsi me voilà un peu consolé. Si les ministres ont à cœur autre chose que les intérêts politiques, M. d'Hamon vous dira, madame, le tort extrême que vous faites ici à mon bonheur; il vous dira que, sans vous, je serais un des plus heureux hommes de ce monde. Le ciel n'a pas voulu que le royaume de Frédéric-le-Grand et le vôtre fussent dans le même climat. Il y a loin de la rue Saint-Honoré[1] à Potsdam; mais vous étendez votre empire par-tout. Je suis à Potsdam votre sujet comme à Paris. J'ai crié, dans toutes mes lettres, après M. de Pont de Veile, M. de Choiseul, M. l'abbé de Chauvelin; ils sont tous des indifférents; ils ne pensent à moi

[1]* Madame d'Argental demeurait alors dans cette rue, en face de celle de la Sourdière. (CLOG.)

que quand il est question d'une tragédie. Le roi de Prusse n'en use pas ainsi; Paris endurcit le cœur. Vous avez trop de plaisir, vous autres, pour penser à un homme de l'autre monde, que quarante ans de tracasseries, de cabales, d'injustices, et de méchancetés, ont forcé enfin de venir chercher le repos dans le séjour de la gloire. Adieu, madame, conservez-moi des bontés qu'en vérité mon cœur mérite. J'ai reçu une lettre de M. d'Argental, du 24 novembre[1], toute en Baculard. Vous savez que le roi l'a chassé honteusement, comme il le méritait. Il s'est réfugié à Dresde, où il dit qu'il était le favori des rois et des reines, et qu'une grande passion d'une grande princesse pour ce grand Baculard l'a obligé de s'arracher aux plaisirs de Berlin, et de venir faire les délices de Dresde. Bonsoir, mes divins anges; je vous recommande l'envoyé de Prusse, et j'espère le suivre bientôt. Comptez qu'il m'a été absolument impossible d'avancer mon voyage, et que, quand je vous parlerai, vous ne me condamnerez sur rien.

[1]* Cette lettre est à la suite des *Mémoires* de Longchamp et de Wagnière, tome II, page 514. Elle contient des détails sur l'ingratitude de d'Arnaud envers Voltaire, et sur sa coupable connivence avec Fréron (CLOG.)

LETTRE MDLXXXVI.

A MADAME LA DUCHESSE DU MAINE.

Potsdam, ce 8 décembre [1].

Madame, au lieu des ambassadeurs gaulois, que j'ai retranchés de *Rome sauvée,* en voici un qui m'est témoin que je porte toujours à la cour du roi son maître, les chaînes de votre altesse sérénissime, et qui vous répondra de ma fidélité, quoique j'aie l'air d'être inconstant. Il peut dire si votre altesse sérénissime a ici des adorateurs, et si elle n'est pas de ces divinités qui ont des temples chez toutes les nations. M. d'Hamon, chambellan de sa majesté le roi de Prusse, et son envoyé extraordinaire en France, aura l'honneur de vous adresser son encens de plus près que moi; mais je me flatte de le suivre bientôt. J'ai cru, madame, que mes hommages en seraient mieux reçus, s'ils vous étaient présentés par des mains qui vont resserrer encore les liens de l'amitié de deux grands rois. Il n'y avait au monde que Frédéric-le-Grand qui pût m'enlever à la cour de madame la duchesse du Maine; mais tous les héros passés et présents ne di-

[1]* Dans le recueil de *Lettres inédites de Voltaire,* publié par M. Renouard en 1822, celle-ci est datée de *septembre* par erreur. (Clog.)

minueront jamais rien de mon admiration et de l'attachement que je lui ai voué pour toute ma vie. Les grands hommes me rappelleraient sans cesse son idée, si elle pouvait s'effacer jamais de mon cœur.

Je suis avec le plus profond respect, madame, etc.

LETTRE MDLXXXVII.

DE MADAME LA MARGRAVE DE BAREUTH[1].

Le 10 décembre.

Je vous ai promis, monsieur, de vous écrire, et je vous tiens parole. J'espère que notre correspondance ne sera pas aussi maigre que nos deux individus, et que vous me donnerez souvent sujet de vous répondre. Je ne vous parlerai point de mes regrets, ce serait les renouveler. Je suis sans cesse transportée dans votre abbaye, et vous jugez bien que celui qui en est abbé m'occupe toujours. Je me suis acquittée de vos commissions auprès du margrave. Il me charge de vous assurer de son amitié, et vous prie de mettre à fin l'affaire du marquis d'Adhémar[2]. Il sera charmé de le prendre à son service, en qualité de chambellan, et lui fera

[1] * Frédérique-Auguste-Sophie-Guillelmine (ou Wilhelmine), sœur aînée du roi de Prusse, née en 1709, mariée, le 20 novembre 1741, à Frédéric-Guillaume de Brandebourg, alors prince héréditaire de Bareuth. Voltaire était très aimé de cette princesse; voyez, tome IV des *Poésies*, l'ode qu'il composa, en 1759, à l'occasion de la mort de la margrave. (Clog.)

[2] * Voyez le troisième alinéa de la lettre du 11 auguste 1750 à madame Denis. (Clog.)

des conditions dont il pourra être content. Quoique votre recommandation suffise auprès du margrave, il serait pourtant nécessaire, pour l'agrément du marquis, d'en avoir une, ou de M. de Puisieux[1], ou de M. d'Argenson, qu'il pût produire à la cour. Je vous serai bien obligée si vous pouvez le déterminer à venir bientôt ici, où nous avons grand besoin de secours pour remplir les vides de la conversation. Nos entretiens me semblent comme la musique chinoise, où il y a de longues pauses qui finissent par des sons discordants. Je crains que ma lettre ne s'en ressente; tant mieux pour vous, monsieur, il faut des moments d'ennui dans la vie, pour faire valoir d'autant plus ceux qui font plaisir. Après la lecture de cette lettre, les soupers vous paraîtront bien plus agréables. Pensez-y quelquefois à moi, je vous en prie, et soyez persuadé de ma parfaite estime. WILHELMINE.

LETTRE MDLXXXVIII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Potsdam, ce 11 décembre.

Me voilà toujours Sancho-Pança dans mon île[2], après avoir été *Chie-en-pot-la-Perruque* parfois. Mes divins anges, comment voulez-vous que je me mette en chemin avec ma chétive santé, et que je sorte

[1] * Le marquis de Puisieux, qui avait succédé au marquis d'Argenson, le 15 janvier 1747, comme ministre des affaires étrangères. (CLOG.)

[2] * Potsdam est dans une île formée par la Sprée et le Havel. (CLOG.)

du coin du feu pour m'embourber dans la Westphalie? Je m'étais cru capable de revenir au mois de janvier; vous me fesiez oublier mon âge, ma faiblesse, et enfin le roi de Prusse lui-même; mais, quand il s'agit de s'empaqueter par ce temps-ci pour faire trois cents lieues, quand on va avoir de beaux opéra italiens, quand ce grand roi a encore un peu besoin de moi, lorsqu'enfin la ridicule et désagréable aventure de ce maudit Baculard demande absolument ma présence, ne me pardonnerez-vous pas de rester encore un peu? Mes anges, pardon; je ne peux m'en dispenser, mille raisons m'y forcent; mais, ô anges! Belzébuth aurait-il un plus damné projet que celui de faire jouer *Rome sauvée* à présent, et de me livrer à la rage de la malice et de l'envie? Le public a été pour moi, quand Boyer, l'*ancien âne*[1] de Mirepoix, me persécutait; quand il avait, avec l'eunuque Bagoas[2], l'insolence et le crédit de m'exclure de l'Académie, mais, à présent qu'on me croit heureux, tout est devenu Boyer. Mon éloignement ramènerait les esprits, si c'était un exil; mais on m'a regardé comme un

[1] * Voyez l'explication de cette plaisanterie dans les *Mémoires*, tome II de cette édition, page 43. (CLOG.)

[2] * Maurepas, contre lequel on fit, en 1775, la chanson commençant par ces vers :

« Maurepas devient tout-puissant;
« V'là c'que c'est que d'être impuissant. »

(CLOG.)

homme piqué, comblé d'honneurs et de biens, et on voudrait me faire entendre les sifflets de Paris dans le cabinet du roi de Prusse. Je suis né plus impatient que vous, et cependant j'ai ici plus de patience. Je sais attendre, et je vois évidemment que jamais je n'ai eu plus besoin d'être un petit Fabius *cunctator*. Si on pouvait me rendre un vrai service, ce serait de faire jouer *Sémiramis* et *Oreste*. On va bien les représenter ici; pourquoi leur préfèrerait-on, à Paris, *le Comte d'Essex*, et je ne sais combien de plats ouvrages qui sont en possession d'être joués et d'être méprisés? Cependant, dites-moi si M. Maboul, ce savant homme, est encore à la tête de la littérature. Quel fortuné mortel a les sceaux? quel autre est à la tête des lois, ou du moins de ce qu'on appelle de ce beau nom? Il y a un an que je plaide par humeur, en France, contre un coquin qui s'est avisé de vouloir être jugé en la prevôté du Louvre, sous prétexte que j'étais de la maison du roi. J'ai voulu le remettre dans les régles, le renvoyer à son juge naturel, et ce beau réglement de juges n'a pu encore être fait. Si pareille chose arrivait ici, le magistrat qui en serait coupable serait sévèrement puni; car le roi a dit de lui-même :

> J'appris à distinguer l'homme du souverain,
> Et je fus roi sévère et citoyen humain.

En effet, il est tout cela, et tout va bien, et on est

heureux. Salomon était un pauvre homme en comparaison de lui. Il ne lui manque que de connaître un peu plus tôt ses Baculards. Je vous remercie, mon cher et respectable ami, de la lettre que vous m'avez écrite sur ce malheureux correspondant de Fréron. Et on souffre des Frérons! et ils sont protégés! et on veut que je revienne!

« Virtutem incolumem odimus
« Sublatam ex oculis quærimus, invidi! »
Hor., lib. III, od. xxiv, v. 31.

On a tant fait, à force d'équité et de bonté, qu'on m'a chassé de mon pays. Les orages m'ont conduit dans un port tranquille et glorieux; je ne le quitterai absolument que pour vous.

LETTRE MDLXXXIX.

DE MADAME LA MARGRAVE DE BAREUTH.

Le 25 décembre [1].

Sœur Guillemette à frère Voltaire, salut; car je me compte parmi les heureux habitants de votre abbaye, quoique je n'y sois plus; et je compte très fort, si Dieu me donne bonne vie et longue, d'y aller reprendre ma place un jour. J'ai reçu votre consolante épître [2]. Je vous jure mon grand juron, monsieur, qu'elle m'a infiniment plus

[1] * Cette lettre, imprimée dans les précédentes éditions à la date de 1751, est de 1750. (Clog.)

[2] * Cette épître, ou lettre, nous est inconnue. (Clog.)

édifiée que celle de saint Paul à la dame élue. Celle-ci me causait un certain assoupissement qui valait l'opium, et m'empêchait d'en apercevoir les beautés. La vôtre a fait un effet contraire; elle m'a tirée de ma léthargie, et a remis en mouvement mes esprits vitaux.

Quoique vous ayez remis votre voyage de Paris, j'espère que vous me tiendrez parole, et que vous viendrez me voir ici. Apollon vint jadis se familiariser avec les mortels, et ne dédaigna pas de se faire pasteur, pour les instruire. Faites-en de même, monsieur, vous ne pouvez suivre de meilleur modèle.

Que dites-vous de l'arrivée du Messie[1] à Dresde? Pourrez-vous après cela révoquer en doute les miracles? Si j'avais été le prince royal de Saxe, j'en aurais laissé tout l'honneur au Saint-Esprit; mais il pense comme Charles VI. Lorsque l'impératrice accoucha de l'archiduc, on cria que c'était à Népomucène qu'on en avait l'obligation: A Dieu ne plaise! dit l'empereur; je serais donc cocu.

Mais laissons là le Saint-Esprit et le Messie. Quoiqu'il soit né aujourd'hui, je vous assure que je n'aurais pas pensé à lui, sans l'aventure merveilleuse de Saxe. J'aime mieux penser aux beaux esprits de Potsdam, à son abbé, et à ses moines. Ressouvenez-vous quelquefois en revanche des absents, et comptez toujours sur moi, comme sur une véritable amie. WILHELMINE.

[1] * Frédéric-Auguste (électeur de Saxe à la fin de 1763), fils du prince royal de Pologne, et électoral de Saxe, venait de naître, le 23 décembre 1750. (CLOG.)

LETTRE MDXC.

A MADAME DENIS.

A Berlin, au château, le 26 décembre.

Je vous écris à côté d'un poêle, la tête pesante et le cœur triste, en jetant les yeux sur la rivière de la Sprée, parceque la Sprée tombe dans l'Elbe, l'Elbe dans la mer, et que la mer reçoit la Seine, et que notre maison de Paris est assez près de cette rivière de Seine; et je dis : Ma chère enfant, pourquoi suis-je dans ce palais, dans ce cabinet qui donne sur cette Sprée, et non pas au coin de notre feu? Rien n'est plus beau que la décoration du palais du soleil dans *Phaéton*. Mademoiselle Astrua est la plus belle voix de l'Europe; mais fallait-il vous quitter pour un gosier à roulades et pour un roi? Que j'ai de remords, ma chère enfant! que mon bonheur est empoisonné! que la vie est courte! qu'il est triste de chercher le bonheur loin de vous! et que de remords si on le trouve!

Je suis à peine convalescent; comment partir? Le char d'Apollon s'embourberait dans les neiges détrempées de pluie qui couvrent le Brandebourg. Attendez-moi, aimez-moi, recevez-moi, consolez-moi, et ne me grondez pas. Ma destinée est d'avoir affaire à Rome, de façon ou d'autre. Ne pouvant

y aller, je vous envoie *Rome* en tragédie, par le courrier de Hambourg, telle que je l'ai retouchée; que cela serve du moins à amuser les douleurs communes de notre éloignement. J'ai bien peur que vous ne soyez pas trop contente du rôle d'Aurélie. Vous autres femmes vous êtes accoutumées à être le premier mobile des tragédies, comme vous l'êtes de ce monde. Il faut que vous soyez amoureuses comme des folles, que vous ayez des rivales, que vous fassiez des rivaux; il faut qu'on vous adore, qu'on vous tue, qu'on vous regrette, qu'on se tue avec vous. Mais, mesdames, Cicéron et Caton ne sont pas galants; César et Catilina couchaient avec vous, j'en conviens, mais assurément ils n'étaient pas gens à se tuer [1] pour vous. Ma chère enfant, je veux que vous vous fassiez homme pour lire ma pièce. Envoyez prier l'abbé d'Olivet de vous prêter son bonnet de nuit, sa robe de chambre, et son *Cicéron*, et lisez *Rome sauvée* dans cet équipage.

Pendant que vous vous arrangerez pour gouverner la république romaine sur le théâtre de Paris, et pour travestir en Caton et en Cicéron nos comédiens, je continuerai paisiblement à travailler au *Siècle de Louis XIV*, et je donnerai à mon aise les batailles de Nervinde et d'Ochstedt. Va-

[1] * Le chambellan d'Hamon se garda bien aussi de *se tuer* pour madame Denis. (Clog.)

riété, *c'est ma devise*[1]. J'ai besoin de plus d'une consolation. Ce ne sont point les rois, ce sont les belles-lettres qui la donnent.

LETTRE MDXCI.

A MADAME LA DUCHESSE DU MAINE.

Berlin, ce 1er janvier 1751.

Madame, j'ai appris la maladie de votre altesse sérénissime avec douleur, avec effroi; et son rétablissement avec des transports de joie. On fait des vœux dans le pays où je suis, où les beaux-arts commencent à naître, comme on en fait en France, où ils dégénèrent. On y souhaite ardemment votre conservation si nécessaire au maintien du bon goût et de la vraie politesse de l'esprit, dont votre altesse est le modéle. Vivez, madame, aussi long-temps que M. de Fontenelle; mais, quand vous vivriez encore plus long-temps, vous ne verriez jamais un temps tel que celui dont vous avez été l'ornement et la gloire.

Je suis avec un profond respect et un attachement inviolable, madame, etc.

[1] * La Fontaine, dans son conte du *Pâté d'anguille*, a dit:

« Diversité, c'est ma devise. »

(L. D. B.)

LETTRE MDXCII.

A FRÉDÉRIC II, ROI DE PRUSSE.

Sire, mon secrétaire[1] m'a avoué que d'Arnaud l'avait séduit, et lui avait tourné la tête au point de l'engager à voler le manuscrit en question, pour le faire imprimer. Il m'a demandé pardon; il m'a rendu tous mes papiers.

Votre majesté verra que je mettrai à la raison le Juif Hirschell[2] aussi facilement. Je suis très affligé d'avoir un procès; mais, s'il n'y a point d'autre moyen d'avoir justice; si Hirschell veut abuser de ma facilité pour me voler environ onze mille écus; si quelques conseillers ou avocats, ou M. de Kircheisen, ne peuvent être chargés de prévenir le procès et d'être arbitres; s'il faut que je plaide contre un Juif que j'ai convaincu d'avoir agi contre sa signature, c'est un malheur qu'il faut soutenir comme bien d'autres; la vie en est semée. Je n'ai

[1] * Tinois, cité dans la lettre du 8 octobre 1749 à d'Argental. — Voyez celle qui suit ci-après. (Clog.)

[2] * Ce Juif est nommé Herscheld, par l'abbé du Vernet, dans la *Vie de Voltaire*, année 1751. Le procès que Voltaire fut contraint de soutenir contre cet Hébreu dura plusieurs mois. Pendant ce temps-là ses ennemis n'épargnèrent pas les calomnies et les intrigues, mais il finit par sortir triomphant d'une lutte où il s'était trouvé engagé malgré lui. (Clog.)

pas vécu jusqu'à présent sans savoir souffrir; mais le bonheur de vous admirer et de vous aimer est une consolation bien chère.

LETTRE MDXCIII.

A MADAME DENIS.

A Berlin, le 3 janvier.

Ma chère enfant, je vais vous confier ma douleur. Je ne veux plus garder de filles. Vous connaissez *Jeanne*, cette brave *Pucelle d'Orléans*, qui nous amusait tant, et que j'ai chantée dans un autre goût que celui de Chapelain. Cette *Pucelle*, faite pour être enfermée sous cent clefs, m'a été volée. Ce grand flandrin de Tinois n'a pas résisté aux prières et aux présents du prince Henri, qui mourait d'envie d'avoir *Jeanne* et *Agnès* en sa possession. Il a transcrit le poëme, il a livré mon sérail au prince Henri pour quelques ducats. J'ai chassé[1] Tinois; je l'ai renvoyé dans son pays. J'ai été me plaindre au prince Henri; il m'a juré qu'elle ne sortirait jamais de ses mains. Ce n'est, à la vérité, qu'un serment de prince, mais il est honnête homme. Enfin il est aimable, il m'a séduit; je suis faible, je lui ai laissé *Jeanne*; mais s'il

[1] * Quelques mois plus tard, c'est-à-dire le 10 avril 1751, Collini remplaça Tinois, comme secrétaire de Voltaire. (Clog.)

arrive jamais un malheur, si l'on fait une seconde copie, où me cacher? ma barbe devient fort grise, le poëme de *la Pucelle* jure avec mon âge et le *Siècle de Louis XIV*.

Quand j'étais jeune, j'aurais volontiers souffert qu'on m'eût dit: *Dove avete pigliato tante coglionerie*[1]? mais aujourd'hui cela serait trop ridicule. Savez-vous bien que le roi de Prusse a fait un poëme dans le goût de cette *Pucelle*, intitulé *le Palladium*[2]? Il s'y moque de plus d'une sorte de gens; mais je n'ai point d'armée comme lui; je n'ai point gagné de batailles; et vous savez que,

« Selon ce que l'on peut être,
« Les choses changent de nom. »

MOLIÈRE, *Amphitryon*, prologue.

Enfin j'éprouve deux sentiments bien désagréables, la tristesse et la crainte; ajoutez-y les regrets, c'est le pire état de l'ame.

Je vous ai priée, par ma dernière lettre, de faire préparer mon appartement pour un chambellan[3] du roi de Prusse, qu'il envoie en France pour un beau traité concernant les toiles de Silésie. Puisqu'il me loge, il est juste que je loge son envoyé;

[1]* Mot du cardinal Hippolyte d'Est à l'Arioste. (CLOG.)

[2]* Il est question de ce poëme dans l'avant-dernier alinéa de la lettre de Frédéric du 13 février 1749. (CLOG.)

[3]* D'Hamon, nommé au commencement de la lettre MDLXXXV. (CLOG.)

mais ayez sur-tout soin de notre petit théâtre. Je compte toujours le revoir. Ah! faut-il vivre d'espérance! Adieu; je vous embrasse tristement.

LETTRE MDXCIV.

DE MADAME LA MARGRAVE DE BAREUTH.

Le 3 janvier.

Je profite d'un moment qui me reste pour vous avertir, monsieur, que le duc de Wurtemberg a dessein d'engager le marquis d'Adhémar [1] dans son service. Il a fait connaissance avec lui, à Paris, et j'ai appris, par un cavalier de la suite du duc, que le marquis d'Adhémar se proposait de venir ici. Je vous prie de le prévenir, et de l'engager à se rendre bientôt en cette cour. Je vous souhaite dans le cours de cette année une santé parfaite. C'est la seule chose qui vous manque pour vous rendre heureux. Nous histrionons ici comme vous le faites à Berlin. Adieu; il faut que je vous quitte pour repasser mon rôle. Soyez persuadé de ma parfaite estime. WILHELMINE.

LETTRE MDXCV.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Le 9 janvier.

Ce climat-ci me tue, mes anges; et vous me tuez encore par vos reproches, par vos rigueurs, par

[1] * Voyez la lettre MDLXXXVII. (CLOG.)

vos injustices. Vous me rendez responsable des saisons, de ma mauvaise santé, des affaires qui me retiennent, d'une édition qu'il faut que je corrige tout entière, et qui demande un travail immense. J'ai été retenu de mois en mois, de semaine en semaine. Une petite partie de mon ame est ici, l'autre est avec vous. Je n'ose plus, de peur de mentir, vous dire : Je partirai dans huit jours, dans quinze; mais ne soyez point surpris de me revoir bientôt; ne le soyez pas non plus, si je ne peux être dans votre paradis qu'au mois de mars. Mes anges, la destinée se joue des faibles mortels; elle vous force, vous, monsieur d'Argental, à courir par la ville dès que quatre heures après midi sont sonnées; elle fait rester madame d'Argental dans sa chaise longue; elle fait mourir le fade Roselli par l'insipide Ribou; elle tue le maréchal de Saxe à Chambord[1], après l'avoir respecté à Lawfelt; elle a fait jouer des parades[2] à votre frère; elle oblige le roi de Prusse d'aller tous les jours à la parade de ses soldats, et à faire des vers; elle m'a tiré de mon lit pour m'envoyer de Paris à Potsdam en bonnet de nuit. Je sais bien qu'il eût été plus doux de continuer notre petite vie douce et sibarite, de jouer de temps en temps la comédie dans mon grenier, de jouir de

[1] * Le 30 novembre 1750. (Clog.)

[2] * Voltaire parle de ces *parades* dans sa lettre du 29 avril 1735 à Cideville. (Clog.)

votre société charmante. Je sens mon tort, mon cher et respectable ami, je suis venu mourir à trois cents lieues. Un héros, un grand homme a beau faire, il ne remplace point un ami.

J'ai tort; ne croyez pas que je sois avec vous comme les pécheurs avec Dieu, qui se tournent vers lui quand ils sont malades. Au contraire, la maladie est presque la seule raison qui a retardé mon départ; car, dès que j'ai un rayon de santé, je suis prêt à demander des chevaux de poste. On vous dira peut-être que, tout languissant que je suis, je ne laisse pas de jouer la comédie; mais vous remarquerez que je suis le bon homme Lusignan; je le représente d'après nature; et tout le monde a avoué qu'on ne pouvait pas avoir l'air plus mourant. On dit que Bellecour[1] ne réussit pas si bien avec sa belle figure; mais, mon cher ange, ne parlons des délices du théâtre que quand je serai à Paris. Puisque vous êtes toujours, comme le peuple romain, fou des spectacles, j'ai de quoi vous amuser.

Il y avait, depuis un mois, une grande lettre[2] pour madame d'Argental, avec un paquet, entre les mains d'un envoyé prussien qui devait loger

[1] * Gilles Colson, dit Bellecour. Cet acteur débuta à la Comédie française le 31 décembre 1750; il est mort en 1778. M. Quérard, dans *la France littéraire*, le nomme Bellecourt. (Clog.)

[2] * La letttre MDLXXXV. (Clog.)

chez moi à Paris. Cet envoyé ne part pas sitôt, et peut-être le devancerai-je. Bonsoir, mes divins anges.

Non, non, vraiment; notre Prussien partira avant moi, et comptez, mes anges, que j'en suis pénétré de douleur.

LETTRE MDXCVI.

A MADAME DENIS.

A Berlin, le 12 janvier.

Enfin voici notre chambellan d'Hamon. Il vous remettra mon gros paquet, il couchera dans mon lit. J'aimerais mieux y être que dans celui où je suis; c'est pourtant le lit du grand-électeur[1]. C'est le bisaïeul du roi régnant. Chaque pays a son grand homme. Il avait du moins un bon lit, chose assez rare de son temps. Le dernier roi ne connaissait pas ce luxe-là. Il serait bien étonné de me voir ici, et encore plus d'y voir un opéra italien. Il avait beaucoup d'argent et des chaises de bois. Les choses ont un peu changé. On a conservé l'argent, on a gagné des provinces, et on a rembourré les fauteuils. Ce n'est pas que je sois logé ici aussi bien que chez moi; mais je le suis beaucoup mieux que je ne mérite.

[1] * Frédéric-Guillaume, mort en 1688. (Clog.)

Nous avons joué *Zaïre*. La princesse Amélie était Zaïre, et moi le bon homme Lusignan. Notre princesse joue bien mieux Hermione; aussi est-ce un plus beau rôle. Madame Tyrconnell s'est très honnêtement tirée d'Andromaque. Il n'y a guère d'actrices qui aient de plus beaux yeux. Pour milord Tyrconnell, c'est un digne Anglais. Son rôle est d'être à table. Il a le discours serré et caustique, je ne sais quoi de franc que les Anglais ont, et que les gens de son métier n'ont guère. Le tout fait un composé qui plaît.

Vous m'avouerez qu'un Anglais, envoyé de France en Prusse, des tragédies françaises jouées à la cour de Berlin, et moi transplanté à cette cour, auprès d'un roi qui fait autant de vers que moi, pour le moins, voilà des choses auxquelles on ne devait pas s'attendre. Lisez bien mon gros paquet que d'Hamon doit vous rendre, et envoyez-moi vos ordres par le courrier de Hambourg. D'Hamon [1] est un vrai nom de comédie; mais il ne joue que sa comédie de négociateur. Pour moi, je ne m'accoutume ni au rôle que je joue ni à votre absence, soyez-en bien convaincue.

[1] * Voltaire écrivait *Damon*, mais il s'inquiétait peu de l'orthographe des noms propres. Voyez sa lettre du 15 avril 1768 à d'Hamon. (CLOG.)

LETTRE MDXCVII[1].

A M. LE MARQUIS DE XIMENÈS.

Les personnes qui ont l'honneur de vous connaître, monsieur, vous rendront la justice d'avouer que vous êtes plus fait pour traduire les amours fortunés d'Ovide[2] que les amours malheureux. Si d'ailleurs quelque beauté avait à se plaindre de vous, elle serait discrète; et vous pourriez vous vanter de vos exploits sans lui déplaire. Il y a de très galants hommes qui ont perdu partie, revanche, et le tout[3], sans en rien dire. Vous n'êtes pas de ces gens-là, et je vous crois très heureux au jeu.

Pour moi, qui ne joue point, je vous souhaite d'aussi bonnes parties que vous avez fait de bons

[1]* Cette lettre, imprimée dans l'édition de M. Lequien sous le numéro 617, à la fin de celles de 1739, ne peut appartenir à cette date; Augustin-Marie de Ximenès, né à Paris le 26 février 1726, devait être encore au collège en 1739. Voltaire lui adressa une courte épître en vers le 27 auguste 1742, mais la première lettre où il le nomme est celle du 13 juin 1745 au président Hénault. (Clog.)

[2]* Ximenès avait envoyé à Voltaire une traduction en vers de la VIIe élégie d'Ovide. (Clog.)

[3]* M. Durozoir prétend, dans la *Biographie universelle*, que Ximenès, après avoir songé à épouser madame Denis, nièce de Voltaire, perdit *partie*, *revanche et le tout* dans trois rendez-vous avec mademoiselle Clairon. (Clog.)

vers. Goûtez les plaisirs, et chantez-les. J'ai l'honneur d'être, etc.

LETTRE MDXCVIII.

DE MADAME LA MARGRAVE DE BAREUTH.

Le 23 janvier.

Il faut que je me sois très mal expliquée dans ma dernière lettre[1], puisque vous n'en avez pas compris le sens. Peut-être étais-je dans ce moment-là inspirée du Saint-Esprit. Comme vous n'êtes pas apôtre, vous avez trouvé fort obscur ce que je croyais fort clair. J'en viens à l'explication. Le duc de Wurtemberg m'a marqué qu'il avait dessein d'engager le marquis d'Adhémar à son service. J'ai craint qu'il ne vous prévînt, et vous ai prié de faire en sorte que le marquis refuse les propositions qu'on lui fera de la part du duc. Le margrave ne vous démentira point par rapport aux quinze cents écus d'appointements que vous lui avez offerts. Je vous prie de dépêcher cette affaire, et d'engager M. d'Adhémar à se rendre bientôt ici. On lui destine une charge de cour au-dessus de celle de chambellan, et vous pouvez compter que le margrave aura pour lui toutes les attentions imaginables.

Je crois que votre séjour en Allemagne inspire dans tous les cœurs la fureur de réciter des vers. La cour de Wurtemberg revient exprès ici pour histrioner avec nous. Le sensé Uriot[2] nous a choisi, selon moi, la plus détestable pièce de théâtre qu'il y ait pour la versification; c'est

[1] * La lettre MDXCIV. (CLOG.)

[2] * Une lettre du 16 octobre 1743 est adressée à Uriot, dans la *Correspondance*. (CLOG.)

Oreste et Pylade, de La Motte[1]. J'admire les différentes façons de penser qu'il y a dans le monde. Vous excluez les femmes de vos tragédies de Potsdam, et nous voudrions, si nous avions un Voltaire, retrancher les hommes de celles que nous jouons ici. N'y aurait-il pas moyen que vous pussiez nous accommoder une de vos pièces, et y donner les deux principaux rôles aux femmes? Le duc[2] et ma fille jouent joliment; mais c'est tout. Le pauvre Montperni[3] est encore trop languissant pour prendre un grand rôle, et le reste ne fait qu'estropier vos pièces. Je n'ai osé proposer *Sémiramis*, la duchesse-mère ayant représenté cette pièce à Stuttgard.

J'ai vu, ces jours passés, un personnage singulier; c'est un référendaire du pape, prélat, chanoine de Sainte-Marie, et, malgré tout cela, homme sensé, déchaîné contre les moines, à l'abri du préjugé, et ne parlant que de tolérance.

Votre petit acteur est arrivé. Comme j'ai été tout ce temps fort incommodée, je ne l'ai point encore vu; mais on m'en dit beaucoup de bien.

Venez bientôt nous voir dans notre couvent; c'est tout ce que nous souhaitons. Le margrave vous fait bien des amitiés. Saluez tous les frères qui se souviennent encore de moi, et soyez persuadé que l'abbesse de Bareuth ne desire rien tant que de pouvoir convaincre frère Voltaire de sa parfaite estime. WILHELMINE.

[1] * Non pas de La Motte, mais de Chancel de La Grange. (CLOG.)

[2] * Charles-Eugène, duc de Wurtemberg, né en 1728, et marié, en 1748, à Élisabeth-Frédérique-Sophie, fille de la margrave de Bareuth. (CLOG.)

[3] * Voyez l'histoire de sa maladie dans la lettre du 24 auguste 1750 à madame Denis. (CLOG.)

LETTRE MDXCIX.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Berlin, le dernier de janvier.

Mon cher ange, mon cher ami, j'ai écrit à ma nièce que tout ce que je lui disais était pour vous, et je vous en dis autant pour elle. Ma santé est devenue bien déplorable. Je ne peux pas écrire long-temps. Je commencerai d'abord par vous dire qu'il faut absolument attendre un temps plus doux pour revenir au colombier[1]. J'ajouterai que je crains beaucoup de me trouver à Paris au milieu de toutes les tracasseries que vont causer vos éditions, d'essuyer les querelles des libraires, de compromettre les examinateurs des livres, d'essuyer les murmures des dévots, et d'être exposé aux Frérons. Il est impossible qu'un homme de lettres qui a pensé librement, et qui passe pour être heureux, ne soit pas persécuté en France. La fureur publique poursuit toujours un homme public qu'on n'a pu rendre infortuné. Je n'ai jamais éprouvé de faveur que quand l'ancien évêque de Mirepoix me persécutait.

Lambert a très mal fait d'entreprendre une

[1]* Allusion à la fable de La Fontaine intitulée *les deux Pigeons*. (CLOG.)

édition de mes sottises en vers et en prose sans m'en avertir; il a mal fait, après l'avoir entreprise, de n'en pas précipiter l'exécution, et il a plus mal fait de demander des examinateurs. Pour peu que ces examinateurs craignent, malgré leur philosophie et leur bonne volonté, de se commettre avec des gens qui n'ont ni bonne volonté ni philosophie, il en naîtra une hydre de tracasseries, et je n'aurai fait alors un voyage en France que pour essuyer des peines et des reproches. On dira que j'ai pris le parti de me retirer dans les pays étrangers pour y faire imprimer des choses trop libres qu'on ne peut mettre au jour en France, même avec une permission tacite. Je vous avoue, mon cher et respectable ami, que je voudrais bien ne reparaître que quand tous ces petits orages seront détournés.

Je vous remercie tendrement des démarches que vous avez eu la bonté de faire. Votre amitié est à l'épreuve du temps et de l'absence. Vous ne me verrez plus jouer Cicéron. Je l'ai représenté sur le petit théâtre que j'ai créé dans le palais de Berlin, et je vous assure que je l'ai bien mieux joué qu'à Paris; mais, pour jouer Cicéron, il faut avoir des dents, et ma maladie me les a fait perdre en grande partie. Je ne suis plus qu'un vieux radoteur,

Et je ne vis pas un moment

Sans sentir quelque changement
Qui m'avertit de la ruine.

Il vient un temps où il ne faut plus se prodiguer au monde. J'aurais voulu passer avec vous les derniers jours de ma vie, vous n'en doutez pas; mais je vous répète que, quand j'aurai la consolation de vous entretenir, vous serez forcé d'approuver le parti que j'ai pris. Il m'a coûté bien cher, puisqu'il m'a séparé de vous. Madame d'Argental a dû recevoir une lettre de moi, avec quelques pilules de Stahl, que je lui adressai au commencement de décembre[1], quand le chambellan d'Hamon fut nommé pour aller à Paris conclure une petite affaire. Son départ a été long-temps retardé. Je le crois arrivé à présent. Un ministre qui se porte bien peut voyager au milieu des neiges; mais, dans l'état où je suis, il faut que j'attende une saison moins rude. Adieu; je ne ferai plus de compliments à aucun de vos amis, ils me croient trop un homme de l'autre monde.

[1] * Voyez la lettre MDLXXXV. (CLOG.)

LETTRE MDC.

A M. LE MARQUIS DE THIBOUVILLE.

A Berlin, ce 5 février.

Je reçois à-la-fois vos deux lettres, mon cher duc d'Alençon. Vous ignorez peut-être qu'il a plu à la divine Providence de me faire deux niches; l'une par le moyen d'un échappé [1] de l'Ancien Testament, qui a voulu me voler à Berlin cinquante mille livres, et l'autre par un échappé du *Système*, nommé André, qui s'est avisé de faire saisir tout mon bien, à Paris, pour une prétendue dette de billets de banque qu'il a la mauvaise foi et l'impudence de renouveler juste au bout de trente ans. Il a retrouvé un torche-cul du temps du *visa;* il a vendu, sans m'en dire un mot, ce torche-cul à un procureur, et ce procureur me poursuit avec toutes les horreurs de son métier. Voilà le cas où je me trouve, et cette aventure imprévue ne me tourmenterait pas sans vous. Si je peux réussir à plâtrer une trêve avec ce maraud de procureur, je suis à vous sur-le-champ et dans tous les quarts d'heure de ma vie. Quand je dis que je suis à vous, c'est de ma bourse et de mon cœur que je parle;

[1] * Le Juif Hirschell, nommé dans la lettre MDXCII. (CLOG.)

car pour ma *présence réelle*, n'y comptez pas sitôt. Ni ma santé, ni d'autres raisons, ne peuvent me permettre d'aller à Paris dans le temps que je m'étais prescrit. Aimez-moi, dites aux anges et à ma niéce qu'il faut qu'ils m'aiment. Je n'écris à personne cet ordinaire, pas même à madame Denis. Ma santé est misérable. Adieu; je vous embrasse tendrement, mon cher Catilina.

LETTRE MDCI.

A FRÉDÉRIC II, ROI DE PRUSSE.

Sire, eh bien! votre majesté a raison, et la plus grande raison du monde; et moi, à mon âge, j'ai un tort presque irréparable. Je ne me suis jamais corrigé de la maudite idée d'aller toujours en avant dans toutes les affaires; et, quoique très persuadé qu'il y a mille occasions où il faut savoir perdre et se taire, et, quoique j'en eusse l'expérience, j'ai eu la rage de vouloir prouver que j'avais raison contre un homme avec lequel il n'est pas même permis d'avoir raison. Comptez que je suis au désespoir, et que je n'ai jamais senti une douleur si profonde et si amère. Je me suis privé, de gaieté de cœur, du seul objet pour qui je suis venu; j'ai perdu des conférences qui m'éclairaient et qui me

ranimaient, j'ai déplu[1] au seul homme à qui je voulais plaire. Si la reine de Saba avait été dans la disgrace de Salomon, elle n'aurait pas plus souffert que moi. Je peux répondre au Salomon d'aujourd'hui que tout son génie n'est pas capable de me faire sentir ma faute au point où mon cœur me la fait sentir. J'ai une maladie bien cruelle; mais elle n'approche pas, en vérité, de mon affliction, et cette affliction n'est égale qu'à ce tendre et respectueux attachement qui ne finira qu'avec ma vie.

LETTRE MDCII.

A M. FORMEI.

Le 14 février.

Je vous demande en grace, monsieur, de ne pas refuser aujourd'hui le petit dîner philosophique. Il faut absolument que nous mangions le rôt du roi philosophe. Vous serez aussi libre et aussi à votre aise que chez vous, et je serai charmé de pouvoir vous entretenir tout de suite. Ce ne serait point la peine d'être venu à Berlin pour ne pas

[1] * Voltaire, calomnié par ses ennemis, devenus chauds partisans de Hirschell, avait reçu ordre de ne plus paraître en présence de Frédéric, en attendant l'issue du procès qui ne tarda pas à déjouer les intrigues rappelées dans la lettre MDCX. (CLOG.)

profiter de votre société. Voyez si vous voulez que je vous envoie un carrosse, à deux heures précises. *Vale;* c'est le plus beau des compliments

LETTRE MDCIII.

DE MADAME LA MARGRAVE DE BAREUTH.

Le 18 février.

Si vous desirez grandement de me revoir, je vous rends le réciproque; partant frère Voltaire sera le bienvenu, en quelque temps que ce soit; et nous tâcherons de lui rendre notre abbaye agréable autant que faire sera possible. Ne vous émerveillez pas de mon langage de jadis. Il était naïf; et qui dit naïf dit sincère. Bref, je lis les *Mémoires de Sulli*, et j'ai parcouru tous ceux que j'ai sur l'histoire de France. Ces mémoires secrets mettent infiniment mieux au fait que les histoires générales où les auteurs attribuent souvent les belles actions, tant politiques que militaires, à ceux qui n'y ont eu que peu de part. J'ai conclu que vous avez eu de très grands hommes, et des rois très ordinaires. Henri IV n'aurait peut-être jamais régné, ou ne se serait pas maintenu sans un Sulli; et Louis XIV, sans les Louvois, les Colbert et les Turenne, n'aurait jamais acquis le surnom de *Grand*. Tel est le monde; on sacrifie à la grandeur, et rarement au mérite.

Vous me mandez des choses bien extraordinaires. Apollon est en procès avec un Juif? Fi donc! monsieur, cela est abominable. J'ai cherché dans toute la mythologie, et n'ai trouvé ombre de plaidoyer dans ce goût, au Parnasse. Quelque comique qu'il soit, je ne veux point le voir représenter sur la scène. Les grands hommes n'y doivent paraître

que dans leur lustre. Je veux vous y contempler juge de l'esprit, des talents et des sciences, triomphant des Racine et des Corneille, et dictateur perpétuel de la république des belles-lettres. J'espère que votre Israélite aura porté la peine de sa fourberie, et que vous aurez l'esprit tranquille.

Envoyez-nous bientôt le marquis d'Adhémar; songez à la joie; renoncez à la repentance; portez-vous bien; pensez quelquefois à moi, et comptez sur ma parfaite estime.

WILHELMINE.

LETTRE MDCIV.

A MADAME DENIS.

A Berlin, le 20 février.

Je vous remercie tendrement de tout ce que vous m'envoyez. Je m'amuse, ma chère enfant, pendant les intervalles de ma maladie, à finir ce *Siècle de Louis XIV*. Il serait plus rempli de recherches, plus curieux, plus plein, s'il était achevé dans son pays natal; mais il ne serait pas écrit si librement. Je me trouverais le matin avec des jansénistes, le soir avec des molinistes; la préférence m'embarrasserait; au lieu qu'ici je jouis de toute mon indifférence et de la plus parfaite impartialité. Votre intention est donc de redonner *Mahomet* avant *Catilina?* Nous verrons si vous y réussirez.

Franchement je n'ai jamais trop conçu comment

le prophète de la Mecque avait scandalisé les dévots de Paris. J'imagine bien qu'à Constantinople on trouverait mauvais que j'eusse ainsi traité le prophète des Osmanlis; mais quel intérêt y prennent vos rigoristes? En vérité, c'est un plaisant exemple de ce que peuvent la cabale et l'envie. Qui pourra jamais croire qu'un homme tel que l'abbé Desfontaines eût persuadé à quelques gens de robe mal instruits que cette tragédie était dangereuse à la religion? Encore, si j'avais fait l'embrasement de Sodome, cet honnête abbé aurait eu quelque prétexte de se plaindre; mais rien ne l'attachait à Mahomet. Enfin il parvint à exciter le zèle d'un homme[1] en place, et quelquefois un homme en place est un sot. Le préjugé subsiste toujours, et je crois que votre négociation trouvera bien des obstacles. M. le maréchal de Richelieu aura beau faire, les Turcs ne s'endormiront pas. Quelle pitié! Si cet ouvrage avait été d'un inconnu, on n'aurait rien dit; mais il était de moi, et il fallait crier. La méchanceté et le ridicule de vos cabales me consolent souvent d'être ici. Ce n'est point de l'enthousiasme qu'il faut à nous autres chétifs enfants d'Apollon, c'est de la patience, et ce n'est pas là d'ordinaire notre vertu.

Faites tout ce qu'il vous plaira. Je vous remets *Rome* et *la Mecque* entre les mains; ce sont deux

[1] * Le cardinal de Fleuri. (Clog.)

saintes villes. Pour moi, je ne sais plus à quel saint me vouer depuis que je me suis avisé si mal-à-propos de vivre loin de vous. Je suis bien malade et justement puni.

LETTRE MDCV.

A M. D'ARGET.

Mon cher ami, quand je vous écris, c'est pour vous seul, c'est à vous seul que j'ouvre mon cœur. Je suis si malade que je ne sens plus mes afflictions. Mon ame est morte, et mon corps se meurt. Je vous conjure de vous jeter, s'il le faut, aux pieds du roi, et d'obtenir de lui que je me retire au Marquisat[1], à la fin de ce mois, et que j'y reste jusqu'au mois de mai. Il est vrai que je ne pourrais guère m'y passer des mêmes bontés et des mêmes générosités dont il daigne m'honorer à Berlin, et qu'il est impertinent à moi d'en abuser à ce point; mais, mon cher ami, tâchez d'obtenir bien respectueusement, bien tendrement, que ma pension soit retranchée, à compter depuis février jusqu'au temps de mon retour. J'aime infiniment mieux raccommoder ma santé, au Marquisat, que de toucher de l'argent. Ce que le roi daigne faire

[1]* Maison de plaisance du roi de Prusse, aux portes de Potsdam. (CLOG.)

pour moi coûte autant qu'une forte pension. Ce double emploi n'est pas juste. Je n'ai que faire d'argent, mon cher ami; je veux la campagne, du petit-lait, de bon potage, des livres, votre société, et les nouveaux ouvrages d'un grand homme qui m'a juré de ne me pas rendre malheureux. Ce que je lui demande adoucira tous mes maux. Qu'il dise seulement à M. Fédersdoff[1] qu'on ait soin de moi au Marquisat. J'ai des meubles que j'y ferai porter. J'ai presque tout ce qu'il me faut, hors un cuisinier et des carrosses. Je n'aurai cela que quand je reviendrai avec ma nièce, qui prend enfin pitié de mon état, et qui consent de se retirer avec moi à la campagne, pour me consoler. En un mot, il dépend du roi de me rendre la vie. J'ai tout quitté pour lui; il ne peut me refuser ce que je lui demande. Il s'agit de rétablir ma santé pendant deux mois et demi au Marquisat, et d'y vivre à ma fantaisie. Mais je veux absolument que la pension me soit retranchée pendant tout ce temps-là, et pendant celui de mon absence, jusqu'à mon retour avec ma nièce. Elle fera partir tous mes meubles de Paris, le premier juin, et je vous réponds que le reste de ma vie sera tranquille et philosophique. Soyez sûr que son amitié et la mienne contribue-

[1] * Ancien soldat devenu valet-de-chambre, favori, et premier ministre de Frédéric, selon ce qu'en dit Voltaire dans ses *Mémoires*. (CLOG.)

ront à la douceur de votre vie. Elle ne me parle que de vous; elle vous aime déja de tout son cœur, et je vous demanderai bientôt votre protection auprès d'elle. Comptez que c'est une femme charmante [1], et que personne n'a plus de goût, plus de raison, et plus de douceur. Elle est plus capable de sentir le mérite des ouvrages du Salomon du Nord que tout ce qui l'entoure. Si je peux espérer de rester au Marquisat avec elle, ma vie sera aussi heureuse qu'elle a été horrible depuis trois mois. Je vous embrasse tendrement; réussissez dans votre négociation; il le faut absolument.

La vraie amitié réussit toujours.

LETTRE MDCVI.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Des neiges de Berlin, le 22 février.

O destinée! destinée! ô neiges! ô maladies, ô absence! Comment vous portez-vous, mes anges? Sans la santé tout est amertume. Le roi de Prusse m'a donné la jouissance d'une maison charmante [2];

[1] * Voltaire dit, dans le onzième alinéa de sa lettre du 10 juin 1752 à Richelieu, que sa nièce n'était *ni fraîche ni jeune*. La lettre de Voltaire à d'Argental, du 10 mars 1754, donne une juste idée de la prétendue *douceur* de madame Denis, auteur de quelques mauvaises pièces qu'on n'a ni jouées ni imprimées. (Clog.)

[2] * Le Marquisat cité dans la lettre précédente. (Clog.)

mais, tout Salomon qu'il est, il ne me guérira pas. Tous les rois de la terre ne peuvent rendre un malingre heureux. Il faut que je vous parle d'une autre anicroche. André, cet échappé du *Système*, s'avise, au bout de trente ans, un jour avant la prescription, de faire revivre un billet que je lui fis en jeune homme, pour des billets de banque qu'il me donna dans la décadence du *Système*, et que je voulus faire en vain passer pour un *visa*, en faveur de madame de Winterfeld[1], qui était alors dans le besoin. Ces billets de banque d'André étaient des feuilles de chêne. Il m'avait dit depuis qu'il avait brûlé mon billet avec toutes les paperasses de ce temps-là; aujourd'hui il le retrouve pendant mon absence, il le vend à un procureur, et fait saisir tout mon bien. Ne trouvez-vous pas l'action honnête? J'ai trouvé ici une espèce d'André qui m'a voulu voler une somme un peu plus considérable; mais il n'y a pas réussi, et j'ai eu bonne justice. Mais, pour l'André de Paris, je crois que je serai obligé de le payer et de le déshonorer, attendu que mon billet est pur et simple, et qu'il n'y a pas moyen de plaider contre sa signature et contre un procureur.

J'ai appris avec délices que M. de La Bourdon-

[1] * Mademoiselle Dunoyer. Voyez la 1re lettre de la *Correspondance*. (Clog.)

nais avait gagné son procès[1]; mais qui lui rendra ses dents, qu'il a perdues à la Bastille? Mon cher ange, je perds ici les miennes. Une affection scorbutique m'a attaqué. Qui croirait qu'on eût les mêmes maux dans le palais du roi de Prusse et à la Bastille? Ma santé est bien déplorable; sans cela il me semble que j'aurais fait bien des choses qui vous auraient plu; et vous auriez avoué que je n'ai pas perdu mon temps à Berlin, et que, dans les glaces de mon âge, il s'était glissé quelque étincelle du feu dont le Salomon du Nord est animé.

Mon cher ami, la maladie avance ma caducité. Allons, courage. La nature est une souveraine despotique contre laquelle il ne faut pas murmurer. Portez-vous bien, encore une fois, tous tant que vous êtes, et aimez mon ombre, qui vous aime de tout son cœur.

LETTRE MDCVII.

A FRÉDÉRIC II, ROI DE PRUSSE.

Février.

Sire, je conjure votre majesté de substituer la compassion aux sentiments de bonté qui m'ont

[1]* Mahé de la Bourdonnais, sur lequel j'ai donné une note, sortit de la Bastille le 5 février 1751. Il y était depuis le 1er mars 1748. (CLOG.)

enchanté, et qui m'ont déterminé à passer à vos pieds le reste de ma vie. Quoique j'aie gagné ce procès[1], je fais encore offrir à ce Juif de reprendre pour deux mille écus les diamants qu'il m'a vendus trois mille, afin de pouvoir me retirer dans la maison que votre majesté permet que j'habite auprès de Potsdam. L'état où je suis ne me permet guère de me montrer, et j'ai besoin de faire des remèdes à la campagne pendant plus d'un mois. Permettez-moi de m'y aller établir la première semaine de mars, et de rester jusqu'au 5 ou au 6 mars dans votre château. C'est un homme assurément très malade qui vous demande cette grace. Songez aussi que c'est un homme qui n'a eu, en renonçant à sa patrie, que votre seule personne pour objet, et dont l'attachement ne peut être douteux. Puisque vous avez la bonté de me dire les choses qui vous ont déplu, cette bonté même m'assure que je ne vous déplairai plus. Il est bien sûr que je ne me suis pas donné à vous pour ne pas chercher à vous rendre ma conduite agréable, et que, quand on est conduit par le cœur, les devoirs sont bien doux.

Permettez-moi, sire, de dire à votre majesté que

[1] * Ce fut le 18 février 1751 que Voltaire gagna, contre le Juif Hirschell, le procès dont il s'agit dans quelques lettres précédentes, et sur lequel on peut consulter l'article XXXI des *Mémoires* de Longchamp. (CLOG.)

j'avais beaucoup connu Gross[1] à Paris; qu'il m'était venu voir à Berlin, et que j'allai le prier de me faire venir un ballot de livres et de cartes de géographie que M. de Razomowsky me devait envoyer. Je ne savais pas un mot de son rappel. Ce fut lui qui me l'apprit; et quand il m'en dit la raison, je me mis à rire. Je lui dis en vérité ce qui convenait, en pareille occasion, à un homme qui apprenait cette aventure de sa bouche. C'est l'unique fois que je lui aie parlé, et l'unique ministre que j'aie vu, et je peux assurer votre majesté que je n'en verrai aucun en particulier.

Pardonnez-moi si je vous ai présenté des lettres de madame de Bentinck[2]. Je ne vous en présenterai plus.

A l'égard de la société, j'ose dire, sire, que je ne crois pas y avoir mis la moindre apparence d'aigreur ni de trouble. S'il y avait même quelqu'un dont je pusse avoir à me plaindre, je jure à votre majesté que tout serait oublié dans un instant, et que le bonheur d'être dans vos bonnes graces me

[1] * Jean-Godefroi Gross, écrivain allemand, nommé conseiller et historiographe du margraviat de Brandebourg en 1752. (Clog.)

[2] * Charlotte-Sophie d'Oldenbourg, née en 1715, mariée, en 1733, à Guillaume de Bentinck, comte du Saint-Empire. Collini dit que cette amie de Voltaire était femme d'un grand mérite et d'une grande fermeté. Elle se sépara de son mari et voyagea beaucoup. Voltaire, dans sa lettre du 2 septembre 1758 à Algarotti, la nomme *signora errante et amabile*. (Clog.)

rendrait agréables ceux même qui, étant mal instruits de l'affaire du Juif, auraient trop pris parti contre moi. Je ne crois pas qu'il puisse être revenu à votre majesté que j'aie jamais dit un seul mot qui ait pu déplaire à personne. Daignez être très sûr que jamais je ne mettrai même la moindre froideur dans le commerce avec aucun de ceux qui vous approchent; et sur cela je n'aurai pas à me vaincre.

Pour le Juif, daignez, sire, vous informer des juges, s'il y a un homme plus inique et de plus mauvaise foi sur la terre. Il refuse, tout condamné qu'il est, les mille écus que je lui offre de gagner. Mais cela ne m'empêchera pas de profiter de la grace que votre majesté daigne me faire, et d'habiter la maison près de Potsdam, dont votre majesté est encore suppliée de me laisser la jouissance jusqu'au printemps. Je sacrifierai tout pour venir goûter le repos auprès du séjour que vous rendez si célèbre par tout ce que vous y faites. Daignez me laisser espérer que je verrai vos dernières productions. Il n'y a point pour moi de consolation plus chère. Vous ne pouvez pas assurément douter, sire, que je ne sois tendrement attaché à votre personne, et j'ose dire que je le suis à un point, que j'espère que votre majesté me pardonnera tout.

LETTRE MDCVIII.

A FRÉDÉRIC II, ROI DE PRUSSE.

Ce samedi [1].

Sire, toutes choses mûrement considérées, j'ai fait une lourde faute d'avoir un procès contre un Juif, et j'en demande bien pardon à votre majesté, à votre philosophie, et à votre bonté. J'étais piqué, j'avais la rage de prouver que j'avais été trompé. Je l'ai prouvé, et après avoir gagné ce malheureux procès, j'ai donné à ce maudit Hébreu plus que je ne lui avais offert d'abord, pour reprendre ses maudits diamants, qui ne conviennent point à un homme de lettres. Tout cela n'empêche pas que je ne vous aie consacré ma vie. Faites de moi tout ce qu'il vous plaira. J'avais mandé à son altesse royale madame la margrave de Bareuth que frère Voltaire était en pénitence. Ayez pitié de frère Voltaire. Il n'attend que le moment de s'aller fourrer dans la cellule du Marquisat. Comptez, sire, que frère Voltaire est un bon homme, qu'il n'est mal avec personne, et sur-tout qu'il prend la liberté d'aimer votre majesté de tout son cœur. Et à qui montrez-vous les fruits de votre beau

[1] Probablement le 27 février. (CLOG.)

génie, si ce n'est à votre ancien admirateur? Il n'a plus de talent, mais il a du goût, il sent vivement, et votre imagination est faite pour son ame. Il est tout pétri de faiblesses, mais assurément sa plus grande est pour vous. Il n'est point intéressé comme on vous l'a dit, et il ne cherche dans votre majesté que vous-même. Il est bien malade; mais vos bontés lui rendront peut-être la santé; en un mot, sa vie est entre vos mains. V.

J'apprends que votre majesté me permet de m'établir pour ce printemps au Marquisat. Je lui en rends les plus humbles graces. Elle fait la consolation de ma vie.

LETTRE MDCIX.

A M. D'ARGET.

Ce dimanche.

Mon cher ami, voici une lettre[1] pour le roi, que je vous prie de lui remettre. Ma foi, j'ai tort d'avoir voulu avoir publiquement raison contre un misérable, et le roi a plus de bon sens que moi, comme il a plus de talent. Je ne sais pas comment diable il fait pour être si sage en fesant des vers. Il serait plaisant que je mourusse de cela.

[1]* La lettre précédente. (CLOG.)

Je voudrais déja être au Marquisat, mais ce ne sera que pour le 6 ou le 7; car l'humeur s'est un peu jetée sur la poitrine, et les gencives ne sont pas mieux. Malgré le peu d'approbation qu'a eu la saignée de M. de Rothembourg [1], j'ai très grande foi à La Mettrie. Qu'on me montre un élève de Boerhaave qui ait plus d'esprit et qui ait mieux écrit sur son métier?

Mais qu'il guérisse vos yeux; voilà d'abord ce que je lui demande.

J'étais fort en peine de M. d'Hamon et d'un gros paquet pour l'édition qu'on fait à Paris de mes rêveries, édition qui, par parenthèse, ne vaudra pas mieux que les autres, parcequ'elle a été faite sans me consulter, et pendant mon absence.

Ce d'Hamon, en arrivant chez moi [2], a trouvé des Damis, des Éraste, et des Angélique, et des Clarisse, qui l'attendaient à souper. On va le voir par curiosité, comme un homme venant de la part de *Frédéric-le-Grand*. Un certain marquis, un peu bavard, lui ayant fait une enfilade de questions fort longues, M. de Thibouville, qui n'avait

[1] * Le comte de Rothembourg, dont Voltaire cite la femme dans sa lettre MDLXXII. Mort au commencement de 1752. (CLOG.)

[2] * Longchamp, dans l'article XXX de ses *Mémoires*, rend compte avec peu de charité des coquetteries que fit madame Denis à d'Hamon, *jeune homme aimable et bien fait*, lorsque ce chambellan descendit dans la maison de Voltaire, rue *Traversière*. C'était la nièce qui régalait, et l'oncle qui payait. (CLOG.)

encore rien dit, s'approcha de l'oreille de d'Hamon, et lui dit : « Monsieur, je prends acte que « tous les Français ne sont pas si pressants. » Il a été huit jours enfermé chez moi, sans sortir, parcequ'il fallait qu'il ne fît point de visite avant d'avoir été présenté, et le roi de France est à Versailles tout le moins qu'il peut. M. de Boufflers, colonel des gardes du roi Stanislas, a été tué[1] sans qu'on sache trop comment. Tout le monde en raisonne, et demain personne n'en parlera. Vanité des vanités ! Adieu.

LETTRE MDCX.

A FRÉDÉRIC II, ROI DE PRUSSE.

Sire, votre majesté joint à ses grands talents celui de connaître les hommes. Mais, pour moi, je ne comprends pas comment, dans ma retraite (royale à la vérité, mais encore plus philosophique) dans laquelle on n'a rien à se disputer, et qui devrait être l'asile de la paix, le diable peut encore semer sa zizanie. Pourquoi souleva-t-on d'Arnaud contre moi ? pourquoi le rendit-on méchant ? pour-

[1]* Le 2 février 1751. — Louis-François de Boufflers-Remiencourt avait épousé, en 1735, Marie-Françoise-Catherine de Beauvau. De ce mariage naquit, en 1737, le célèbre chevalier de Boufflers, mort le 18 janvier 1816. (Clog.)

quoi corrompit-on mon secrétaire[1]? pourquoi m'a-t-on attaqué auprès de vous par les rapports les plus bas et par les détails les plus vils? pourquoi vous fit-on dire, dès le 29 novembre, que j'avais acheté pour quatre-vingt mille écus de billets de *la Stère*[2], tandis que je n'en ai jamais eu un seul, et qu'ayant été publiquement sollicité par le Juif Hirschell d'en prendre comme les autres, et ayant consulté le sieur Kircheisen sur la nature de ces effets, j'avais, dès le 24 novembre, révoqué mes lettres de change, et défendu à Hirschell de prendre pour moi un seul billet en question? Pourquoi dicta-t-on à Hirschell une lettre calomnieuse adressée à votre majesté, lettre dont tous les points sont reconnus autant de mensonges par un jugement authentique? Pourquoi osa-t-on dire à votre majesté que l'arrêt nécessaire de la personne de ce Juif, arrêt sans lequel j'aurais perdu dix mille écus

[1]* Tinois. Voyez plus haut la lettre MDXCII. (CLOG.)

[2]* Le mot allemand *Steuer* signifie *Banque*, et l'on entendait alors par *la Steuer*, ou *la Stère*, comme la nomme ici Voltaire, une Banque établie à Dresde. Du Vernet, qui en parle dans la *Vie de Voltaire*, année 1751, dit que les Prussiens gagnaient beaucoup à l'agiotage des billets de cette Banque, mais que Frédéric désapprouvait ou feignait de désapprouver de semblables opérations. Ceux qui prirent parti pour le Juif Hirschell prétendirent que celui-ci avait été commis par Voltaire pour participer à cet agiotage; et, pour donner plus de poids à une telle accusation auprès de Frédéric, ils eurent soin d'insinuer que l'auteur de *la Henriade* se moquait des vers de sa majesté. (CLOG.)

de lettres de change, arrêt fait selon toutes les régles, était contre toutes les régles? Pardon, sire; que votre grand cœur me permette de continuer. Pourquoi poursuivre ainsi auprès de vous un malheureux étranger, un malade, un solitaire, qui n'est ici que pour vous seul, à qui vous tenez lieu de tout sur la terre, qui a renoncé à tout pour vous entendre et pour vous lire, que son cœur seul a conduit à vos pieds, qui n'a jamais dit un seul mot qui pût blesser personne, et qui, malgré ce qu'il a essuyé, ne se plaindra de personne? Pourquoi m'avait-on prédit[1] ces persécutions, prédictions que vous avez lues, et que votre bonté me promit[2] de détourner et de rendre inutiles? Pourquoi a-t-on forcé d'Argens de partir? pourquoi m'a-t-on accablé si cruellement? Voilà, je vous le jure, un problème que je ne peux résoudre.

Ce procès que j'ai eu, que j'ai gagné dans tous ses points, n'ai-je pas tout tenté pour ne le point avoir? On m'a forcé à le soutenir; sans quoi j'étais volé de treize mille écus; tandis que je soutiens depuis huit mois, à Paris, la dépense d'une grosse maison, et que, par le désordre où j'ai

[1]* Madame Denis avait prédit à son oncle que Frédéric le *ferait mourir de chagrin*. Voyez le premier alinéa de la lettre de Voltaire à madame Denis, du 18 décembre 1752, et le commencement de la lettre MDLXI. (CLOG.)

[2]* Voyez, tome II de notre édition, p. 65 et 164, la lettre de Frédéric à Voltaire, du 23 auguste 1750. (CLOG.)

laissé mes affaires, comptant passer deux mois à vos pieds, je souffre, depuis cinq mois, sans le dire, la saisie de tous mes revenus à Paris. Cependant on m'a fait passer auprès de votre majesté pour un homme bassement intéressé. Voilà pourquoi, sire, j'avais prié d'Arget de se jeter pour moi à vos pieds, et de vous supplier de supprimer ma pension; non pas assurément pour rejeter vos bienfaits dont je suis pénétré, mais pour convaincre votre majesté qu'elle est mon unique objet. Suis-je venu chercher ici de l'éclat, de la grandeur, du crédit? Je voulais vivre dans une solitude, et admirer quelquefois votre personne et vos ouvrages, travailler, souffrir patiemment les maux où la nature me condamne, et attendre doucement la mort. Voilà ce que je desire encore. Je ne serai pas plus solitaire auprès de Potsdam que dans votre palais de Berlin. Si d'Arget vous a parlé des prières que j'osais vous faire pour cet arrangement, je vous supplie, sire, de les oublier, et de me pardonner les propositions que j'avais hasardées. Je vivrai très bien auprès de Potsdam, avec ce que votre majesté daigne m'accorder. J'y resterai sous le bon plaisir de votre majesté, jusqu'au printemps, et alors j'irai faire un tour à Paris pour mettre un ordre certain pour jamais dans mes affaires. J'ose me flatter que l'assurance de ne pas déplaire à un grand homme pour qui seul je vis,

je sens, et je pense, adoucira la maladie dont je suis tourmenté, laquelle demande du repos, et sur-tout la paix de l'ame; sans quoi la vie est un supplice. Permettez-moi donc, sire, d'aller m'établir au Marquisat jusqu'au printemps; j'irai dans quelques jours, dès que la lie du procès sera bue et que tout sera fini. Voilà la grace que je supplie votre majesté de daigner faire à un homme qui voudrait passer à vos pieds le peu de jours qui lui restent.

J'avais, sire, minuté cette lettre, pour la transcrire d'une manière plus respectueuse; mais mes souffrances ne me permettent pas de la recommencer, et j'espère que votre majesté aura assez de compassion de mon accablement pour daigner recevoir ma lettre avec bonté, dans l'état où je la lui présente, avec le plus profond respect et le plus tendre attachement.

LETTRE MDCXI.

A M. FORMEI.

Mars.

Voulez-vous, monsieur, venir manger le rôt du roi aujourd'hui jeudi, philosophiquement, et chaudement, et doucement, à deux heures? Deux philosophes peuvent, sans être courtisans, dîner

dans le palais d'un roi philosophe. Je prendrai même la liberté de vous envoyer un carrosse de sa majesté, à deux heures précises.

Vous vous trouveriez après-dîner à portée de votre Académie.

Envoyez vos ordres à l'anti-Leibnitzien, mais au Forméien V.

LETTRE MDCXII.

A M. LE MARQUIS DE XIMENÈS[1].

A Potsdam, ce 13 mars.

J'espère, monsieur, que je lirai l'ouvrage que vous voulez bien me confier, avec autant de plaisir que je l'attends avec impatience. Vous savez combien je m'intéresse à l'honneur que vous voulez faire aux lettres. Je conserve précieusement votre poëme[2], qui méritait le prix; c'est le sort des Ximenès d'être vengés de l'Académie par le public. Ma santé a été bien mauvaise depuis trois mois; mais les bontés extrêmes du grand homme auprès de qui j'ai l'honneur d'être m'ont bien consolé.

[1]* Le marquis de Ximenès, dont le nom se prononce *Chimène*, était d'une ancienne famille originaire d'Espagne. Il est mort le 31 mai 1817. (Clog.)

[2]* Ce poëme, sur l'*Amour de la gloire*, avait été mis au concours pour le prix de poésie, décerné à Laurès par l'Académie française en 1750. Cependant, si l'ouvrage de Ximenès ne fut pas couronné,

Elles me consolent tous les jours des bruits ridicules de Paris. En vérité, il faut remonter jusqu'aux beaux temps de la Grèce pour trouver un prince victorieux qui fasse un tel usage de son loisir, et qui daigne avoir pour un particulier étranger des attentions si distinguées. Il faut me pardonner de n'avoir pu le quitter; il ne m'empêche pas de regretter mes amis, mais il me rend excusable auprès d'eux. Permettez-moi, monsieur, de présenter mes respects à madame votre mère, et recevez les miens.

les vers suivants, qui en font partie, méritent d'être distingués, même encore aujourd'hui :

« Il est des rois sans force, et nés dans l'indolence,
« Que la mollesse endort, que l'intérêt encense;
« Fantômes élevés sur un trône avili,
« Ils passent comme un songe, et tombent dans l'oubli.
« Sous ces règnes de deuil le mérite inutile
« Languit, découragé, dans un obscur asile;
« Et des hommes divins y vivent méconnus,
« Mais laissent en mourant un nom qui ne meurt plus.
« Illustres malheureux ! vos ombres consolées
« Abandonnent aux rois l'orgueil des mausolées;
« La mort y foule aux pieds le faste qui les suit,
« Votre empire commence où leur règne finit. »

(CLOG.)

LETTRE MDCXIII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Potsdam, le 15 mars.

Mon adorable ange, vous avez donc vu mon Prussien. J'aurais assurément voulu être du voyage, et resouper avec madame d'Argental et avec vos amis, et vous embrasser cent fois, et vous dire cent choses, et vous montrer cent vers recousus à *Rome sauvée*, à *Adélaïde*, à *Zulime*, et cent feuilles du *Siècle de Louis XIV*; car je serai historiographe de France, en dépit des jaloux; et je n'ai jamais eu tant d'envie de faire bien ma charge que depuis que je ne l'ai plus. Cet immense tableau d'un beau siécle me tourne la tête. M. de Pont de Veile avouera que si Louis XIV n'est pas grand, son siécle l'est. Je n'ai pu accompagner notre chambellan dans les fanges et dans les neiges, où j'aurais été enterré; j'étais malade. D'Arnaud et compagnie, et les petits barbouilleurs, auraient été trop aises. D'Arnaud, animé du vrai desir de la gloire, n'ayant pu encore se faire un nom assez illustre par ses immortels ouvrages, s'en est fait un par son ingratitude envers moi, et par ses procédés. Il s'est noblement lié avec un Rozemberg, mauvais comédien souffert à Berlin, et avec les

Frérons soufferts à Paris; et que de belles nouvelles envoyées de canaille à canaille, et perçant chez les oisifs honnêtes gens du beau monde de Paris! A entendre ces beaux messieurs, j'avais perdu un grand procès, j'avais trompé un honnête banquier juif; et le roi, qui sans doute prend contre moi le parti de l'Ancien Testament, m'avait disgracié; et j'étais perdu, et Fréron riait, et Nivelle de La Chaussée racontait tout cela aussi froidement qu'il en est capable, et on imprimait ma *Pucelle,* et ensuite on me fesait mort. Je suis pourtant encore en vie; et le roi a eu tant de bonté pour moi pendant ma maladie, que je serais le plus ingrat des hommes si je ne passais pas encore quelques mois auprès de lui. J'étais le seul animal de mon espèce qu'il logeât dans son palais, à Berlin, et quand il partit pour Potsdam, et que je ne pus le suivre, il me laissa équipages, cuisiniers, *et cætera;* et ses mulets et ses chevaux conduisaient mes meubles de passade à une maison[1] délicieuse, dont il m'a laissé la jouissance, aux portes de Potsdam; et il me conservait un appartement charmant dans son palais de Potsdam, où je couche une partie de la semaine; et j'admire toujours de près ce génie unique, et il daigne se communiquer à moi; et, enfin, si je n'étais pas à

[1] * Celle du Marquisat, d'où est datée la lettre MDCXXVI. (CLOG.)

trois cents lieues de vous, si je ne vous aimais pas avec la plus vive tendresse, et si j'avais un peu de santé, je serais le plus heureux des hommes. J'en demande pardon aux successeurs des Desfontaines, et aux petits esprits, aux cuistres qui disent: Est-il possible qu'il ait vingt mille francs de pension, tandis que nous n'en avons point? qu'il ait une clef d'or à sa poche, tandis que nous n'y avons point de mouchoir? et une grande croix bleue à son cou, quand nous voudrions l'étrangler? Ils ne savent pas, les vilains, que ni ma croix, ni ma clef, ni ma pension, ne me touchent; que j'abandonnerais tout cela sans le moindre regret, si je n'étais pas uniquement attaché à la personne d'un grand homme qui fait mon bonheur. Ils ne savent pas que je vis heureux, et que je serai encore plus heureux, quand je pourrai vous embrasser et vous consacrer les derniers moments de ma vie. Mille tendres respects à toute votre maison et à vos amis.

LETTRE MDCXIV.

A MADAME DENIS.

A Potsdam, le 20 mars.

Me voici rencloîtré dans notre couvent moitié militaire, moitié littéraire. Le mois de mars, l'air

et l'eau de ce pays-ci ne sont pas trop favorables à un convalescent. Je n'espère que dans le régime. J'ai repris mon petit train de vie, et je suis entre Louis XIV et Frédéric. Je ferais bien mieux de corriger assidument mes ouvrages, que de corriger ceux d'un roi. C'est être dans le cas de l'abbé de Villiers [1], qui avait fait un livre intitulé *Réflexions sur les défauts d'autrui.* Il alla au sermon d'un capucin; le moine dit en nasillant à son auditoire: « Mes très chers frères, j'avais dessein aujourd'hui « de vous parler de l'enfer; mais j'ai vu afficher à « la porte de l'église : *Réflexions sur les défauts d'au-* « *trui;* eh! mon ami, que n'en fais-tu sur les tiens! « Je vous parlerai donc de l'orgueil. »

Envoyez-moi, ma chère enfant, cette édition de Paris [2] sitôt qu'elle sera achevée; pour celle de Rouen, je ne veux pas seulement en entendre parler. Voilà trop de bâtards. Je voudrais déshériter toute cette famille-là. Ne croyez pas que je sois plus content de la famille des autres. On ne m'envoie de Paris que de plates niaiseries. Le bon n'a jamais été si rare. Il faut qu'il le soit, sans quoi il ne serait plus bon. Que de mauvais livres faits par des gens d'esprit!

[1] * Pierre de Villiers, mort en 1728. (Clog.)

[2] * (Paris) 1751, 11 volumes in-12. Il parut deux autres éditions cette même année; l'une probablement de Rouen (Londres), 10 volumes in-12; et l'autre, 15 volumes in-12. (L. D. B.)

Tout le monde a de l'esprit aujourd'hui, mon enfant, parceque le siècle passé a été le précepteur du nôtre; mais le génie est un don de Dieu; c'est la grace, c'est le partage du très petit nombre des élus. Ne laissez pourtant pas de m'envoyer les rapsodies du jour; elles amusent parcequ'elles sont nouvelles. Cela est honteux. Quelle pitié de quitter Virgile et Racine pour les feuilles volantes de nos jours! Don Quichotte fit une infidélité d'un moment à Dulcinée pour Maritorne. Adieu, adieu; quand je songe aux infidélités, je suis si honteux que je me tais.

LETTRE MDCXV.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Potsdam, le 27 avril.

Mon cher ange, j'apprends que vous avez perdu mademoiselle Guichard [1]. Vous ne m'en dites rien;

[1] * Éléonore Guichard, née en Normandie vers 1719, morte vers le commencement d'avril 1751, comme le prouve cette lettre de Voltaire, et non en 1747, ainsi que le prétendent quelques biographes. Selon M. Louis Du Bois, mademoiselle Guichard, auteur des *Mémoires de Cécile*, dont La Place publia le manuscrit en 1751, avait fait de jolis vers; et ce fut pour elle que l'abbé de Bernis composa la chanson qui commence ainsi:

« Le connais-tu, ma chère Éléonore,
« Ce tendre enfant qui te suit en tout lieu...? »

(Clog.)

vous ne me confiez jamais vos plaisirs ni vos peines, comme si je ne les partageais pas, comme si trois cents lieues étaient quelque chose pour le cœur, et pouvaient affaiblir les sentiments. Voilà donc cette pauvre petite fleur, si souvent battue par la grêle, à la fin coupée pour jamais! Mon cher ange, conservez bien madame d'Argental; c'est une fleur d'une plus belle espèce et plus forte; mais elle a été exposée bien des années à un mauvais vent. Mandez-moi donc comment elle se porte. Aurez-vous votre Porte-Maillot cette année? Vous me direz que je devrais bien venir vous y voir; sans doute, je le devrais et je le voudrais ; mais ma Porte-Maillot est à Potsdam et à Sans-Souci. J'ai toutes mes paperasses, il faut finir ce que l'on a commencé. J'ai regardé le caractère d'historiographe comme indélébile. Mon *Siècle de Louis XIV* avance. Je profite du peu de temps que ma mauvaise santé peut me laisser encore pour achever ce grand bâtiment dont j'ai tous les matériaux. Ne suis-je pas un bon Français? n'est-il pas bien honnête à moi de faire ma charge quand je ne l'ai plus?

Potsdam est plus que jamais un mélange de Sparte et d'Athènes. On y fait tous les jours des revues et des vers. Les Algarotti et les Maupertuis y sont. On travaille, on soupe ensuite gaiement avec un roi qui est un grand homme de bonne

compagnie. Tout cela serait charmant; mais la santé! Ah! la santé, et vous, mon cher ange, vous me manquez absolument. Quel chien de train que cette vie! Les uns souffrent, les autres meurent à la fleur de leur âge; et pour un Fontenelle, cent Guichard. Allons toujours pourtant; on ne laisse pas d'avoir quelques roses à cueillir dans ce champ d'épines. Monsieur sort tous les jours, sans doute, à quatre heures; monsieur va aux spectacles, et porte ensuite à souper sa joie douce et son humeur égale; et moi, tel j'étais, tel je suis, tenant mon ventre à deux mains, et ensuite ma plume; souffrant, travaillant, soupant, espérant toujours un lendemain moins tourmenté de maux d'entrailles, et trompé dans mon lendemain. Je vous le dis encore, sans ces maux d'entrailles, sans votre absence, le pays où je suis serait mon paradis. Être dans le palais d'un roi, parfaitement libre du matin au soir; avoir abjuré les dîners trop brillants, trop considérables, trop malsains; souper, quand les entrailles le trouvent bon, avec ce roi philosophe; aller travailler à son *Siècle*, dans une maison de campagne dont une belle rivière baigne les murs; tout cela serait délicieux, mais vous me gâtez tout. On dit que je n'ai pas grand'chose à regretter à Paris en fait de littérature, de beaux-arts, de spectacle, et de goût. Quand vous ne me croirez pas de trop à Paris, avertissez-moi, et j'y ferai un

petit tour, mais après la clôture de mon *Siècle*, s'il vous plaît. C'est un préliminaire indispensable.

Adieu; je vous écris en souffrant comme un diable, et en vous aimant de tout mon cœur. Adieu; mille tendres respects et autant de regrets pour tout ce qui vous entoure.

LETTRE MDCXVI.

A M. FORMEI.

A Potsdam, le 30 avril.

Il me paraît, monsieur, qu'il y a dans l'ouvrage que vous m'avez fait l'honneur de m'envoyer beaucoup d'images qui caractérisent un homme de génie, et des beautés qui décèlent un homme de goût. Peut-être faudrait-il encore un peu de travail pour rendre la pièce digne de son auteur, qui me paraît avoir bien du mérite. Les vers exigent une correction et une précision dont la difficulté m'effraie toujours.

Monsieur d'Arget m'a dit que vous vous souvenez toujours de moi avec bonté; pour moi, je me souviens de vous avec reconnaissance.

J'ai à vous un gros tome que je vous renverrai à la première occasion, et que je voudrais bien vous apporter moi-même. J'ai grande envie de me

trouver entre vous et M. de Jarrige[1]; on apprend plus dans votre conversation que dans les livres. Je vous supplie d'assurer M. de Jarrige des sentiments que je vous conserverai toujours pour lui.

Interim vale; tuus sum. V.

LETTRE MDCXVII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Le 4 mai.

Mon cher ange, le roi de Prusse, tout roi et tout grand homme qu'il est, ne diminue point le regret que j'ai de vous avoir perdu. Chaque jour augmente ces regrets; ils sont bien justes. J'ai quitté la plus belle ame du monde et le chef de mon conseil, mon ami, ma consolation. On a quatre jours à vivre; est-ce auprès des rois qu'il faut les passer? J'ai fait un crime envers l'amitié. Jamais on n'a été plus coupable; mais, mon cher ange, encore une fois, daignez entrer dans les raisons de votre esclave fugitif. Était-il bien doux d'être écrasé par ceux qui se disent dévots, d'être sans considération auprès de ceux qui se disent puissants, et d'avoir toujours des rivaux à craindre? ai-je fort à me louer de vos

[1] * Secrétaire de la classe de philosophie à l'Académie de Berlin, jusqu'en 1748, année où Formei succéda à de Jarrige nommé grand-chancelier. (Clog.)

confrères du parlement? ai-je de grandes obligations aux ministres? et qu'est-ce qu'un public bizarre qui approuve et qui condamne tout de travers? et qu'est-ce qu'une cour qui préfère Bellecour à Le Kain, Coipel[1] à Vanloo, Boyer à Rameau? n'est-il pas bien permis de quitter tout cela pour un roi aimable qui se bat comme César, qui pense comme Julien, et qui me donne vingt mille livres de rente et des honneurs pour souper avec lui? A Paris, je dépendrais d'un lieutenant de police; à Versailles, je serais dans l'antichambre de M. Mesnard. Malgré tout cela, mon cœur me ramènera toujours vers vous; mais il faut que vous ayez la bonté de me préparer les voies. J'avoue que, si je suis pour vous une maîtresse tendre et sensible, je suis une coquette pour le public, et je voudrais être un peu desiré. Je ne vous parlerai point d'une certaine tragédie d'*Oreste*, plus faite pour des Grecs que pour des Français; mais il me semble qu'on pourrait reprendre cette *Sémiramis* que vous aimiez, et dont M. l'abbé de Chauvelin était si content.

Puisque j'ai tant fait que de courir la carrière épineuse du théâtre, n'est-il pas un peu pardonnable de chercher à y faire reparaître ce que vous

[1] * Ch. Ant. Coipel, mort le 14 juin 1752. Voyez, tome IV des *Poésies*, page 268, l'épigramme de Voltaire contre cet artiste médiocre, et les vers 61 et 62 de la satire intitulée *les Chevaux et les Ânes*, tome II des *Poésies*. (Cloc.)

avez approuvé? Les spectacles contribuent plus que toute autre chose, et sur-tout plus que du mérite, à ramener le public, du moins la sorte de public qui crie. J'espère que le *Siècle de Louis XIV* ramènera les gens sérieux, et n'éloignera pas de moi ceux qui aiment les arts et leur patrie. Je suis si occupé de ce *Siècle,* que j'ai renoncé aux vers et à tout commerce, excepté vous et madame Denis. Quand je dis que j'ai renoncé aux vers, ce n'est qu'après avoir refait une oreille à *Zulime* et à *Adélaïde.* Savez-vous bien que mon *Siècle* est presque fait, et que lorsque j'en aurai fait transcrire deux bonnes copies, je revolerai vers vous? C'est, ne vous déplaise, un ouvrage immense. Je le reverrai avec des yeux sévères; je m'étudierai sur-tout à ne rendre jamais la vérité odieuse et dangereuse. Après mon *Siècle,* il me faut mon ange. Il me reverra plus digne de lui. Mes tendres respects à la Porte-Maillot. Voyez-vous quelquefois M. de Mairan? voulez-vous bien le faire souvenir de moi? Son ennemi[1] est un homme un peu dur, médiocrement sociable, et assez baissé; mais point de vérité odieuse. *Valete, ô cari!*

[1] * Maupertuis, qui avait voulu, avant de quitter Paris, dépouiller Mairan de la place de secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences. (Clog.)

LETTRE MDCXVIII.

DE FRÉDÉRIC II, ROI DE PRUSSE.

Je viens d'accoucher de six jumeaux[1] qui demandent d'être baptisés, au nom d'Apollon, aux eaux d'Hippocrène. *La Henriade* est priée pour marraine; vous aurez la bonté de l'amener ce soir, à cinq heures, dans l'appartement du père. D'Arget-Lucine s'y trouvera, et l'imagination de *l'Homme-Machine** tiendra les nouveau-nés sur les fonts.

LETTRE MDCXIX.

A M. DEVAUX[2].

A Potsdam, le 8 mai.

Mon cher Panpan (car il n'y a pas moyen d'oublier le nom sous lequel vous étiez si aimable), le jour même que je reçus vos ordres de servir votre ami (prière est ordre en ce cas), je courus chez un prince, et puis chez un autre, et les places étaient prises. J'écrivis le lendemain à la sœur[3] d'un héros, à la digne sœur du Marc-Aurèle du Nord,

[1] * Les six chants du poëme de l'*Art de la guerre*. Voyez, tome IV des *Poésies*, les stances par lesquelles Voltaire répondit à ce billet. (CLOG.)

* M. de La Mettrie, auteur du livre intitulé *l'Homme machine*.

[2] * Voyez la note de la lettre DCCLXXXIV. (CLOG.)

[3] * Wilhelmine, margrave de Bareuth. (CLOG.)

pour savoir si elle avait besoin de quelqu'un d'aimable, qui fût à-la-fois de bonne compagnie et de service. Point de décision encore. Je comptais ne vous écrire que pour vous envoyer quelque brevet signé Wilhelmine, pour votre ami; mais, puisqu'on tarde tant, je ne peux pas tarder à vous remercier de vous être souvenu de moi.

Quand vous recevrez une seconde lettre de moi, ce sera sûrement l'exécution de vos volontés, et M. de Liébaud pourra partir sur-le-champ. Si je ne vous écris point, c'est qu'il n'y aura rien de fait.

Mon cher Panpan, mettez-moi, je vous prie, aux pieds de la plus aimable veuve[1] des veuves. Je ne l'oublierai jamais, et quand je retournerai en France, elle sera cause assurément que je prendrai ma route par la Lorraine. Vous y aurez bien votre part, mon cher et ancien ami. Je viendrai vous prier de me présenter à votre Académie.

Notre séjour à Potsdam est une Académie perpétuelle. Je laisse le roi faire le Mars tout le matin, mais le soir il fait l'Apollon, et il ne paraît pas à souper qu'il ait exercé cinq ou six mille héros de six pieds; ceci est Sparte et Athènes; c'est un camp et le jardin d'Épicure; des trompettes et des vio-

[1] * Marie-Françoise-Catherine de Beauvau, veuve du marquis de Boufflers, née le 8 décembre 1711, morte en 1787. Voltaire parle de cette maîtresse du roi Stanislas dans ses *Mémoires*. (Clog.)

lons, de la guerre et de la philosophie. J'ai tout mon temps à moi ; je suis à la cour, je suis libre; et, si je n'étais pas entièrement libre, ni une énorme pension, ni une clef d'or qui déchire la poche, ni un licou qu'on appelle *cordon d'un ordre*, ni même les soupers avec un philosophe qui a gagné cinq batailles, ne pourraient me donner un grain de bonheur. Je vieillis, je n'ai guère de santé, et je préfère d'être à mon aise avec mes paperasses, mon *Catilina*, mon *Siècle de Louis XIV*, et mes pilules, aux soupers des rois, et à ce qu'on appelle *honneur et fortune*. Il s'agit d'être content, d'être tranquille; le reste est chimère. Je regrette mes amis, je corrige mes ouvrages, et je prends médecine. Voilà ma vie, mon cher Panpan. S'il y a quelqu'un par hasard dans Lunéville qui se souvienne du solitaire de Potsdam, présentez mes respects à ce quelqu'un.

Il a été un temps où tout ce qui porte le nom de Beauvau me prenait sous sa protection; ce temps est-il absolument passé? madame la marquise de Boufflers daigne-t-elle me conserver quelques bontés? serait-elle bien aise de me revoir à sa cour? serait-elle assez bonne de dire au roi de Pologne, qui ne s'en souciera peut-être guère, que je serai toute ma vie pénétré des bontés et des vertus de sa majesté? C'est le meilleur des rois, car il fait tout le bien qu'il peut faire.

Adieu, mon très cher Panpan. Aimez toujours les vers, et n'aimez que les bons; et conservez quelque bonne volonté pour un homme qui a toujours été enchanté de votre caractère. *Vale et me ama.*

LETTRE MDCXX.

A FRÉDÉRIC II, ROI DE PRUSSE.

Vous qui daignez me départir
Les fruits d'une muse divine,
O roi ! je ne puis consentir
Que, sans daigner m'en avertir,
Vous alliez prendre médecine.
Je suis votre malade-né,
Et sur la casse et le séné
J'ai des notions non communes.
Nous sommes de même métier;
Faut-il de moi vous défier,
Et cacher vos bonnes fortunes?

Sire, vous avez des crampes, et moi aussi; vous aimez la solitude, et moi aussi; vous faites des vers et de la prose, et moi aussi; vous prenez médecine, et moi aussi: de là je conclus que j'étais fait pour mourir aux pieds de votre majesté.

LETTRE MDCXXI.

A M. FORMEI.

A Berlin, chez madame Bork, ce mardi.

Les embarras du déplacement, monsieur, et encore plus les nouvelles atteintes de ma maladie m'ont empêché de vous répondre plus tôt.

Parmi les vérités contingentes, vous pouvez ajouter foi à l'anecdote de mademoiselle de Lenclos[1].

Il est très vrai qu'elle m'a mis sur son testament, pour m'engager à faire des vers. Je n'ai que trop exécuté sa dernière volonté.

Vous voulez l'*Éloge historique* de madame du Châtelet, femme qui fesait assurément plus d'honneur à son siécle que Ninon de Lenclos. Pardonnez-moi mon incrédulité sur les *Monades* et l'*harmonie préétablie*. Hélas! qu'y a-t-il de vrai, sinon que deux fois huit font seize! Si vous voulez faire imprimer cet *Éloge*[2], à la bonne heure; je vous prierai seulement de m'en donner un exemplaire, que j'enverrai au libraire de Paris qui imprime la

[1] * Voyez ci-après la lettre MDCXXIII, dans l'avant-dernier alinéa. (CLOG.)

[2] * L'*Éloge historique de madame la marquise du Châtelet* est dans les *Mélanges littéraires*. (CLOG.)

traduction[1] de Newton; sinon ayez la bonté de me rendre le manuscrit, parceque le libraire en a besoin pour s'y conformer. *Vale*. V.

LETTRE MDCXXII.

A M. LE COMTE ALGAROTTI.

Le...[2].

« Ducite ab urbe domum, mea carmina, ducite Daphnin. »
VIRG., ecl. VIII, v. 68.

Se ella è ammalata, compiango; se sta bene, me ne rallegro; se si trastulla, lodo; se si ferma in Berlino, fa bene; se ella ritorna al nostro monastero[3], farà gran piacere ai frati, e mi porgerà una gran consolazione. Ma comunque si sia del come e del perchè, la prego di rimandarmi le bagatelle istoriche, le quali ha portate seco a Berlino. Intanto bacio le leggiadre mani che scrivono, che toccano le più delicate cose.

Adieu, belle fleur d'Italie,

[1]* La traduction de Newton, composée par la marquise du Châtelet, sous le titre de *Principes mathématiques de la philosophie naturelle*, n'a paru qu'en 1756. (CLOG.)

[2]* Cette lettre, imprimée à la fin de celles de 1747 dans l'édition de Kehl, est de 1751, et probablement du mois de mai. Algarotti était alors à Berlin. (CLOG.)

[3]* Le château de Potsdam, *monastère* ou l'auteur de *Mahomet* vivait comme un *moine*, et dont Frédéric était *le père abbé*. (CLOG.)

Transplantée aux climats des géants grenadiers;
Revenez, mêlez-vous aux forêts de lauriers
Que fait croître en ces lieux l'Apollon des guerriers;
Quelle terre par vous ne serait embellie!

Voulez-vous bien avoir la bonté de faire souvenir de moi l'estomac de milord et milady Tyrconnell, la poitrine de M. le maréchal Keith, les uretères de M. le comte de Rothembourg? Je me flatte que, par un si beau temps, il n'y aura plus de malade que moi.

LETTRE MDCXXIII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Potsdam, le 29 mai.

Mon très cher ange, si vous êtes à Lyon, j'irai à Lyon; si vous êtes à Paris, j'irai à Paris; mais quand? je n'en sais rien. J'ai mon *Siècle* en tête, et c'est parceque je suis le meilleur Français du monde que je reste à Berlin et à Potsdam si longtemps. La retraite d'un archevêque[1] dans son archevêché prouve que chacun doit être chez soi; mais, mon ange, je commence par vous envoyer

[1] * Sans doute Languet de Gergi, archevêque de Sens, dont quelques écrits furent brûlés par la main du bourreau, vers cette époque. (Cloc.)

mes enfants. *Rome sauvée,* toute musquée, n'est-ce rien? et puis mon *Siècle,* que vous aurez dans trois mois[1]? Cela vous amusera du moins. Cette pauvre petite Guichard valait mieux; *la mort ravit tout sans pudeur.* Tâchons de faire des choses qui ne meurent point. Je me flatte que ce *Siècle* vous plaira encore plus que les onze volumes[2] pour lesquels j'avais tant d'aversion. Si j'ai eu le malheur de vous quitter, je me console par mes efforts pour vous plaire. Le roi de Prusse vient de donner trois ou quatre sp ctacles dignes du dieu Mars. J'ai vu trente mille hommes qui m'ont fait trembler. De là il court au fond de ses états, voir si tout va bien, et faire que tout aille mieux; et moi, son chétif admirateur, je reste chez lui avec mon *Siècle.* Quelle reconnaissance dois-je lui témoigner pour toutes ses bontés? Je ne peux faire autre chose que de les publier, je lui dois mon bonheur et mon loisir. Personne n'est logé dans son palais plus commodément que moi. Je suis servi par ses cuisiniers. J'ai une reine à droite, une reine à gauche, et je les vois très rarement; *Louis XIV* a la préférence. Point de gêne, point de devoir. Il faut

[1]* Le *Siècle de Louis XIV* ne sortit des presses de l'imprimeur qu'à la fin de 1751. Voyez le commencement de la lettre du 24 décembre, même année, à madame Denis. (Clog.)

[2]* L'édition des Œuvres de Voltaire; Paris, 1751, 11 vol. in-12. (L. D. B.)

que vous disiez tout cela, mon cher et respectable ami, afin que la bonne compagnie m'excuse, que les méchants soient un peu punis, et que l'on sache comment nos belles-lettres sont accueillies par un si grand monarque.

Enfin voilà donc M. de Chauvelin en passe [1] de faire tout le bien qu'il a la rage de vouloir faire; car le bien public est sa passion dominante. Il est beau pour le roi que le nom de Chauvelin ne lui ait pas nui, et que son mérite lui ait servi. Je crois que M. l'abbé son frère me garde toujours rancune; je veux que mon *Siècle* me raccommode avec lui. Algarotti en est bien content; ce serait un *gran traditore*, s'il me flattait; il y aurait conscience, car je suis bien loin d'être incorrigible. Je lui dis comme Dufresni: *Faites-moi bien peur;* car il faut que, dans une histoire moderne, tout soit aussi sage que vrai, et je veux forcer la France à être contente de moi.

Ma niéce est devenue bien respectable à mes yeux. Je n'avais presque songé qu'à l'aimer de tout mon cœur; mais ce qu'elle a fait en dernier lieu me pénètre d'estime et de reconnaissance. Elle s'est conduite avec l'habileté d'un ministre et toutes les

[1] * Le marquis de Chauvelin, connu alors sous le titre de chevalier, venait d'être nommé commandeur de l'ordre de Saint-Louis. L'ancien garde-des-sceaux Chauvelin, son parent, était exilé depuis 1737. (Clog.)

vertus de l'amitié. A quels fripons [1] j'avais affaire! Je détesterais les hommes s'il n'y avait pas des cœurs comme le vôtre et comme le sien. Comptez que mon cœur revole vers mes amis, mais aussi soyez bien persuadé que je n'ai pas mal fait de mettre quelque temps et quelques lieues entre moi et l'Envie. Je me suis fait ancien pour qu'on me rendît un peu plus de justice. Peut-être actuellement s'apercevra-t-on de quelque petite différence entre *Catilina* [2] et *Rome sauvée*. Je ne demande pas que ma *Rome* soit imprimée au Louvre; mais je me flatte qu'elle ne déplaira pas à ceux qui aiment une fidèle peinture des Romains, en vers français qui ne soient pas goths.

Virtutem incolumem odimus,
Sublatam ex oculis quærimus, invidi.
HOR., lib. III, od. XXIV, v. 31.

Vous me donnez des espérances de retrouver madame d'Argental en bonne santé, donnez-moi aussi celle de retrouver son amitié.

Dites-moi ce que c'est que des *Mémoires* [3] qui ont paru sur mademoiselle de Lenclos. Je m'y intéresse en qualité de légataire. Il y a ici un mi-

[1] * Voltaire fait sans doute allusion au nommé André qu'il cite dans la lettre MDC. (CLOG.)

[2] * Tragédie de Crébillon, imprimée au Louvre. (CLOG.)

[3] * Douxménil, mort en 1778, publia, en 1751, des *Mémoires et Lettres pour servir à l'histoire de la vie de mademoiselle de Lenclos*. Bret, en 1750, avait aussi publié des *Mémoires* sur Ninon. (CLOG.

nistre[1] du saint Évangile qui m'a demandé des anecdotes sur cette célèbre fille ; je lui en ai envoyé d'un peu ordurières, pour apprivoiser les huguenots.

Bonsoir ; mes tendres respects à tout ce qui vous entoure, à tout ce qui partage les agréments de votre délicieux commerce. Je vous embrasse tendrement.

LETTRE MDCXXIV.

A FRÉDÉRIC II, ROI DE PRUSSE.

Ce mardi.

Sire, si je ne suis pas court, pardonnez-moi.

Hier le fidèle d'Arget m'apprit avec douleur qu'on parlait dans Paris de votre poëme[2]. Je viens de lui montrer les dix-huit lettres que je reçus hier. Elles sont de Cadix. Il n'est pas question de vers.

Permettez que je montre à votre majesté les six dernières lettres de ma nièce, l'unique personne avec qui je suis en correspondance. Elles sont toutes

[1] * Probablement Formei. Voyez, dans les *Mélanges littéraires*, la *Lettre sur mademoiselle de Lenclos*. (Clog.)

[2] * *Le Palladium*, dont Frédéric parle dans sa lettre du 13 février 1749 à Voltaire, et que ce dernier cite dans celle du 3 janvier 1751 à madame Denis. (Clog.)

six numérotées de sa main. Elle me parle avec confiance de vous et de tout. Si je lui avais écrit un mot du poëme, elle en parlerait. Je ne lui ai pas même envoyé l'énigme que j'avais faite et que je vous ai montrée, de peur qu'elle ne la devinât.

Ce ne sont pas les confidents de vos admirables amusements qui en parlent. Je réponds de d'Arget et de moi.

Daignez jeter les yeux sur les endroits soulignés de ces lettres, où il est question de votre majesté, de d'Argens, de Postdam, de d'Hamon, etc. Votre majesté n'y perdra rien. Elle verra mon innocence, mes sentiments, et mes desseins.

Il y a onze mois que je suis parti, je comptais en passer deux à vos pieds.

Je peux avoir en France un privilége d'imprimer le *Siècle de Louis XIV*. Je suis prêt à l'imprimer à Berlin, si cela vous fait plaisir, et je le demande à votre majesté.

Je ne vous flatte pas (que je sache), et vous savez, par mes hardiesses sur vos beaux ouvrages, si j'aime et si je dis la vérité. Je vous admire comme le plus grand homme de l'Europe, et j'ose vous chérir comme le plus aimable. Ne croyez pas que je sois ici pour une troisième raison.

Vous savez que je suis sensible; soyez sûr que je le suis avec enthousiasme à toutes vos bontés, et que votre personne fait le bonheur de ma vie.

Après vous, j'aime le travail et la retraite. Qui que ce soit ne se plaint de moi. Je demande à votre majesté une grace pour ne point altérer ce bonheur que je lui dois, c'est de ne me point chasser de l'appartement qu'elle a daigné me donner à Berlin, jusqu'à mon voyage à Paris.

Si j'en sortais, on mettrait dans les gazettes que votre majesté m'a chassé de chez elle, que je suis mal avec elle; ce serait une nouvelle amertume, un nouveau procès, une nouvelle justification aux yeux de l'Europe, qui a les yeux fixés sur vos moindres démarches..... et sur les miennes, parceque je vous approche. J'en sortirai dès qu'il viendra quelque prince, dont il faudra loger la suite, et alors la chose sera honnête.

J'ai eu le malheur d'être traité par Chazot comme le curé de Meckelbourg. On a dit alors que votre majesté ne souffrirait plus que je logeasse dans son palais de Berlin. Je n'ai pas proféré la moindre plainte contre Chazot. Je ne me plaindrai jamais de lui ni de quiconque a pu l'aigrir. J'oublie tout; je vis tranquille; je souffre mes maladies avec patience, et je suis trop heureux auprès de vous.

Si votre majesté voulait seulement s'informer du comte de Rothembourg et de M. Jarrige [1] comment je me suis conduit dans l'affaire de Hirschell,

[1] * Le grand-chancelier de Prusse. (Clog.)

elle verrait que j'ai agi en homme digne de sa protection, et digne d'être venu auprès de lui.

Mon nom ira peut-être à la suite du vôtre à la postérité, comme celui de l'affranchi de Cicéron. J'espère que, en attendant, le Cicéron, l'Horace et le Marc-Aurèle de l'Allemagne me fera achever ma vie en l'admirant et en le bénissant.

Je supplie votre majesté de daigner me renvoyer les lettres.

LETTRE MDCXXV.

A MADAME LA MARQUISE DU DEFFAND.

A Potsdam, ce dernier de mai.

Apparemment, madame, que mon camarade d'Hamon sert son roi aussi vite qu'il rend tard les lettres des particuliers. J'aurais bien voulu faire, dans ce mois de juin où nous sommes, ce voyage dont il parle; et, en vérité, madame, vous en seriez un des principaux motifs. J'aurais pu même prendre l'occasion du voyage que fait le roi mon nouveau maître dans le pays qu'habitait autrefois la princesse de Clèves; mais ce voyage sera fort court, et je lui ai promis de rester chez lui jusqu'au mois de septembre. Il faut tenir sa parole aux rois, et sur-tout à celui-là; d'ailleurs il m'inspire tant d'ardeur pour le travail, que, si je n'avais

pas appris à m'occuper, je l'apprendrais auprès de lui. Je n'ai jamais vu d'homme si laborieux. Je rougirais d'être oisif, quand je vois un roi qui gouverne quatre cents lieues de pays tout le matin, et qui cultive les lettres toute l'après-dînée. Voilà le secret d'éviter l'ennui dont vous me parlez; mais pour cela il faut avoir la rage de l'étude comme lui, et comme moi son serviteur chétif.

Quand il vient de Paris quelques livres nouveaux, tout pleins d'esprit qu'on n'entend point, tout hérissés de vieilles maximes rebrochées et rebrodées avec du clinquant nouveau, savez-vous bien, madame, ce que nous fesons? nous ne les lisons point. Tous les bons livres du siécle passé sont ici; et cela est fort honnête; on les relit pour se préserver de la contagion.

Vous me parlez de deux éditions de mes sottises. Il est bien clair, madame, que la moins ample est la moins mauvaise. Je n'ai vu encore ni l'une ni l'autre. Je les condamne toutes, et je pense que, comme il ne faut point publier tout ce qu'ont fait les rois, mais seulement ce qu'ils ont fait de mémorable, il ne faut point imprimer tout ce qu'ont écrit de pauvres auteurs, mais seulement ce qui peut, à toute force, être digne de la postérité.

On me mande que l'édition de Paris est incomparablement moins mauvaise que celle de Rouen, qu'elle est plus correcte; j'aurais l'honneur de vous

la présenter, si j'étais à Paris. On veut que j'en fasse une ici à ma fantaisie; mais je ne sais comment m'y prendre. Je voudrais jeter dans le feu la moitié de ce que j'ai fait, et corriger l'autre. Avec ces beaux sentiments de pénitence, je ne prends aucun parti, et je continue à mettre en ordre le *Siècle de Louis XIV*. J'ai apporté tous mes matériaux; ils sont d'or et de pierreries; mais j'ai peur d'avoir la main lourde.

Ce siécle était beau; il a enseigné à penser et à parler à celui ci; mais gare que les disciples ne soient au-dessous de leurs maîtres, en voulant faire mieux! Je tâche au moins de m'exprimer tout naturellement; et j'espère que quand je reverrai Paris, on ne m'entendra plus. M. le président Hénault, pour qui je crois vous avoir dit des choses assez tendres, parceque je les pense, m'aurait-il tout-à-fait oublié? Il ne faut pas que les saints dédaignent ainsi leurs dévots. J'ai d'autant plus de droits à ses bontés qu'il est du siècle de Louis XIV.

Vous allez donc toujours à Sceaux, madame? J'avais pris la liberté de donner une lettre à d'Hamon pour madame la duchesse du Maine; il la rendra dans quelques années. Vous avez fait deux pertes à cette cour un peu différentes l'une de l'autre; madame de Staal et madame de Malause.

Conservez-vous, ne mangez point trop; je vous ai prédit, quand vous étiez si malade, que vous

vivriez très long-temps. Sur-tout ne vous dégoûtez point de la vie, car, en vérité, après y avoir bien rêvé, on trouve qu'il n'y a rien de mieux. Je conserverai pendant toute la mienne les sentiments que je vous ai voués, et j'aimerai toujours Paris, à cause de vous et du petit nombre des élus.

LETTRE MDCXXVI.

A FRÉDÉRIC II, ROI DE PRUSSE.

A ce qu'on appelle le Marquisat, ce 5 juin.

Du fond du désert que j'habite
J'écris à mon héros errant.
Vous courez, sire, et je médite;
Mais vous pensez plus en courant
Que moi dans mon logis d'ermite.
D'un œil surpris, d'un œil jaloux
L'Europe entière vous observe.
Vous courez; mais Mars et Minerve
Voyagent en poste avec vous.

Je songe, dans mon ermitage,
A faire encore un peu d'usage
De mon esprit trop épuisé;
A goûter, sans être blasé,
Ce qui reste de ce breuvage;
A m'armer pour le long voyage
Dont m'avertit mon corps usé;
A voir d'un œil apprivoisé
La fin de mon pèlerinage.
Mais, hélas! il est plus aisé
D'être ermite que d'être sage.

La plupart des gens ne sont ni l'un ni l'autre. On court, on aime les grandes villes comme si le bonheur était là. Sire, croyez-moi, j'étais fait pour vous; et, puisque je vis seul quand vous n'êtes plus à Potsdam, apparemment que je n'y étais venu que pour vous; ceci soit dit en passant.

J'envoie à votre majesté ce dialogue de *Marc-Aurèle*[1]. J'ai tâché de l'écrire à la manière de Lucien. Ce Lucien est naïf, il fait penser ses lecteurs, et on est toujours tenté d'ajouter à ses *Dialogues*. Il ne veut point avoir d'esprit. Le défaut de Fontenelle est qu'il en veut toujours avoir; c'est toujours lui qu'on voit, et jamais ses héros; il leur fait dire le contraire de ce qu'ils devraient dire; il soutient le pour et le contre; il ne veut que briller. Il est vrai qu'il en vient à bout; mais il me semble qu'il fatigue à la longue, parcequ'on sent qu'il n'y a presque rien de vrai dans tout ce qu'il vous présente. On s'aperçoit du charlatanisme, et il rebute. Fontenelle me paraît dans cet ouvrage le plus agréable joueur de passe-passe que j'aie jamais vu. C'est toujours quelque chose, et cela amuse.

Je joins à *Marc-Aurèle* deux rogatons que votre majesté n'a peut-être pas vus, parcequ'ils sont imprimés à la suite d'un grimoire sur le carré des distances, lequel n'est point du tout amusant.

[1] * Voyez les *Dialogues*, tome I, page 41. (CLOG.)

Mais en récompense des chiffons que j'envoie, j'attends le sixième chant de votre *Art*[1] : j'attends le toit du temple de Mars. C'est à vous seul à bâtir ce temple, comme c'était à Ovide de chanter l'Amour, et à Horace de donner la Poétique. Sire, faites des revues, des ports, des heureux :

Sous vos aimables lois, je me flatte de l'être.
Aux yeux de l'avenir vous serez un grand roi,
Et, grace à votre gloire, on voudra me connaître.
On dira quelque jour, si l'on parle de moi :
« Voltaire avait raison de choisir un tel maître. »

LETTRE MDCXXVII.

DE MADAME LA MARGRAVE DE BAREUTH.

Le 12 juin[2].

Le marquis d'Adhémar n'est point encore arrivé ici, mais nous l'attendons à toute heure. Il a été malade, ce qui a différé son départ. Je crois qu'il est beaucoup plus facile d'avoir des Adhémar et des Graffigni[3], que des Voltaire. Il n'y a que le roi qui soit en droit de posséder ceux-ci. Vous me faites éprouver le sort de Tantale. Vous me flattez toujours par la promesse de venir faire un tour ici ; et lorsque je m'attends à vous voir, mes espérances s'évanouissent. Si vous en aviez eu bonne envie, vous auriez pu profiter de

[1]* L'*Art de la guerre*. (Clog.)

[2]* Cette lettre n'est pas de 1752, date que lui ont donnée nos prédécesseurs, mais de 1751. (Clog.)

[3]* Voyez la lettre MCLIX à madame Denis, troisième alinéa. (Clog.)

l'absence du roi; mais vous suivez la maxime de beaucoup de grands ministres, qui paient de belles paroles sans effet. J'ai écrit au roi ce que vous me mandez sur son sujet. Il est difficile de le connaître sans l'aimer et sans s'attacher à lui. Il est du nombre de ces phénomènes qui ne paraissent tout au plus qu'une fois dans un siècle. Vous connaissez mes sentiments pour ce cher frère; ainsi je tranche court sur ce sujet. Nous menons présentement une vie champêtre. Je partage mon temps entre mon corps et mon esprit: il faut bien soutenir l'un pour conserver l'autre; car je m'aperçois de plus en plus que nous ne pensons et n'agissons que selon que notre machine est montée. Vous semblez devenu bien misanthrope. Vous restez à Potsdam tandis que le roi est à Berlin, et vous vous imaginez qu'un philosophe ne convient point à mes noces. On voit bien que vous n'avez jamais tâté du mariage, et que vous ignorez qu'un des points essentiels dans cet état est d'être bon philosophe, sur-tout en Allemagne. Les quatre vers que vous faites sur ce sujet me paraissent un peu épicuriens, et cet épicurianisme est incompatible avec la misanthropie. Il ne vous faudrait qu'une nouvelle *Uranie*[1] pour vous tirer de vos réflexions noires, et pour vous remettre dans le goût des plaisirs.

Le margrave vous fait bien des amitiés. Montperni est toujours de vos amis. Nous parlons souvent de vous; mais, cacochyme, et d'ailleurs accablé d'affaires, il ne peut vous écrire. Ses douleurs diminuent, mais il les a tous les jours pendant quelques heures, et vit comme un moine pour tâcher de se rétablir. Je ne le vois qu'un moment par jour.

[1] * Madame du Châtelet fut plusieurs fois l'objet des hommages poétiques de Voltaire, sous le nom d'*Uranie*. Voyez les épîtres XLII et LXIII (*Poésies*, tome III). Je crois aussi que ce fut sous ce nom qu'il lui adressa une copie du poëme actuellement intitulé *le Pour et le Contre*, composé d'abord pour madame de Rupelmonde. (CLOG.)

Il fesait la meilleure piéce de notre petite société. J'espère qu'Adhémar y suppléera.

Soyez persuadé que je ne cherche que les occasions de vous convaincre de ma parfaite estime. WILHELMINE.

P. S. Le roi me dit, lorsque j'étais à Berlin, qu'il voulait faire écrire l'*Esprit de Bayle*. Si cet ouvrage a eu lieu, et qu'on puisse l'avoir, je vous prie de me le procurer. J'ai reçu un supplément au dictionnaire fait en Angleterre. Selon moi, il répond très mal à son original.

LETTRE MDCXXVIII.

A M. DE MONCRIF.

A Potsdam, le 17 juin.

J'ai tardé long-temps à vous remercier, mon cher confrère, du beau présent que vous avez bien voulu me faire. Je me flattais de venir vous porter mes remerciements à Paris; mais ma mauvaise santé ne m'a pas encore permis d'entreprendre ce voyage. Je vous aurais dit de bouche ce que je vous dirai dans cette lettre: que tous vos ouvrages respirent les agréments de votre société et la douceur bienfesante de votre caractère. Je ferai plus; ils m'enhardissent à m'ouvrir à vous, et à vous demander une marque d'amitié. Je sais qu'on m'a beaucoup condamné à la cour d'avoir accepté les bienfaits dont le roi de Prusse m'honore. J'avoue qu'on a raison, si on ne regarde ma démarche que comme

celle d'un homme qui a quitté son maître naturel pour un maître étranger. Mais vous savez mieux que personne la triste situation où j'étais en France. Vous savez que j'essuyais, depuis vingt ans, tout ce que l'envie acharnée de ceux qui déshonorent les lettres plus qu'ils ne les cultivent avait pu imaginer pour me décrier et pour me perdre. Vous savez que l'abbé Desfontaines, qui vendait impunément des poisons dans sa boutique, avait des associés, et qu'il a laissé des successeurs. S'ils s'en étaient tenus aux grossièretés et aux libelles diffamatoires, j'aurais pu prendre encore patience: quoiqu'à la longue cette foule de libelles avilisse, j'aurais supporté cet avilissement, trop attaché en France à la littérature. Mais je savais avec quel artifice et avec quelle fureur on m'avait noirci auprès des personnes les plus respectables du royaume. J'étais instruit que des gens à qui je n'ai jamais donné le moindre sujet de plainte m'avaient attaqué par des calomnies cruelles. La douleur et la crainte devenaient le seul fruit de quarante ans de travail; et cela, pourquoi? pour avoir cultivé un faible talent, sans jamais nuire à personne. Madame la marquise de Pompadour, M. le comte d'Argenson, et d'autres qui ont blâmé ma retraite, sont dans une trop grande élévation pour en avoir vu les causes. Ils ne savent pas ce que des hommes obscurs, mais dangereux, et infatigables dans leur

acharnement à nuire, machinaient contre moi. Je suis sûr que la bonté de votre cœur serait effrayée, si j'entrais avec vous dans ces détails. Je veux bien qu'on sache que ces cabales indignes m'ont contraint de chercher ailleurs un honorable asile; mais, en même temps, je vous avoue que la douceur de ma vie serait changée en amertume, si des personnes à qui j'ai obligation, et à qui je serai toujours attaché, croyaient avoir des reproches à me faire. Croyez, mon cher confrère, qu'il en a bien coûté à mon cœur pour prendre le parti que j'ai pris. Je n'ai point recherché de vains honneurs; mais, à la cour toute militaire où je suis, il y a de certaines distinctions qu'il faut absolument avoir pour n'être pas arrêté à tout moment aux portes par des gardes. Je ne pouvais guère demeurer auprès du roi de Prusse qu'avec ces légères distinctions, qui ne tirent d'ailleurs à aucune conséquence. Je vous jure qu'à mon âge je ne suis attaché ni à une clef d'or, ni à une croix, ni à une pension de vingt mille livres dont j'ai su ne pas avoir besoin, ni à d'autres avantages flatteurs dont je jouis. Je n'ai voulu que le repos; et, si j'avais pu alors espérer de le goûter en France, je ne l'aurais pas cherché ailleurs. Je vous demande en grace d'exposer mes sentiments à M. le comte d'Argenson. Je serais au désespoir qu'il blâmât ma conduite. Je lui suis attaché dès ma plus tendre jeunesse, et il

est l'homme du royaume dont j'ambitionne le plus les suffrages et les bontés. J'avoue encore que je ne me consolerais pas si madame de Pompadour, à qui je dois une éternelle reconnaissance, pouvait me soupçonner de la moindre ombre d'ingratitude. Je vous conjure donc, mon cher confrère, de faire valoir auprès de l'un et de l'autre mes raisons, mes regrets, mon attachement. Comptez que je ne vous oublie pas parmi ceux que je regrette souvent. Vous êtes tous les jours dans la maison de M. le duc et madame la duchesse de Luines [1]; ayez la bonté de présenter mes respects à toute cette maison, dont la vertu est respectée ici. Le roi de Prusse se souvient d'avoir vu M. le duc de Chevreuse [2], et en parle souvent avec éloge.

Je n'ose vous prier de faire mention de moi à la reine. Je ne me flatte pas d'être dans son souvenir; mais je suis auprès d'un roi qui est le meilleur ami du roi son père. Je n'ai que ce titre pour prétendre à sa protection; mais peut-être que, si vous lui disiez un mot de moi, elle pourrait s'en souvenir avec cette bonté indulgente qu'elle a pour tout le monde. Ne soyez point surpris de la confiance avec laquelle je me suis expliqué à vous;

[1] * Belle-mère du duc de Chevreuse, nommée au commencement de la lettre du 16 juin 1745 à Moncrif. (Clog.)

[2] * Marie-Charles-François d'Albert, duc de Chevreuse, né en 1717, lieutenant-général depuis le commencement de 1748. (Clog.)

c'est vous qui me l'avez donnée. L'usage que vous voudrez bien en faire augmentera la félicité dont je jouis auprès d'un roi philosophe, et rendra plus agréable le voyage que j'espère toujours faire à Paris, et qui sera hâté par le plaisir de venir vous faire les remerciements les plus sincères, et de vous renouveler les assurances d'un attachement et d'une estime que je conserverai toujours.

LETTRE MDCXXIX.

A M. DE LA METTRIE.

A Potsdam.

Allez, courez, joyeux lecteur,
Et le verre à la main, coiffé d'une serviette,
De vos desirs brûlants communiquer l'ardeur
Au sein de Phyllis et d'Annette.
Chaque âge a ses plaisirs ; je suis sur mon déclin,
Il me faut de la solitude ;
A vous, des amours et du vin.
De mes jours trop usés j'attends ici la fin,
Entre Frédéric et l'étude,
Jouissant du présent, exempt d'inquiétude,
Sans compter sur le lendemain.

Mes compliments à la cousine. Partez donc avec le gai-mélancolique d'Arget, et aimez-moi en chemin.

LETTRE MDCXXX.

A M. DEVAUX.

Mon cher Panpan, je vous assure que je ressens bien vivement la douleur de vous être inutile. Croyez que ce n'est pas le zèle qui m'a manqué. Vous ne doutez pas de la satisfaction extrême que j'aurais eue à faire réussir ce que vous m'avez recommandé; mais ce qui est difficile en Lorraine est encore plus difficile en Prusse, où la quantité de surnuméraires est prodigieuse.

Je compte bien profiter des bontés du roi Stanislas, et venir me mettre aux pieds de madame de Boufflers, au premier voyage que je ferai en France; et assurément je postulerai fort et ferme une place dans votre Académie. J'aurais le bonheur d'appartenir par quelque titre à un roi qu'on ne peut s'empêcher de prendre la liberté d'aimer de tout son cœur. Cette place, mon cher et ancien ami, me serait encore plus précieuse, si je me comptais au nombre de vos confrères.

Je ne me porte guère mieux que madame de Bassompierre [1], et c'est en partie ce qui m'a privé long-temps du plaisir de vous écrire. J'aurais bien

[1] * Sœur de la marquise de Boufflers. Un madrigal, imprimé sous le n° CIV, dans les *Poésies mêlées*, lui est adressé. (CLOG.)

de la vanité si je supportais mes maux avec cette douceur et cette égalité d'humeur qu'elle oppose à ses souffrances, et qu'ont si rarement les gens qui se portent bien. Je vous supplie de me conserver dans son souvenir, et de ne me pas oublier auprès de madame de Boufflers. Est-ce que M. le marquis du Châtelet est actuellement à Lunéville? Présentez-lui, je vous prie, mes respects. J'ignore si son fils est à Commerci. Tout ce que je sais de votre cour, c'est que je la regrette, même dans la société du héros philosophe auprès de qui j'ai l'honneur de vivre.

Je sais bien bon gré à M. de Saint-Lambert d'avoir exclu Roi, ce méchant homme. Voudra-t-il se souvenir de moi avec amitié? Je vous assure que j'en ressentirais une grande consolation. Quoique j'aie absolument renoncé à la *comète,* cependant je n'ai point oublié la maison de M. Alliot[1], et vous me ferez grand plaisir de me protéger un peu dans cette maison.

Mon cher Panpan, vous ne sauriez croire combien je suis affligé de n'avoir pu faire ce que vous m'avez recommandé. Je serais inconsolable si vous pouviez penser que j'ai manqué de bonne volonté.

Je vous embrasse du meilleur de mon cœur.

[1] * Commissaire-général de la maison du roi Stanislas. (CLOG.)

LETTRE MDCXXXI.

A M. LE MARQUIS DE XIMENÈS.

A Potsdam, juillet [1].

J'ai reçu assez tard, monsieur, à Potsdam un paquet qui a redoublé mon attachement pour vous, et qui a augmenté mon envie de faire un petit tour d'une des collines du Parnasse où je suis, à l'autre que vous habitez. Savez-vous bien qu'il y a des choses admirables dans ce que vous m'avez envoyé; et que, si le cœur vous en dit, vous pouvez faire de ces ouvrages quelque chose qui mettra le nom de Chimène aussi en vogue au théâtre qu'il y a jamais été? Je vis auprès d'un monarque qui fait tant d'honneur aux lettres, que je ne m'étonne plus de voir qu'on fait, dans la maison du cardinal Ximenès, ce qu'on a fait dans celle de Witikind.

Je voudrais pouvoir raisonner avec vous, papier sur table, comme je fais quelquefois avec ce grand homme. Il faudrait un volume pour s'entendre de si loin, encore ne s'entendrait-on guère. Permet-

[1] * Cette lettre, imprimée sous la date de 1752 dans l'édition de Kehl, est de 1751; et, si elle n'est pas de juin, elle doit être, au plus tard, du commencement de juillet. (Clog.)

tez donc que je réserve pour le mois d'octobre le plaisir de vous entretenir sur ce que vous m'avez confié.

J'aurais voulu pouvoir profiter du voyage que le roi de Prusse a fait à Clèves, pour venir faire un tour à Paris; mais je suis accablé de travail; je n'ai pas un moment à perdre. Mon voyage aurait été trop court; et j'ai promis au roi de rester auprès de lui jusqu'au mois d'octobre. Je lui tiendrai parole, et je n'y aurai pas grand mérite: il daigne faire le bonheur de ma vie. Si j'avais imaginé un plan pour arranger ma destinée et une manière de vivre conforme à mon humeur, à mes goûts, à mon âge, à ma mauvaise santé, je n'en aurais pas choisi d'autre.

S'il plaisait seulement à la nature de me traiter comme fait le roi de Prusse, je me croirais en paradis; mais des maladies continuelles gâtent tout le bien que me fait un grand roi. Je lui ai sacrifié du meilleur de mon cœur l'envie que j'avais de voir l'Italie et de passer par la France; mais ce qui est différé n'est pas perdu. Il faut qu'un être pensant ait vu Rome et le roi de Prusse, et ait vécu à Paris; après cela on peut mourir quand on veut.

Comptez, monsieur, que je mets au nombre des choses qui me font aimer ce monde les belles choses que vous m'avez envoyées, et dont j'ai grande envie de vous parler à tête reposée. Mille respects

à madame votre mère; comptez sur les sentiments inaltérables de VOLTAIRE.

LETTRE MDCXXXII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Potsdam, le 13 juillet.

Mon cher ange, vous avez donc suivi le conseil du meilleur général [1] qu'il y ait à présent en Europe? Il n'y a point de poltronnerie à bien prendre son temps, et à attendre que le génie de *Rome* suscite un autre César que Drouin pour la *sauver*. Je me flatte d'ailleurs que des conjurés tels que vous en seront plus encouragés, quand je ferai des efforts pour leur fournir de meilleures armes. J'avais envoyé quelques légers changements; mais ils étaient faits trop à la hâte et trop insuffisants. Je crois toujours qu'il faut rendre Aurélie un peu complice de Catilina. Ce ne serait pas la peine de l'avoir épousé en secret pour ne pas prendre son parti. Il me semble qu'il y aura quelque nouveauté, et peut-être quelque beauté, à représenter Aurélie comme une femme qui voit le précipice et qui s'y jette. D'ailleurs je ne peux rien changer au fond de son rôle et de ses situations. La tragédie

[1] * Richelieu, qui ne fut jamais un *héros* que dans les lettres de Voltaire. (CLOG.)

ne s'appelle point *Aurélie;* le sujet est Rome, Cicéron, Caton, César. C'est beaucoup qu'une femme, parmi tous ces gens-là, ne soit pas une bégueule impertinente. Je sais bien, quand le parterre et les loges voient paraître une femme, qu'on s'attend à voir une amoureuse et une confidente, des jalousies, des ruptures, des raccommodements. Aussi je ne compte pas sur un grand succès au théâtre; mais peut-être que l'appareil de la scène, le fracas de théâtre qui règne dans cet ouvrage, les rôles de Cicéron, de Catilina, de César, pourront frapper pendant quelques représentations; après quoi, on jugera à l'impression entre cet ouvrage et les vers [1] allobroges imprimés au Louvre.

On m'a fait des objections dont quelques unes sont annoncées et réfutées par votre lettre. Je me rends avec plus de docilité que personne aux bonnes critiques; mais les mauvaises ne m'épouvantent pas.

Je crois qu'au quatrième acte, avant qu'Aurélie arrive, on peut augmenter encore la chaleur de la contestation, sans faire sortir César de son caractère, et donner une espèce de triomphe à Catilina, afin que l'arrivée d'Aurélie produise un plus grand coup de théâtre; mais il faut que ce débat soit court et vif. On m'a cité bien mal-à-propos la

[1] * Ceux du *Catilina* de Crébillon. (CLOG.)

délibération de la scène d'Auguste avec Cinna et Maxime. Les cas sont bien différents, et le goût consiste à mettre les choses à leur place.

La première scène du cinquième acte est absolument nécessaire, cependant elle est froide; ce n'est pas sa faute, c'est la mienne. Ce qui est nécessaire ne doit jamais refroidir. Il faut supposer, il faut dire que le danger est extrême dès le premier vers de cette scène, que Cicéron est allé combattre dans Rome avec une partie du sénat, tandis que l'autre reste pour sa défense. Il faut que les reproches de Caton et de Clodius soient plus vifs, et qu'on voie que Cicéron sera puni d'avoir sauvé la patrie; c'est là un des objets de la piéce. Cicéron, sauvant le sénat malgré lui, est la principale figure du tableau; il ne reste qu'à donner à ce tableau tout le coloris et toute la force dont il est susceptible. L'ouvrage d'ailleurs vous paraît raisonnablement conduit; il est une peinture assez fidéle et assez vive des mœurs de Rome. J'ose espérer qu'il ne sera pas mal reçu de tous ceux qui connaissent un peu l'antiquité, et qui n'ont pas le goût gâté par les idées et par le style d'aujourd'hui.

Je vais donc, mon cher et respectable ami, mettre tous mes soins à fortifier et à embellir, autant que ma faiblesse le permettra, tous les endroits de cet ouvrage qui me paraissent en avoir

besoin. J'ai déja fait bien des changements; mais je ne suis pas encore content. J'enverrai la piéce avant qu'il soit un mois. Vous aurez tout le temps de dire votre dernier avis et de disposer l'armée avec laquelle vous daignez me soutenir.

Vous ne m'avez point répondu sur une petite question que je vous avais faite, laquelle a peu de rapport avec la république romaine. Il s'agissait du nombre des cures de France, qui est très fautif dans tous les livres, et sur lequel le receveur du clergé doit avoir une notion sûre, notion qu'il peut très bien communiquer, sans nuire à l'arche du Seigneur.

On parle d'un mandement de l'évêque[1] de Marseille très singulier. Les remontrances du parlement n'ont pas fait plus de fortune ici qu'à votre cour; mais je ne conçois pas comment le roi est réduit à emprunter. Nous n'empruntons point, et toutes les charges du royaume sont payées le premier du mois. Adieu, société charmante, qui valez mieux que tous les royaumes.

[1] * Belzunce, grand partisan de la constitution *Unigenitus;* mort en 1755, après avoir édifié son diocèse par des vertus, au nombre desquelles n'était pas celle de la modération. (Clog.)

LETTRE MDCXXXIII.

A FRÉDÉRIC II, ROI DE PRUSSE.

Sire, j'ai lu, la nuit et ce matin, depuis le Grand-Électeur jusqu'à la fin[1], parcequ'on ne peut pas lire deux moitiés à-la-fois. Quand vous n'auriez fait que cela dans votre vie, vous auriez une très grande réputation. Mais cet ouvrage, unique en son genre, joint aux autres, et, par parenthèse, à cinq victoires et tout ce qui s'ensuit, fait de vous l'homme le plus rare qui ait jamais existé. Je remercie mille fois votre majesté du beau présent qu'elle a daigné me faire. Mon Dieu! que tout cela est net, élégant, précis, et sur-tout philosophique! On voit un génie qui est toujours au-dessus de son sujet. L'histoire des mœurs, du gouvernement, et de la religion, est un chef-d'œuvre. Si j'avais une chose à souhaiter et une grace à vous demander, ce serait que le roi de France lût surtout attentivement l'article de la religion, et qu'il envoyât ici l'ancien évêque de Mirepoix.

Sire, vous êtes adorable; je passerais mes jours à vos pieds. Ne me faites jamais de niches. Si des rois de Danemarck, de Portugal, d'Espagne, etc.,

[1]* *Mémoires pour servir à l'histoire de Brandebourg, de main de maître.* 1751, 2 parties in-8°. (Clog.)

m'en fesaient, je ne m'en soucierais guère; ce ne sont que des rois. Mais vous êtes le plus grand homme qui peut-être ait jamais régné.

Et notre sixième chant[1]! sire, l'aurons-nous?

LETTRE MDCXXXIV.

A MADAME LA MARQUISE DU DEFFAND.

A Potsdam, le 20 juillet.

Votre souvenir et vos bontés, madame, me donnent bien des regrets. Je suis comme ces chevaliers enchantés qu'on fait souvenir de leur patrie, dans le palais d'Alcine. Je peux vous assurer que, si tout le monde pensait comme vous à Paris, j'aurais eu bien de la peine à me laisser enlever. Mais, madame, quand on a le malheur à Paris d'être un homme public, dans le sens où je l'étais, savez-vous ce qu'il faut faire? s'enfuir.

J'ai choisi heureusement une assez agréable retraite; mon pâté d'anguilles ne vaut pas assurément vos ragoûts, mais il est fort bon. La vie est ici très douce, très libre, et son égalité contribue à la santé. Et puis, figurez-vous combien il est plaisant d'être libre chez un roi, de penser, d'écrire, de dire tout ce qu'on veut. La gêne de l'ame m'a

[1] * Du poëme de l'*Art de la guerre*. (Clog.)

toujours paru un supplice. Savez-vous que vous étiez des esclaves à Sceaux et à Anet? oui, des esclaves, en comparaison de la vraie liberté que l'on goûte à Potsdam, avec un roi qui a gagné cinq batailles; et, par-dessus cela, on mange des fraises, des pêches, des raisins, des ananas, au mois de janvier. Pour les honneurs et les biens, ils ne sont précisément bons à rien ici; et c'est un *superflu* qui n'est pas *chose très nécessaire*[1].

Avec tout cela, madame, je vous regrette très sincèrement, vous et M. le président Hénault, et M. d'Alembert[2], pour qui j'ai une grande inclination, et que je regarde comme un des meilleurs esprits que la France ait jamais eus. Si je ne peux pas voir M. le président Hénault, je le lis, et je crois que je sais son livre à présent mieux que lui. Il m'a bien servi pour le *Siècle de Louis XIV*. Il y a un ou deux endroits où je lui demande la permission de n'être pas de son avis, mais c'est avec tout le respect qu'il mérite; c'est un petit coin de terre que je dispute à un homme qui possède cent lieues de pays.

Vous daignez me parler de *Rome sauvée!* vous me prenez par mon faible, madame. Des gens malins expliqueront ce que je vous dis là, en disant que

[1]* Voyez *le Mondain*, vers 22, tome II des *Poésies*. (Clog.)

[2]* Voici la première lettre où Voltaire nomme d'Alembert, à qui cependant une lettre du 13 décembre 1746 est adressée. (Clog.)

cette pièce est mon côté faible, mais ce n'est pas tout-à-fait cela que j'entends. J'y ai travaillé avec tout le soin, toute l'ardeur, et toute la patience dont je suis capable. J'aimerais bien mieux la faire lire à des personnes de votre espèce, que de l'exposer au public. Il me semble qu'il y a si loin de Paris à l'ancienne Rome, et de nos jeunes gens à Caton et à Cicéron, que c'est à-peu-près comme si je fesais jouer *Confucius*.

Vous me direz que le *Catilina* de Crébillon a réussi; mais l'auteur a été plus adroit que moi : il s'est bien donné de garde de l'écrire en français. A propos, madame, ne montrez point ma lettre, à moins que ce ne soit au président indulgent, et au discret d'Argental; si j'écris en français, c'est pour vous et pour eux.

J'ai toujours compté de mois en mois venir vous faire ma cour, et mon enchantement m'a retenu; je craindrais de ne plus retourner à Potsdam. Je reste volontiers où je me trouve à mon aise; cependant je hasarderai cette infidélité, je ne sais pas quand; je ne peux répondre que de mes sentiments; la destinée se joue de tout le reste.

Nous aurons incessamment ici l'*Encyclopédie*[1],

[1] * Les deux premiers volumes de l'*Encyclopédie*, dont on trouve le prospectus dans le *Mercure* de décembre 1750, parurent en 1751, mais ils furent supprimés, le 7 février 1752, par arrêt du conseil du roi. Le troisième volume ne vit le jour qu'en novembre 1753.
(Clog.)

et peut-être mademoiselle Puvigné[1]. N'a-t-elle point eu quelques dégoûts de la part de l'ancien évêque de Mirepoix ou de la Sorbonne? On disait que cette Sorbonne voulait condamner le système de Buffon, et les saillies du président de Montesquieu. On prétend qu'ils ont mis les *Étrennes de la Saint-Jean* sur le bureau, et *messieurs du Clergé*..... Adieu, madame; je suis si accoutumé à parler librement, que je suis toujours prêt à écrire une sottise.

P. S. Vous voyez donc souvent M. l'abbé de Chauvelin? Il me rend jaloux de mes ouvrages; il les aime, et il ne m'aime point. Vous daignez m'écrire, il me laisse là; il s'imagine qu'il faut rompre avec les gens, parcequ'ils sont à Potsdam; il met sa vertu à cela. J'ai le cœur meilleur que lui. Conservez-moi vos bontés, madame, et faites-moi bien sentir combien il serait doux de passer auprès de vous les dernières années d'une vie philosophique.

[1] * Danseuse de l'Opéra, fort jolie et remplie de graces. Retirée de bonne heure du théâtre, avec une pension, elle se maria en province. (Clog.)

LETTRE MDCXXXV.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Juillet.

Je viens de lire *Manlius*[1]. Il y a de grandes beautés, mais elles sont plus historiques que tragiques; et, à tout prendre, cette pièce ne me paraît que la *Conjuration de Venise* de l'abbé de Saint-Réal, gâtée. Je n'y ai pas trouvé, à beaucoup près, autant d'intérêt que dans l'abbé de Saint-Réal; et en voici, je crois, les raisons :

1° La conspiration n'est ni assez terrible, ni assez grande, ni assez détaillée.

2° Manlius est d'abord le premier personnage, ensuite Servilius le devient.

3° Manlius, qui devrait être un homme d'une ambition respectable, propose à un nommé Rutile (qu'on ne connaît pas, et qui fait l'entendu sans avoir un intérêt marqué à tout cela) de recevoir Servilius dans la troupe, comme on reçoit un voleur chez les cartouchiens. Cela est intéressant dans la conspiration de Venise, et nullement vraisemblable dans celle de Manlius, qui doit être un chef impérieux et absolu.

[1] * *Manlius Capitolinus*, tragédie donnée au théâtre en 1698 par de Lafosse. (CLOG.)

4° La femme de Servilius devine, sans aucune raison, qu'on veut assassiner son père, et Servilius l'avoue par une faiblesse qui n'est nullement tragique.

5° Cette faiblesse de Servilius fait toute la piéce, et éclipse absolument Manlius, qui n'agit point, et qui n'est plus là que pour être pendu.

6° Valérie, qui pourrait deviner ou ignorer le secret, qui, après l'avoir su, pourrait le garder ou le révéler, prend le parti d'aller tout dire et de faire son traité, et vient ensuite en avertir son imbécile de mari, qui ne fait plus qu'un personnage aussi insipide[1] que Manlius.

7° Autre évènement qui pourrait arriver dans la piéce, ou n'arriver pas, et qui n'est pas plus prévu, pas plus contenu dans l'exposition que les autres; le sénat manque honteusement de parole à Valérie.

8° Manlius, une fois condamné, tout est fini, tout le reste n'est encore qu'un évènement étranger qu'on ajoute à la piéce comme on peut.

Il me semble que dans une tragédie il faut que le dénouement soit contenu dans l'exposition comme dans son germe. Rome sera-t-elle saccagée et soumise? ne le sera-t-elle pas? Catilina fera-t-il

[1] * Voltaire avait dit antérieurement, dans les *Conseils à un journaliste* (*Mélanges littéraires*), que *Manlius* était une *pièce digne de Corneille.* (Clog.)

égorger Cicéron, ou Cicéron le fera-t-il pendre? quel parti prendra César? que feront Aurélie et son père, dont on prend la maison pour servir de retraite aux conjurés? Tout cela fait l'objet de la curiosité, dès le premier acte jusqu'à la dernière scène. Tout est en action, et l'on voit de moment en moment Rome, Catilina, Cicéron, dans le plus grand danger. Le père d'Aurélie arrive, Catilina prend le parti de le tuer, parti bien plus terrible, bien plus théâtral, bien plus décisif, que l'inutile proposition que fait un coupe-jarret subalterne, comme Rutile, de tuer un sénateur romain, sur ce qu'il a paru un peu rêveur; proposition d'ailleurs inutile à la pièce.

Je ne sais si je me trompe, mais j'ose croire que la pièce de *Rome sauvée* a beaucoup plus d'unité, est plus tragique, est plus frappante et plus attachante. Il me paraît plus dans la nature, et par conséquent plus intéressant, qu'Aurélie soit principalement occupée des dangers de son mari, que si elle lui disait des lieux communs pour le ramener à son devoir. Il me paraît qu'étant cause de la mort de son père, elle est un personnage assez tragique, et que sa situation dans le sénat peut faire un très grand effet. Je m'en rapporte aux juges du comité; mais je les supplie encore très instamment de mettre un très long intervalle entre *Manlius* et *Rome sauvée*; on serait las de conjurations et

de femmes de conjurés. Cet article est un point capital.

J'ajoute encore qu'un beau-fils comme Drouin ferait tomber César sur le nez; j'aimerais mieux que La Noue jouât Cicéron; et Grandval, César; mais, en ce cas, il faudrait mettre La Noue trois mois au soleil, en espalier; et s'il ne jouait pas aux répétitions avec la chaleur et la véhémence nécessaires, il faudrait retirer la piéce.

Ce considéré, messeigneurs, il vous plaise avoir égard à la requête du suppliant.

LETTRE MDCXXXVI.

A M. LE COMTE ALGAROTTI.

A Potsdam, 27...

Ecco il vostro Dubos; quando potrò io dire in Potsdam: ecco il mio caro conte, ecco la consolazione della mia monastica vita? La ringrazio pel suo libro, per tutti i suoi favori, e specialmente per la sua lettera sopra il Cartesio. *Le gros abbé Dubos* è un buon autore, e degno d' esser letto attentamente. Non dirò di lui:

« Molto egli oprò col senno, *e collo stile.* »
Jérus. déliv., ch. I.

Il senno è grande, lo stile cattivo; bisogna leg-

gerlo, ma rileggerlo sarebbe tedioso. Questa bella prerogativa d' esser spesso riletto è il privilegio dell' ingegno, e quello dell' Ariosto. Io lo rileggo ogni giorno, mercè alle vostre grazie. Addio, mio cigno del canal grande; vi amerò sempre.

LETTRE MDCXXXVII[1].

DE M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Paris, ce 6 août.

Je n'ai rien à ajouter, mon cher ami, à ce que M. de Richelieu et madame Denis vous mandent. Ils ont épuisé la matière; je ne pourrais que répéter ce qu'ils ont dit, et je l'affaiblirais, puisque je ne l'exposerais pas avec autant d'agrément et d'éloquence. Mais je ne saurais me refuser à la satisfaction de vous entretenir en liberté, pour la première fois.

Vous savez combien votre départ m'a affligé; votre résolution de quitter ce pays-ci m'a désespéré; j'ai été touché et piqué au dernier point; mais le dépit n'a pas duré, la douleur seule est restée. Je n'ai pas douté de vos remords; ils sont venus. Vous avez senti dans toute son étendue le regret d'avoir quitté la patrie la plus aimable, la société la plus douce, et les amis les plus tendres. Le roi pour qui vous avez tout abandonné ne pouvait pas vous dédommager

[1] * Cette lettre, dont j'ai l'original autographe sous les yeux, et à laquelle Voltaire dut faire une réponse, restée d'ailleurs inconnue jusqu'à ce jour, m'a semblé mériter d'être publiée, eu égard aux renseignements qu'elle donne sur l'une des plus pénibles époques de la vie du philosophe chambellan. (Clog.)

de tant de sacrifices. Personne ne rend plus de justice que moi à ses grandes et excellentes qualités; mais on ne dépouille point la peau du lion; il faut payer le tribut à l'humanité, et encore plus à la royauté. L'amour rapproche tout, l'amitié veut un peu d'égalité; il ne faut vivre qu'avec ceux à qui l'on peut dire ce qu'on pense et qu'on ose contredire quelquefois.

Je ne vous parle point de ce que vous avez éprouvé au sujet de d'Arnaud, du procès [1], etc.... Je me reprocherais de vous rappeler des souvenirs douloureux, qui regardent des objets que vous n'avez que trop sentis, et qui vous sont encore présents. Le roi, malgré ses torts, est encore la seule consolation que vous puissiez trouver dans le pays où vous êtes. Vous êtes entouré d'ennemis, d'envieux, de tracassiers. On se dispute, on s'arrache une faveur, une confiance que personne ne possède véritablement. Le roi est une coquette qui, pour conserver plusieurs amants, n'en rend aucun heureux. Cette cour orageuse est cependant le seul endroit où vous puissiez vivre; hors de là il n'y a aucun être qui mérite que vous lui parliez. Vous dépendez des caprices d'un seul homme, et cet homme est un roi [2]. Enfin vous avez fui des ennemis que du moins vous ne voyiez pas, pour en trouver d'autres avec lesquels vous vivez sans cesse. Vous avez cherché la liberté, et vous vous êtes soumis à la contrainte la plus grande. Vous avez cru vous mettre à couvert de l'envie, et vous n'avez fait que vous approcher des envieux, et vous exposer à tous leurs traits.

Il faut cependant avouer que votre absence au milieu de tant de maux a produit un bien; on sent la perte qu'on a

[1] * Avec le Juif Hirschell. (Clog.)

[2] * Il résulte de la lettre du 23 septembre 1750, de Voltaire à d'Argental, que celui-ci avait déja dit à son ami *tout ce qu'un sage peut dire sur des rois.* (Clog.)

faite. On vous regrette sincèrement; on desire vivement votre retour; mais il faut saisir ce moment, et ne pas risquer de perdre des dispositions favorables, en différant d'en profiter. Vous êtes trop supérieur pour vouloir, par mauvaise honte, persister dans un mauvais parti; vous savez si bien corriger vos ouvrages; il est beaucoup plus essentiel de corriger votre conduite. Vous avez fait une grande faute; vous ne sauriez assez tôt la réparer.

Ce qu'on a obtenu [1], à l'égard de *Mahomet*, doit vous prouver qu'il n'y a plus d'acharnement ni d'animosité contre vous, et que vous avez dans M. de Richelieu un ami qui vous sert de la manière la plus vive, la plus essentielle, et dont, jusqu'à présent, vous n'avez pas fait assez d'usage. Le succès de *Mahomet*, qui n'est pas douteux, augmentera encore le desir de vous revoir, et préparera votre réception. *Rome sauvée* sera sûrement votre meilleur ouvrage. Il est impossible de la donner sans vous; il y a une perfection à mettre à la pièce que vous n'apercevrez que quand vous verrez les choses de plus près; et les acteurs ne sauraient la bien jouer sans vos avis. Vous rendrez les bons excellents, et les médiocres supportables. Il est sûr que, réflexion faite, nous ne nous chargerons jamais, vous absent [2], de donner un ouvrage dont le succès sans vous peut être incertain, qui est assuré lorsque vous y serez; et que vous achéverez de rendre la pièce digne de vous, et les acteurs dignes de la pièce.

Votre gloire, votre bonheur, sont intéressés à votre retour. Occupé tout entier de votre intérêt, je ne vous parle pas du

[1] * Allusion à la permission de remettre *Mahomet* au théâtre, où cette tragédie reparut, avec un grand succès, le 30 septembre 1751. (Clog.)

[2] * *Rome sauvée* fut cependant représentée sur le Théâtre français le 24 février 1752, et Voltaire resta *absent* de Paris depuis la fin de juin 1750 jusqu'au commencement de février 1778. (Clog.)

mien. Si vous daignez y faire attention, vous penserez qu'il ne tient qu'à vous de m'accabler de douleur, ou de me combler de joie. Madame d'Argental partage mes sentiments, et il n'y en a point qui vous soient plus connus que ceux qui m'attachent à vous.

Le Coadjuteur[1], Choiseul[2], etc., vous attendent avec la plus vive et la plus tendre impatience. Vous serez reçu à bras ouverts; et, si vous êtes touché de l'amitié (comme je n'en saurais douter), vous éprouverez le plus sensible plaisir qu'elle puisse procurer.

LETTRE MDCXXXVIII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Potsdam, le 7 auguste.

Mon adorable ami, je reçois votre lettre du 30 juillet; et la poste, qui repart presque au même instant qu'elle arrive, me laisse un petit moment pour vous remercier de tant d'attentions et de bontés. Vraiment vous n'avez rien vu. Je vous enverrai une nouvelle *Rome* avant qu'il soit peu, peut-être par M. le maréchal de Lowendahl, peut-être par une autre voie, mais vous aurez une *Rome*. Je vous avertis que ce n'est plus Fulvius qu'on tue, c'est Nonnius. Ce M. Nonnius n'est connu dans le monde que pour avoir été tué, et

[1] * L'abbé Chauvelin. (Clog.)

[2] * Depuis duc de Praslin. (Clog.)

il ne faut pas le priver de son droit. Je me souviens même que Crébillon, dans sa belle tragédie de *Catilina*, avait fait

« . . . . égorger Nonnius cette nuit. »
Act. I, sc. I.

sans trop en dire la raison. Je prétends, moi, avoir de fort bonnes raisons de le tuer. Vous serez encore plus content d'Aurélie; et je crois qu'il est absolument nécessaire que Catilina ait dans le sénat un si grand parti, qu'il puisse s'évader impunément, lors même que sa femme l'a convaincu.

Le grand point encore est que Cicéron puisse un peu concentrer en lui l'intérêt de Rome. La pièce ne sera jamais *Zaïre*, ni *Inès*, ni *Bérénice*; mais j'ai la sottise de croire qu'une scène de Catilina et de César vaut mieux que tout cela. Je n'espère pas un succès suivi, je n'attends pas même d'être rejoué après le premier cours de la pièce. Il faudrait trop de ressorts pour remonter sur le théâtre une machine si compliquée; mais vous m'avez autorisé à penser que les gens raisonnables ne verraient pas sans quelque plaisir une peinture assez fidèle des mœurs de l'ancienne Rome; et, pourvu que je plaise à la saine partie de Paris, je serai fort content.

Je corrigerai encore très volontiers tous les détails. Je ne plains pas ma peine, ou, pour mieux

dire, je ne plains pas mon plaisir; et c'en est un grand de travailler pour vous.

Savez-vous bien que je viens de refaire cent vers à *la Henriade?* Je repasse ainsi toutes mes anciennes erreurs. C'est ici une confession générale continuelle. Je me suis mis à être un peu sévère avec des gens pour qui on l'est rarement; mais je le suis encore plus pour moi-même.

Enfin, quand vous aurez *Rome,* il faudra absolument la faire jouer, n'importe quand; mais je veux en avoir le cœur net. Ce sera une belle négociation, et assez amusante pour vos conjurés. Vous déciderez entre un singe et un coq-d'Inde* qui des deux représentera César. Il est bien douloureux de n'avoir à choisir qu'entre de tels héros; mais nous avons du temps d'ici à notre condamnation. Je vous prie, si ma nièce a le bonheur de vous voir, de lui dire que je ne lui écris point cette poste-ci. La raison est que je ne peux plus vous écrire, qu'il faut fermer ma lettre, qu'il n'y a pas un moment à perdre, et que je n'ai que celui de vous dire que je suis à vous pour jamais, sain, malade, triste, ou gai, Prussien, Français, bon ou mauvais poëte, plat historien. Adieu, adorables anges.

* Les deux acteurs La Noue et Drouin.

LETTRE MDCXXXIX.

A FRÉDÉRIC II, ROI DE PRUSSE.

Sire, je demande pardon à votre majesté de mes importunités; mais il s'agit d'affaires graves. Il me manque deux vers dans *la Henriade*, et ces deux vers se trouveront probablement dans l'édition corrigée à la main, qui est chez votre majesté, ou dans l'édition de Paris. Je vous présente ma très humble requête, en vous suppliant de m'envoyer pour un moment les deux premiers volumes de ces deux éditions.

Si vous pouviez m'envoyer un peu de votre génie par votre coureur!

Vous avez répandu tant de bien sur ma vie!
Achevez ma félicité;
Et, de grace, un peu de génie!
Mais les dieux donnent tout, hors leur divinité.

LETTRE MDCXL.

A FRÉDÉRIC II, ROI DE PRUSSE.

Sire, je rends à sa majesté ce premier volume. Ce n'est pas moi qui l'ai couvert d'encre. Un petit mot de réflexion sur la misère de l'esprit humain.

J'ai refait aujourd'hui, de cinq manières différentes, un petit passage de *la Henriade*, sans pouvoir jamais retrouver la manière dont je l'avais tourné il y a un mois. Qu'est-ce que cela prouve? Que le génie n'est jamais le même, qu'on n'a jamais précisément la même pensée deux fois en sa vie, qu'il faut attendre continuellement le moment heureux. Quel chien de métier! mais il a ses charmes, et la solitude occupée est, je crois, la vie la plus heureuse.

Mon pauvre génie tout usé baise très humblement les pieds et les ailes du vôtre.

LETTRE MDCXLI.

A MADAME DE FONTAINE[1].

Potsdam, le 17 auguste.

J'ai reçu assez tard votre lettre de Plombières, ma chère niéce; elle est du 17 juillet, et ne m'est parvenue qu'au bout d'un mois. Ou elle est mal datée, ou les postes de vos montagnes *cornues*[2] ne

[1] * La lettre du 7 auguste 1750, adressée à cette sœur puînée de madame Denis, n'est pas la première de celles que Voltaire lui écrivit. On en trouve une datée du 25 septembre 1754, dans le recueil publié par M. Jacobsen, mais elle est de 1749. (Clog.)

[2] * C'était pour le besoin de la rime que Voltaire avait dit, dans son *Épître* XXVIII, du 12 juillet 1729, tome III des *Poésies*, que les montagnes de Plombières sont *cornues*. (Clog.)

sont pas trop régulières. Ma réponse ira probablement vous trouver à Paris. Enfin vous vous êtes donc souvenue de votre déserteur, dans l'oisiveté du séjour des eaux. Elles me firent autrefois beaucoup de bien; mais le cuisinier de M. de Richelieu me fit beaucoup de mal. Je me flatte que vous avez un meilleur régime que moi. Votre estomac est un peu fait sur le modèle du mien, mais soyez plus sage si vous pouvez. Pour moi, après avoir tâté des eaux froides, des eaux chaudes et de toutes les espèces de bon et de mauvais régimes, après avoir passé par les mains des charlatans, des médecins et des cuisiniers, après avoir été malade à Berlin le dernier hiver, je me suis mis à souper, à dîner, et même à déjeuner: on dit que je m'en porte mieux et que je suis rajeuni; je sens bien qu'il n'en est rien; mais j'ai vécu doucement six mois presque de suite avec mon roi, mangeant comme un diable, et prenant, ainsi que lui, un peu de rhubarbe en poudre de deux jours l'un. Si jamais vous en voulez faire autant, voilà mon secret, essayez-en; il est bon pour les rois et pour leurs chambellans, il sera peut-être bon pour vous; mais je crains furieusement l'hiver pour vous et pour moi. Il me semble que c'est là notre plus dangereuse saison: elle serait pour moi la plus agréable si je la passais avec vous, mais je doute fort que je puisse vous embrasser l'hiver à Paris. J'ai quelques petites oc-

cupations de mon métier que je crains qui ne me mènent plus loin que je ne voulais; et si l'hiver commence avant que ma besogne soit finie, il n'y aura pas moyen de partir. Je n'ai pas dans la cour où je suis les consolations que vous avez à Paris; je deviens bien vieux, mon cœur, mais il y a des fleurs et des fruits en tout temps. Je n'ai jamais joui d'une vie plus heureuse et plus tranquille. Figurez-vous un château admirable, où le maître me laisse une liberté entière, de beaux jardins, bonne chère, un peu de travail, de la société, et des soupers délicieux, avec un roi philosophe qui oublie ses cinq victoires et sa grandeur. Vous m'avouerez que je suis excusable d'avoir quitté Paris: cependant je ne me pardonne pas encore d'être si loin de vous et de ma famille. Il s'en est peu fallu que je n'aie été sur le point de faire un voyage à Paris. J'aurais passé par Strasbourg et par Lunéville, et je serais venu prendre les eaux avec vous à Plombières. Je suis obligé de différer long-temps mon voyage; mais, si Dieu me donne vie, je compte bien vous embrasser au plus tard au printemps prochain.

LETTRE MDCXLII.

A FRÉDÉRIC II, ROI DE PRUSSE.

Sire, eh, mon Dieu! comment faites-vous donc? J'ai rapetassé cent cinquante vers, depuis huit jours, à *Rome sauvée,* et votre majesté en a peut-être fait quatre ou cinq cents. Je n'en peux plus, et vous êtes frais; je me démène comme un possédé, et vous êtes tranquille comme un élu; j'appelle le génie, et il vous vient. Vous travaillez comme vous gouvernez, comme on dit que les dieux font mouvoir le monde, sans effort. J'ai un petit secrétaire gros comme le pouce, qui est malade pour avoir transcrit deux actes de suite. Votre majesté veut-elle permettre que le diligent, l'infatigable Vigne vous transcrive le reste? Je demande en grace à votre majesté de lire ma *Rome.* Votre gloire est intéressée à ne laisser sortir de Potsdam que des ouvrages qui soient dignes du Mars-Apollon qui consacre cette retraite à la postérité. Sire, il faut, sauf respect, que vous et moi, pardon du vous et du moi, nous ne fassions que du bon, ou que nous mourions à la peine. Je n'enverrai *Rome* à ma virtuose de niéce que quand Mars-Apollon sera content. Je me mets à ses pieds.

LETTRE MDCXLIII.

A MADAME DENIS.

A Potsdam, le 24 auguste.

Vous recevrez, ma chère plénipotentiaire, le paquet ci-joint par un héros danois, russe, polonais et français. Je crois que ce sera le premier guerrier du Nord qui aura porté une liasse de vers alexandrins de Berlin à Paris. Je ne crois pas, quoi qu'on en dise, que M. le maréchal de Lowendahl soit chargé d'autres négociations. Il est venu en Allemagne pour ses affaires; et, en qualité de preneur de Berg-op-Zoom, il est venu voir le preneur de la Silésie. Le roi lui montrera ses soldats, et ne lui montrera point ses ouvrages, qu'il fait imprimer. Vous prenez mal votre temps pour me faire des reproches. Il faudrait avoir plus de pitié des étrangers et des malades. Je perds ici les dents et les yeux. Je reviendrai à Paris, aveugle comme La Motte; et messieurs les écumeurs littéraires n'en seront pas moins déchaînés contre moi.

Ma santé dépérit tous les jours; l'abbé de Bernis ne me louera jamais d'être devenu vieux, comme il vient de louer [1] Fontenelle d'avoir su parvenir à

[1] * *Épître* XIII, *à M. de Fontenelle*, ŒUVRES DU CARDINAL DE BERNIS; Paris, Delangle, 1825. (CLOG.)

l'âge de quatre-vingt-seize ans; je suis plus près d'une épitaphe que de pareils éloges.

Puisque le parlement fait actuellement si grand bruit pour un hôpital [1], et qu'il ne se mêle plus que des malades, j'ai envie de me venir mettre sous sa protection. Soyez bien sûre que je serais à Paris sans les imprimeurs de Berlin, qui ne me servent pas si vite que le roi. Je supporte Maupertuis, n'ayant pu l'adoucir. Dans quel pays ne trouve-t-on pas des hommes insociables avec qui il faut vivre? Il n'a jamais pu me pardonner que le roi lui ait ordonné de mettre l'abbé Rainal de son Académie. Qu'il y a de différence entre être philosophe et parler de philosophie! Quand il eut bien mis le trouble dans l'Académie des Sciences de Paris, et qu'il s'y fut fait détester, il se mit en tête d'aller gouverner celle de Berlin. Le cardinal de Fleuri lui cita, quand il prit congé, un vers de Virgile qui revient à-peu-près à celui-ci:

> Ah! réprimez dans vous cette ardeur de régner [2].

On aurait pu en dire autant à son éminence; mais le cardinal de Fleuri régnait doucement et poli-

[1] * Voyez le *Siècle de Louis XV*, chapitre XXXVI. (CLOG.)

[2] * C'est sans doute celui-ci:

> « Nec tibi regnandi veniat tam dira cupido! »
>
> (L. D. B.)

ment. Je vous jure que Maupertuis n'en use pas ainsi dans son tripot, où, Dieu merci, je ne vais jamais. Il a fait imprimer une petite brochure[1] sur le bonheur; elle est bien sèche et bien douloureuse. Cela ressemble aux affiches pour les choses perdues; il ne rend heureux ni ceux qui le lisent ni ceux qui vivent avec lui; il ne l'est pas, et serait fâché que les autres le fussent.

Point du tout, ma chère enfant, mon paquet ne partira pas par M. le maréchal de Lowendahl. Il va à Hambourg, et ne retourne pas sitôt à Paris; mais vous verrez un autre maréchal qui aura la bonté de s'en charger. C'est un Anglais qu'on appelle milord *Maréchal* tout court[2], parcequ'il était ci-devant grand-maréchal d'Écosse; il est rebelle et philosophe, attaché à la maison de Stuart, condamné dans son pays depuis long-temps, et retiré à Berlin après avoir servi en Espagne. Son frère, le maréchal Keith[3], alla battre les bons musulmans à la tête des Russes, il y a quelques années. Enfin les deux frères sont ici, et le milord *Maréchal* est déclaré envoyé extraordinaire du roi de Prusse en France. Vous verrez une assez jolie petite Turque

[1] * Sous le titre d'*Essai de philosophie morale*. Berlin, 1749, in-8°. (Clog.)

[2] * George Keith, mort le 25 mai 1778, quelques jours avant Voltaire. (Clog.)

[3] * Jacques Keith, tué en 1758. (Clog.)

qu'il emméne avec lui; on la prit au siége d'Oczakow, et on en fit présent à notre Écossais, qui paraît n'en avoir pas trop besoin. C'est une fort bonne musulmane. Son maître lui laisse toute liberté de conscience. Il a dans son équipage une espéce de valet de chambre tartare, qui a l'honneur d'être païen; pour lui, il est, je crois, anglican, ou à-peu-près. Tout cela forme un assez plaisant assemblage qui prouve que les hommes pourraient très bien vivre ensemble, en pensant différemment. Que dites-vous de la destinée qui envoie un Irlandais[1] ministre de France à Berlin, et un Écossais ministre de Berlin à Paris? Cela a l'air d'une plaisanterie. Milord *Maréchal* part incessamment. Vous verrez sa Turque, et vous aurez mon paquet. Ne soyez donc point étonnée que je sois encore à Potsdam, quand vous verrez une mahométane à Paris; et concluez que la Providence se moque de nous.

LETTRE MDCXLIV.

A FRÉDÉRIC II, ROI DE PRUSSE.

Mais, sire, votre majesté n'avait donc pas lu la prose et les vers du chevalier de Quinsonas; car

[1] * Milord Tyrconnell. (CLOG.)

le tout était cacheté de son cachet. Il y a des vers bien faits; mais il est difficile de donner à un ouvrage ce tour piquant qui force les gens à lire malgré eux.

Quel chevalier! il chante l'univers. Son poëme peut être en deux ou trois cent mille chants. Il semble qu'il veut être chevalier de la vérité. Vous encouragez de tous côtés la liberté de penser, et vous ferez un siécle de philosophes.

Ce chevalier de Quinsonas est celui qui sondait la nature de milady Wortley Montague.

Daignez, sire, recevoir les profonds respects de votre malingre, et les regrets de n'avoir pu approcher hier de celui que Quinsonas admire et invoque. J'en fais autant que lui.

LETTRE MDCXLV.

A M. LE MARQUIS D'ARGENS.

Potsdam.

Mon cher *Isaac*, soyez le bien revenu dans votre terre promise. Je viendrais y adorer le Dieu des armées avec vous, et me mettre aux pieds de votre Rebecca [1], si je me portais bien; et même, sain ou malade, je viendrai vous voir, en cas que vous

[1] * La marquise d'Argens. (CLOG.)

m'aimiez un peu; car, si mon cher *Isaac* me traite en Ismaélite, je ne ferai point de pélerinage pour lui.

LETTRE MDCXLVI.

A FRÉDÉRIC II, ROI DE PRUSSE.

Je suis dans une grande affliction. Votre majesté sait ce que c'est que cinquante vers, quand il faut qu'ils soient bons, et que ce ne sont pas là de petites affaires. J'avais donc fait ces cinquante vers pour Aurélie, dans *Catilina,* avec bien de la peine; et j'envoyais à Paris un mémoire raisonné pour empêcher Aurélie de se mêler d'être une madame Caton, et de faire la patriote et l'héroïne. Je voulais consulter votre majesté sur tout cela; et en verité, sire, vous me devez vos avis, après la liberté que je prends si souvent de vous dire le mien. Je monte dans vos antichambres pour tâcher de trouver quelqu'un par qui je puisse faire demander la permission de vous parler. Je ne trouve personne; je m'en retourne, et mes vers partent sans votre approbation. Mais je déclare à votre majesté que je me suis vanté que je vous ai dans mon parti, que vous trouvez très bon qu'Aurélie ne s'avise point de vouloir être le soutien de Rome. J'ai encore ajouté, pour arrêter l'impatience de mes amis, que vous me faites l'honneur de pen-

ser comme moi, qu'il ne faut pas sitôt donner cet ouvrage au public, et que, s'ils donnent bataille malgré l'opinion d'un général tel que vous, ils seront battus. J'avais bien encore d'autres vers à vous montrer. J'avais à vous demander votre protection pour l'édition de ce *Siècle de Louis XIV*, que je fais imprimer à Berlin; mais je voulais encore demander à votre majesté une autre grace. Voici quelle est ma requête, sire :

Je suis malade, et né malade. Je suis obligé de travailler presque autant que votre majesté. Je passe toute la journée seul. Si vous vouliez permettre que j'habitasse l'appartement voisin du mien, où M. de Bredow [1] a couché l'hiver dernier, j'y travaillerais plus commodément. J'y aurais un peu plus de soleil, ce qui est un grand point pour moi. L'appartement est tourné de façon que je pourrais travailler avec mon secrétaire. Les deux appartements sont d'ailleurs égaux; et, si votre majesté veut souffrir que je loge dans l'autre, elle me fera le plus grand plaisir du monde. C'est une fantaisie de malade peut-être, mais en ce cas votre majesté en aura pitié. Elle m'a promis de me rendre heureux.

[1] * Membre de l'Académie de Berlin en 1752, mort en 1756. (CLOG.)

LETTRE MDCXLVII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Berlin, le 28 auguste.

Mon cher et respectable ami, milord *Maréchal*, qui est une espèce d'ancien Romain, apporte *Rome* à madame Denis. Cicéron ne se doutait pas qu'un jour un Écossais apporterait de Prusse à Paris ses *Catilinaires* en vers français. C'est d'ailleurs une assez bonne épigramme contre le roi George[1] que deux braves rebelles de chez lui ambassadeurs en France et en Prusse. Il est vrai que milord *Marécha* a plus l'air d'un philosophe que d'un conjuré; cependant il a été conjuré. C'est peut-être en cette qualité qu'il m'a paru assez content de *Rome sauvée*, quand j'ai eu l'honneur de jouer Cicéron. Enfin il apporte la pièce, et Nonnius est le père d'Aurélie; ce qui est beaucoup mieux, parceque Nonnius est fort connu pour avoir été *tué*.

Si j'avais reçu votre lettre plus tôt, j'aurais glissé quatre vers à Catilina pour accuser ce Nonnius d'être un perfide qui trompait Cicéron. Je vous jure que la scène est toujours dans le temple de Tellus, et que Caton, au cinquième acte, dit au

[1] * George II, oncle de Frédéric. (CLOG.)

reste des sénateurs qui sont là qu'il a marché avec Cicéron et l'autre partie du sénat. S'il faut encore des coups de rabot, ne m'épargnez pas. Mais milord *Maréchal* peut vous dire qu'il m'est impossible de partir de quelques mois; car non seulement j'ai encore quelques petites besognes littéraires avec mon roi philosophe, mais j'ai un *Siècle* sur les bras. Je suis dans les angoisses de l'impression et de la crainte. Je tremble toujours d'avoir dit trop ou trop peu. Il faut montrer la vérité avec hardiesse à la postérité, et avec circonspection à ses contemporains. Il est bien difficile de réunir les deux devoirs.

Je vous enverrai l'ouvrage; je vous prierai de le montrer à M. de Malesherbes, et je ferai tant de cartons que l'on voudra. M. le maréchal de Richelieu doit un peu s'intéresser à l'histoire de ce siècle; lui et M. le maréchal de Belle-Ile sont les deux seuls hommes vivants dont je parle; mais, en même temps, il doit sentir l'impossibilité physique où je suis de venir faire un tour en France avant que ce *Siècle* soit imprimé, corrigé et bien reçu. Figurez-vous ce que c'est que de faire imprimer à-la-fois son *Siècle* et une nouvelle édition de ses pauvres œuvres; de se tuer du soir au matin à tâcher de plaire à ce *public ingrat;* de courir après toutes ses fautes, et de travailler à droite et à gauche; je n'ai jamais été si occupé. Laissez-moi bâtir ces deux maisons

avant que je parte; les abandonner, ce serait les jeter par terre. Mon cher ange, représentez vivement à M. le maréchal de Richelieu la nécessité indispensable où je me trouve, de toutes façons, de rester encore quelques mois où je suis. Ma santé va mal; mais elle n'a jamais été bien; je suis étonné de vivre. Il me semble que je vis de l'espérance de vous revoir. Je viens de lire *Zarès*[1]; l'imprimera-t-on au Louvre? Adieu; mille tendres respects à tous les anges.

Vraiment j'oubliais le bon, et j'allais fermer ma lettre sans vous parler de ce prophète de la Mecque, pour lequel je vous remercie d'aussi bon cœur que j'ai remercié le pape. Nous verrons si je séduirai le parterre comme la cour de Rome. Il y a un malheur à ce *Mahomet*, c'est qu'il finit par une pantalonnade; mais Le Kain dit si bien :

> Il est donc des remords! . . . .
>
> Act. V, sc. IV.

A propos de remords, j'en ai bien d'être si loin de vous, et si long-temps! Mais je ne peux plus faire de tragédies. Vous ne m'aimerez plus.

[1] * Tragédie que Palissot intitula ensuite *Ninus II*, et qui fut représentée à Paris le 3 juin 1751. (L. D. B.)

LETTRE MDCXLVIII.

A M. LE MARQUIS D'ARGENS.

J'ai reçu votre lettre et celle de madame Denis; je vous en remercie. Ah! ah! vous m'appelez monsieur; et moi, sur la parole du maréchal de Richelieu et de ma nièce, croyant que vous m'aimiez toujours, je vous disais bonnement, Mon cher *Isaac!* Eh bien! monsieur, je vous aime de tout mon cœur, je grille de vous embrasser.

Je vous prie de me mettre aux pieds de votre muse, madame la marquise d'Argens, et je vous prie sur-tout de me conserver une amitié qui fera ici le bonheur de ma vie.

LETTRE MDCXLIX.

A FRÉDÉRIC II, ROI DE PRUSSE.

A Berlin.

Par ma foi, ces Anglais, que j'avais crus si sages,
N'ont plus ni rime ni raison.
Avec Pope, avec Addison,
Le bon goût et les bons ouvrages
Ont passé la barque à Caron.
Le soleil sur leur horizon
N'amène plus que des nuages;

Il faut que chaque nation
Tour-à-tour ait ses avantages.
Minerve, Thémis, Apollon,
Sont allés sur d'autres rivages,
Assez loin de George second ;
Et c'est à Sans-Souci, dit-on,
Qu'il faut chercher dans ses voyages
Ce qu'on perdit dans Albion.

Sire, le fait est qu'un Anglais atrabilaire vient d'émouvoir ma bile. Cet homme, dans un écrit pédantesque, reproche à l'auteur des *Mémoires de Brandebourg* de se contredire, et sa preuve est que l'illustre auteur loue et blâme *les mêmes personnes*, croit que la réforme était *nécessaire dans l'Église*, et ensuite avoue *les fautes des réformés*, etc. Si je voulais, moi, louer l'auteur de ces *Mémoires*, je me servirais des mêmes raisons que cet Anglais apporte contre lui. Il faut avoir une tête bien enivrée de l'esprit de parti et de l'esprit de système, pour exiger qu'un historien approuve ou condamne sans restriction ! Est-il possible que ce critique n'ait pas senti combien il est digne d'un philosophe et d'un homme qui est à la tête des autres, de peser le bien et le mal, d'estimer dans Louis XIV ce qu'il avait de grand, et de montrer ce qu'il avait de faible, d'approuver la réforme, et de faire voir les défauts des réformateurs? Mais un Anglais veut qu'on soit toujours partial, ou tout wihg, ou tout tory, et la raison, qui est impartiale, ne l'accom-

mode pas. J'ai bien envie de m'escrimer contre cet impertinent, et de me moquer de lui ; il le mérite, mais il n'en vaut pas la peine.

Votre majesté arrange à présent des bataillons en attendant qu'elle arrange des strophes et des épisodes. Ses odes l'attendent à Potsdam, à moins qu'elle ne veuille m'en envoyer quelqu'une de Silésie.

Chaque chose à la fin dans sa place est remise.
Isac *, après mille détours,
Vient de fixer ses pas, son caprice et ses jours
Auprès de Sans-Souci, dans sa terre promise.
Moi je vais fixer mon destin
Dans la chambre où Jordan, de savante mémoire,
Commentait à-la-fois saint Paul et l'Arétin,
Sans savoir des deux à qui croire.

Unir les opposés est un secret bien doux;
Il tient l'ame en haleine, il exerce le sage.
Je connais un héros dont l'ame a tous les goûts,
Tous les talents, tout l'art de les mettre en usage,
Et je ne sais encor s'il est connu de vous.

Je mets aux pieds de votre majesté. V.

* Le marquis d'Argens.

LETTRE MDCL.

A M. LE MARÉCHAL DUC DE RICHELIEU.

Berlin, 31 auguste.

Mon *héros*, un domestique de ma niéce m'apporta hier deux lettres de vous qui m'ont fait tant de plaisir, qui m'ont pénétré de tant de reconnaissance, que moi, qui suis *prime-sautier*, comme dit Montaigne, je partirais sur-le-champ pour venir vous remercier, si je pouvais partir. Vous avez les mêmes bontés pour mes musulmans que pour vos calvinistes des Cévennes. Dieu vous bénira d'avoir protégé la liberté de conscience. Faire jouer le prophéte Mahomet à Paris, et laisser prier Dieu en français, dans vos montagnes du Languedoc, sont deux choses qui m'édifient merveilleusement; mais vous croyez bien que je suis plus sensible à la première. Je vous dois des cantiques d'actions de graces. Je vous ai cent fois plus d'obligation qu'au pape, car enfin il n'a point fait jouer *Mahomet* publiquement à Rome; mais la piéce traduite a été représentée dans des assemblées particulières. Elle a été jouée publiquement à Bologne, qui est, comme vous savez, terre papale. Vous voyez que vous pouvez, en sûreté de conscience, donner mon *Pro-*

phète à Paris. Je vous remercie encore de n'avoir point hasardé le *Catilina;* car, quoique celui de Crébillon ait réussi, on exige peut-être plus de moi que de mon confrère Crébillon, parceque je ne suis pas si vieux.

Si vous permettez que je raisonne ici littérature avec vous, j'aurai l'honneur de vous dire que ma pièce aurait été bien reçue, courue, mise aux nues du temps de la Fronde. Heureusement les conspirations sont passées de mode; heureusement, pour l'état s'entend, et très malheureusement pour le théâtre. Il n'y a guère que des jeunes gens et de belles dames bien mises, très françaises, et peu romaines, qui aillent à nos spectacles; il faut leur parler de ce qu'elles font, et sans amour point de salut. Je ne peux pas réformer ma nation; mais il faut dire pourtant à son honneur qu'il y a des ouvrages qui ont réussi sans être fondés sur une intrigue amoureuse. Je ne dis pas que ma *Rome sauvée* fût jouée aussi souvent que *Zaïre;* mais je crois que, si elle était bien représentée, les Français pourraient se piquer d'aimer Cicéron et César; et je vous avoue que j'ai la faiblesse de penser qu'il y a dans cet ouvrage je ne sais quoi qui ressent l'ancienne Rome. Je l'ai travaillé de mon mieux. Je n'entrerai ici dans aucune discussion, quoique j'en aie bien envie. J'ai envoyé ma *Rome* par milord *Maréchal*, ancien conjuré d'Écosse, tout

propre à se charger de ma conspiration de Catilina ; vous en jugerez ; ainsi je laisse là tous les raisonnements que je voulais faire, et je m'en rapporte à vos lumières et à vos bontés.

J'aimerais bien mieux vous amuser, en vous envoyant quelques petits morceaux du *Siècle de Louis XIV*. C'est ce *Siècle* qui me prive à présent du bonheur de vous faire ma cour. J'ai commencé l'édition ; je ne peux l'abandonner. Je travaille comme un bénédictin. Une édition du *Siècle*, une autre de mes anciennes sottises, qu'on réimprime et que je dirige, des *Rome sauvée* à la traverse, voyez si je peux quitter, et si j'ai un instant dont je puisse disposer. Vous me direz que je suis un franc pédant, et vous aurez raison ; mais il ne faut jamais abandonner ce qu'on a commencé, et peut-être ne serez-vous pas fâché de voir mon *Siècle*.

Dites-moi, je vous en prie, monseigneur, si je me trompe. J'ai pensé qu'il était fort difficile de faire imprimer dans son pays l'histoire de son pays. M. d'Aguesseau tyrannisait la littérature quand je quittai Paris ; et vous sentez bien qu'il n'y avait pas un petit censeur de livres qui ne se fût fait un mérite et un devoir de mutiler mon ouvrage, ou de le supprimer. Vous ne savez pas la centième partie des tribulations que j'ai éprouvées de la part de mes chers confrères les gens de lettres, et de ceux

qui se mettent à persécuter quand on n'implore pas leur protection.

Je vous avouerai encore ingénument que j'avais le malheur de déplaire beaucoup à ce théatin Boyer, très vénérable d'ailleurs, mais qui a très peu chrétiennement donné d'assez méchantes idées de mon style à M. le dauphin et à madame la dauphine. Je vous écrirais sur tout cela des volumes, si je voulais, ou plutôt si vous vouliez; mais venons à mon *Siècle*. Je me suis constitué, de mon autorité privée, juge des rois, des généraux, des parlements, de l'Église, des sectes qui la partagent; voilà ma charge. Tout barbouilleur de papier, qui se fait historien, en use ainsi. Ajoutez à ce fardeau celui d'être obligé de rapporter des anecdotes très délicates qu'on ne peut supprimer.

Comment imprimer à Paris tout ce qui regarde madame de Montespan, et madame de Maintenon, et son mariage? Il faut pourtant ou renoncer à l'histoire, ou ne rien supprimer des faits. Il faut faire sentir ce que les suites très mal ménagées de la révocation de l'édit de Nantes ont coûté à la France; il faut avouer la mauvaise conduite du ministère dans la guerre de 1701. J'ai dû et j'ai osé remplir tous ces devoirs, peut-être dangereux; mais, en disant ainsi la vérité, j'ose me flatter jusqu'à présent (car je peux me tromper) que j'ai élevé à la gloire de Louis XIV un monument plus du-

rable que toutes les flatteries dont il a été accablé pendant sa vie. On a fait beaucoup d'histoires de lui; peut-être ne le trouvera-t-on véritablement *grand* que dans la mienne.

Vous dirai-je encore que j'ai poussé l'histoire du siècle jusqu'au temps présent, dans un *Tableau*[1] raccourci *de l'Europe, depuis la paix d'Utrecht jusqu'en* 1750? Vous dirai-je que j'ai peint le cardinal de Fleuri comme je crois, en ma conscience, qu'il doit l'être? Vous sentez que tout cela est à vue d'oiseau, presque point de détails; j'ai voulu seulement montrer comme on a ou suivi ou changé les vues de Louis XIV, perfectionné ce qu'il avait établi, ou réparé les malheurs qu'il avait essuyés sur la fin de sa vie; et, comme j'ai commencé son siècle par un portrait de l'Europe, je le finis de même.

Aucun contemporain vivant n'est nommé, excepté vous et M. le maréchal de Belle-Ile; mais sans aucune affectation. Encore une fois, je peux me tromper; mais je me flatte que, si le roi avait le temps de lire cet ouvrage, il n'en serait pas mécontent. Je crois sur-tout que madame de Pompadour pourrait ne pas désapprouver la manière dont je parle de mesdames de La Vallière, de Montespan et de Maintenon, dont tant d'historiens ont

[1] * Chapitre XXIII du *Siècle de Louis XIV*; Berlin, Henning, 1751, 2 volumes in-12. — Voyez le chapitre XXIV du même ouvrage, t. II, dans notre édition. (CLOG.)

parlé avec une grossièreté révoltante et avec des préjugés outrageants.

Enfin, malgré tous mes soins et malgré celui de plaire, la nature de l'ouvrage est telle que, malgré mon zèle pour ma patrie, j'ai cru devoir imprimer cette histoire en pays étranger. Un historiographe de France ne vaudra jamais rien en France.

J'ajouterai encore que peut-être les éloges que je donne à ma patrie acquerront plus de poids lorsque je serai loin d'elle, et que ce qui passerait pour adulation, s'il était d'abord imprimé à Paris, passera seulement pour vérité quand il sera dit ailleurs.

S'il arrivait, après tous les ménagements et toutes les précautions possibles, que je parusse trop libre en France, jugez alors si ma retraite en Prusse n'aura pas été très heureuse; mais je me flatte de ne point déplaire, sur-tout après avoir sondé les esprits et préparé l'opinion publique par le commencement[1] de cet essai sur Louis XIV, et par les anecdotes où je dis des choses très fortes, et où je n'ai nullement ménagé la conduite inexcusable du parlementdans la régence d'Anne d'Autriche.

Je vais actuellement répondre à la question que vous me faites, pourquoi je suis en Prusse; et je

[1] * Le chapitre 1er du *Siècle de Louis XIV* avait paru dès la fin de 1739. (Clog.)

répondrai avec la même vérité que j'écris l'histoire, dussent tous les commis de toutes les postes ouvrir [1] ma lettre.

J'étais parti pour aller faire ma cour au roi de Prusse, comptant ensuite voir l'Italie, et revenir après avoir fait imprimer le *Siècle de Louis XIV* en Hollande. J'arrive à Potsdam; les grands yeux bleus du roi, et son doux sourire, et sa voix de sirène, ses cinq batailles, son goût extrême pour la retraite et pour l'occupation, et pour les vers, et pour la prose, enfin des bontés à tourner la tête, une conversation délicieuse, de la liberté, l'oubli de la royauté dans le commerce, mille attentions qui seraient séduisantes dans un particulier, tout cela me renverse la cervelle. Je me donne à lui par passion, par aveuglement, et sans raisonner. Je m'imagine que je suis dans une province de France. Il me demande au roi son frère, et je crois que le roi son frère le trouvera fort bon. Je vous le jure, comme si j'allais mourir, il ne m'est

[1] * Ce que Voltaire dit ici des commis des postes n'était que trop vrai alors, soit en France, soit en Prusse, et Frédéric, ouvrant les lettres que l'auteur de *Mahomet* écrivait et recevait, ne dédaignait pas de rivaliser d'adresse et de turpitude avec eux. Aussi, selon Dieudonné Thiébault (*Souvenirs de Berlin*, tome I), ce prince était-il *l'homme du monde qui connaissait le mieux les cachets des familles, et même des particuliers.* C'est à des infidélités aussi condamnables que Voltaire fait allusion, au commencement de ses lettres du 24 décembre 1751 et du 24 juillet 1752 à madame Denis. (CLOG.)

pas entré dans la tête que ni le roi ni madame de Pompadour prissent seulement garde à moi, et qu'ils pussent être piqués le moins du monde. Je me disais : Qu'importe à un roi de France un atome comme moi de plus ou de moins? J'étais en France, harcelé, balloté, persécuté depuis trente ans par des gens de lettres et par des bigots. Je me trouve ici tranquille; je mène une vie entièrement convenable à ma mauvaise santé; j'ai tout mon temps à moi, nul devoir à rendre; le roi me laisse dîner toujours dans ma chambre, et souvent y souper. Voilà comme je vis depuis un an; et je vous avoue que, sans l'envie extrême de venir vous faire ma cour, qui me trouble sans cesse, et sans une niéce que j'aime de tout mon cœur, je serais trop heureux.

Il serait impertinent à moi de vous parler si longtemps de moi-même, si vous ne me l'aviez ordonné; ainsi, encore un petit mot, je vous en prie. Vous me demandez pourquoi j'ai pris la clef de chambellan, la croix et vingt mille francs de pension? parceque je croyais alors que ma niéce viendrait s'établir avec moi; elle y était toute préparée; mais la vie de Potsdam, qui est délicieuse pour moi, serait affreuse pour une femme; ainsi me voilà malheureux dans mon bonheur, chose fort ordinaire à nous autres hommes. Mais ce qui augmente à-la-fois mon bonheur, ma sensibilité et mes regrets,

ce qui me ravit et ce qui me déchire, c'est cette bonté avec laquelle vous daignez entrer dans mes erreurs et dans mes misères. Comment avez-vous eu le temps d'avoir tant de bonté? Quoi, vous avez du temps! Ah! si vous étiez un peu sédentaire, comme mon roi de Prusse!.... mais.... Vous auriez mis le comble à vos graces, si vous m'aviez dit un petit mot de mademoiselle de Richelieu et de M. le duc de Fronsac. Vous me dites que vous devenez vieux; vous ne le serez jamais; la nature vous a donné ce feu avec lequel on ne sent jamais la langueur de l'âge. Vous serez plus philosophe, mais vous ne serez jamais vieux; c'est moi, indigne, qui le suis devenu terriblement, et j'ai bien peur d'être dans peu hors d'état de profiter des charmes des rois, et des maréchaux de Richelieu. Il faut au moins avoir des jambes pour marcher, et des dents pour parler. Le roi de Prusse m'assure qu'il me trouvera fort bien sans dents; mais voyez la belle conversation quand on ne peut plus articuler! On meurt ainsi en détail, après avoir vu mourir presque tous ses amis, et ce songe pénible de la vie est bientôt fini.

Je doute fort que vous puissiez avoir le volume qui a été envoyé au roi; il me semble qu'il n'y en a plus. On en avait tiré un fort petit nombre d'exemplaires qui ont été, je crois, tous distribués. Le président Hénault, qui semblait y avoir quelque droit,

comme cité dans la préface, s'y est pris trop tard pour en avoir un exemplaire. Au reste le roi de Prusse est à présent en Silésie, et ne revient que dans quinze jours.

Je vous ferai tenir, par la première occasion, les incohérentes hardiesses de ce La Mettrie. Cet homme est le contraire de don Quichotte, il est sage dans l'exercice de sa profession, et un peu fou dans tout le reste. Dieu l'a fait ainsi. Nous sommes comme la nature nous a pétris, automates pensants, faits pour aller un certain temps, et puis c'est tout. Je n'ai point vu encore mon cher *Isaac* d'Argens; il est à la campagne auprès de Potsdam, et moi à Berlin avec mon *Siècle*. Dès que j'aurai fini et fait parvenir cette besogne à Paris, pour y être examinée, je viendrai assurément me mettre à vos pieds, moi et *Rome*. Soyez sûr que personne au monde ne sent plus vivement et tout ce que vous valez et toutes vos bontés. Je voudrais vivre pour avoir l'honneur de vivre auprès de vous. Vous êtes aussi respectable dans l'amitié que vous avez été charmant dans l'amour; vous êtes l'homme de tous les temps, plein d'agréments, comblé de gloire. Je n'aime pas excessivement votre oncle le cardinal, mais j'ai pour vous tous les sentiments que je lui refuse. En vérité, vous devez sentir que si je ne suis pas parti à la réception de vos lettres, c'est que la chose est impossible. Laissez-moi finir

mes travaux, mes éditions, sans quoi vous seriez aussi injuste qu'aimable. Recevez mes tendres respects et mon éternel dévouement.

LETTRE MDCLI.

A MADAME DENIS.

A Berlin, le 2 septembre.

J'ai encore le temps, ma chère enfant, de vous envoyer un nouveau paquet. Vous y trouverez une lettre de La Mettrie pour M. le maréchal de Richelieu ; il implore sa protection. Tout lecteur qu'il est du roi de Prusse, il brûle de retourner en France. Cet homme si gai, et qui passe pour rire de tout, pleure quelquefois comme un enfant d'être ici. Il me conjure d'engager M. de Richelieu à lui obtenir sa grace[1]. En vérité, il ne faut jurer de rien sur l'apparence.

La Mettrie, dans ses préfaces, vante son extrême félicité d'être auprès d'un grand roi qui lui lit quelquefois ses vers, et en secret il pleure avec moi. Il voudrait s'en retourner à pied; mais moi!... pourquoi suis-je ici? Je vais bien vous étonner.

[1] * La Mettrie ayant composé un livre intitulé *la Politique du médecin de Machiavel*, condamné au feu, en 1746, par le parlement, avait en même temps été banni de France, à la sollicitation de ses confrères. (Clog.)

Ce La Mettrie est un homme sans conséquence, qui cause familièrement avec le roi, après la lecture. Il me parle avec confiance; il m'a juré que, en parlant au roi, ces jours passés, de ma prétendue faveur et de la petite jalousie qu'elle excite, le roi lui avait répondu : « J'aurai besoin de lui « encore un an, tout au plus; on presse l'orange, « et on en jette l'écorce. »

Je me suis fait répéter ces douces paroles; j'ai redoublé mes interrogations; il a redoublé ses serments. Le croirez-vous? dois-je le croire? cela est-il possible? Quoi! après seize ans de bontés, d'offres, de promesses; après la lettre[1] qu'il a voulu que vous gardassiez comme un gage inviolable de sa parole! et dans quel temps encore, s'il vous plaît? dans le temps que je lui sacrifie tout pour le servir, que non seulement je corrige ses ouvrages, mais que je lui fais à la marge une rhétorique, une poétique suivie, composée de toutes les réflexions que je fais sur les propriétés de notre langue, à l'occasion des petites fautes que je peux remarquer; ne cherchant qu'à aider son génie, qu'à l'éclairer, et qu'à le mettre en état de se passer en effet de mes soins!

Je me fesais assurément un plaisir et une gloire de cultiver son génie; tout servait à mon illusion.

[1] * Celle du 23 auguste 1750, citée au commencement de la lettre MDLXI. (CLOG.)

Un roi qui a gagné des batailles et des provinces, un roi du Nord qui fait des vers en notre langue, un roi enfin que je n'avais pas cherché, et qui me disait qu'il m'aimait, pourquoi m'aurait-il fait tant d'avances? je m'y perds! je n'y conçois rien. J'ai fait ce que j'ai pu pour ne point croire La Mettrie.

Je ne sais pourtant. En relisant ses vers, je suis tombé sur une épître à un peintre nommé Pesne [1], qui est à lui; en voici les premiers vers :

Quel spectacle étonnant vient de frapper mes yeux !
Cher Pesne, ton pinceau te place au rang des dieux.

Ce Pesne est un homme qu'il ne regarde pas. Cependant c'est *le cher Pesne*, c'est *un dieu*. Il pourrait bien en être autant de moi ; c'est-à-dire pas grand'chose. Peut-être que, dans tout ce qu'il écrit, son esprit seul le conduit, et le cœur est bien loin. Peut-être que toutes ces lettres, où il me prodiguait des bontés si vives et si touchantes, ne voulaient rien dire du tout.

Voilà de terribles armes que je vous donne contre moi. Je serai bien condamné d'avoir succombé à tant de caresses. Vous me prendrez pour M. Jourdain, qui disait : « Puis-je rien refuser à « un seigneur de la cour qui m'appelle son cher

[1] * Nommé dans la lettre DLXXXI. (CLOG.)

« ami [1] ? » Mais je vous répondrai : C'est un roi aimable.

Vous imaginez bien quelles réflexions, quel retour, quel embarras, et, pour tout dire, quel chagrin l'aveu de La Mettrie fait naître. Vous m'allez dire : Partez ; mais moi je ne peux pas dire : Partons. Quand on a commencé quelque chose, il faut le finir ; et j'ai deux éditions sur les bras, et des engagements pris pour quelques mois. Je suis en presse de tous les côtés. Que faire ? ignorer que La Mettrie m'ait parlé, ne me confier qu'à vous, tout oublier, et attendre. Vous serez sûrement ma consolation. Je ne dirai point de vous : Elle m'a trompé en me jurant qu'elle m'aimait. Quand vous seriez reine, vous seriez sincère.

Mandez-moi, je vous en prie, fort au long, tout ce que vous pensez par le premier courrier qu'on dépêchera à milord Tyrconnell.

LETTRE MDCLII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Potsdam, le... septembre.

Mon cher ange, parlons d'abord de Catilina et de Nonnius ; car, si je me mettais d'abord sur vos

[1] * Molière, *le Bourgeois gentilhomme* (acte III, sc. III). (Clog.)

bontés, sur les regrets que vous, et ma nièce, et mes amis, m'inspirent continuellement, je ne finirais jamais; il n'y aurait plus de place pour *Rome sauvé*.

Sans doute il y a beaucoup d'obscurité dans la manière dont on expédiait ce pauvre Nonnius; mais il est aisé d'éclaircir tout cela en deux mots.

Je commence par faire dire à Aurélie, au troisième acte :

Et je te donne au moins, quoi qu'on puisse entreprendre,
Le temps de quitter Rome et d'oser t'y défendre;
Je vole et je reviens.

Scène III.

Cette promesse de revenir fait déja voir qu'elle ne sera pas long-temps avec son père, et donne à Catilina le loisir d'exécuter son projet, dès qu'Aurélie aura quitté Nonnius. Il faut qu'on sente aussi qu'il ne compte point du tout sur le pouvoir de sa femme auprès de Nonnius. Ainsi il dit à part :

Ciel! quel nouveau danger!
Écoutez... le sort change, il me force à changer...
Je me rends, je vous cède, il faut vous satisfaire...
Mais songez qu'un époux est pour vous plus qu'un père, etc.

Scène III.

Ensuite, quand il a laissé sortir Aurélie, voici l'ordre précis qu'il donne à Martian et à Septime:

Vous, fidèle affranchi, brave et prudent Septime,
Et toi, cher Martian, qu'un même zèle anime,

Observez Aurélie, observez Nonnius ;
Allez, et, dans l'instant qu'ils ne se verront plus,
Abordez-le en secret, parlez-lui de sa fille,
Peignez-lui son danger, celui de sa famille,
Attirez-le en parlant vers ce détour obscur, etc.
Scène IV.

Il me semble qu'à présent tout est éclairci. Vous savez qu'il a dit, quelques vers auparavant, que l'entretien de Nonnius et d'Aurélie lui donnerait le temps nécessaire à son dessein ; c'est donc cet entretien qui facilite évidemment la mort de Nonnius ; Aurélie a donc très grande raison de dire que c'est en demandant grace à son père qu'elle l'a conduit à la mort ; et alors ces deux vers :

Et pour mieux l'égorger, le prenant dans mes bras,
J'ai présenté sa tête à ta main sanguinaire ;
Acte IV, scène VI.

ces deux vers, dis-je, n'ont plus de sens équivoque, et en ont un très touchant.

A l'égard du vers :

Vous nous perdez tous trois ; je vous en averti,

qui rime à *démenti*, il rime très bien ; il est permis d'ôter l'*s* aux verbes en *ir*. Racine a usé de cette permission en pareil cas :

Visir, ... je vous en averti,
Et, sans compter sur moi, prenez votre parti.
Bajazet, act. II, sc. III.

Il faut, dans une tragédie, certains vers qui semblent prosaïques, pour relever les autres, et pour conserver la nature du dialogue. Cependant j'aimerais infiniment mieux les vers suivants :

Ne vous aveuglez point, vous nous perdez tous trois.
Je sais qu'en vos conseils on compte peu ma voix,
Qu'on y ménage à peine une épouse timide ;
Je sais, Catilina, que ton ame intrépide
Sacrifiera sans trouble et ta femme et ton fils
A l'espoir incertain d'accabler ton pays, etc.
. . . .
Tu n'es plus qu'un tyran, tu ne vois plus en moi
Qu'une épouse tremblante, indigne de ta foi, etc.[1].

Je vous supplie donc de communiquer à ma chère niéce toutes ces petites corrections, qu'elle aura la bonté de faire copier sur la piéce. Votre critique du vers, *ont écrit dans le sang*, est très juste. Voici comme je corrige en cet endroit :

Achevez son naufrage ; allez, braves amis,
Les destins du sénat en vos mains sont remis ;
Songez que ces destins font celui de la terre.
Ce n'est point conspirer, c'est déclarer la guerre ;
C'est reprendre vos droits, et c'est vous ressaisir
De l'univers dompté qu'on osait vous ravir,
L'univers votre bien, le prix de votre épée ;
Au sein de vos tyrans je vais la voir trempée.
Jurez tous de périr ou de vaincre avec moi.

[1] * Voyez les Variantes de *Rome sauvée*, acte I, *Théâtre*, t. IV. (Clog.)

UN CONJURÉ.

Nous attestons Sylla, nous en jurons par toi.

UN CONJURÉ.

Périsse le sénat !

UN AUTRE.

Périsse l'infidèle !

Acte II, sc. VI.

Et à l'égard du vers :

L'ambition l'emporte, évanouissez-vous ;

ce mot *évanouissez-vous* appartient à tout le monde. Dieu me garde de voler *vains fantômes d'état* [1] ! Je ne sais pas ce que c'est qu'un *fantôme d'état*. Plus je lis ce Corneille, plus je le trouve le père du galimatias, aussi bien que le père du théâtre.

Mon cher ange, voilà à-peu-près tout ce que vous avez demandé ; mais, comme j'aime à vous obéir en tout, j'ajouterai encore un vers. Vous n'aimez pas :

Voilà tout ton service, et voilà tous tes titres.

Aimez-vous mieux :

Ce sont là tes exploits, ton service et tes titres ?

Acte IV, sc. IV.

Il ne s'agit plus que de copier ces rapetassages. Vous m'avouerez que vous devez vous intéresser un peu à un ouvrage qui est devenu le vôtre par

[1] * *Rodogune*, acte II, scène I. (Clog.)

les bons conseils que vous m'avez donnés. Vous sentez par combien de raisons il est essentiel que la pièce soit donnée au public, après avoir été promise. Il ne s'agit pas ici seulement d'une vaine réputation, toujours combattue par l'envie; le succès de l'ouvrage est devenu un point capital pour moi, et un préalable nécessaire, sans lequel je ne pourrais faire à Paris le voyage que je projette. O Athéniens !

LETTRE MDCLIII.

A M. LE COMTE ALGAROTTI.

Le...

Io sono un poco casalingo e pigro, mio caro signor conte; voi sapete qual sia il cattivo stato della mia sanità. Non ho gran cura di fare otto miglia per ritornare alla mia cella. Aspetterò dunque il mio gentil frate nel nostro monastero; e, quando egli avrà disposto del pomo in favor della polputa Venere Astrua[1], quando avrà goduto abbastanza i favori della sua Elena, quando avrà veduto tutte le regine, tutti i principi, e tutti quanti, ritornerà piacevolmente a noi poveri romiti, ritornerà a suoi dotti e leggiadri lavori, a quelle ingegnose ed istrut-

[1] * Cantatrice citée dans la lettre du 22 auguste 1750 à madame Denis. (Clog.)

tive lettere che faranno l' onor della bella Italia, e le delizie di tutte le nazioni. Le bacio di cuore le mani.

LETTRE MDCLIV.

A M. LE MARQUIS D'ARGENS.

Très cher frère, vous me faites un grand plaisir. Je lirai le tout avec avidité, et je voudrais avoir les autres tomes. En vérité, il faudrait abolir la sottise, une fois pour toutes; ce serait un petit amusement. Frère, j'ai corrigé les morceaux de la dernière partie qui vous avaient paru équivoques, ainsi que j'ai corrigé le vers sur Despréaux, que le roi avait condamné avec raison.

Mon frère, il faut passer sa vie à se corriger. Bonjour, digne ennemi du fanatisme et de la friponnerie.

LETTRE MDCLV.

A FRÉDÉRIC II, ROI DE PRUSSE.

Au Salomon du Nord une foule d'auteurs
Présente à l'envi leurs ouvrages;
Vos écrits sont pour nous les plus rares faveurs;
Les miens ne sont que des hommages.

Sire, en arrivant, et en croyant votre majesté à peine arrivée; ainsi, en me trompant d'un jour...*

LETTRE MDCLVI.

A M. LE MARQUIS D'ARGENS.

Frère, vous avez un don de Dieu pour connaître les hommes. Je bénirai le Dieu de nos pères, si on découvre que ce saint de Marseille est un fripon d'Italie. N'est-il pas parent du révérend père Mecenati? Frère, il faut approfondir cette affaire, et ne point porter de jugements téméraires. Cet homme est prêtre; il a son obédience en bonne forme, sa croix de Mathurin; il parle latin.... Un matelot piémontais ne parle point latin. Invoquons le Saint-Esprit, et examinons cet homme, avant de le condamner.

Vis content et heureux.

LETTRE MDCLVII.

A FRÉDÉRIC II, ROI DE PRUSSE.

Marc-Aurèle autrefois disait
Des choses dignes de mémoire;
Tous les jours même il en fesait,
Et sans jamais s'en faire accroire.

* Cette lettre n'est point achevée.

Certain amateur de sa gloire
Un jour à souper lui parlait
D'un des beaux traits de son histoire.

Mais qu'arriva-t-il ? Le héros
N'écouta qu'avec répugnance.
Il se tut, et ce beau silence
Fut encore un de ses bons mots.

Pardonnez, sire, à des cœurs qui sont pleins de vous. J'ose, pour me justifier, supplier votre majesté de daigner seulement jeter un coup d'œil sur les lignes marquées par un tiret de cette lettre de M. de Chauvelin, neveu[1] du fameux garde des sceaux. Ne soyez fâché ni contre lui, qui m'écrit de l'abondance du cœur, ni contre moi, qui ai la témérité de vous envoyer sa lettre. Il faut bien, après tout, que votre majesté connaisse ce que pensent les hommes de l'Europe qui pensent le mieux.

Je supplie votre majesté de me renvoyer ma lettre, car je ne veux pas perdre à-la-fois vos bonnes graces et la lettre de M. de Chauvelin.

[1] * Le chevalier (depuis marquis) de Chauvelin n'était que cousin avec l'ancien garde des sceaux. (Clog.)

LETTRE MDCLVIII.

A M. LE MARQUIS D'ARGENS.

Frère, *si loquela sua manifestum hunc facit*, s'il est Piémontais, matelot, et fripon, Dieu soit loué, et les méchants confondus ! mais cette belle obédience ! mais cette croix ! mais ces lettres ! Frère, il y a de grandes présomptions contre ce saint. Cependant tremblons de condamner nos frères légèrement, examinons encore. Craignons les justes jugements de Dieu.

Je me recommande à vos prières, et je m'anéantis devant le Tout-Puissant. La paix soit avec vous.

LETTRE MDCLIX.

A FRÉDÉRIC II, ROI DE PRUSSE.

Sire, je supplie votre majesté de daigner jeter les yeux sur ce petit billet qui finit par un *que*. Il est adressé à votre ministre d'Hamon. Je n'ose prier votre majesté d'achever ma phrase. *Plût à Dieu que*, etc. M. d'Hamon me servirait dans ma détresse, si vous daigniez, sire, mettre *que, que, que*, vous n'en serez pas fâché ; du moins je me

flatte que votre majesté me permettra de le dire. Il faut s'attendre dans ce monde à des tribulations; mais, quand on est auprès du digne auteur de l'*Art de la guerre*, on est bien consolé. J'attends vos beaux vers avec plus d'impatience que mon *que*. Ils me sont aussi nécessaires que votre protection.

LETTRE MDCLX.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Vous voyez ce qu'il m'en coûte pour trouver grace devant vous. J'ai déja envoyé à madame Denis trois feuilles du *Siècle de Louis XIV*. Je ne crois pas qu'elles réussissent auprès d'un certain homme[1] de beaucoup d'esprit, à qui j'ai grande envie de plaire. Louis XIV est sa bête, et il me semble que j'en ai fait un bien grand homme, dans l'administration intérieure de son état. Je ne crois pas d'ailleurs qu'on puisse m'accuser d'avoir élevé le siécle passé aux dépens du siècle présent; mais enfin quiconque écrit, et sur-tout sur des matières si délicates, a tout à craindre. Vous savez qu'on s'avisa de saisir[2] le premier chapitre de cette histoire, quand je le donnai pour essayer le goût

[1]* L'abbé Chauvelin. (Clog.)

[2]* Voyez la lettre du 5 janvier 1740 à Helvétius. (Clog.)

du public. Il n'y a peut-être jamais eu de persécution si injuste et si ridicule; c'est aujourd'hui ce même chapitre qui a donné, j'ose le dire, à toute l'Europe l'envie de voir le reste. J'ai réfléchi trop tard sur l'acharnement de l'envie qui voudrait exterminer un citoyen, parcequ'il est le seul qui ait donné à sa patrie un poëme épique, et qu'il a réussi dans d'autres ouvrages qui ont plu à cette même patrie; et cette lâche envie ne se borne pas aux gens de lettres, elle s'étend aux plus indifférents. Le Français est de tous les peuples celui qui se plaît le plus à écraser ceux qui le servent, en quelque genre que ce puisse être.

Vous savez tout ce que j'ai essuyé. Si j'étais resté plus long-temps à Paris, on m'y aurait fait mourir de chagrin. Certainement il n'y avait pour moi d'autre parti à prendre que de m'enfuir au plus vite. Ce parti est cruel pour un cœur aussi sensible à l'amitié que le mien; mais comptez que j'ai bien fait de le prendre. Dieu veuille que les cabales ne subsistent plus, et qu'elles ne se déchaînent pas contre *Rome sauvée* et contre l'histoire du *Siècle!* J'enverrai incessamment à madame Denis le premier tome tout entier; je vous donnerai encore *Adélaïde* toute refondue; il n'était pas praticable de faire un parricide d'un prince du sang connu.

« Quodcumque ostendis mihi sic, incredulus odi. »
HOR., *de Art. poet.*, v. 188.

J'ai transporté la scène dans des temps plus reculés, qui laissent un champ plus libre à l'invention. La peinture des maires du palais, et des Maures qui ravageaient alors la France, vaudra bien Charles VII et les Anglais. Du moins, mon cher ami, je répare autant que je peux mon absence par de fréquents hommages; j'aurais moins travaillé à Paris.

Adieu; je vous recommande *Rome* et mon *Siècle*. Votre amitié, votre zèle, et mon éloignement, font beaucoup. Je me flatte que vous engagerez fortement M. de Richelieu dans votre parti. Je n'ai plus le temps d'écrire à ma nièce, cet ordinaire; la poste va partir; montrez-lui ma lettre, qui est pour elle comme pour vous. Ma santé est bien mauvaise; mais je travaillerai jusqu'au dernier moment à mériter votre amité et votre suffrage. Je me recommande aux bontés de toute votre société. Je prie ma nièce de me faire réponse sur tous les petits articles qu'elle a peut-être oubliés en faveur de *Rome* et de *La Mecque* qui l'occupent. Adieu, comptez que vous n'avez jamais été aimé si tendrement à Paris que vous l'êtes à trois cents lieues.

LETTRE MDCLXI.

A FRÉDÉRIC II, ROI DE PRUSSE.

Sire, si vous aimez des critiques libres, si vous souffrez des éloges sincères, si vous voulez perfectionner un ouvrage que vous seul, dans l'Europe, êtes capable de faire, votre majesté n'a qu'à ordonner à un solitaire de monter.

Ce solitaire est aux ordres de votre majesté pour toute sa vie.

LETTRE MDCLXII.

A MADAME DENIS.

A Potsdam, le 20 septembre.

Voici une douzaine de feuilles du *Siècle de Louis XIV*; il est juste que vous en ayez les prémices. Je voudrais bien que M. de Malesherbes eût le temps et la bonté de les lire. Il me semble que dans cet abrégé il y a des détails utiles, des traits de citoyen. La plupart des historiens s'appesantissaient dans leur cabinet sur des détails de guerre qui ne conviennent qu'aux gens du métier, et qui, étant presque toujours très infidèles, ne sont bons pour personne. J'ai tâché de faire con-

naître Louis XIV et la nation. Je conçois bien que Paris est à présent ivre de joie de la naissance d'un duc de Bourgogne [1]; mais que voulez-vous que j'en dise? Je ne verrai sûrement pas son règne, et je ne suis occupé que de celui de son trisaïeul. Son berceau sera couvert des odes de nos poëtes. On lui prédira des victoires; on lui dira qu'il fera les délices du genre humain.

Rejeton de cent rois, espoir fragile et tendre
D'un héros adoré de nous,
Que vous êtes heureux de ne pouvoir entendre
Les mauvais vers qu'on fait pour vous!

Depuis ma dernière lettre, je vais bride en main sur la louange. J'attends impatiemment votre réponse, et je prends patience sur le reste.

LETTRE MDCLXIII.

A M. LE COMTE ALGAROTTI.

A Potsdam, 24 settembre.

Non posso immaginare, caro mio conte, quali siano i comenti fatti in Roma intorno alla dannazione del nostro re più che eretico. Se io l' avessi posto in purgatorio, ben converrebbe alla corte romana di concedergli alcune indulgenze; ma,

[1] * Né le 13 septembre 1751, mort le 22 mars 1761, frère aîné de Louis XVI. (Clog.)

giacchè l' ho dannato affatto senza misericordia, non veggo ciò che i moderni romani abbiano a fare coll' emulatore degli antichi. Vi ringrazio della vostra savia e leggiadra risposta a questo indefesso scrittore, ha questo valente cardinal Querini; egli mi ha favorito d' una lettera, e d' alcune nuove stampe, dove la sua modestia è vigorosamente combattuta. Non gli ho ancora risposto, ma lo farò coll' ajuto di Dio, e di voi, mio angelo di Padova e di Berlino,

« Si, Mimnermus uti censet, sine amore jocisque
« Nil est jucundum, vivas in amore jocisque.
Hor., lib. I, ep. vi, v. 65.

ma non vi scordate del vostro ammiratore ed amico.

LETTRE MDCLXIV.

A FRÉDÉRIC II, ROI DE PRUSSE.

Le 3 octobre.

Faible réponse à votre belle ode, en attendant que j'aie l'honneur de la renvoyer avec très peu d'apostilles.

La mère de la Mort, la Vieillesse pesante,
A de son bras d'airain courbé mon faible corps*, etc.

* Voyez *Stances* XVI, *Poésies*, tome IV.

LETTRE MDCLXV.

A FRÉDÉRIC II, ROI DE PRUSSE.

A Berlin, le 14.

J'ai quitté la rive fleurie
Où j'avais fixé mon séjour,
Pour aller près de Rothembourg,
De qui la personne chérie
Chez Pluton allait faire un tour,
Pour un peu de gloutonnerie.
Lieberkind et sa prud'homie
L'allaient dépêcher sans retour
Pour en faire une anatomie.
Mais votre lecteur La Mettrie
Vient de le rappeler au jour.
La grave charlatanerie
A tout-à-fait l'air d'un Caton;
Pour moi, j'aime assez la raison
Sous le masque de la folie.
Que la veine hémorroïdale
De votre personne royale
Cesse de troubler le repos.
Quand pourrai-je d'un style honnête
Dire : « Le cul de mon héros
« Va tout aussi bien que sa tête? »

Abraham Hirschell vient de jouer à monseigneur le margrave Henri à-peu-près le même tour qu'à moi. Pardonnez, sire, j'ai toujours cela sur le cœur, et je mourrais de douleur sans vos bontés.

LETTRE MDCLXVI.

A FRÉDÉRIC II, ROI DE PRUSSE.

Ce vendredi, à neuf heures du soir.

Sire, le médecin joyeux* a sans doute mandé à votre majesté que lorsque nous sommes arrivés, le malade dormait tranquillement, et que Codenius [1] nous a assuré, en latin, qu'il n'y avait aucun danger. Je ne sais pas ce qui s'est passé depuis, mais je suis persuadé que votre majesté a approuvé mon voyage. Je me flatte que je viendrai bientôt me remettre aux pieds de votre majesté.

LETTRE MDCLXVII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

16 octobre.

Mon cher ami, je vous suis bien obligé de vos petites notes. Je ne puis concevoir comment le mot de *dernière fille* a pu échapper, puisque je dis précisément le contraire page 49, tome II. Je crois que vous n'avez pas cette page 49. Je vous supplie

* La Mettrie.

[1] * Médecin de Frédéric. Il est nommé *Gothénius* dans les *Souvenirs de Berlin*, par Dieudonné Thiébault. (Clog.)

d'ôter seulement ce mot de *dernière*, en attendant que je mette un carton. Figurez-vous qu'on imprime à huit lieues[1] de moi, et qu'il se glisse bien des fautes. M. de Caumartin[2] (j'entends le vieux conseiller d'état) m'assura que le roi avait assisté deux fois au conseil des parties. C'est une anecdote qu'il faudrait approfondir, et dont vous êtes à portée de vous instruire.

Croyez-vous qu'il faille absolument ôter de ce char le duc de Bretagne? J'en suis fâché; cela était touchant; cependant il faudra bien s'y résoudre. Je n'écrirai point, cet ordinaire, à ma nièce; j'ai un peu de fièvre, et je n'écris qu'avec peine. Je vous prie de lui dire qu'elle ne montre qu'à peu de personnes les feuilles imprimées que je lui ai envoyées; mais que sur-tout elle raie ce mot de *dernière*.

Je suis persuadé qu'elle réussira dans la conspiration de *Rome* comme dans celle de *La Mecque*[2]. Tout le monde dit que Dubois est devenu un

[1] * Distance de Potsdam à Berlin. (CLOG.)

[2] * Louis-Urbain Le Fèvre de Caumartin, marquis de Saint-Ange, né en 1653, conseiller d'état en 1697, mort le 2 décembre 1720. C'est particulièrement aux entretiens de Voltaire avec ce vieillard que nous devons *la Henriade* et le *Siècle de Louis XIV*. Antoine-Louis-François Le Fèvre de Caumartin, ami de Voltaire, et neveu du précédent, ne fut nommé conseiller d'état qu'en 1745. (CLOG.)

[3] * *Mahomet* avait été remis au théâtre le 30 septembre 1751, avec un grand succès. (CLOG.)

grand acteur; voilà une bonne aubaine pour notre *Rome*, que je recommande toujours à vos soins paternels.

Je vous supplierai d'examiner un peu scrupuleusement le premier tome de *Louis XIV*, que vous aurez probablement bientôt. Je mettrai ici tant de cartons qu'on voudra. Vous savez que je ne plains pas ma peine, et que j'aime à me corriger.

Adieu, mon cher ange; dites bien à madame Denis combien elle est adorable. J'ai été tenté de partir sur la jument Borac de Mahomet pour venir l'embrasser; mais je n'ai pas assez de santé pour voyager à présent. Je suis tout malingre,

« . . . . et dulces moriens reminiscitur Argos. »
VIRG., *Æn.*, lib. x, v. 782.

Adieu; mes respects aux anges; vous êtes mon Argos.

LETTRE MDCLXVIII.

A FRÉDERIC II, ROI DE PRUSSE.

Sire, je me suis traîné à votre opéra, espérant y voir votre majesté. J'y ai appris qu'elle était indisposée, et j'ai quitté le palais du soleil,

Car vous savez que je préfère
Votre cabinet d'Apollon

A ce palais où Phaéton
Aborda d'un pied téméraire.
Il voulut porter la lumière
Que vous répandez aujourd'hui.
Vous nous éclairez mieux que lui,
Sans tomber dans votre carrière.

LETTRE MDCLXIX.

A MADAME DENIS.

A Potsdam, le 29 octobre.

Vous êtes de mon avis; cela me fait croire que j'ai raison; sans cela je n'en croirais rien. Nous nous sommes entendus de bien loin. Je me conseillais tout ce que vous me conseillez; mais vraiment, je dois plus que jamais admirer votre savoir-faire; vous triomphez des cabales, et même des dévots; vous faites jouer la religion mahométane. Il n'appartenait assurément qu'aux musulmans de se plaindre; car j'ai fait Mahomet un peu plus méchant qu'il n'était; aussi milord *Maréchal* me mande-t-il que sa jeune Turque, qu'il a menée à *Mahomet,* a été très scandalisée. Elle prétend que je lui avais dit beaucoup de bien de son prophète, à Berlin. Cela peut être; il faut être poli. Comment ne pas louer Mahomet devant les femmes, qui sont notre récompense dans son paradis?

Je me flatte que vous vous donnerez bien de

garde de passer sitôt de *La Mecque* à *Rome*. Laissons dormir quelque temps *Cicéron*, et prions Dieu qu'il n'endorme point son monde.

Ma chère plénipotentiaire, j'ai bien peur que mes lettres ne passent pas long-temps par milord Tyrconnell. Il s'est avisé de se rompre un gros vaisseau dans la poitrine. C'est la plus large et la plus forte poitrine du monde; mais l'ennemi est dans la place, et il y a tout à craindre.

Je rêve toujours à l'*écorce d'orange*[1]; je tâche de n'en rien croire, mais j'ai peur d'être comme les cocus, qui s'efforcent à penser que leurs femmes sont très fidéles. Les pauvres gens sentent au fond de leur cœur quelque chose qui les avertit de leur désastre.

Ce dont je suis très sûr, c'est que mon gracieux maître m'a honoré d'un bon coup de dent, dans les mémoires[2] qu'il a faits de son régne, depuis 1740. Il y a, dans ses poésies, quelques épigrammes contre l'empereur et contre le roi de Pologne. A la bonne heure; qu'un roi fasse des épigrammes contre les rois, cela peut même aller jusqu'aux ministres; mais il ne devrait pas grêler sur le persil.

Figurez-vous que sa majesté, dans ses goguettes, a affublé son secrétaire d'Arget d'un bon nombre

[1] * Voyez le troisième alinéa de la lettre MDCLI. (CLOG.)

[2] * Intitulés *Histoire de mon temps*. (CLOG.)

de traits dont le secrétaire est très scandalisé. Il lui fait jouer un plaisant rôle dans son poëme du *Palladium*, et le poëme est imprimé. Il y en a, à la vérité, peu d'exemplaires.

Que voulez-vous que je vous dise? Il faut se consoler, s'il est vrai que les grands aiment les petits, dont ils se moquent; mais aussi, s'ils s'en moquent et ne les aiment point, que faire? se moquer d'eux à son tour tout doucement, et les quitter de même. Il me faudra un peu de temps pour retirer les fonds que j'avais fait venir dans ce pays-ci. Ce temps sera consacré à la patience et au travail; le reste de ma vie doit vous l'être.

Je suis très aise du retour de frère *Isaac* d'Argens. Il a d'abord été un peu ébouriffé, mais il s'est remis au ton de l'orchestre. Je l'ai rapatrié avec Algarotti. Nous vivons comme frères; ils viennent dans ma chambre, dont je ne sors guère; de là nous allons souper chez le roi, et quelquefois assez gaiement. Celui qui tombait du haut d'un clocher, et qui, se trouvant fort mollement dans l'air, disait : *Bon, pourvu que cela dure*, me ressemblait assez.

Bonsoir, ma très chère plénipotentiaire; j'ai grande envie de tomber à Paris, dans ma maison [1].

[1] * Celle de la rue *Traversière*, où madame Denis tenait le ménage de Voltaire, en menant joyeuse vie. (Clog.)

LETTRE MDCLXX.

A M. LE MARÉCHAL DUC DE RICHELIEU.

A Potsdam, le 13 novembre.

Ce La Mettrie, cet *homme-machine*, ce jeune médecin, cette vigoureuse santé, cette folle imagination, tout cela vient de mourir[1] pour avoir mangé, par vanité, tout un pâté de faisan aux truffes. Voilà, mon héros, une de nos farces achevées. La Mettrie est mort précisément de la même maladie dont le roi[2] réchappa si heureusement en 1744. Il laisse à Berlin une maîtresse éplorée, qui malheureusement n'est pas jolie, et à Paris des enfants qui meurent de faim. Il a prié milord Tyrconnell, par son testament, de le faire enterrer dans son jardin.

Vous avez peut-être reçu, monseigneur, une grande ennuyeuse lettre[3] de moi, où j'avais l'honneur de vous parler de ce pauvre diable. Je vous importunais encore d'une certaine terre d'Assai qui est dans votre censive, et pour laquelle il y a un procès que vous pourriez, dit-on, avoir la bonté de terminer un jour par un doux accord. Ma niéce

[1] * Le 11 novembre. (Clog.)

[2] * Voyez le chapitre XII du *Siècle de Louis XV*. (Clog.)

[3] * Elle est restée inconnue. (Clog.)

veut qu'on vende cette terre. Hélas! très volontiers. Vous êtes mon seigneur suzerain, et vous ferez de moi tout ce que vous voudrez. Elle prétend aussi que vous ne voulez pas qu'Aurélie soit traitée en petite fille, et que Catilina et Céthégus la renvoient faire de la tapisserie, au premier acte. Vous la voulez plus nécessaire, plus résolue, plus respectée dans la maison. Je suis entièrement de votre avis. Les trois premiers actes sont absolument changés et envoyés. Je ne veux pas en avoir le démenti. Ce petit triomphe, si c'en est un, sera amusant. Nous vous fournirons d'autres batelages pour votre année.

En attendant, je vous prie, à vos heures perdues, de parcourir ce que ma nièce doit avoir l'honneur de vous confier du *Siècle de Louis XIV*. J'aurais bien voulu en raisonner avec vous à Richelieu; mais on ne peut pas être par-tout. Il y a plus d'un ciel dans ce monde. Celui de Potsdam me plaît toujours beaucoup, sans me faire oublier le vôtre. La société est douce et délicieuse. Ma machine va fort mal, mais mon ame va bien, elle est tranquille; et cette ame est toute à vous. Je serais bien fâché qu'elle quittât mon corps, sans vous avoir fait sa cour. De près ou de loin, sain ou malade, philosophe ou faible, je vous suis bien tendrement dévoué jusqu'au dernier moment de ma drôle de vie.

Adieu, monseigneur; daignez m'aimer toujours un peu, et vous souvenir un peu de votre ancien serviteur, dans le chien de tourbillon où vous êtes. Jouissez, digérez tout le plus long-temps qu'il est possible, et goûtez ce songe de la vie.

LETTRE MDCLXXI.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Potsdam, le 13 novembre.

Mon cher ange, j'ai pour principe qu'il faut croire ses amis. Vous ne me paraissez pas tout-à-fait du parti d'Aurélie; elle vous a paru faible; et, dans le fond, vous ne seriez pas fâché qu'elle eût le nez un peu plus à la romaine; pour moi, j'avais du penchant à la faire douce et tendre. Si j'étais peintre, je peindrais Catilina les yeux égarés et l'air terrible, Cicéron fesant de grands gestes, Caton menaçant, César se moquant d'eux, et Aurélie craintive et éplorée; mais on veut au théâtre de Paris, dans le royaume des femmes, que les femmes soient plus importantes. J'avais oublié cette loi de votre nation si contraire à la loi salique. Il n'est pas étonnant que je sois devenu si peu galant dans le couvent de *frère Philippe*, où il n'y a point d'*oies*[1]; mais enfin j'ai cédé; la pluralité l'a

[1] * Un des contes de La Fontaine est intitulé *les Oies de frère Phi-*

emporté. J'ai repeint la femme de Catilina, et je lui ai donné des traits un peu plus mâles. Enfin j'ai refait trois actes. Les deux premiers sur-tout sont entièrement différents. Algarotti prétend que cela est beaucoup mieux; vous en jugerez; pour moi, je suis jusqu'à présent de son avis. Il y a près de quinze jours que ces trois premiers actes sont partis escortés d'un quatrième. J'ai fait tout ce que j'ai pu; mes maladies ne m'ont point découragé; les contradictions ne m'ont point rebuté. J'ai imaginé qu'il fallait que Catilina aimât sa femme; il ne l'aime, à la vérité, qu'en Catilina; mais, s'il ne la regardait que comme une personne indifférente, dont il se sert pour cacher des armes dans sa cave, cette femme serait trop peu de chose. Un personnage n'intéresse guère que quand un autre personnage s'intéresse à lui, à moins qu'il n'ait une violente passion; et ce n'est pas ici le cas des passions violentes. Enfin vous verrez la façon dont j'ai remanié tout cela. Un *Siècle* à finir, une édition nouvelle de toutes mes rêveries, que je réforme d'un bout à l'autre, et *Rome sauvée* par-dessus; en voilà beaucoup pour un malade. Je vous prie d'encourager madame Denis à donner *Rome sauvée*. Je ne puis en refuser l'impression à mon libraire, qui fait ma nouvelle édition, et à qui je l'ai pro-

lippe. — Voltaire dit, dans ses *Mémoires*, en parlant du palais de Frédéric, qu'il n'y *entrait jamais ni femmes ni prêtres.* (Clog.)

mise; c'est une parole à laquelle je ne peux manquer.

J'ai envoyé aussi l'ancienne *Adélaïde*, pour laquelle vous vous sentiez un peu de faible; mais gardez-vous bien de la préférer à *Rome*. Croyez fermement, malgré le ton doucereux de notre théâtre, qu'une scène de César et de Catilina vaut mieux que toute *Adélaïde*. Je ne sais pas trop ce que madame Denis a été faire à Fontainebleau, avant qu'on donne *Rome sauvée;* c'est après le succès (supposé que nous en ayons) qu'il fallait aller là. Je crains un peu cette entrevue pour le moment présent. On croit le *Catilina* de Crébillon un chef-d'œuvre; il n'y a que le succès d'un bon ouvrage et le temps qui puissent détromper.

On dit que l'abbé de Bernis va être ambassadeur à Venise[1]. Je plains le procurateur de Saint-Marc, s'il a une jolie femme.

Adieu, mes chers anges; je baise toujours le petit bout de vos ailes. Aviez-vous entendu parler d'un médecin nommé La Mettrie, brave athée, gourmand célèbre, ennemi des médecins, jeune, vigoureux, brillant, regorgeant de santé? Il va secourir milord Tyrconnell, qui se mourait; notre Irlandais lui fait manger tout un pâté de faisan, et le malade tue son médecin. Astruc en rira, s'il peut rire.

[1] * Cette nouvelle était vraie. (CLOG.)

LETTRE MDCLXXII.

A MADAME DENIS.

A Potsdam, le 14 novembre.

Protectrice de l'Alcoran, nous sommes tous ici malades. Milord Tyrconnell empire, le comte de Rothembourg se meurt, d'Arget se plaint à Dieu et aux dames du col de sa vessie; pour le major Chazot[1], qui a dû vous rendre une lettre, il s'était emmaillotté la tête et avait feint une grosse maladie pour avoir permission d'aller à Paris. Il se porte bien celui-là, et si bien qu'il ne reviendra plus. Il avait pris son parti depuis long-temps; mais notre fou de La Mettrie n'a point fait semblant; il vient de prendre le parti de mourir. Notre médecin est crevé à la fleur de son âge, brillant, frais, alerte, respirant la santé et la joie, et se flattant d'enterrer tous ses malades et tous les médecins; une indigestion l'a emporté.

Je ne reviens point de mon étonnement. Milord Tyrconnell envoie prier La Mettrie de venir le voir pour le guérir ou pour l'amuser. Le roi a bien de la peine à lâcher son lecteur, qui le fait rire, et

[1]* Cité dans la lettre de Voltaire à Maupertuis, du 16 octobre 1743. (Clog.)

avec qui il joue. La Mettrie part, arrive chez son malade dans le temps que madame Tyrconnell se met à table; il mange et boit, et parle, et rit plus que tous les convives; quand il en a jusqu'au menton, on apporte un pâté d'aigle déguisé en faisan, qu'on avait envoyé du Nord, bien farci de mauvais lard, de hachis de porc, et de gingembre; mon homme mange tout le pâté, et meurt le lendemain chez milord Tyrconnell, assisté de deux médecins dont il s'était moqué. Voilà une grande époque dans l'histoire des gourmands.

Il y a actuellement une grande dispute pour savoir s'il est mort en chrétien ou en médecin. Le fait est qu'il pria le comte de Tyrconnell de le faire enterrer dans son jardin. Les bienséances n'ont pas permis qu'on eût égard à son testament. Son corps, enflé et gros comme un tonneau, a été porté, bon gré, mal gré, dans l'église catholique, où il est tout étonné d'être. Ma chère enfant, les *chênes*[1] tombent, et les *roseaux* demeurent. Le roi a fait pour moi une ode pour m'exhorter à vieillir et à mourir. J'ai bien corrigé son ode, et je ne m'en porte pas mieux. Il me traite vraiment de *divin*, comme le peintre Pesne[2]. Nous savons ce que ces mots-là signifient. Cette lettre vous sera rendue par le Tartare païen de milord *maréchal*,

[1] * La Fontaine, livre I, fable XXII. (CLOG.)

[2] * Voyez le sixième alinéa de la lettre MDCLI. (CLOG.)

qu'il a dépêché ici. Dieu conduise ce bon Calmouck au plus vite.

LETTRE MDCLXXIII.

A M. LE DUC D'UZÈS.

A Potsdam, le 4 décembre.

C'est par un heureux hasard, monsieur le duc, que je reçus, il y a quinze jours, votre lettre du 2 octobre par la voie de Genève. Il y avait longtemps que deux Génevois, qui s'étaient mis en tête d'entrer au service du roi de Prusse, m'envoyaient régulièrement de si gros paquets de vers et de prose, qui coûtaient un louis de port, et qui ne valaient pas un denier, qu'enfin j'avais pris le parti de faire dire au bureau des postes de Berlin que je ne prendrais aucun paquet qui me serait adressé de Genève. Je fus averti, le 15 novembre, qu'il y en avait un d'arrivé avec un beau manteau ducal; ce magnifique symbole d'une dignité peu républicaine me fit douter que ce n'était pas de la marchandise génevoise qu'on m'adressait. J'envoyai retirer le paquet, et j'en fus bien récompensé en lisant les réflexions pleines de profondeur et de justesse que vous m'avez fait l'honneur de m'adresser. J'y aurais répondu sur-le-champ, mais il y a quinze jours que je suis au lit, et je ne peux pas

encore écrire. Ainsi vous permettrez que je dicte tout ce que l'estime la plus juste et le plaisir de trouver en vous un philosophe peuvent inspirer à un pauvre malade.

Il paraît, monsieur le duc, que vous connaissez très bien les hommes et les livres, et les affaires de ce monde. Vous faites l'histoire de la cour, quand vous dites que, de quarante années, on en passe souvent trente-neuf dans des inutilités. Rien n'est plus vrai, et la plupart des hommes meurent sans avoir vécu. Vous vivez beaucoup, puisque vous pensez beaucoup; c'est du moins une consolation pour une ame bien faite. Il y en a peu qui soient capables de se supporter elles-mêmes dans la retraite. Le tourbillon du monde étourdit toujours, et la solitude ennuie quelquefois. Je m'imagine que vous n'êtes pas solitaire à Uzès, que vous y avez quelque compagnie digne de vous, à qui vous pouvez communiquer vos idées. Il faut que les ames pensantes se frottent l'une contre l'autre, pour faire jaillir de la lumière. Ne seriez-vous point à Uzès à-peu-près comme le roi de Prusse à Potsdam, soupant avec trois ou quatre philosophes, après avoir expédié les affaires de votre duché? Cette vie serait assez douce. Il y a apparence que c'est la meilleure, puisque c'est celle qu'a choisie un homme qui pouvait vivre avec tout le fracas de la puissance et tout l'attirail de la va-

nité. Il me semble encore que vos idées philosophiques sont semblables aux siennes. Ce n'est pas une chose ordinaire qu'il y ait des rois et des ducs et pairs philosophes. Pour rendre la ressemblance plus compléte, vous m'annoncez quelques poésies; en vérité, c'est tout comme ici, et je crois que la nature vous avait fait naître pour être duc et pair à Potsdam. Je comptais passer l'hiver à Paris; mais les bontés du roi, d'un côté, et mes maladies, de l'autre, m'ont retenu, et je me suis partagé entre mon héros et mon apothicaire. Si vous voulez ajouter à la félicité de mon ame, et diminuer les souffrances de mon corps, envoyez-moi les ouvrages dont vous me parlez. Je garderai le secret le plus inviolable. Je ne les montrerai au roi qu'en cas que vous me l'ordonniez, et je vous dirai ce que je croirai la vérité. Ayez la bonté de recommander d'adresser les paquets par Nuremberg et par les chariots de poste, comme on envoie les marchandises; car les gros paquets de lettres qui sont portés par les courriers sont toujours ouverts dans trois ou quatre bureaux de l'Empire. Chaque prince se donne ce petit plaisir; ces messieurs-là sont fort curieux[1].

Pardonnez, monsieur le duc, à un pauvre malade, et recevez les respects, etc.

[1] * Frédéric II n'était pas le moins *curieux*, et Voltaire dit à d'Ar-

LETTRE MDCLXXIV.

A M. FORMEI.

Si votre fortune, monsieur, est aussi bonne que votre livre sur la fortune[1], j'ai un double compliment à vous faire. Le plaisir que me cause votre nouvel ouvrage m'a fait relire vos recherches sur les éléments de la matière; votre antagoniste a bien de l'esprit, mais vous en avez encore plus.

« . . . . Si Pergama dextrâ
« Defendi possent, etiam hâc defensa fuissent. »
VIRG., *Énéid.*, liv. II, v. 291.

Je ne crois pas que les premiers principes, qui sont les secrets de l'éternel Géomètre, soient faits pour être connus par des êtres finis; mais

« Non propiùs fas est mortali attingere divos. »

A l'égard des sottises des chétifs mortels, sous le nom de *Siècle de Louis XIV*, vous serez assurément un des premiers que j'en ennuierai. Je vous prie de faire souvenir de moi M. le président de Jarrige,

gental, dans sa lettre du 3 mars 1754, que le roi de Prusse ouvrait toutes celles de madame Denis, et en avait un recueil. (CLOG.)

[1] * Ceci est peut-être une allusion à la traduction française publiée, dit-on, par Formei, en 1751, d'un Mémoire latin du mathématicien Kaestner sur les *Événements fortuits*. (CLOG.)

dont je révère les lumières et l'équité, et pour qui j'ai autant d'amitié que d'estime. C'est avec les mêmes sentiments que je suis, de tout mon cœur, votre, etc. V.

LETTRE MDCLXXV.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Le 14 décembre.

Mon cher ami, le nez à la romaine doit être alongé de quelques lignes, car notre Aurélie ne dit plus :

> Ne suis-je qu'une esclave au silence réduite,
> Par un maître absolu dans le piège conduite?

ni

> Une esclave trop tendre, encor trop peu soumise;

mais elle dit :

> J'ignore à quels desseins ta fureur s'est portée;
> S'ils étaient généreux, tu m'aurais consultée.
>
> Acte I, sc. III.

Elle parle dans ce goût; elle est tendre, mais elle est ferme. Elle s'anime par degrés; elle aime, mais en femme vertueuse; et on sent que, dans le fond, elle impose un peu à Catilina, tout impitoyable qu'il est. J'ai tâché de ne mettre, dans l'a-

mour de Catilina pour elle, que ce respect secret qu'une vertu douce et ferme arrache des cœurs les plus corrompus; et, quoique Catilina aime en maître, on voit qu'il tremblerait devant cette femme aimable et généreuse, s'il pouvait trembler. Ces nuances-là étaient délicates à saisir. Je ne sais si je les ai bien exprimées, mais je sais qu'il sera difficile à une actrice quelconque de les rendre. Ne me faites point de procès, mon cher ange, sur ce que Cicéron dit à Catilina :

> Je t'y protègerai, si tu n'es point coupable;
> Fuis Rome, si tu l'es...
>
> Acte I, sc. v.

C'est précisément ce que Cicéron a dit de son vivant; ce sont des mots consacrés, et assurément ils sont bien raisonnables.

Quel est l'homme qui prononcera :

> Eh bien! ferme Caton. . . . .
>
> Acte I, sc. vi.

comme on prononcerait, *Allons, ferme, Caton!* On peut aisément prévenir le ridicule où un acteur pourrait tomber en récitant ce vers. Mais n'aurons-nous point de plus grand embarras? n'y a-t-il pas bien des tracasseries à la Comédie? Il me semble qu'à présent tout est cabale chez vous autres de tous les côtés.

Je ne voudrais me trouver en concurrence avec

personne; je ne voudrais point combattre pour donner *Catilina;* je voudrais plutôt être desiré que d'entrer par la brèche. Il me semble qu'il faut laisser passer les plus pressés, et attendre que le public soit rassasié de mauvais ouvrages. Je crains encore qu'au parti de Crébillon il ne se joigne un plaisir secret d'humilier à Paris un homme qu'on croit heureux à Berlin. On ne sait comment faire avec le public. Il n'y a qu'un seul secret pour lui plaire de son vivant, c'est d'être souverainement malheureux. Il n'y aura qu'à faire afficher mon agonie avec la pièce; encore le secret n'est-il pas sûr.

Je tremble aussi pour ce *Siècle de Louis XIV*. On ne me passera peut-être pas ce que l'on a passé à Reboulet, et à Larrei, et à Limiers, et à La Martinière, et à tant d'autres. C'est donc assez d'avoir été ou d'être historiographe de France, pour ne devoir point écrire l'histoire? Duclos fait fort bien d'écrire des romans; voilà comme il faut faire sa charge pour réussir. Ses romans sont détestables, à ce qu'on dit; mais n'importe, l'auteur triomphe.

Quels malentendus n'y a-t-il pas eu pour ces *Siècles!* J'en avais envoyé deux paquets à madame Denis; il y en avait pour vous, pour votre société des anges. Un de ces paquets a été arrêté à la douane, sur la frontière; l'autre, qui est arrivé, lui a été enlevé par ceux qui se sont jetés dessus;

et le livre court, et les mauvaises impressions seront prises, et je suis bien fâché, et je ne sais comment faire.

Je vous demande en grace de dire ou de faire dire au président Hénault qu'il y a plus d'un mois que je lui ai adressé aussi un gros paquet, avec une longue lettre[1]. La malédiction est sur tout ce que j'envoie à Paris. Vous me direz qu'en désertant j'ai mérité cette malédiction ; mais, mon cher ange, en restant n'étais-je pas exposé à une suite éternelle de tribulations? Après avoir été persécuté trente ans, devais-je expirer sous la haine implacable de ceux que l'envie armait contre moi? Il faut que les blessures aient été bien profondes, puisque j'ai été forcé de m'arracher à des amis tels que vous, qui fesaient ma consolation et mon secours. Comptez que, quand je pense à tout cela (et j'y pense souvent), je suis partagé entre l'horreur et la tendresse. Je vais écrire à M. le comte de Choiseul, et lui envoyer des *Siècles*. Je ne peux prendre la voie de la poste, cela est impraticable à Berlin. Plût à Dieu que ma nièce eût rattrapé ceux qu'elle a donnés, ou qu'on lui a pris! *Louis XIV* et *Catilina* me coûtent bien des tourments, mais à Paris ils m'auraient fait mourir.

Mille tendres respects à tous les anges. Vous ne

[1] * Restée inconnue aux éditeurs des Œuvres de Voltaire. (Clog.)

me parlez point de la santé de madame d'Argental. Je vous embrasse bien tendrement.

LETTRE MDCLXXVI.

A FRÉDÉRIC II, ROI DE PRUSSE.

Sire, comme vos ouvrages sont plus tentants que les miens, il pourra bien quelque jour arriver à votre majesté ce qui m'arrive. A mesure qu'on imprimait, chez Henning, les feuilles du *Siècle de Louis XIV* [1], on les envoyait à Francfort-sur-l'Oder. Non seulement on y débite le livre publiquement, mais l'ouvrage est plein de fautes absurdes. Je ne parle pas de la perte que j'essuie; mais le pauvre Francheville perd tout le prix de six mois de peine, et je suis déshonoré par une friponnerie de libraire. Les fins d'années ne me sont pas heureuses. Mais je vous ai consacré ma vie, et avec cela on n'est point à plaindre.

Votre majesté peut d'un mot, non seulement faire arrêter le libraire à Francfort, faire saisir son édition, et savoir d'où vient le vol, mais donner ordre qu'on examine sur le chemin de Leip-

[1] * Cette première édition, imprimée à Berlin, chez C. F. Henning, 1751, 2 volumes in-12, est intitulée *le Siècle de Louis XIV, publié par M. de Francheville, conseiller aulique de sa majesté*, etc. (CLOG.)

sick les voitures de Francfort qui contiendront des livres, et qu'on saisisse celui qui portera le titre de *Siècle de Louis XIV*. Car le libraire de Francfort-sur-l'Oder envoie sans doute son vol à Leipsick.

Votre majesté sait mieux que moi ce qu'elle doit faire, mais j'attends tout de sa justice et de ses bontés. Je me jette à ses pieds, et entre les bras de sa philosophie. Mais je compte bien plus sur votre protection.

Souffrez, sire, que je renouvelle à votre majesté à la fin de cette année les sentiments du profond respect et de la tendresse qui m'attachent à elle.

LETTRE MDCLXXVII.

A MADAME DENIS.

A Potsdam, le 24 décembre.

Je ne vous écris plus, ma chère enfant, que par des courriers extraordinaires, et pour cause[1]. Celui-ci vous remettra six exemplaires complets du *Siècle de Louis XIV*, corrigés à la main. Point de privilége, s'il vous plaît; on se moquerait de moi. Un privilége n'est qu'une permission de flatter, scellée en cire jaune. Il ne faudrait qu'un privilége et une approbation pour décrier mon ou-

[1] * Frédéric ouvrait les lettres que Voltaire et sa nièce s'écrivaient. (CLOG.)

vrage. Je n'ai fait ma cour qu'à la vérité, je ne dédie le livre qu'à elle. L'approbation qu'il me faut est celle des honnêtes gens et des lecteurs désintéressés.

J'aurais voulu demander à La Mettrie, à l'article de la mort, des nouvelles de *l'écorce d'orange*. Cette belle ame, sur le point de paraître devant Dieu, n'aurait pu mentir. Il y a grande apparence qu'il avait dit vrai. C'était le plus fou des hommes, mais c'était le plus ingénu. Le roi s'est fait informer très exactement de la manière dont il était mort, s'il avait passé par toutes les formes catholiques, s'il y avait eu quelque édification ; enfin il a été bien éclairci que ce gourmand était mort en philosophe : *J'en suis bien aise,* nous a dit le roi, *pour le repos de son ame;* nous nous sommes mis à rire et lui aussi.

Il me disait hier, devant d'Argens, qu'il m'aurait donné une province pour m'avoir auprès de lui ; cela ne ressemble pas à *l'écorce d'orange*. Apparemment qu'il n'a pas promis de province au chevalier de Chazot. Je suis très sûr qu'il ne reviendra point. Il est fort mécontent, et il a d'ailleurs des affaires plus agréables. Laissez-moi arranger les miennes. Est-il possible qu'on crie toujours contre moi dans Paris, et qu'on me prenne pour un déserteur qui est allé servir en Prusse? Je vous répète que cette clef de chambellan, que je ne porte

jamais, n'est qu'un bénéfice simple; que je n'ai point fait de serment; que ma croix est un joujou auquel je préfère mon écritoire; en un mot, je ne suis point naturalisé Vandale, et j'ose croire que ceux qui liront l'*Histoire de Louis XIV* verront bien que je suis Français. Cela est étrange qu'on ne puisse avoir un titre inutile chez un roi de Prusse, qui aime les belles-lettres, sans soulever nos compatriotes! Je desire plus mon retour que ceux qui me condamnent de m'être en allé, et vous savez que ce ne sera pas pour eux que je reviendrai. *Le Meunier, son Fils, et l'Ane* [1], n'ont pas essuyé plus de contradictions que moi.

On voit de loin les objets bien autrement qu'ils ne sont. Je reçois des lettres de moines qui veulent quitter leur couvent pour venir auprès du roi de Prusse, parcequ'ils ont fait quatre vers français. Des gens que je n'ai jamais connus m'écrivent : « Comme vous êtes l'ami du roi de Prusse, je vous « prie de faire ma fortune. » Un autre m'envoie un paquet de rêveries; il me mande qu'il a trouvé la pierre philosophale, et qu'il ne veut dire son secret qu'au roi. Je lui renvoie son paquet, et je lui mande que c'est le roi qui a la pierre philosophale. D'autres, qui vivaient avec moi dans la plus parfaite indifférence, me reprochent tendrement

[1] * La Fontaine, fable 1, livre III. (L. D. B.)

d'avoir quitté mes amis. Ma chère enfant, il n'y a que vos lettres qui me plaisent et qui me consolent; elles font le charme de ma vie.

LETTRE MDCLXXVIII.

A M. FORMEI.

Le 2 janvier 1752.

J'ai lu, toute la nuit, l'*Histoire du Manichéisme*. Voilà ce qui s'appelle un bon livre; voilà de la théologie réduite à la philosophie.

M. Beausobre[1] raisonne mieux que tous les Pères; il est évident qu'il est déiste, du moins évident pour moi. Mandez-moi, je vous prie, quel était son nom de baptême, et l'année de sa mort. Je voudrais qu'il vécût encore. Vivez, vous!

LETTRE MDCLXXIX.

A FRÉDÉRIC II, ROI DE PRUSSE.

Ce mercredi matin.

Ah! mon Dieu, sire, que je vous demande par-

[1] * Isaac de Beausobre, mort le 5 juin 1738. — Voltaire voulait lui consacrer un petit article dans la liste des écrivains du *Siècle de Louis XIV*; il parle du fils de cet écrivain dans sa lettre MDCCXXIII. (Clog.)

don! J'avais écrit à votre majesté, cette nuit, sur une affaire particulière qui n'en vaut pas la peine, et je ne savais pas que, pendant ce temps-là, vous perdiez M. de Rothembourg. Quel songe que la vie! et quel songe funeste! Votre majesté perd un homme dont elle était véritablement aimée. J'ose dire que je perds près de votre majesté le seul homme[1] qui connût mon cœur et mes sentiments pour vous. Dieu veuille que vous retrouviez des gens aussi sincèrement attachés!

Je ne sais pas ce que deviendra ma malheureuse vie, mais elle sera toujours à vous, et vous serez convaincu que je n'étais pas indigne de vos bontés.

LETTRE MDCLXXX.

A M. LE PRÉSIDENT HÉNAULT.

A Berlin, le 8 janvier.

Une des plus grandes obligations qu'un homme puisse avoir à un homme, c'est d'être instruit; j'ai donc pour vous, mon cher confrère, la plus tendre et la plus vive reconnaissance. Je profiterai sur-le-champ de la plupart de vos remarques[2]; mais il faut d'abord que je vous en remercie.

[1] * Voltaire fut mieux informé peu de temps après. Voyez plus bas la lettre MDCLXXXIII. (CLOG.)

[2] * Voici ce que le président Hénault, en *bon ami de cour*, écri-

Il y a quelques endroits sur lesquels je pourrais faire quelques représentations, comme sur le prince de Vaudemont; il ne s'agit pas là du père, mais du fils, qui était dans le parti des Impériaux, et qu'on appelait alors le prince de Commerci.

Si vous pouvez croire sérieusement que le vicomte de Turenne changea de religion, à cinquante ans, par persuasion, vous avez assurément une bonne ame. Cependant si, en faveur du préjugé, il faut adoucir ce trait, de tout mon cœur;

vait au comte d'Argenson, le 31 décembre 1751, relativement au *Siècle de Louis XIV*:

« Voltaire m'a envoyé son livre, en me priant de lui envoyer des « critiques, c'est-à-dire des louanges. J'ai beaucoup hésité à lui écrire, « parceque je crains de le contredire, et que, d'un autre côté, je « voudrais bien que son ouvrage fût de façon à être admis en ce « pays-ci, et qu'il l'y ramenât. C'est le plus bel esprit de ce siècle, « qui fait honneur à la France, *et qui perdra son talent quand il « aura cessé d'y habiter;* mais c'est un fou que la jalousie en a banni..... Tel qu'il est pourtant, il faudrait, s'il est possible, le mettre « à portée de revenir, et cet ouvrage en pourrait être l'occasion. « C'est ce qui m'a déterminé à lui envoyer des *remarques* sur le premier tome, dont vous trouverez ici une copie.

« Le défaut de ce premier tome, en général, ... c'est que Louis XIV « n'y est pas traité, à beaucoup près, comme il doit l'être; mais le « second tome, dont j'ai lu les deux tiers, répare bien tout cela...... « Je n'ai rien vu de comparable ailleurs, ni pour la gloire du roi, ni « pour celle de la nation. »

Le président Hénault, qui a écrit l'histoire en courtisan, voulait que Voltaire l'écrivît en *gentilhomme ordinaire;* et c'est en grande partie pour n'avoir pas suivi ces conseils d'esclave que l'auteur du *Siècle de Louis XIV* fut vingt-huit ans sans rentrer à Paris. (CLOG.)

je ne veux point choquer d'aussi grands seigneurs que les préjugés.

A l'égard du canon que Mademoiselle fit tirer, l'ordre ne fut signé qu'après coup, et vous reconnaissez bien là l'incertitude et la faiblesse de Gaston.

Je pourrais, si je voulais, me justifier du reproche que vous me faites d'avilir le grand Condé; il me semble que rien ne serait plus aisé. Si c'est du premier tome que vous parlez, sa retraite à Chantilli est celle de Scipion à Linterne, et de Marlboroug à Blenheim; si c'est du deuxième volume, il s'en faut bien que je dise qu'il mourut pour avoir été courtisan. Je réponds seulement à tous les historiens qui ont faussement avancé qu'il s'était opposé au mariage de son fils avec une fille de madame de Montespan. C'est vous autres, messieurs, qui avez la tête pleine de la faiblesse qu'eut le prince de Condé, les dernières années de sa vie; et vous croyez que j'ai dit ce que vous pensez. Mais, en vérité, je n'en dis rien, quoiqu'il fût très permis de l'écrire. Au reste, je jetterais mon ouvrage au feu, si je croyais qu'il fût regardé comme l'ouvrage d'un homme d'esprit.

J'ai prétendu faire un grand tableau des événements qui méritent d'être peints, et tenir continuellement les yeux du lecteur attachés sur les principaux personnages. Il faut une exposition,

un nœud et un dénouement dans une histoire, comme dans une tragédie, sans quoi on n'est qu'un Reboulet, ou un Limiers, ou un la Hode[1]. Il y a d'ailleurs, dans ce vaste tableau des anecdotes intéressantes. Je hais les petits faits; assez d'autres en ont chargé leurs énormes compilations.

Je me suis piqué de mettre plus de grandes choses, dans un seul petit volume, qu'il n'y en a dans les vingt[2] tomes de Lamberti. Je me suis sur-tout attaché à mettre de l'intérêt dans une histoire que tous ceux qui l'ont traitée ont trouvé, jusqu'à présent, le secret de rendre ennuyeuse. Voilà pourquoi j'ai vu des princes, qui ne lisent jamais et qui entendent médiocrement notre langue, lire ce volume avec avidité, et ne pouvoir le quitter.

Mon secret est de forcer le lecteur à se dire à lui-même: Philippe V sera-t-il roi? sera-t-il chassé d'Espagne? la Hollande sera-t-elle détruite? Louis XIV succombera-t-il? En un mot, j'ai voulu émouvoir, même dans l'histoire. Donnez de l'esprit à Duclos tant que vous voudrez, mais gardez-vous bien de m'en soupçonner.

Peut-être j'ai mérité davantage le reproche d'être

[1] * Le vrai nom de la Hode était la Motte, jésuite réfugié en Hollande. (Clog.)

[2] * La seconde édition des *Mémoires* de Guillaume Lamberti, sur le XVIIIe siècle, est en 14 vol. in-4°; la première n'en a que 12. (Clog.)

un philosophe libre; mais je ne crois pas qu'il me soit échappé un seul trait contre la religion. Les fureurs du calvinisme, les querelles du jansénisme, les illusions mystiques du quiétisme, ne sont pas la religion. J'ai cru que c'était rendre service à l'esprit humain de rendre le fanatisme exécrable, et les disputes théologiques ridicules; j'ai cru même que c'était servir le roi et la patrie. Quelques jansénistes pourront se plaindre; les gens sages doivent m'approuver.

La liste raisonnée des écrivains, etc., que vous daignez approuver, serait plus ample et plus détaillée, si j'avais pu travailler à Paris; je me serais plus étendu sur tous les arts; c'était mon principal objet; mais que puis-je à Berlin[1]?

Savez-vous bien que j'ai écrit de mémoire une grande partie du second volume? mais je ne crois pas que j'en eusse dit davantage sur le gouvernement intérieur. C'est là, ce me semble, que Louis XIV paraît bien grand, et que je donne à la nation une supériorité dont les étrangers sont forcés de convenir.

[1] * Ceci répondait d'avance à la critique de M. Lacretelle jeune, qui dit, dans la *Biographie universelle,* article *Louis XIV* : « On peut « regretter que Voltaire n'ait consacré qu'un petit nombre de pages « au tableau des lettres, des sciences, et des beaux-arts, et qu'il ait « eu la bizarre et malheureuse idée de suppléer à un travail si digne « de son génie par la nomenclature alphabétique de tant d'hommes « célèbres. » (CLOG.)

Oserais-je vous supplier, monsieur, de m'honorer de vos remarques sur ce second volume? ce serait un nouveau bienfait. Vous qui avez bâti un si beau palais, mettez quelques pierres à ma maisonnette. Consolez-moi d'être si loin de vous; vos bontés augmentent bien mes regrets. Jugez de la persécution de la canaille des gens de lettres, puisqu'ils m'ont forcé d'accepter, ailleurs que dans ma patrie, des biens et des honneurs, et qu'ils m'ont réduit à travailler pour cette patrie même, loin de vos yeux.

LETTRE MDCLXXXI.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Berlin, ce 8 janvier.

Article par article, mon cher ange :

1° Je vois que madame Denis ou n'a point reçu mes paquets, ou ne vous a pas montré, ou que vous n'avez pas lu ce nouveau premier acte où Cicéron dit expressément, en parlant de Catilina à Caton :

Je viens de lui parler; j'ai vu sur son visage,
J'ai vu dans ses discours son audace et sa rage,
Et la sombre hauteur d'un esprit affermi,
Qui se lasse de feindre, et parle en ennemi.

Scène VI.

Non seulement cela doit être dans la copie de madame Denis, mais je vous en ai déja importuné dans mes dernières lettres, ou je suis bien trompé.

2° Il y a aussi, au second acte, la correction que vous demandez.

Ce coup prématuré
Armerait le sénat, qui flotte et qui s'arrête;
L'orage, au même instant, doit fondre sur leur tête[1].

3° Si vous voulez que Catilina recommande son fils à sa femme, cela se trouve dans les premières leçons :

Que mon fils au berceau, mon fils né pour la guerre,
Soit porté dans vos bras aux vainqueurs de la terre.
Acte III, sc. II.

Ce sera un peu de peine pour madame Denis de rassembler tous les membres épars de ce pauvre Catilina, et d'en former un corps; mais elle s'en donne tant d'autres pour moi, elle met dans toutes les choses qui me regardent une activité et une intelligence si singulières, et une amitié si éclairée et si courageuse, qu'elle me rendra bien encore ce service.

Vous avez raison, mon cher ange, quand vous dites qu'il faut que Cicéron, au commencement du cinquième acte, instruise ce public du décret qui lui donne par intérim la puissance de dicta-

[1] * Ces vers font partie des Variantes. (Cloc.)

teur; mais il faut qu'il le dise avec l'éloquence de Cicéron, et avec quelques mouvements passionnés qui conviennent à sa situation présente. Je demande pardon à l'orateur romain et à vous de le faire si mal parler; mais voici tout ce que je peux faire dans l'embarras horrible où me met ce *Siècle de Louis XIV*, et dans l'épuisement de forces où mes maladies continuelles me laissent.

Allez; de tous côtés poursuivez ces pervers,
Et que, malgré César, on les charge de fers.
Sénat, tu m'as remis les rênes de l'empire;
Je les tiens pour un jour, ce jour peut me suffire.
Je vengerai l'état; je vengerai la loi;
Sénat, tu seras libre, et même malgré toi.
Rome, reçois ici mes premiers sacrifices, etc. [1].

Ma nièce aura la bonté de faire coudre tout cela à l'habit de Catilina. Je ne crois pas qu'elle ait absolument toutes les corrections; par exemple, il y avait deux fois dans la pièce: *Assis dans le rang des maîtres de la terre*, ou quelque chose d'approchant qui paraît se répéter.

Il faut qu'à la première scène du premier acte Catilina dise:

Orateur insolent qu'un vil peuple seconde,
Plébéien qui régis les souverains du monde [2].

[1] * Variantes du cinquième acte. (Clog.)
[2] * On lit actuellement:

« Assis au premier rang des souverains du monde. »

(Clog.)

Si, avec tous ces changements, avec tout l'art que j'ai pu mettre dans le rôle ingrat et hasardé d'Aurélie, avec les traits dont j'ai tâché de peindre les mœurs romaines et les caractères des personnages, avec les peines continuelles et redoublées que j'ai prises pour faire tolérer un sujet si peu fait pour les têtes françaises de nos jours, on croit que *Rome sauvée* peut être jouée, je ne m'y oppose pas; mais je tremble beaucoup. Je dois tomber, puisque la farce allobroge de Crébillon a réussi. Le même vertige qui a fait avoir vingt représentations à cet ouvrage, qui déshonore la nation dans toute l'Europe, doit faire siffler le mien. Les cabales, petites et grandes, sont plus fortes et plus insensées que jamais. Enfin je me remercierais de m'être échappé de ce temps de décadence et de ce séjour de folie dangereuse, si la douceur de ma retraite n'était empoisonnée par votre absence, et si je ne m'étais arraché à tout ce que j'aime; mais j'ai été long-temps traité avec bien de l'indignité, et j'ai cela furieusement sur le cœur.

Il s'est certainement perdu un paquet qui contenait des exemplaires du *Siècle de Louis XIV* corrigés à la main.

Ces corrections, avec les cartons qu'il a fallu faire, tout cela prend du temps, et on n'a pas toutes ses aises où je suis. Des ouvriers allemands sont de terribles gens. Enfin vous recevrez ce *Siècle*,

Je supplie instamment M. de Choiseul, M. de Chauvelin[1], aussi bien que vous, mon cher ange, de m'envoyer force remarques; on ne peut faire un bon ouvrage qu'avec le secours de ses amis, et sur-tout d'amis tels que vous.

Je ne vous envoie point ce livre, messieurs, pour amuser votre loisir, mais pour exercer votre critique et votre amitié. Ce n'est point du tout un petit plaisir que je veux vous faire, un petit devoir que je veux remplir; c'est un très grand service que je vous demande. Préparez-vous d'ailleurs à l'horrible combat qui va se donner pour *Rome*. Il y a une conspiration contre moi plus forte que celle de *Catilina;* soyez mes Cicérons. Je ne sais comment va la santé de madame d'Argental. Je lui présente mes respects, et lui souhaite une meilleure santé que la mienne.

LETTRE MDCLXXXII.

A FRÉDÉRIC II, ROI DE PRUSSE.

Sire, votre majesté peut savoir que, de tous les Français qui sont à votre cour, j'étais le plus tendrement attaché à M. de Rothembourg. Il m'avait promis, en dernier lieu, qu'il me ferait l'honneur

[1] * L'abbé Chauvelin, nommé dans la lettre MDCXXXVII, avec le comte de Choiseul. (CLOG.)

d'être mon exécuteur testamentaire, et je ne m'attendais pas qu'il dût périr avant moi. Je vous fis demander, il y a quelques jours, de me mettre à vos pieds, et de mêler un moment ma douleur à la vôtre, et je sortis de mon lit, où je suis presque toujours retenu, pour venir m'informer dans votre antichambre de l'état de votre santé, craignant que votre sensibilité ne vous rendît malade.

Au reste, je demande pardon à votre majesté de lui avoir écrit sur une autre affaire, dans le temps où j'ignorais la mort de M. de Rothembourg. Je suis bien éloigné de m'être occupé de cette bagatelle. Je ne le suis que de la perte que vous avez faite; et je peux encore ajouter que votre majesté doit s'apercevoir, par mon genre de vie, et qu'elle sera toujours convaincue, par toutes mes démarches, que je ne suis ici uniquement que pour elle.

Il n'y a assurément que l'excès de ses bontés qui puisse me faire supporter de si longues maladies, privé de toute consolation.

LETTRE MDCLXXXIII.

A MADAME DENIS.

A Berlin, le 18 janvier.

Nous avons perdu, au commencement de l'année, ce comte de Rothembourg qui voulait que vous vinssiez faire un petit tour à Berlin avec madame sa femme; je ne sais si elle y viendra disputer son douaire. Il est mort à l'âge d'environ quarante ans. On dit toujours, quand on voit de ces morts prématurées, que la vie est un songe; que les hommes ne sont que des ombres passagères; qu'il ne faut pas compter sur un moment. On le dit; et puis on agit, on fait des projets comme si on était immortel. Je ne suis pas sûr du lendemain; pourquoi ne suis-je donc pas aujourd'hui auprès de vous? J'aurai retiré mes fonds avant que l'édition de Dresde soit finie, et alors je retirerai ma personne.

Nous avons su, après la mort du comte de Rothembourg, qu'il ne nous épargnait pas toujours dans les petites conférences qu'il avait avec sa majesté. C'est là l'étiquette des cours; on y dit du mal de son prochain aux rois, quand ce ne serait que pour les amuser. Je vois que tout le monde est courtisan. Un valet de chambre du comte de

Rothembourg a bien assuré le roi qu'il n'était point entré de prêtres chez son maître, et que ceux qui disaient le contraire étaient des calomniateurs qui voulaient faire tort à sa mémoire.

Je me tâte pour savoir si je suis en vie; cet hiver m'est encore plus fatal que le précédent. On n'a pourtant chaud en hiver que dans les pays froids. Vos petites cheminées de Paris, où l'on se rôtit les jambes pour avoir le dos gelé, ne valent pas nos poêles. Il semble qu'on ne se doute pas en France, pendant l'été, qu'il y a quatre saisons, et que l'hiver en est une. On dit que c'est bien pis en Italie; les maisons n'y sont faites que pour respirer le frais; et, quand les gelées viennent, toute la nation grelotte.

C'est une chose plaisante de voir ici les courtisans monter l'escalier avec un grand manteau doublé de peaux de loup ou de renard, et très souvent la fourrure en dehors. Cette procession fourrée m'étonne toujours, tandis que les dames vont les bras nus, la gorge découverte, et l'amplitude bouffante du panier ouverte à tous les vents. Je maintiens que les femmes ont plus de courage que les hommes, ou qu'elles ont plus de chaleur naturelle. Moi, qui en ai fort peu, je reste chez moi à mon ordinaire.

Ce qu'on vous a dit contre l'orthographe[1] du

[1] * Voltaire, dans sa lettre CCCCX, parlait déja de cette ortographe,

Siècle de Louis XIV ne me convertira pas. Je suis toujours pour qu'on écrive comme on parle; cette méthode serait bien plus facile pour les étrangers. Comment est-ce qu'un palatin de Pologne distinguerait François Ier, ou saint François, d'avec un Français? ne se croira-t-il pas en droit de prononcer il voy*oit,* il croy*oit,* au lieu de dire il voy*ait,* il croy*ait?* Nous avons conservé l'habitude barbare d'écrire avec un *o* ce qu'on prononce avec un *a;* pourquoi? parcequ'on prononçait durement tous ces *o* autrefois; parceque voy*oit,* lis*oit,* rimait avec expl*oit.* Nous avons adouci la prononciation, il faut donc adoucir aussi l'orthographe, afin que tout soit d'une même parure.

Pardon de la dissertation. Je suis bien heureux qu'on ne me fasse que ces chicanes. Je vous embrasse de tout mon cœur.

LETTRE MDCLXXXIV.

A M. FORMEI.

Le 19 janvier.

Je vous renvoie, monsieur, ce petit livre. Je disposais mon corps cacochyme à ne me pas refuser

devenue celle de notre *Charte constitutionnelle.* Il y a encore en France des écrivains tellement amis des *oi*, que, s'ils l'osaient, ils écriraient Volt*oi*re au lieu de Volt*ai*re. (CLOG.)

le service demain, et à grimper à l'Académie, pour vous entendre; mais j'apprends que la fête s'est faite aujourd'hui. Je n'ai point reçu de billet. Je vous embrasse. V.

LETTRE MDCLXXXV.

A M. FORMEI.

Le 20 janvier.

Je vous souhaite toutes les *commodités de la vie*[1], et même

« Le superflu, chose très nécessaire[2], »

pour en avoir dit tant de bien. Je vous envoie, mon cher philosophe, une farce en revanche de votre belle piéce. La farce est un tant soit peu leibnitzienne, vraiment. *Vale.*

LETTRE MDCLXXXVI.

A M. LE MARÉCHAL DUC DE RICHELIEU.

A Berlin, le 27 janvier.

J'envoie à mon héros des folies qu'il m'a deman-

[1] * Formei venait de lire, à l'Académie de Berlin, un discours sur l'*Obligation de se procurer les commodités de la vie.* (Clog.)

[2] * *Le Mondain*, vers 22. (Clog.)

dées, et qui orneront sa bibliothèque par la belle impression et les grandes marges. Il est vrai qu'il n'y a pas une bonne page dans tout cela; mais il y a quelques bonnes lignes. Au reste, ce n'est pas la meilleure morale du monde, et il est heureux que de tels livres soient mal faits. Il y a une grande différence entre combattre les superstitions des hommes, et rompre les liens de la société et les chaînes de la vertu. La Mettrie aurait été trop dangereux s'il n'avait pas été tout-à-fait fou. Son livre[1] contre les médecins est d'un enragé et d'un malhonnête homme; avec cela c'était un assez bon diable dans la société. Comment concilier tout cela? c'est que la folie concilie tout. Il a laissé une mémoire exécrable à tous ceux qui se piquent de mœurs un peu austères. Il est fort triste qu'on ait lu son *Éloge*[2] à l'Académie, *écrit de main de maître*. Tous ceux qui sont attachés à ce maître en gémissent. Il semble que la folie de La Mettrie soit une maladie épidémique qui se soit communiquée. Cela fera grand tort à l'écrivain; mais, avec cent cinquante mille hommes, on se moque de tout, et on brave les jugements des hommes.

Madame de Pompadour m'a écrit que « mes

[1]* *La Politique du médecin de Machiavel*, ou *le Chemin de la fortune ouvert aux médecins;* 1746, in-12. (Clog.)

[2]* Frédéric, auteur de cet *Éloge*, le fit lire à l'Académie de Berlin par d'Arget, secrétaire de ses commandements. (Clog.)

« amis avaient fait ce qu'ils avaient pu pour lui « faire croire que je n'avais quitté la France que « parceque j'étais au désespoir qu'elle protégeât « Crébillon. » Ce serait bien là une autre folie, dont assurément je suis incapable. J'ai quitté la France parceque j'ai trouvé ailleurs plus de considération et de liberté, et que je me suis laissé enchanter par les empressements et les prières d'un roi qui a de la réputation dans le monde. Madame de Pompadour peut, tant qu'elle voudra, protéger de mauvais poëtes, de mauvais musiciens, et de mauvais peintres, sans que je m'en mette en peine.

D'ailleurs mes maladies, qui augmentent, me mettent dans un état à ne plus guère m'embarrasser ni des faveurs des rois ni du goût des belles dames. Je fais plus de cas d'un rayon du soleil et d'un bon potage que de toutes les cours du monde. Je serais fâché seulement de mourir sans avoir vu Saint-Pierre de Rome, la ville souterraine, votre statue[1], et sans avoir encore eu l'honneur de vous embrasser.

J'ai écrit à M. le maréchal de Noailles, et j'ai pris la liberté de le prier de m'aider un peu de ses lumières. Peut-être sera-t-il un peu mortifié que son nom ne se trouve pas dans l'histoire militaire du *Siècle,* et que le vôtre s'y trouve. Le président Hé-

[1] * La statue pédestre de Richelieu avait été placée, vers 1749, dans le palais du sénat, à Gênes. (CLOG.)

nault est plus content du deuxième tome que du premier. Il est bien aisé de se corriger, et c'est à quoi je passe ma vie. Ma nièce, à qui j'avais donné le gouvernement de *Rome sauvée*, en use despotiquement; elle fait jouer la pièce malgré mes craintes, et même malgré les vôtres ; cela doit faire un beau conflit de cabales ! Je suis bien aise de ne pas me trouver là. Mais où je voudrais me trouver, c'est au coin de votre feu, monseigneur ; c'est auprès de votre belle ame et de votre charmante imagination. Je vous regrette tous les jours. Le temps va bien rapidement, et j'ai bien peur de ne reparaître que quand une décrépitude avancée m'aura imposé la nécessité de ne me plus montrer. Je perds loin de vous ce qui me reste de vie. Quelquefois, quand je m'anime un peu à souper, je me dis tout bas : Ah ! si M. le maréchal de Richelieu était là ! Le roi de Prusse en pense autant ; mais il serait jaloux de vous ; car, il faut l'avouer, il n'est que le second des hommes séduisants. Adieu, monseigneur ; n'oubliez pas votre ancien courtisan.

LETTRE MDCLXXXVII.

A M. LE PRÉSIDENT HÉNAULT.

A Berlin, le 28 janvier.

Je vous dois de nouveaux remerciements, mon cher et illustre confrère, et c'est à vous que je dois dédier le *Siècle de Louis XIV*, si on en fait en France une édition qui aille la tête levée. J'ai envoyé à Paris le premier tome corrigé selon vos vues. Je me flatte qu'on ne s'opposera pas à l'impression d'un ouvrage qui est, autant que je l'ai pu, l'éloge de la patrie, et qui va inonder l'Europe.

Je suis bien étonné de l'apparence d'ironie que vous trouvez dans ce premier tome; j'ai voulu n'y mettre que de la philosophie et de la vérité, j'ai voulu passer légèrement sur ce fatras de détails de guerres, qui, dans leur temps, causent tant de malheurs et tant d'attention, et qui, au bout d'un siécle, ne causent que de l'ennui. J'ai même fini ainsi ce premier tome:

« Voilà le précis, peut-être encore trop long, « des plus importants événements de ce siécle; « ces grandes choses paraîtront petites un jour, « quand elles seront confondues dans la multitude « immense des révolutions qui bouleversent le « monde; et il n'en resterait alors qu'un faible sou-

« venir, si les arts perfectionnés ne répandaient « sur ce siècle une gloire unique qui ne périra « jamais. »

Vous voyez par-là que mon second tome est mon principal objet; et cet objet aurait été bien mieux rempli, si j'avais travaillé en France. Les bontés d'un grand roi et l'acharnement de mes ennemis m'ont privé de cette ressource. Je vous supplie, monsieur, d'ajouter à toutes vos bontés celle de dire à M. d'Argenson[1] que je compte sur les siennes. On m'a dit qu'il a été mécontent d'un parallèle entre Louis XIV et le roi Guillaume.

Il est vrai que malheureusement on a omis dans l'impression le trait principal qui donne tout l'avantage au roi de France. Le voici :

« Ceux qui estiment plus un roi de France qui « sait donner l'Espagne à son petit-fils qu'un « gendre qui détrône son beau-père; ceux qui « admirent davantage le protecteur que[2] le persé-« cuteur du roi Jacques, ceux-là donneront la « préférence à Louis XIV. »

D'ailleurs M. d'Argenson ne peut ignorer que Louis XIV et Guillaume ont toujours été deux objets de comparaison dans l'Europe. Il ignore encore moins que l'histoire ne doit point être un

[1] * Le comte d'Argenson. (CLOG.)

[2] * *Davantage que* est une incorrection qui subsiste encore à la fin du chapitre XVII du *Siècle de Louis XIV*. (CLOG.)

fade panégyrique; et, s'il a eu le temps de lire le livre, il a pu s'apercevoir que, sans m'écarter de la vérité, j'ai loué autant que je l'ai pu, et autant que je l'ai dû, la nation et ceux qui l'ont bien servie. L'article de son père[1] n'a pas dû lui déplaire.

Enfin, monsieur, j'ai prétendu ériger un monument à la vérité et à la patrie, et j'espère qu'on ne prendra pas les pierres de cet édifice pour me lapider. Je me flatte encore que vous ne vous bornerez pas au service de m'avoir éclairé. Je voudrais que la postérité sût que l'homme du royaume le plus capable de me donner des lumières a été celui dont j'ai reçu le plus de marques de bonté.

Je vous supplie de ne me pas oublier auprès de madame du Deffand, et de me conserver une amitié qui fait ma gloire et ma consolation.

P. S. J'avais toujours ouï dire que le prince de Condé était mort à Chantilli[2] de sa maladie de courtisan prise à Fontainebleau. Je n'ai point ici de livres; si vous me trompez, je mets cela sur votre conscience.

[1]* Marc-René de Voyer d'Argenson, qui fit *embastiller* Voltaire, le 17 mai 1717, sans lui donner même le temps d'emporter son bonnet de nuit. — Voyez, tome II du *Siècle de Louis XIV*, ce qui concerne *le second lieutenant de police*, dans le chap. XXXIX. (CLOG.)

[2]* Il mourut à Fontainebleau le 11 décembre 1686. (CLOG.)

A propos, je suis bien malade; si je meurs, dites, je vous en prie, comme frère Jean : J'y perds un bon ami.

LETTRE MDCLXXXVIII.

A FRÉDÉRIC II, ROI DE PRUSSE.

Le 30 janvier.

Sire, quant à Pascal, je vous supplie de lire la page 274 du second tome[1], que j'ai eu l'honneur d'envoyer à votre majesté, et vous jugerez si sa cause est bonne.

Quant à madame de Bentinck, elle n'a point de cuisine, et j'en ai une ici et une à Paris.

Quant aux procès et aux tracasseries, je n'en ai qu'avec la maladie cruelle qui me mène au tombeau.

Je vis dans la plus grande solitude et dans les plus grandes souffrances, et je conjure votre majesté de ne pas briser le frêle roseau que vous avez fait venir de si loin.

M. de Bielfeld[2] a fait restituer, il y a long-temps, les exemplaires que votre imprimeur[3] avait donnés

[1] * Première édition ; Berlin, chez Henning, 1751. — Voyez, t. III du *Siècle de Louis XIV*, dans le chapitre XXXVII. (CLOG.)

[2] * Jacques-Frédéric, baron de Bielfeld, créé conseiller privé, en 1748, par Frédéric II; mort en 1770. (CLOG.)

[3] * C. F. Henning. (CLOG.)

à un professeur de Francfort-sur-l'Oder. J'étais affligé, avec raison, qu'un autre en eût avant votre majesté. Voilà tout le procès et toute la tracasserie.

Est-il possible que la calomnie ait pu aller jusqu'à m'accuser d'un mauvais procédé dans cette affaire? C'est ce que je ne puis comprendre. L'ouvrage est à moi, comme l'Histoire de Brandebourg est à votre majesté, permettez-moi l'insolence de la comparaison. Quel démêlé, quelle discussion puis-je avoir pour une chose qui m'appartient, et qui est entre mes mains? Que deviendrai-je, sire, si une calomnie si peu vraisemblable est écoutée? La franchise, qui est le caractère de la capitale de France et le mien, mérite que vous daigniez m'instruire de ma faute si j'en ai fait une; et, si je n'en ai pas commis, je demande justice à votre cœur.

Vous savez qu'un mot de votre bouche est un coup mortel. Tout le monde dit, chez la reine-mère, que je suis dans votre disgrace. Un tel état décourage et flétrit l'ame, et la crainte de déplaire ôte tous les moyens de plaire. Daignez me rassurer contre la défiance de moi-même, et ayez du moins pitié d'un homme que vous avez promis[1] de rendre heureux.

[1]* Voyez, dans les *Mémoires*, la lettre de Frédéric à Voltaire, du 23 auguste 1750. (Clog.)

Vous avez dans le cœur les sentiments d'humanité que vous mettez dans vos beaux ouvrages. Je réclame cette bonté, afin que je puisse paraître devant votre majesté avec confiance, dès que mes maux le permettront. Soyez sûr que, soit que je meure ou que je vive, vous serez convaincu que je n'étais pas indigne de vous, et qu'en me donnant à votre majesté je n'avais cherché que votre personne.

LETTRE MDCLXXXIX.

A M. LE PRÉSIDENT HÉNAULT.

A Berlin, le 1er février.

J'apprends que vous avez été malade, mon cher et illustre confrère; je crains que vous ne le soyez encore.

Qui connaît mieux que moi le prix de la santé? Je l'ai perdue sans ressource; mais comptez que personne au monde ne s'intéresse comme moi à la vôtre; car j'aime la France, je regrette la perte du bon goût, et je vous suis véritablement attaché. Je compte aller prendre les eaux dès que le soleil fondra un peu nos frimas; mais quelles eaux? je n'en sais rien. Si vous en preniez, les vôtres seraient les miennes.

J'ai envoyé à ma nièce deux volumes où j'ai ré-

formé, autant que je l'ai pu, tout ce que vous avez eu la bonté de remarquer dans le *Siècle de Louis XIV*. Je vous avertis très sérieusement que, si on imprime cet ouvrage en France, corrigé selon vos vues, je vous le dédie, par la raison que si Corneille vivait, je lui dédierais une tragédie.

Permettez que je vous envoie deux petits morceaux que j'ajoute à ce *Siècle;* ils sont bien à la gloire de Louis XIV. Je vous supplie, quand vous les aurez lus, de les envoyer à ma nièce, afin qu'elle les joigne à l'imprimé corrigé qu'elle doit avoir entre les mains.

Je vous avoue que j'ai peine à comprendre cet air d'ironie que vous me reprochez sur Louis XIV. Daignez relire seulement cette page imprimée, et voyez si on peut faire Louis XIV plus grand.

J'ai traité, je crois, comme je le devais, l'article de la conversion du maréchal de Turenne. J'ai adouci les teintes, autant que le peut un homme aussi fermement persuadé que moi qu'un vieux[1] général, un vieux politique et un vieux galant, ne change point de religion par un coup de la grace.

Enfin j'ai tâché en tout de respecter la vérité, de rendre ma patrie respectable aux yeux de l'Eu-

[1] * Turenne avait cinquante-sept ans lorsqu'il abjura, le 23 octobre 1668; c'est par erreur que Voltaire, dans le chapitre XII du *Siècle de Louis XIV*, ne lui en donne que cinquante. (CLOG.)

rope, et de détruire une partie des impressions odieuses que tant de nations conservent encore contre Louis XIV et contre nous. Si j'en avais dit davantage, j'aurais révolté. On parle notre langue dans l'Europe, grace à nos bons écrivains; nous avons enseigné les nations; mais on n'en hait pas moins notre gouvernement; croyez-en un homme qui a vu l'Angleterre, l'Allemagne et la Hollande.

Si vous pouvez, par votre suffrage et par vos bons offices, m'obtenir la permission tacite de laisser publier en France l'ouvrage tel que je l'ai réformé, vous empêcherez que l'édition imparfaite, qui commence à percer en Allemagne, ne paraisse en France. On ne pourra certainement empêcher que les libraires de Rouen et de Lyon ne contrefassent cette édition vicieuse, et il vaut mieux laisser paraître le livre bien fait que mal fait.

Ces difficultés sont abominables. J'ai sans peine un privilége de l'empereur pour dire que Léopold [1] était un poltron; j'en ai un en Hollande pour dire que les Hollandais sont des ingrats, et que leur commerce dépérit; je peux hardiment imprimer sous les yeux du roi de Prusse, que son aïeul [2], le grand-électeur, s'abaissa inutilement de-

[1] * Léopold Ier; chapitre XIV du *Siècle de Louis XIV*. (CLOG.)

[2] * Lisez *bisaïeul*, et voyez le commencement de la lettre MDXCVI. (CLOG.)

vant Louis XIV, et lui résista aussi inutilement. Il n'y aurait donc qu'en France où il ne me serait pas permis de faire paraître l'éloge de Louis XIV et de la France! et cela, parceque je n'ai eu ni la bassesse ni la sottise de défigurer cet éloge par de honteuses réticences et par de lâches déguisements. Si on pense ainsi parmi vous, ai-je eu tort de finir ailleurs ma vie? Mais, franchement, je crois que je la finirai dans un pays chaud; car le climat où je suis me fait autant de mal que les désagréments attachés en France à la littérature me font de peine.

Voyez, mon cher et illustre confrère, si vous voulez avoir le courage de me servir. En ce cas, vous me procurerez un très grand bonheur, celui de vous voir. Permettez-moi de vous prier d'assurer de mes respects M. d'Argenson et madame du Deffand. Bonsoir; je me meurs, et vous aime.

P. S. Que je vous demande pardon d'avoir dit qu'il y avait quarante à cinquante pas à nager au passage du Rhin; il n'y en a que douze; Pélisson même le dit. J'ai vu une femme qui a passé vingt fois le Rhin sur son cheval, en cet endroit, pour frauder la douane de cet épouvantable fort du *Tholus*[1]. Le fameux fort de Schenck, dont parle Boileau, est une ancienne gentilhommière qui

[1]* C'est le nom que Boileau donne au village de *Tolhuis*, ép. IV, v. 55. (CLOG.)

pouvait se défendre du temps du duc d'Albe. Croyez-moi, encore une fois, j'aime la vérité et ma patrie; je vous prie de le dire à M. d'Argenson.

LETTRE MDCXC.

A M. FORMEI.

Le triste état de ma santé, monsieur, ne m'a pas permis de lire encore le livre que vous m'avez envoyé, et dont je vous remercie.

Je souhaite que le principe mathématique dont il est question serve beaucoup à prouver l'existence d'un Dieu; mais j'ai peur que ce procès ne ressemble à celui du *Lapin* et de la *Belette*[1], qui plaidèrent pour un trou fort obscur.

Mes compliments, s'il vous plaît, à M. de Jarrige. *Tuus sum.* V.

LETTRE MDCXCI.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Berlin, le 6 février.

Mon très cher ange, l'état où je suis ne me laisse guère de sensibilité que pour vos bontés et pour

[1] * La Fontaine, livre VII, fable XVI; *le Chat, la Belette, et le petit Lapin.* (CLOG.)

votre amitié. Ma santé est sans ressource. J'ai perdu mes dents, mes cinq sens, et le sixième s'en va au grand galop. Cette pauvre ame, qui vous aime de tout son cœur, ne tient plus à rien. Je me flatte encore, parcequ'on se flatte toujours, que j'aurai le temps d'aller prendre des eaux chaudes et des bains. Je ne veux pas perdre le fond de la boîte de Pandore; mais l'hiver est bien rude et sera bien long. Je doute que *Rome sauvée* me sauve. Je mettrai dans ma confession générale, *in articulo mortis,* que j'ai affligé mademoiselle Gaussin; je m'en accuse très sérieusement devant les anges. C'est une vraie peine pour moi de lui en faire; ce n'est pas à moi de poignarder *Zaïre.* Je vous assure que, si j'étais en sa présence, je n'y tiendrais pas; mais, mon cher et respectable ami, pourquoi m'a-t-on forcé de changer le rôle tendre que j'avais fait pour elle? Je suis aussi docile que des Crébillons sont opiniâtres. J'ai sacrifié mes idées, mon goût aux sentiments des autres. Je voulais un contraste de douceur, de naïveté, d'innocence, avec la férocité de Catilina. Il y a assez de Romains dans cette pièce; je ne voulais pas d'un Caton en cornettes, on m'y a forcé, et M. le maréchal de Richelieu a été las, pour la première fois, des femmes tendres et complaisantes. J'aimais que la femme de Catilina se bornât à aimer, qu'elle dît:

J'ai vécu pour vous seul, et ne suis point entrée
Dans ces divisions dont Rome est déchirée [1].

Il me semble que sa mort eût été plus touchante. On ne plaint guère une grosse diablesse d'héroïne qui menace, qui dit *je menace*, qui est fière, qui se mêle d'affaires, qui fait la républicaine. Il est clair que ce gros rôle d'Amazone n'est pas fait pour les graces attendrissantes de mademoiselle Gaussin. Je l'aurais déparée; ce serait donner des bottes et des éperons à Vénus. Je vous prie de lui montrer cet article de ma lettre.

A l'égard du *Siècle*, on me fait des chicanes révoltantes, et vous me faites des remarques judicieuses. J'ai réformé tout ce que vous avez repris. Je crois qu'en ôtant l'épithète de *petit*[2] au concile d'Embrun, l'article peut passer. Je n'en dis ni bien ni mal, et cela est fort honnête. Voilà l'effet du népotisme*. Je remercie madame d'Argental de ses anecdotes, et sur-tout des deux filles d'honneur et de joie; mais elle parle de l'établissement que le grand Duquêne (dont je vous fais mon compliment d'être l'allié) voulut faire en Amérique, et il s'agit d'une colonie établie par son neveu en Afrique, près

[1] * Ces vers sont à la fin des Variantes du quatrième acte de *Rome sauvée*. (CLOG.)

[2] * Cette épithète est restée au concile d'Embrun dans le chapitre XXXVII du *Siècle de Louis XIV*. (CLOG.)

* M. d'Argental est neveu du cardinal de Tencin, qui avait présidé, en 1727, l'odieux et ridicule concile d'Embrun. K.

du cap de Bonne-Espérance, après la mort de l'oncle, et deux ans après la révocation de l'édit de Nantes.

Je ne sais si les exemplaires qui vous sont enfin parvenus sont corrigés ou non ; mais il y en a un entre les mains de madame Denis, où il y a plus de corrections que de feuillets. C'est celui-là qui est destiné pour l'impression, en cas que le président Hénault ait, comme je l'espère, la vertu et le courage de dire à M. d'Argenson qu'une histoire n'est point un panégyrique, et que, quand le mensonge paraît à Paris sous les noms de Limiers, de La Martinière, de Larrei, et de tant d'autres, la vérité peut paraître sous le mien.

J'envoie aussi à ma niéce une préface pour *Rome*, en cas que La Noue ne fasse pas siffler cette pièce. La Noue, Cicéron ! cela est bien pis que de préférer mademoiselle Clairon à mademoiselle Gaussin. Je vous avoue que ce singe me fait trembler. Quoi ! ni voix, ni visage, ni ame, et jouer Cicéron ! Cela seul serait capable d'augmenter mes maux; mais je ne veux pas mourir des coups de La Noue. Je laisserai paisiblement le parterre de Paris tourner Cicéron en ridicule. Nos Français sont tous faits pour se moquer des grands hommes, sur-tout quand ils paraissent sous de si vilains masques. Mademoiselle Clairon ne fera certainement pas pleurer, et La Noue fera rire. Je suis bien aise d'être malade avant cette catastrophe, car on dirait

que c'est la chute de *Rome* qui m'écrase. Bonsoir, portez-vous bien. Il est juste que le *Catilina* de Crébillon soit honoré, et le mien honni; mais vous êtes mon public, mes chers anges.

LETTRE MDCXCII.

A FRÉDÉRIC II, ROI DE PRUSSE.

Sire, je mets aux pieds de votre majesté un ouvrage que j'ai composé en partie dans votre maison, et je lui en présente les prémices long-temps avant qu'il soit publié. Votre majesté est bien persuadée que, dès que ma malheureuse santé me le permettra, je viendrai à Potsdam sous son bon plaisir.

Je suis bien loin d'être dans le cas d'un de vos bons mots, *qu'on vous demande la permission d'être malade*. J'aspire à la seule permission de vous voir et de vous entendre. Vous savez que c'est ma seule consolation, et le seul motif qui m'a fait renoncer à ma patrie, à mon roi, à mes charges, à ma famille, à des amis de quarante années; je ne me suis laissé de ressource que dans vos promesses sacrées, qui me soutiennent contre la crainte de vous déplaire.

Comme on a mandé à Paris que j'étais dans votre disgrace, j'ose vous supplier très instamment de daigner me dire si je vous ai déplu en quelque

chose. Je peux faire des fautes ou par ignorance, ou par trop d'empressement, mais mon cœur n'en fera jamais. Je vis dans la plus profonde retraite, donnant à l'étude le temps que des maladies cruelles peuvent me laisser. Je n'écris qu'à ma nièce. Ma famille et mes amis ne se rassurent contre les prédictions[1] qu'ils m'ont faites que par les assurances respectables que vous leur avez données[2]. Je ne lui parle que de vos bontés, de mon admiration pour votre génie, du bonheur de vivre auprès de vous. Si je lui envoie quelques vers, où mes sentiments pour vous sont exprimés, je lui recommande même de n'en jamais tirer de copie, et elle est d'une fidélité exacte.

Il est bien cruel que tout ce qu'on a mandé à Paris la détourne de venir s'établir ici avec moi, et d'y recueillir mes derniers soupirs. Encore une fois, sire, daignez m'avertir s'il y a quelque chose à reprendre dans ma conduite. Je mettrai cette bonté au rang de vos plus grandes faveurs. Je la mérite, m'étant donné à vous sans réserve. Le bonheur de me sentir moins indigne de vous me fera soutenir patiemment les maux dont je suis accablé.

[1]* Voyez le premier alinéa de la lettre de Voltaire à madame Denis, du 18 décembre 1752, et le commencement de celle de cette dame à son oncle, du 26 auguste 1753. (Clog.)

[2]* Dans la lettre du 23 auguste 1750, déja citée. (Clog.)

LETTRE MDCXCIII.

A M. LE COMTE D'ARGENSON.

A Berlin, le 15 février.

Votre très ancien courtisan a été bien souvent tenté d'écrire à son ancien protecteur; mais, quand je songeais que vous receviez par jour cent lettres quelquefois importunes, que vous donniez autant d'audiences, qu'un travail assidu emportait tous vos autres moments, je n'osais me hasarder dans la foule. Il faut pourtant être un peu hardi; et j'ai tant de remerciements à vous faire de la part des *Musulmans* et des anciens *Romains* que vous protégez; j'aurais même tant de choses flatteuses à vous dire de la part de Louis XIV, qu'il faut bien que vous me pardonniez de vous importuner. Je sais que Mahomet et Catilina sont peu de chose, mais Louis XIV est un objet important et digne de vos regards. Je mourrais content, si je pouvais me flatter d'avoir laissé à ma patrie un monument de sa gloire qui ne lui fût pas désagréable, et qui méritât votre suffrage et vos bontés. Mon premier soin a été de vous en soumettre un exemplaire, quoique la dernière main n'y fût pas mise. J'ai pris, depuis, tous les soins possibles pour que cet ouvrage pût porter tous les caractères de la vérité

et de l'amour de la patrie. Personne ne contribue plus que vous à me rendre cette patrie chère et respectable, et je me flatte que vous me continuerez des bontés sur lesquelles j'ai toujours compté. Vous ne doutez pas du tendre et respectueux attachement que je vous conserverai toute ma vie. Permettriez-vous que M. de Paulmi trouvât ici l'assurance de mes respects? V.

P. S. Je me flatte que votre régime vous a délivré de la goutte. Je vous souhaite une santé durable et meilleure que la mienne; car, par parenthèse, je me meurs. Milord Tyrconnell, que vous avez vu si gros, si gras, si frais, si robuste, est dans un état encore pire que le mien; et, si on pariait à qui fera plus tôt le grand voyage, ceux qui parieraient pour lui auraient beau jeu [1]. C'est dommage; mais qui peut s'assurer d'un jour de vie? Nous ne sommes que des ombres d'un moment, et cependant on se donne des peines, on fait des projets, comme si on était immortel.

Adieu, monseigneur; daignez m'aimer encore un peu, pour le moment où nous avons à végéter sur ce petit tas de boue, où vous ne laissez pas de faire de grandes choses.

[1] * Pas si beau. Tyrconnell mourut le 2 mars suivant. (Clog.)

LETTRE MDCXCIV.

A FRÉDÉRIC II, ROI DE PRUSSE.

Dimanche 20 février.

Sire, j'espérais venir mettre hier à vos pieds ce petit tribut, heureux s'il pouvait être dans la bibliothéque de votre majesté, au-dessous de l'Histoire de Brandebourg, comme le serviteur au-dessous du maître. Mon triste état ne m'a pas permis de remplir mes desirs. Je me flatte encore que, mercredi ou jeudi, je pourrai jouir de ce bonheur, et reprendre un reste de vie par vos bontés. Celui qui a dit si heureusement et d'une manière si touchante :

« *Qu'il était* roi sévère, et citoyen humain ; »

Celui qui a daigné rassurer ma famille contre ses craintes, se souviendra que depuis seize ans je lui suis attaché. Comment, sire, après ce temps, ne me serais-je pas donné entièrement à vous, quand je joins à l'étonnement où vos talents me jettent le bonheur de trouver mes sentiments, mes goûts, justifiés par les vôtres, la même horreur des préjugés, la même ardeur pour l'étude, la même impatience de finir ce qui est commencé, avec la patience de le polir et de le retoucher? Vous m'en-

couragez au bout de ma carrière; et, à présent que vous êtes perfectionné dans la connaissance et dans l'usage de toutes les finesses de notre langue, en vers et en prose, à présent que je ne vous suis plus d'aucun secours pour les bagatelles grammaticales, vous me souffrirez par bonté, par générosité, par cette constance attachée à vos vertus. Vous n'ignorez pas que mon cœur est fait pour être sensible avec persévérance, que j'ai vécu vingt ans avec la même personne[1], que mes amis sont des amis de plus de quarante années[2], que je n'en ai perdu que par la mort, et que ma passion pour vous vous a fait le maître de ma destinée.

LETTRE MDCXCV.

DE MADAME LA DUCHESSE DE BRUNSWICK[3].

Brunswick, ce 20 février.

J'ai reçu, monsieur, avec toute la satisfaction possible, le *Siècle Louis XIV*, qu'il vous a plu de m'envoyer. Je vous assure que je le lirai avec toute l'attention et le plaisir que méritent vos ouvrages. Ce sera ensuite l'ornement le plus dis-

[1]* Voltaire vécut environ seize ans avec madame du Châtelet. (Clog.)

[2]* D'Argental, Cideville, d'Olivet, les d'Argenson, etc., étaient de ces amis-là. (Clog.)

[3]* Philippine-Charlotte, née en 1716, l'une des sœurs du grand Frédéric, qui parle de cette princesse au commencement de la lettre MCCXXIX. (Clog.)

tingué de ma bibliothèque, accompagné de toutes vos productions, qui vous rendent si célèbre et immortel. Je serais charmée si la situation de votre santé se rétablit au point que je puisse espérer que vous ne me flattez pas vainement, et que vous me procurerez l'agrément de vous voir cet été ici. Je vous attends pour vous remercier de bouche comme par écrit de votre obligeante attention, et pour vous marquer combien je suis votre affectionnée, CHARLOTTE.

LETTRE MDCXCVI.

A M. DE FORMONT [1].

A Berlin, le 25 février.

Je suis à-peu-près, monsieur, comme madame du Deffand; je ne peux guère écrire, mais je dicte avec une grande consolation les expressions de ma reconnaissance pour votre souvenir. Comptez que vous et madame du Deffand vous êtes au premier rang des personnes que je regrette, comme de celles dont le suffrage m'est le plus précieux. Je vous aurais déja envoyé le *Siècle de Louis XIV*, si je n'étais occupé à corriger quelques fautes dans lesquelles il n'est pas étonnant que je sois tombé, écrivant à quatre cents lieues de Paris, et n'ayant presque d'autre secours que mon portefeuille et ma mémoire. M. Le Bailli m'est venu voir aujour-

[1]* Entre le 10 auguste 1741 et février 1752, la *Correspondance* ne contient aucune lettre de Voltaire à Formont. (CLOG.)

d'hui. Vous avez là un très aimable neveu, et qui réussira dans la carrière[1] qu'il a sagement entreprise. Il dit que vous avez acheté une jolie terre auprès de Rouen; j'en regretterai moins Paris, si vous habitez votre Normandie; mais comment pourrez-vous quitter madame du Deffand, dans l'état où elle est[2]?

J'ai vu les Mémoires[3] sur les Mœurs du dix-huitième siécle. Ils sont d'un homme qui est en place, et qui par-là est supérieur à sa matière. Il laisse faire la grosse besogne aux pauvres diables qui ne sont plus en charge, et qui n'ont d'autre ressource que celle de bien faire. Il faut que je tâche de me sauver par la prose, puisqu'il se pourrait bien faire, à l'heure que je vous parle, que j'aie été sifflé en vers à Paris. Il me semble que Cicéron était plus fait pour la tribune aux harangues que pour notre théâtre. Crébillon m'a d'ailleurs enlevé la fleur de la nouveauté. Je n'ai ni prêtre maq......, ni catin déguisée en homme, ni ce style coulant et enchanteur qui fit réussir sa piéce; je

[1] * Le Bailli, gentilhomme ordinaire du roi, comme Voltaire, remplissait les fonctions de Tyrconnell à la cour de Prusse, depuis la maladie de ce ministre plénipotentiaire. (CLOG.)

[2] * Madame du Deffand, alors âgée d'environ cinquante-cinq ans, était menacée de devenir aveugle, et elle perdit entièrement la vue vers la fin de 1754. (CLOG.)

[3] * *Considérations sur les mœurs de ce siècle;* 1751, in-12; par Duclos. (CLOG.)

dois trembler. Je vous prie de ne pas m'en aimer moins, en cas que je sois sifflé[1]. L'excommunication du parterre ne doit pas me priver de votre communion; et, quand je serais condamné par la Sorbonne, avec l'abbé de Prades[2], je compterais encore sur vos bontés. Adieu, monsieur; soyez persuadé que je ne vous oublierai jamais. Présentez à madame du Deffand mes plus tendres respects, je vous en prie. Vous me feriez grand plaisir, si vous vouliez me mander sincèrement ce que vous pensez de *Rome sauvée*. Je vous embrasse de tout mon cœur.

LETTRE MDCXCVII.

A MADAME DENIS.

A Postdam, le 3 mars.

J'ai réchappé de tous les maux qui m'ont assiégé pendant deux mois, et milord Tyrconnell mourut hier. La mort fait de ces quiproquo-là à tout moment. Madame de Tyrconnell aura fait un cruel voyage; elle sera ruinée pour avoir tenu ici

[1]* La veille du jour où Voltaire écrivit cette lettre à Formont, *Rome sauvée* fut jouée avec succès. (Clog.)

[2]* La *Thèse* de cet abbé ayant été condamnée, le 15 décembre 1751, il se réfugia d'abord en Hollande, et ensuite en Prusse, où il devint lecteur de Frédéric, à la recommandation de Voltaire. (Clog.)

une table ouverte, et elle a perdu un mari qu'elle aimait. La jeunesse la plus brillante n'est donc rien, puisque Madame[1] est morte! La sobriété ne sauve donc rien, puisque le duc d'Orléans[2] est mort! Mais les hommes sont insensibles à ces exemples frappants, ils étonnent le premier moment; on se rassure bientôt, on les oublie, on reprend le train ordinaire; et celui qui a dit qu'à la cour comme à l'armée, quand on voit tomber à droite et à gauche, on crie *serre* et on avance, n'a eu que trop raison.

D'Arget part demain avec sa vessie; c'était à moi de partir. Il vous donnera un des plus furieux paquets que je vous aie encore envoyés. Il emméne avec lui un excellent domestique français qui m'était bien nécessaire; c'est un jeune Picard qui s'est mis à pleurer quand il a vu que je ne partais pas. Il prétend qu'il n'y peut plus tenir, que les Prussiens se moquent de lui, parcequ'il est petit et qu'il n'est que Français. J'ai eu beau lui dire que le roi n'a pas sept pieds de haut, et qu'Alexandre était

[1] * Anne-Henriette, fille de Louis XV, née en 1727, morte le 10 février 1752 dans sa vingt-cinquième année. (Clog.)

[2] * Louis, duc d'Orléans, fils du Régent, mourut à l'abbaye de Sainte-Geneviève, le 4 février 1752; mais, attendu qu'il était un peu suspect de jansénisme, le curé de Saint-Étienne-du-Mont, Bouettin (nommé *Boitin* dans le chapitre LXV de l'*Histoire du Parlement*), lui refusa la communion. Ce prince, d'une grande austérité de mœurs, était l'aïeul de celui qui a péri sur l'échafaud le 6 novembre 1793. (Clog.)

petit, il m'a répondu qu'Alexandre et le roi de Prusse n'étaient pas Picards. Enfin il ne me reste plus de domestique de Paris.

D'Arget dit qu'il veut voir la première représentation de *Rome;* je ne sais si elle sera *sauvée* ou perdue. C'est un grand jour pour le beau monde oisif de Paris qu'une première représentation ; les cabales battent le tambour ; on se dispute les loges ; les valets de chambre vont à midi remplir le théâtre. La pièce est jugée avant qu'on l'ait vue. Femmes contre femmes, petits-maîtres contre petits-maîtres, sociétés contre sociétés ; les cafés sont comblés de gens qui disputent ; la foule est dans la rue, en attendant qu'elle soit au parterre. Il y a des paris ; on joue le succès de la pièce aux trois dés. Les comédiens tremblent, l'auteur aussi. Je suis bien aise d'être loin de cette guerre civile, au coin de mon feu, à Potsdam, mais toujours très affligé de n'être plus au coin du vôtre.

LETTRE MDCXCVIII.

A M. FORMEI.

Voici, monsieur, l'*Éloge*[1] d'un grand homme qui portait des jupes. Si madame du Châtelet vivait encore, je ne serais pas ici.

[1] * L'*Éloge historique de madame la marquise du Châtelet.* Voyez les *Mélanges littéraires.* (Clog.)

Je me flatte que, quand nous nous porterons un peu mieux l'un et l'autre, je trouverai dans votre société de nouvelles consolations, comme de nouvelles lumières. Pardonnez-moi les blasphèmes que vous trouverez sur la métaphysique. Vous êtes tolérant; souffrez les libertés de l'église gallicane. *Vale.*

LETTRE MDCXCIX.

A M. DE CIDEVILLE.

A Potsdam, le 10 mars.

Mon cher et ancien ami, ce n'est pas l'ivresse passagère du public, ce n'est pas un trépignement de pieds dans le parterre qui doit faire plaisir à un homme qui connaît son monde, et qui a vécu; c'est votre approbation, c'est votre sensibilité, c'est votre amitié qui fait mon vrai succès et mon vrai bonheur. Je laisse le public faire sa petite amende honorable, en attendant qu'il me lapide à la première occasion, et je jouis dans le fond de mon cœur de la consolation d'avoir un ami tel que vous.

Savez-vous bien ce qui me remplit de la satisfaction la plus touchante et la plus pure? ce n'est ni César ni Cicéron, c'est madame Denis; c'est elle qui est une Romaine. Quelle intrépidité et quelle pa-

tience, quelle chaleur et quelle raison elle a mises dans toutes les affaires dont sa respectable amitié s'est chargée! Ses bonnes qualités doivent lui faire dans Paris une réputation plus grande et plus durable que celle de *Rome sauvée*.

On se lassera bien vite d'une diable de tragédie sans amour, d'un consul en *on*, de conjurés en *us*, d'un sujet dans lequel le tendre Crébillon m'avait enlevé la fleur de la nouveauté. On peut applaudir, pendant quelques représentations, à quelques ressources de l'art, à la peine que j'ai eue de subjuguer un terrain ingrat; mais, à la fin, il ne restera que l'aridité du sol. Comptez qu'à Paris, point d'amour, point de premières loges, et fort peu de parterre. Le sujet de *Catilina* me paraît fait pour être traité devant le sénat de Venise, le parlement d'Angleterre, et messieurs de l'université. Comptez qu'on verra bientôt disparaître à la Comédie de Paris les talons rouges et les pompons. Si le procureur-général et la grand'chambre ne viennent en premières loges, Cicéron aura beau crier. *O tempora! ô mores!* on demandera *Inès de Castro* et *Turcaret*.

Mais c'est beaucoup d'avoir plu aux connaisseurs, aux gens sensés, et même aux cicéroniens. L'abbé d'Olivet me doit au moins un compliment en latin, et je n'en quitte pas M. le recteur des quatre facultés. Mon cher et ancien ami, il me

serait bien plus doux de venir vous embrasser en français, de souper avec madame Denis et avec vous, dans ma maison, ou du moins de vous voir souper. Je demanderai assurément permission à l'enchanteur auprès duquel je suis de venir faire un petit tour dans ma patrie. Ma santé en a grand besoin, mon cœur davantage.

Je prendrai le temps qu'il va voir ses armées et ses provinces; et, pendant qu'il courra nuit et jour, pour rendre heureux des Allemands, je viendrai l'être auprès de vous. Buvez à ma santé, conservez-moi votre amitié, et soyez sûr que tous les rois de la terre et tous les châteaux enchantés ne me feraient pas oublier un ami tel que vous.

Votre lettre est charmante, mais je vous trouve bien modeste de dater notre amitié de trente ans; mon cher Cideville, il y en a plus de quarante.

LETTRE MDCC.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Potsdam, le 11 mars.

Mon divin ange, madame d'Argental était donc là en grande loge? elle se porte donc bien? Voilà une nouvelle pour moi qui vaut bien celle du succès passager de *Rome sauvée*. Je connais mon public; l'enthousiasme passe; il n'y a que l'amitié

qui reste. Aujourd'hui on bat des mains, demain on se refroidit, après-demain on lapide. Cimon et Miltiade n'ont pas plus essuyé l'inconstance d'Athènes que moi celle de Paris. Je relisais hier *Oreste*, je le trouvais beaucoup plus tragique que Cicéron; et cependant quelle différence dans l'accueil! Si j'avais été à Paris ce carême, on m'aurait sifflé à la ville, on se serait moqué de moi à la cour, on aurait dénoncé le *Siècle de Louis XIV*, comme sentant l'hérésie, téméraire et malsonnant. Il aurait fallu aller se justifier dans l'antichambre du lieutenant de police. Les exempts auraient dit en me voyant passer: Voilà un homme qui nous appartient. Le poëte Roi aurait bégayé à Versailles que je suis un mauvais poëte et un mauvais citoyen; et Hardion aurait dit en grec et en latin, chez M. le dauphin, qu'il faut bien se donner de garde de me donner une chaire au Collége royal. Mon cher ange, *qui bene latuit bene vixit.*

Mais ma destinée était d'être je ne sais quel homme public, coiffé de trois ou quatre petits bonnets de lauriers et d'une trentaine de couronnes d'épines. Il est doux de faire son entrée à Paris sur son âne, mais au bout de huit jours on y est fessé. Il faut qu'un ménétrier qui joue dans cet empyrée-là ait pour lui Jupiter ou Vénus, sans quoi il passe mal son temps. Je n'envie point assurément le nectar qu'on a versé aux Duclos, aux

Crébillon, ni le petit verre qu'on a donné aux Moncrif; mais je voudrais qu'on ne me donnât pas une éponge avec du vinaigre.

Pourquoi diable arrêter le *Siècle de Louis XIV*, dans le temps qu'on imprime chez Grangé les *Lettres juives?* Il est assez bizarre que l'empereur, comme je l'ai déja dit, me donne un privilége pour dire que Léopold était un poltron, et que je n'aie pas en France la permission tacite de prouver que Louis XIV était un grand homme. Franchement cela est indigne. Il faut donc faire l'*Histoire des Mœurs du dix-huitième siècle*[1]? Est-ce qu'il ne se trouvera pas quelque bonne ame qui fera rougir les pédants de la pédanterie, et les sots de leur sottise? est-ce qu'il n'y aura pas quelque voix qui criera: *Parate vias Domini?* Où est l'intrépide abbé de Chauvelin? *Tu dors, Brutus*[2]! Vous ne me dites rien, mon ange, de ces deux Chauvelin; ils sont pourtant de l'ancienne république, ils aiment les lettres, ils aiment et disent la vérité, ils sont courageux comme de petits lions. Lâchez-les sur les sots.

Vous m'avez bien consolé, en me disant que mademoiselle Gaussin n'était plus fâchée contre moi. Dites-lui que cette nouvelle m'a fait plus de plaisir que le cinquième acte n'en a fait au par-

[1] * *Considérations sur les mœurs*, etc., par Duclos. (CLOG.)

[2] * *La Mort de César*, acte II, sc. II. (L. D. B.)

terre. J'aime tendrement mademoiselle Gaussin, malgré mes cheveux blancs et la turpitude de mon état.

Adieu, mon cher ange; je ne croyais pas tant écrire; je n'en peux plus. Mais qui eût dit que ce gros cochon de milord Tyrconnell, si frais, si fort, si vigoureux, serait à l'agonie avant moi? C'est bien pis que d'avoir des tracasseries pour son *Siècle*. O vanité! ô fumée! Qu'est-ce que la vie? Madame, morte à vingt-deux[1] ans! Adieu, mon ange; portez-vous bien, et aimez-moi, et écrivez-moi.

LETTRE MDCCI.

A M. LE MARÉCHAL DUC DE RICHELIEU.

A Potsdam, le 14 mars.

Mon *héros*, je suis fort en peine d'un gros paquet que j'eus l'honneur de vous envoyer par le courrier du cabinet, il y a environ deux mois. J'en chargeai Le Bailli, mon camarade, gentilhomme ordinaire du roi, qui a fait depuis six mois les affaires, pendant la maladie de milord Tyrconnell. Le ballot pesait environ dix livres, et contenait les volumes[2] que vous m'aviez deman-

[1] * Elle était âgée de plus de vingt-quatre ans. (CLOG.)

[2] * *Les Folies* de La Mettrie. Voyez le commencement de la lettre du 27 janvier 1752 à Richelieu. (CLOG.)

dés. Il y avait une grande lettre pour vous, et un paquet pour ma nièce, que je vous suppliais d'ordonner qu'il lui fût rendu. Pardon de la liberté grande. Vous êtes informé sans doute, monseigneur, de la mort du comte de Tyrconnell. Il était le second gourmand de ce monde, car La Mettrie était le premier. Le médecin et le malade se sont tués, pour avoir cru que Dieu a fait l'homme pour manger et pour boire; ils pensaient encore que Dieu l'a fait pour médire. Ces deux hommes, d'ailleurs fort différents l'un de l'autre, n'épargnaient pas leur prochain. Ils avaient les plus belles dents du monde, et s'en servaient quelquefois pour dauber les gens, et trop souvent pour se donner des indigestions. Pour moi, qui n'ai plus de dents, je ne suis ni gourmand ni médisant, et je passe une vie fort douce avec votre ancien capitaine le marquis d'Argens et Algarotti. J'espère dans quelque temps avoir assez de santé pour faire le voyage de France, et jouir du bonheur de voir mon *héros*.

Si vous vouliez m'envoyer un petit précis, en deux pages [1], de ce que vous avez fait à Gênes de plus digne d'orner une histoire [2], vous me feriez grand plaisir; mais vous vous en garderez bien;

[1] * Richelieu en envoya *trente-deux* à Voltaire. (CLOG.)

[2] * Voltaire songeait à terminer l'*Histoire de la guerre de* 1741. (CLOG.)

vous n'en aurez ni le temps ni la volonté. Donnez-moi seulement un petit combat contre M. Brown. Je n'exige pas de grands détails, les détails ennuient; il ne faut rien que d'intéressant et de piquant. Je dis hardiment [1] qu'on vous doit en très grande partie le gain de la bataille de Fontenoi, et j'observe une chose singulière, c'est que Fontenoi et Mesle, qui ont valu la conquête de la Flandre, sont entièrement l'ouvrage des officiers français, sans que le général y ait eu part. Je ne prétends pas assurément diminuer la gloire du maréchal de Saxe, mais il me semble qu'il devait faire un peu plus de cas de la nation. Vous voyez que je suis toujours bon citoyen. On m'a ôté la place d'historiographe de France, mais on devrait me donner celle de trompette des rois de France. J'ai sonné pour Henri IV, pour Louis XIV, et pour Louis XV, à perdre les poumons. Si vous avez du crédit, vous devriez bien m'obtenir cette place de trompette; mais franchement j'aimerais mieux quelque petite anecdote de Gênes qui m'aidât à vous mettre dans votre cadre. Vous savez que ma folie est de chanter les grands hommes. J'en vois un ici tous les jours, mais celui-là va sur mes brisées. Il se mêle d'être Achille et Homère, et encore Thucydide. Il fait mon métier mieux que moi. Que ne se con-

[1] * Trop *hardiment*. (Clog.)

tente-t-il du sien? Si les héros se mettent à bien écrire, que restera-t-il aux pauvres diables d'auteurs? Vous êtes plus aimable que le cardinal de Richelieu, et vous avez par-dessus lui de n'être point auteur [1]. Vous feriez pourtant de bien jolis mémoires, si vous vouliez; et cela vaudrait mieux que les œuvres théologiques de votre terrible oncle.

Pour Dieu, monseigneur, songez à vous faire rendre votre paquet. Bussi doit en avoir été chargé.

Je me flatte que M. le duc de Fronsac et mademoiselle de Richelieu sont deux charmantes créatures. Je voudrais bien vous faire ma cour, et les voir auprès de vous.

LETTRE MDCCII.

A MADAME LA COMTESSE D'ARGENTAL.

Potsdam, le 14 mars.

Bénie soit votre *Rome,* madame, qui m'a valu de vous cette lettre charmante! Je l'aime bien mieux que toutes celles à Atticus. Mongault [2], Bouhier et

[1] * Voilà pourquoi le duc de Richelieu fut reçu à l'Académie française vingt-huit ans avant Voltaire. (CLOG.)

[2] * Mongault (et non Montgault, comme on a imprimé son nom, tome XXV de cette édition, page 175) est auteur d'une bonne traduction des *Lettres* de Cicéron à Atticus. (CLOG.)

d'Olivet, qui savaient plus de latin que vous, n'écrivent pas comme vous en français. Il y a plaisir à faire des *Rome* quand on a de pareilles Parisiennes pour protectrices. Je compte bien venir faire, cet été, un voyage auprès de mes anges, dès que le monument de Louis XIV sera sur son piédestal. Il y a des gens qui ont voulu renverser cette statue, et je ne veux pas me trouver là, de peur qu'elle ne tombe sur moi et qu'elle ne m'écrase. Il faut servir les Français de loin et malgré eux; c'est le peuple d'Athènes. Un ostracisme volontaire est presque la seule ressource qui reste à ceux qui ont essayé, dans leur genre, de bien mériter de la patrie; mais je défie Cimon et Miltiade d'avoir plus regretté leurs amis que moi les miens.

Je parle tous les jours de vous, madame, avec le comte Algarotti. Il fait les délices de notre retraite de Potsdam. Nous avons souvent l'honneur de souper ensemble avec un grand homme qui oublie avec nous sa grandeur et même sa gloire. Les soupers des sept sages ne valaient pas ceux que nous fesons; il n'y a que les vôtres qui soient au-dessus.

Algarotti a fait des choses charmantes. Je ne sais rien de plus amusant et de plus instructif qu'un livre qu'il fera, je crois, imprimer à Venise sur la fin de cette année. Vous qui entendez l'italien, madame, vous aurez un plaisir nouveau. On ne

fait pas de ces choses-là en Italie, à présent; le génie y est tombé plus qu'en France. Si vous avez à Paris des *Catilina* et des Histoires des Mœurs du dix-huitième siècle, les Italiens n'ont que des sonnets. C'est une chose assez singulière que l'abbé Metastasio soit à Vienne, M. Algarotti à Potsdam.

> Permettez que César ne parle point de lui.
>
> *Rome sauvée*, acte V, sc. III.

Mais enfin cela est plaisant. Notre vie est ici bien douce; elle le serait encore davantage si Maupertuis avait voulu. L'envie de plaire n'entre pas dans ses mesures géométriques, et les agréments de la société ne sont pas des problèmes qu'il aime à résoudre. Heureusement le roi n'est pas géomètre, et M. Algarotti ne l'est qu'autant qu'il faut pour joindre la solidité aux graces. Nous travaillons chacun de notre côté, nous nous rassemblons le soir. Le roi daigne d'ailleurs avoir pour ma mauvaise santé une indulgence à laquelle je crois devoir la vie. J'ai toutes les commodités dont je peux jouir dans le palais d'un grand roi, sans aucun des désagréments ni même des devoirs d'une cour. Figurez-vous la vie de château, la vie de campagne la plus libre. J'ai tout mon temps à moi, et je peux faire tant de *Siècles* qu'il me plaît.

C'est dans cette retraite charmante, madame, que je vous regrette tous les jours. C'est de là que

je volerai pour venir vous dire que je préfère votre société aux rois, et même aux rois philosophes. Je ne dis rien aux autres anges. J'ai écrit à M. d'Argental et à M. le comte de Choiseul; j'ai dit des injures à M. le coadjuteur de Chauvelin. Je vous supplie de permettre que M. de Pont de Veile trouve ici les assurances de mon inviolable attachement. Conservez votre santé, conservez-moi vos bontés, comptez à jamais sur ma passion respectueuse.

LETTRE MDCCIII.

A M. LE MARQUIS DE THIBOUVILLE.

Potsdam, ce 14 mars.

Me trouvant un peu indisposé, monsieur, au départ de la poste, je suis privé de la satisfaction de vous écrire de ma main; mais, quoique le caractère soit étranger, vous reconnaîtrez aisément les sentiments de mon cœur et ma tendre reconnaissance pour toutes vos bontés. Je ne sais pas trop si le cardinal de Fleuri, les malheurs de la Bohême, ceux du prince Édouard, Fontenoi, Berg-op-Zoom, Gênes, et l'amiral Anson [1], me laisseront le temps

[1] * Allusion aux principaux morceaux de l'*Histoire de la guerre de* 1741, insérés plus tard dans le *Siècle de Louis XV*. (Clog.)

de travailler à ce que vous savez [1]. Cette complication et ce fracas de tant d'intérêts divers, de tant de desseins avortés, de tant de calamités et de succès, ce gros nuage et cette tempête qui ont grondé huit ans sur l'Europe; tout cela est au moins aussi difficile à éclaircir et à rendre intéressant qu'une scène de tragédie. Je m'occupe uniquement de la gloire de Louis XV, après avoir mis Louis XIV dans son cadre. Il me paraît que je mériterais assez une charge de trompette des rois de France. J'ai sonné à m'époumonner pour Henri IV, Louis XIV, et Louis XV, et je n'en ai qu'une fluxion de poitrine sur les bords de la Sprée. Il est assez plaisant que je fasse mon métier d'historiographe avec tant de constance, quand je n'ai plus l'honneur de l'être. Je me suis déja comparé aux prêtres jansénistes qui ne disent volontiers la messe que quand ils sont interdits.

J'ai été tout étonné du reproche que vous me faites d'avoir oublié des pilules pour madame la maréchale de Villars; vous ne m'avez jamais parlé de pilules, que je sache. Je n'oublierai pas plus madame la maréchale, quand il s'agit de sa santé, que je n'ai oublié son mari, lorsqu'il s'est agi de la gloire de la France, dans le *Siècle de Louis XIV*.

Je viens d'envoyer chez l'apothicaire du roi, qui

[1] * *Amélie ou le Duc de Foix*, tragédie représentée le 17 auguste 1752. (CLOG.)

m'a donné les cent dernières pilules faites par Sthal lui-même, et je les envoie à ma nièce par un secrétaire[1] de sa majesté qui part pour Paris. Si madame la maréchale en veut davantage, j'en ai laissé chez moi une boîte que le roi de Prusse m'avait envoyée il y a trois ans. Ma nièce la trouvera aisément dans mon appartement, et on peut y prendre de quoi purger toute la rue de Grenelle; mais je vous avertis que ces pilules ne sont pas meilleures que celles de Geoffroi. Elles ont d'ailleurs peu de réputation à la cour où je suis. Vous voyez, monsieur, par ce grand exemple de Sthal et par le mien, que personne n'est prophète dans son pays. Pour moi, ne pouvant être prophète, je me suis réduit à être simple historien. Je vous supplie de présenter mes respects à madame la maréchale et à M. le duc de Villars. Je n'oublierai jamais leurs bontés. Vous ne doutez pas de l'envie extrême que j'ai de vous revoir; mais il est bien difficile de quitter un roi philosophe qui pense en tout comme moi, et qui fait le bonheur de ma vie. Les honneurs ne sont rien; c'est tout au plus un hochet avec lequel il est honteux de jouer, sur-tout lorsqu'on se mêle de penser. Mais être libre auprès d'un grand roi, cultiver les lettres dans le plus grand repos, et avoir presque tous les jours le bonheur d'entendre un

[1] * D'Arget, secrétaire des commandements du roi de Prusse. (Clog.)

souverain qui se fait homme, c'est une félicité assez rare. Il ne me manque que la félicité de voir ma nièce et des amis tels que vous. Je vous embrasse tendrement, et vous aime de tout mon cœur.

LETTRE MDCCIV.

A MADAME DENIS.

Le 16 mars, au soir.

Nous saurons, dans la vallée de Josaphat, pourquoi j'ai reçu si tard votre lettre du 25 février, par laquelle vous m'apprenez que *Rome sauvée* n'est pas perdue. Les bonnes nouvelles sont toujours retardées, et les mauvaises ont des ailes. Soyez bénie d'avoir gagné cette bataille, malgré les officiers de nos troupes qui ne se sont pas, dit-on, trop bien comportés. Est-il vrai que Cicéron avait une extinction de voix, et que le sénat était fort gauche? Toutes les lettres confirment que César a joué parfaitement, et qu'il y a eu de l'enthousiasme dans le parterre.

Savez-vous quel est mon avis? c'est de nous retirer sur notre gain. Une pièce si romaine et si peu parisienne ne peut long-temps attirer la foule. Les scènes fortes et vigoureuses, les sentiments de grandeur et de générosité ravissent d'abord; mais l'ad-

miration s'épuise bien vite. On n'aime que les portraits où l'on se retrouve.

Les dames des premières loges se retrouveront-elles dans le sénat romain? On ne joue plus le *Sertorius* de Pierre Corneille, et on donne souvent le très plat *Comte d'Essex* de son frère Thomas. Les gens instruits peuvent me savoir gré d'avoir lutté contre les difficultés d'un sujet si ingrat et si impraticable; mais je suis toujours très persuadé que les loges se lasseront de voir des héros en *us*, des Lentulus, des Céthégus, des Clodius. Ils sont bien heureux de n'avoir pas été renvoyés au collége.

Je demande très instamment à notre petit conseil de ne point donner la pièce après Pâques. Si on l'imprime, je dois absolument la dédier à madame du Maine; c'est une dette d'honneur; je lui en ai fait mon billet. Elle exigea de moi, quand je partis pour Berlin, de lui signer une *promesse* [1] en bonne forme. On n'a jamais fait une dédicace comme on acquitte une lettre de change. Vous m'avouerez que je suis fait pour les choses singulières.

Adieu; je vous embrasse, je vous remercie; je vais répondre à tous nos amis. D'Arget n'est point encore parti, mais il part.

[1] * Voyez la petite lettre MDVII à la duchesse du Maine. Il paraît que la *Dédicace* dont il s'agit ici n'était pas encore composée quand la duchesse mourut, le 23 janvier 1753. *Rome sauvée* n'est dédiée à personne. (CLOG.)

LETTRE MDCCV.

A MADAME DE FONTAINE,

A PARIS.

Berlin, le 18 mars.

Pardon, ma chère nièce ; je griffonne des tragédies et des *Siècles*, et je suis paresseux d'écrire des lettres. Tout homme a son coin de paresse, et vous avez bien le vôtre; mais mon cœur n'est point paresseux pour vous. Je vous aime comme si je vous voyais tous les jours, et je charge souvent votre sœur de vous le dire, et d'en dire autant à votre conseiller[1] du Grand-Conseil. J'ai été bien malade cet hiver; j'ai cru mourir, mais je n'ai fait que vieillir. J'espère reprendre, cet été, des forces pour venir jouir de la consolation de vous voir. J'aurai celle de sortir du château enchanté où je passe la vie la plus convenable à un philosophe et à un malade. Je suis un plaisant chambellan; je n'ai d'autre fonction que celle de passer de ma chambre dans l'appartement d'un roi philosophe, pour aller souper avec lui; et, quand je suis plus malingre qu'à l'ordinaire, je soupe chez moi. Mon appartement est de plain-pied à un magnifique jardin où

[1]* L'abbé Mignot, nommé membre du Grand-Conseil le 18 mars 1750. (Clog.)

j'ai fait quelques vers de *Rome sauvée*. Il n'y a pas d'exemple d'une vie plus douce et plus commode; et je ne sais rien au-dessus que le plaisir de venir vous voir.

Vous me consolez beaucoup en me disant du bien de votre santé. Nous ne sommes de fer ni vous ni moi; mais, avec du régime, nous existons; et je vois mourir à droite et à gauche de gros cochons [1] à face large et rubiconde.

Mille compliments à toute votre famille. Je vous embrasse tendrement, et je meurs d'envie de vous revoir.

LETTRE MDCCVI.

A M. FORMEI.

De Potsdam, le 21 mars.

Je vous remercie, monsieur, de tout mon cœur de votre *Bibliothèque impartiale*, et sur-tout d'avoir donné l'*Éloge* de madame du Châtelet, femme digne des respects et des regrets de tous ceux qui pensent.

Il y a une étrange faute, page 144: *Elle se livrait au plus grand nombre*, au lieu de *au plus grand monde*. Vous sentez l'effet de cette méprise. Je vous

[1]* Tels que La Mettrie, Rothembourg, et Tyrconnell. (Clog.)

demande en grace de réparer cette faute dans votre autre journal, et de vouloir bien la corriger à la main dans votre *Bibliothèque*, qui cesserait d'être *impartiale*, si une pareille méprise favorisait les mauvaises plaisanteries de ceux qui respectent peu les sciences et les dames.

M. de Samsoy s'est avisé de vouloir absolument me peindre. Que ne peint-il ceux qui ont des visages! Je n'en ai point. Apparemment qu'il veut présenter un squelette à votre Académie. Je vous embrasse.

LETTRE MDCCVII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Potsdam, le 1er avril.

Plus ange que jamais, puisque vous m'envoyez des critiques; je vous remercie tendrement, mon cher et respectable ami, de votre lettre du 19 de mars. Vous avez enterré *Rome* avec honneur. Ne croyez pas que je veuille la ressusciter par l'impression; je la réserve pour l'année de M. le maréchal de Richelieu, avec deux scènes nouvelles et bien des changements. C'est en se corrigeant qu'il faut profiter de sa victoire. Ce terrain de Rome était si ingrat qu'il faut le cultiver encore, après lui avoir fait porter, à force d'art, des fruits qui ont été goû-

tés. Le succès ne m'a rendu que plus sévère et plus laborieux. Il faut travailler jusqu'au dernier moment de sa vie, et ne point imiter Racine, qui fut assez sot pour aimer mieux être un courtisan qu'un grand homme. Imitons Corneille, qui travailla toujours, et tâchons de faire de meilleurs ouvrages que ceux de sa vieillesse. *Adélaïde, ou le Duc de Foix,* ou *les Frères ennemis*[1], comme vous voudrez l'appeler, est un ouvrage plus théâtral que *Rome sauvée.* Le rôle de Lisois est peut-être encore plus théâtral que celui de César. J'ai travaillé cette pièce avec soin, j'y retouche encore tous les jours; mais ce sera là qu'il faudra une conspiration bien secréte. Le public n'aime pas à applaudir deux fois de suite au même homme. Je ne veux pas donne cette piéce sous mon nom. Je sais trop que le public donne des soufflets après avoir donné des lauriers. Défions-nous de l'hydre à mille têtes.

Je suis bien loin, mon cher ange, de songer à faire imprimer sitôt *la Guerre de* 1741; mais je suis bien aise de ne perdre ni mon temps, ni ce travail, que j'avais presque achevé sur les mémoires du cabinet, ni le gré qu'on pourrait me savoir de faire valoir ma nation sans flatterie. J'avais demandé à ma niéce un plan de la bataille de Fontenoi, que j'ai laissé à Paris dans mes papiers, afin

[1]* Voyez, tome II du *Théâtre*, ces trois tragédies, dont le fond est le même. (Clog.)

de mettre tout en ordre, et que cet ouvrage pût paraître dans l'occasion, ou pendant ma vie, ou après ma mort. Il m'a paru d'ailleurs assez nécessaire qu'on sût que j'avais rempli ce qui était autrefois du devoir de ma place, et, ce qui est toujours du devoir de mon cœur, de tâcher d'élever quelques petits monuments à la gloire de ma patrie. Je me hâte de travailler, de corriger, mais je ne me hâte point d'imprimer. Je voudrais que le *Siècle de Louis XIV* n'eût point encore vu le jour; et tout ce que je demande, c'est que l'édition imparfaite et fautive de Berlin [1] n'entre point dans Paris. J'ai beaucoup réformé cet ouvrage; le *Catalogue des écrivains* est fort augmenté. Mais voyez comme les sentiments sont différents! ce *Catalogue* est ce que le président Hénault aime le mieux.

Je vous supplie de faire les plus tendres remerciements pour moi à M. le président de Meinières [2] et à M. de Foncemagne. Ce dernier me permettra de lui représenter, avec la déférence que je dois à ses lumières, et la reconnaissance que je dois à ses soins obligeants, que le *Siècle de Louis XIV* est un espace de plus de cent années, commençant au cardinal de Richelieu; que, si je retranchais les écrivains qui ont commencé à fleurir sous Louis XIII, il faudrait retrancher Corneille; que

[1] * Imprimée par Henning, en 1751. (Clog.)
[2] * J. B. Fr. Durei de Meinières. (Clog.)

les écrivains font honneur à ce siècle, sans avoir été formés par Louis XIV; que Lebrun, Le Nôtre, n'ont pas commencé à travailler pour ce monarque; que l'influence de ce beau siècle a tout préparé avant Louis XIV, et tout fini sous lui; qu'il s'agit moins de la gloire de ce roi que de celle de la nation; qu'à l'égard de Gacon et de Courtilz[1], etc., je n'en ai parlé que pour faire honte au père Niceron, et pour marquer la juste horreur que les Gacon, Roi, Desfontaines, Fréron, etc., doivent inspirer; qu'enfin, ce *Catalogue* raisonné est et sera très curieux; mais il faut attendre une édition meilleure; celle-ci n'est qu'un essai. Hélas! on passe sa vie à essayer! J'essaierai cet été de venir embrasser mes anges.

Mes tendres respects à tous.

LETTRE MDCCVIII.

A M. DE CIDEVILLE.

Potsdam, le 3 avril.

En vous remerciant, mon cher et ancien ami; l'annonce de ce libraire de Hollande est l'affiche d'un charlatan. Tous les libraires de l'Europe se disputent l'impression de ce *Siècle;* pour comble

[1]* Voyez, tome I du *Siècle de Louis XIV,* les articles *Courtilz* et *Gacon.* (Clog.)

d'embarras, on s'empresse de le traduire avant que je l'aie corrigé. Je laisse faire, et je m'occupe jour et nuit à préparer une édition plus ample et plus correcte. Une première édition n'est jamais qu'un essai. Ni le *Siècle* ni *Rome sauvée* ne sont ce qu'ils seront. Je demande seulement de la santé au ciel, comme Ajax demandait du jour [1].

Mais je suis plus inquiet de la santé de ma niéce que de la mienne. Je suis accoutumé à mes maux, et je ne peux m'accoutumer aux siens. Il est très sûr que je ferai un voyage pour elle et pour mes amis. J'ai deux ames, l'une est à Paris, l'autre auprès du roi de Prusse; mais aussi je n'ai point de corps.

Je vous embrasse, je vous remercie, je retourne vite à *Louis XIV*. Je veux me dépêcher pour vous retrouver et vous embrasser à Paris. V.

LETTRE MDCCIX.

A M. DE LA CONDAMINE.

A Potsdam, le 3 avril.

Grand merci, cher La Condamine,
Du beau présent de l'*équateur* [2],

[1] * *Iliade*, livre XVII, v. 645. (CLOG.)

[2] * En 1751 La Condamine publia son *Journal du voyage fait par ordre du roi à l'équateur*; le *Supplément* qu'il y joignit parut en 1752. (CLOG.)

Et de votre lettre badine
Jointe à la profonde doctrine
De votre esprit calculateur.
Eh bien ! vous avez vu l'Afrique,
Constantinople, l'Amérique ;
Tous vos pas ont été perdus.
Voulez-vous faire enfin fortune?
Hélas ! il ne vous reste plus
Qu'à faire un voyage à la lune.
On dit qu'on trouve en son pourpris
Ce qu'on perd aux lieux où nous sommes ;
Les services rendus aux hommes,
Et le bien fait à son pays.

Votre paquet du 5 janvier m'a été rendu au saint temps de Pâques. Il aurait eu le temps de faire le voyage du Brésil. Je devais, mon cher arpenteur des astres, vous envoyer l'histoire terrestre de Louis XIV ; mais il y a trop de fautes de la part de l'éditeur [1], et de la mienne trop d'omissions, et trop de péchés de commission.

Je ne regarde cette esquisse que comme l'assemblage de quelques études dont je pourrai faire un tableau, avec le secours des remarques qu'on m'a envoyées ; et alors je vous prierai de l'accepter et de me juger. C'est un petit monument que je tâche d'élever à la gloire de ma patrie ; mais il y a quelques pierres mal jointes qui pourraient me tomber sur le nez.

[1] * Joseph du Fresne de Francheville, l'un des élèves du P. Porée ; né en 1704, mort en 1781. (Clog.)

Ce n'est pas dans la lune que j'ai voyagé, avec Astolphe et saint Jean, pour trouver le fruit de mes peines; c'est dans le temple de la philosophie, de la gloire et du repos.

Adieu; je vous embrasse de tout mon cœur, et je vous aimerai toujours, fussé-je dans la lune.

LETTRE MDCCX.

A M. BAGIEU [1].

A Potsdam, le 10 avril.

Si jamais quelque chose, monsieur, m'a sensiblement touché, c'est la lettre par laquelle vous m'avez bien voulu prévenir; c'est l'intérêt que vous prenez à un état qui semblait devoir n'être pas parvenu jusqu'à vous; c'est le secours que vous m'offrez avec tant de bienveillance. Rien ne me rend la vie plus chère et ne redouble plus mon envie de faire un voyage à Paris que l'espérance d'y trouver des ames aussi compatissantes que la vôtre, et des hommes si dignes de leur profession et, en même temps, si au-dessus d'elle. Que ne dois-je point à madame Denis, qui m'attire de votre

[1] * Jacques Bagieu (et non *Bagieux*, comme l'ont imprimé tous nos prédécesseurs), chirurgien-major des gendarmes de la garde du roi, et membre de l'Académie de chirurgie. Il est auteur de quelques ouvrages concernant sa profession. Mort vers 1775. (Clog.)

part une attention si touchante! En vérité, ce n'est qu'en France qu'on trouve des cœurs si prévenants, comme ce n'est qu'en France qu'on trouve la perfection de votre art. Le mien est bien peu de chose; je ne me suis jamais occupé qu'à amuser les hommes, et j'ai fait quelquefois des ingrats. Vous vous occupez à les secourir. J'ai toujours regardé votre profession comme une de celles qui ont fait le plus d'honneur au siècle de Louis XIV, et c'est ainsi que j'en ai parlé[1] dans l'histoire de ce siècle; mais jamais je ne l'ai plus estimée. J'ai étudié la médecine comme madame de Pimbesche avait appris la Coutume en plaidant[2]. J'ai lu Sydenham, Freind, Boerhaave. Je sais que cet art ne peut être que conjectural, que peu de tempéraments se ressemblent, et qu'il n'y a rien de plus beau ni de plus vrai que le premier aphorisme d'Hippocrate : *Experientia fallax, judicium difficile.* J'ai conclu qu'il fallait être son médecin soi-même, vivre avec régime, secourir de temps en temps la nature, et jamais la forcer; mais sur-tout savoir souffrir, vieillir, et mourir.

Le roi de Prusse, qui, après avoir remporté cinq victoires, donné la paix, réformé les lois, embelli son pays, après en avoir écrit l'histoire, daigne en-

[1]* *Siècle de Louis XIV*, fin du chapitre XXXIII. (Clog.)

[2]* *Les Plaideurs*, acte II, sc. IV. (Clog.)

core faire de très beaux vers, m'a adressé une ode[1] sur cette nécessité à laquelle nous devons nous soumettre. Cet ouvrage et votre lettre valent mieux pour moi que toutes les facultés de la terre. Je ne dois pas me plaindre de mon sort. J'ai atteint l'âge de cinquante-huit ans avec le corps le plus faible, et j'ai vu mourir les plus robustes à la fleur de leur âge. Si vous aviez vu milord Tyrconnell et La Mettrie, vous seriez bien étonné que ce fût moi qui fût en vie; le régime m'a sauvé. Il est vrai que j'ai perdu presque toutes mes dents, par une maladie dont j'ai apporté le principe en naissant; chacun a dans soi-même, dès sa conception, la cause qui le détruit. Il faut vivre avec cet ennemi jusqu'à ce qu'il nous tue. Le remède de Demouret ne me convient pas; il n'est bon que contre les scorbuts accidentels et déclarés, et non contre les affections d'un sang saumuré, et d'organes desséchés qui ont perdu leur ressort et leur mollesse. Les eaux de Baréges, de Padoue, d'Ischia, pourraient me faire du bien pour un temps; mais je ne sais s'il ne vaut pas mieux savoir souffrir en paix, au coin de son feu, avec du régime, que d'aller chercher si loin une santé si incertaine et si courte. La vie que je mène auprès du roi de Prusse est précisément ce qui convient à un malade; une

[1] * Les *Stances* XVI (*Poésies*, tome IV) sont la réponse à l'ode de Frédéric. (Clog.)

liberté entière, pas le moindre assujettissement, un souper léger et gai;

« . . . . Deus nobis hæc otia fecit. »
VIRG., ecl. I, v. 6.

Il me rend heureux autant qu'un malade peut l'être, et vous ajoutez à mes consolations par l'intérêt que vous avez bien voulu prendre à mon état. Regardez-moi, je vous en supplie, monsieur, comme un ami que vous vous êtes fait à quatre cents lieues. Je me flatte que cet été je viendrai vous dire avec quelle tendre reconnaissance je serai toujours, etc.

LETTRE MDCCXI.

A M. LE MARQUIS DE THIBOUVILLE.

A Potsdam, le 15 avril.

Le duc de Foix vous fait mille compliments, aussi bien que M. son frère[1]; ils voudraient bien que je vinsse à Paris vous les présenter; mais ils partent incessamment pour aller trouver madame Denis, dans la malle du premier courrier du Nord. Vous les trouverez à-peu-près tels que vous les vouliez; mais on s'apercevra toujours un peu qu'ils

[1] * Vamir, l'un des personnages de la tragédie d'*Amélie ou le Duc de Foix*. (CLOG.)

sont les enfants d'un vieillard. Si vous voulez les prendre sous votre protection, tels qu'ils sont, empêchez sur-tout qu'on ne connaisse jamais leur père. Il faut absolument les traiter en aventuriers. Si on se doute de leur famille, les pauvres gens sont perdus sans retour; mais, en passant pour les enfants de quelque jeune homme qui donne des espérances, ils feront fortune. Ce sera à vous et à madame Denis à vous charger entièrement de leur conduite, et mademoiselle Clairon elle-même ne doit pas être de la confidence. On me mande que l'on va redonner au théâtre le *Catilina* de Crébillon. Il serait plaisant que ce rhinocéros eût du succès à la reprise. Ce serait la preuve la plus compléte que les Français sont retombés dans la barbarie. Nos sibarites deviennent tous les jours Goths et Vandales. Je laisse reposer *Rome*, et j'abandonne volontiers le champ de bataille aux *soldats de Corbulon* *. Je m'occupe, dans mes moments de loisir, à rendre le style de *Rome* aussi pur que celui de *Catilina* est barbare, et je ne me borne pas au style. Puisque me voilà en train de faire ma confession générale, vous saurez que

* Allusion à ces vers de *Rhadamiste et Zénobie*, acte II, sc. II:

> De quel front osez-vous, soldat de Corbulon,
> M'apporter dans ma cour les ordres de Néron?

Voltaire appelait souvent *soldats de Corbulon* les partisans de Crébillon. (*Édition en 42 volumes.*)

Louis XIV partage mon temps avec les *Romains*[1] et *le Duc de Foix*. Je ne regarde que comme un essai l'édition qu'on a faite à Berlin du *Siècle de Louis XIV;* elle ne me sert qu'à me procurer de tous côtés des remarques et des instructions; je ne les aurais jamais eues si je n'avais publié le livre. Je profite de tout; ainsi je passe ma vie à me corriger en vers et en prose; mon loisir me permet tous ces travaux. Je n'ai rien à faire absolument auprès du roi de Prusse; mes journées, occupées par une étude agréable, finissent par des soupers qui le sont davantage et qui me rendent des forces pour le lendemain; et ma santé se rétablit par le régime. Nos repas sont de la plus grande frugalité, nos entretiens de la plus grande liberté[2]; et, avec tout cela, je regrette tous les jours madame Denis et mes amis, et je compte bien les revoir avant la fin de l'année. J'ai écrit[3] à M. de Malesherbes que je le suppliais très instamment d'empêcher que l'édition du *Siècle de Louis XIV* n'entrât dans Paris, parceque je ne trouve point cet ouvrage encore digne du monarque ni de la nation qui en est l'objet. J'ai prié ma nièce de joindre ses

[1]* *Rome sauvée*, que Voltaire corrigeait encore. (Clog.)

[2]* Dieu était respecté dans ces entretiens, dit Voltaire (*Mémoires*); *mais tous ceux qui avaient trompé les hommes en son nom n'y étaient point épargnés.* (Clog.)

[3]* Cette lettre, adressée à Malesherbes, alors chargé de la direction de la librairie, n'a pas été recueillie. (Clog.)

sollicitations aux miennes, pour obtenir le contraire de ce que tous les auteurs desirent, la suppression de mon ouvrage. Vous me rendrez, mon cher monsieur, le plus grand service du monde en publiant, autant que vous le pourrez, mes sentiments. Je n'ai pas le temps d'écrire aujourd'hui à ma niéce, la poste va partir. Ayez la bonté d'y suppléer en lui montrant ma lettre. S'il y a quelque chose de nouveau, je vous prie de vouloir bien m'en faire part. Soyez persuadé de la tendre amitié et de la reconnaissance qui m'attachent à vous pour jamais.

LETTRE MDCCXII.

DE MADAME LA MARGRAVE DE BAREUTH.

Le 20 avril.

La pénitence que vous vous imposez a achevé de fléchir mon courroux. Je n'avais pu encore oublier votre indifférence. Il ne fallait pas moins qu'un pélerinage à Notre-Dame de Bareuth pour effacer votre péché. Frère Voltaire sera pardonné à ce prix. Il sera le bienvenu ici, et y trouvera des amis empressés à l'obliger et à lui témoigner leur estime. Je doute encore de l'accomplissement de vos promesses. Le climat d'Allemagne a-t-il pu en si peu de temps réformer la légèreté française? Les voyages de France et d'Italie, réduits en châteaux en Espagne, me font craindre le même sort pour celui-ci. Soyez donc archi-Germain dans

vos résolutions, et procurez-moi bientôt le plaisir de vous voir.

Quoique absent, vous avez eu la faculté de m'arracher des larmes. J'ai vu, hier, représenter votre faux prophète. Les acteurs se sont surpassés, et vous avez eu la gloire d'émouvoir nos cœurs franconiens, qui, d'ailleurs, ressemblent assez aux rochers qu'ils habitent.

Le marquis d'Adhémar a fait écrire, il y a quatre semaines, à M. de Folard[1]. J'ai oublié de vous le mander dans ma dernière lettre. Vous jugez bien que ses offres ont été reçues avec plaisir. Montperni lui a écrit en conséquence. J'espère qu'il sera content des conditions. Elles sont plus avantageuses que celles qu'il avait desirées. Elles consistent en 4,000 livres, la table, et l'entretien de ses équipages. Je vous prie d'achever votre ouvrage, et de faire en sorte qu'il soit bientôt fini. Je vous en aurai une grande obligation. Vous savez que le titre qu'il demande n'est point usité en Allemagne. Comme il répond à celui de chambellan, il aura ce titre auprès de moi.

Le temps m'empêche de vous en dire davantage aujourd'hui. Soyez persuadé que je serai toujours votre amie,

WILHELMINE.

LETTRE MDCCXIII.

A MADAME DENIS.

A Potsdam, le 22 avril.

Voilà une plaisante idée qu'a du Molard de faire jouer *Philoctète*, en grec, par des écoliers de l'uni-

[1] * Sans doute l'un des neveux du commentateur de Polybe. (CLOG.)

versité, sur le théâtre de mon grenier! La pièce réussira sûrement, car personne ne l'entendra. Les gens qui font les cabales à Paris n'entendent point le grec.

Je vous apprendrai qu'une héroïne de votre sexe l'entendait; ce n'est pas madame Dacier que je veux dire; elle n'avait l'air ni d'être héroïne ni d'avoir un sexe; c'est la reine Élisabeth. Elle avait traduit ce *Philoctète* de Sophocle en anglais[1].

Vous savez que le sujet de la pièce est un homme qui a mal au pied. Il faudrait prendre un goutteux pour jouer le rôle de Philoctète; le roi de Prusse serait bien votre affaire; mais, au lieu de crier : *Aie! aie!* comme fait le héros grec, admiré en cela par M. de Fénelon, il voudrait monter à cheval et exercer les soldats de Pyrrhus. Il a actuellement la goutte bien serré. Imaginez ce qu'il a pris; ses bottes! Son pied s'est enflé de plus belle. Dites à du Molard qu'il prenne quelque goutteux du collége de Navarre.

On commence actuellement à Dresde une seconde édition[2] du *Siècle de Louis XIV*, et il faut la diriger; nouvelle peine, nouveau retardement. On m'a envoyé de nouveaux mémoires de tous les cô-

[1] * C'est en latin, et non en anglais, qu'Élisabeth traduisit quelques tragédies de Sophocle. (L. D. B.)

[2] * Deux tomes, en quatre parties; Leipsick, 1752, in-12. Elle ne parut que vers la fin d'octobre 1752. (Clog.)

tés ; j'ai eu un trésor ; ce sont deux morceaux [1] de la main de Louis XIV, bien collationnés à l'original. Il n'y a pas moyen d'abandonner son édifice quand on trouve des matériaux si précieux. On me flatte que cette édition sera bientôt achevée. J'ai une autre affaire [2] en tête, et que je vous communiquerai à la première occasion.

LETTRE MDCCXIV

A M. FORMEI.

Je m'attendais à des *Remarques* [3] plus historiques, plus instructives, plus dignes d'un philosophe. Beausobre ne réussit pas si bien avec Jésus qu'avec Manès [4].

Si vous avez quelque histoire des papes, où l'on trouve leur naissance, faites-moi le plaisir de me l'envoyer ; je serai bien aise de voir combien de pauvres diables sont devenus vice-dieu. *Te amplector.*

[1] * Ces deux morceaux, dont une copie fut envoyée plus tard à Voltaire par le maréchal de Noailles, sont rapportés dans le chapitre XXVIII du *Siècle de Louis XIV*. (CLOG.)

[2] * C'était sans doute la tragédie d'*Amélie ou le Duc de Foix*, que Voltaire ne tarda pas à faire jouer à Paris. (CLOG.)

[3] * Il s'agit ici des *Remarques critiques* d'Isaac de Beausobre sur le *Nouveau Testament*. (CLOG.)

[4] * Beausobre a fait l'*Histoire du Manichéisme*. (CLOG.)

LETTRE MDCCXV.

A M. VANNUCCHI [1],

A PISE.

Potsdam, le 25 avril.

Dans le temps précisément que l'astre bienfesant, distributeur du jour, commence à reprendre quelque peu de vigueur, même dans ce climat glacé, je reçois de M. le baron Drummond [2] votre lettre jointe à divers ouvrages philosophiques et poétiques. J'ai lu avec avidité tant les uns que les autres, et toujours avec le plus grand transport. Vous écrivez avec une profondeur et une finesse de génie surprenantes. On trouve par-tout la plus grande clarté, et vos principes sont portés à l'évidence géométrique, qui n'est propre qu'aux grands hommes. Je ne m'arrête point à parler de vos poésies, car en ce genre vous êtes inimitable; le seul Tasse peut se mettre en parallèle avec vous. J'assurerai, sans flatterie, que vos pièces littéraires

[1] * Antoine-Marie Vannucchi, né le 2 février 1724, professeur de législation féodale à Pise, où il est mort le 12 février 1792. — Je présume que la lettre ci-dessus, dont je n'ai pas vu l'original, est une traduction de l'italien. (Clog.)

[2] * Drummond de Melfort, nommé brigadier des armées du roi de France le 10 mai 1748; né en 1726, mort dans le Berri en 1788. Il est nommé dans le chapitre XXV du *Siècle de Louis XV*. (Clog.)

seront autant de précieux monuments pour les siécles à venir.

Le roi philosophe, avec qui j'ai l'honneur de vivre, et qui a lu aussi vos ouvrages, en porte le même jugement que moi, et m'ordonne de vous féliciter en son nom sur cet objet.

Ne soyez pas si paresseux à donner de vos nouvelles à un homme qui vous respecte et vous estime, et qui sera, durant toute sa vie, avec le plus vif attachement, etc. VOLTAIRE.

LETTRE MDCCXVI.

A M. DE FORMONT.

A Potsdam, 28 avril.

On croirait presque que je suis laborieux, mon cher Formont, en voyant l'énorme fatras dont j'ai inondé mes contemporains; mais je me trouve le plus paresseux des hommes, puisque j'ai tardé si long-temps à vous écrire et à vous instruire des raisons qui m'ont empêché de vous envoyer, à vous et à madame du Deffand, ce *Siècle de Louis XIV*. J'y ai trouvé, quand je l'ai relu, une quantité de péchés d'omission et de commission qui m'a effrayé. Cette première édition n'est qu'un essai encore informe. Le fruit que j'en retire, c'est de recevoir de tous côtés des remarques, des instructions,

de la part des Français et de quelques étrangers, qui m'aideront à faire une bonne histoire. Je n'aurais jamais obtenu ces secours, si je n'avais pas donné mon ouvrage. Les mêmes personnes qui m'ont refusé long-temps des instructions, quand je travaillais, m'envoient à présent des critiques le plus volontiers du monde. Il faut tirer parti de tout. Je fais une nouvelle édition qui sera plus ample d'un quart, et plus curieuse de moitié; et je tâcherai d'empêcher, autant qu'il sera en moi, que la première édition, qui est trop fautive, n'entre en France. J'ai bien peur, mon cher ami, que ma lettre ne vous trouve point à Paris. Voilà madame du Deffand en Bourgogne; vous avez tout l'air d'être en Normandie. Votre parent, monsieur Le Bailli, fait son chemin de bonne heure, comme je vous l'avais dit. Le voilà ministre accrédité, en attendant que M. le chevalier de La Touche arrive[1]; et il ira probablement de cour en cour mener une vie douce, au nom du roi son maître. Mais je le défie d'en mener une plus douce et plus tranquille que la vôtre; je dirai encore, si on veut, la mienne; car je vous assure qu'étant auprès d'un grand roi, il s'en faut beaucoup que je sois à la cour. Je n'ai jamais vécu dans une si profonde retraite. Ce serait bien là l'occasion de faire encore

[1] * Comme successeur du comte de Tyrconnell. (CLOG.)

des vers; mais j'en ai trop fait. Il faut savoir se retirer à propos, et imposer silence à l'imagination, pour s'occuper un peu de la raison. Je m'occupe avec les ouvrages des autres, après en avoir assez donné. Je fais comme vous; je lis, je réfléchis, et j'attrape le bout de la journée. J'avoue qu'il serait doux de finir cette journée entre vous et madame du Deffand; c'est une espérance à laquelle je ne renonce point. Si ma lettre vous trouve encore tous deux à Paris, je vous supplie de lui dire qu'elle est à la tête du petit nombre des personnes que je regrette, et pour qui je ferai le voyage de Paris. Je lui souhaite un estomac, ce principe de tous les biens. Adieu, mon très cher Formont; faites quelquefois commémoration d'un homme qui vous aimera toute sa vie.

LETTRE MDCCXVII.

A M. DE LA CONDAMINE.

A Potsdam, le 29 avril.

Eh! morbleu, c'est dans le pourpris
Du brillant palais de la lune,
Non dans le benoît paradis,
Qu'un honnête homme fait fortune.

Du moins c'est ce que dit l'Arioste, l'un des meilleurs théologiens que nous ayons. Est-ce qu'il

y avait *pays* au lieu de *pourpris* dans ma lettre [1]? Eh bien! il n'y a pas grand mal. Le conseiller aulique Francheville, mon éditeur, en a fait bien d'autres, et moi aussi; mais, mon cher cosmopolite, ne me croyez pas assez ignare pour ne pas savoir où est Carthagène; j'y envoie tous les ans plus d'un vaisseau, ou du moins je suis au nombre de ceux qui y en envoient, et je vous jure qu'il vaut mieux avoir ses facteurs dans ce pays-là que d'y aller. Mais, quoique M. de Pointis eût pris Carthagène [2], en-deçà de la ligne, cela n'empêche pas que nous n'ayons été fort souvent nous égorger au-delà.

Je vous suis sensiblement obligé de vos remarques; mais il y a bien plus de fautes que vous n'en avez observé. J'ai bien fait des péchés d'omission et de commission. Voilà pourquoi je voudrais que la première édition, qui n'est qu'un essai très informe, n'entrât point en France. Jugez dans quelles erreurs sont tombés les La Martinière, les Reboulet, et les *tutti quanti*, puisque moi, presque témoin oculaire, je me suis trompé si souvent. Ce n'est pas au moins sur le maréchal de La Feuillade. Je tiens l'anecdote de lui-même; mais je ne devais pas en parler. La seconde édition vaudra mieux,

[1] * Lettre MDCCIX. (CLOG.)

[2] * En 1697. Voyez le chapitre XVI du *Siècle de Louis XIV*. (CLOG.)

et sur-tout le *Catalogue des écrivains*, qui, beaucoup plus complet et beaucoup plus approfondi, pourra vous amuser. Je l'avais dicté pour grossir le second tome, qui était trop mince; mais je le compose à présent pour le rendre utile.

Puisque vous avez commencé, mon cher La Condamine, à me faire des observations, vous voilà engagé d'honneur à continuer. Avertissez-moi de tout, je vous en supplie; je sais fort bien qu'il n'y a point d'esclaves à la place Vendôme, et je ne sais comment on y en trouve [1] dans l'édition de mon conseiller aulique. Il y a plus d'une bévue pareille. Je vous dirai, *Et ignorantias meas ne memineris*. Votre livre, qui vous doit faire beaucoup d'honneur, n'a pas besoin de pareils secours. Je souhaite que vous en tiriez autant d'avantage que de gloire; je ne suis pas surpris de ce que vous me dites, et je ne suis surpris de rien. Soyez-le si je ne conserve pas toujours pour vous la plus parfaite estime et la plus tendre amitié.

[1] * Voltaire fit corriger cette *bévue* dans la première édition; mais il paraît, d'après sa lettre à La Condamine du 12 octobre 1752, qu'elle subsista en quelques exemplaires. (Clog.)

LETTRE MDCCXVIII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Potsdam, le 3 mai.

Mon cher et respectable ami, il faut que je passe mon temps à corriger mes ouvrages et moi, et que je prévienne les années de décadence où l'on ne fait plus que languir avec tous ses défauts. Les Céthégus et les Lentulus sont des comparses qui m'ont toujours déplu, et j'ai bien de la peine avec le reste; j'en ai avec *Adélaïde*, avec *Zulime*, et surtout avec *Louis XIV*. Je quête des critiques dans toute l'Europe. Je vous assure que j'ai déja une bonne provision de faits singuliers et intéressants; mais j'attends mes plus grands secours de M. le maréchal de Noailles. Je vous prie d'engager M. de Foncemagne à accélérer les bontés que M. de Noailles m'a promises [1]; mais je voudrais que M. de Foncemagne ne s'en tînt pas là; je voudrais qu'il voulût bien employer quelques heures de son loisir à perfectionner ce *Siècle de Louis XIV*, ce siécle de la vraie littérature, qui doit lui être plus cher qu'à un autre. Quelques observations de sa part me feraient grand bien. Je les mérite par

[1] * C'étaient les *deux morceaux* mentionnés dans le dernier alinéa de la lettre MDCCXIII. (Clog.)

mon estime pour lui, et par mon amour pour la vérité. Je prépare une nouvelle édition; mais j'ai bien peur que ma niéce n'ait point encore envoyé à M. le maréchal de Noailles l'exemplaire sur lequel il devait avoir la bonté de faire des remarques. Si malheureusement madame Denis n'avait plus d'exemplaires, je vous supplie de lui prêter le vôtre pour cette bonne œuvre; je vous paierai avec usure. Mais je vous ai, je crois, déja mandé que j'avais supplié M. de Malesherbes de ne laisser entrer en France aucun ballot de la première édition, et d'empêcher qu'on en fît une nouvelle sur un modèle si vicieux. Je vous le dis encore, mon cher ange, ce n'est là qu'un essai informe, et je ne ferai certainement mon voyage de Paris que quand je serai parvenu à donner un ouvrage plus digne du monarque et de la nation qui en sont l'objet. Si on avait laissé à M. le maréchal de Noailles son exemplaire, que M. de Richelieu a repris, si on n'avait pas préféré le vain plaisir d'avoir un livre rare à celui de procurer les instructions nécessaires pour rendre ce livre meilleur, la meilleure édition serait déja bien avancée. Il faudrait que tout bon Français contribuât à la perfection d'un tel ouvrage.

Vous me parlez, mon cher ange, de cette *Histoire générale*[1]; on m'a volé la partie historique

[1] * La première partie se composait de l'*Essai sur les révolutions*

de tout le seizième siécle et du commencement du dix-septième, avec l'histoire entière des arts. Je m'étais donné la peine de traduire des morceaux de Pétrarque et du Dante, et jusqu'à des poëtes arabes que je n'entends point; toutes mes peines ont été perdues. Le *Siècle de Louis XIV* devait se renouer à cette *Histoire générale;* c'est une perte que je ne réparerai jamais. Il y a grande apparence que ce malheureux valet de chambre[1] qu'on séduisit pour avoir tous mes manuscrits avait aussi volé celui que je regrette, et qu'il le brûla quand ma niéce eut la bonté d'exiger de lui le sacrifice de tout ce qu'il avait copié. En un mot, le manuscrit est perdu. Je voudrais qu'on eût perdu de même bien des choses dont on a grossi le recueil de mes œuvres; mais c'est encore un mal sans remède.

Je me flatte que la pièce[2] que madame Denis va donner ne sera point un mal, que ce sera au con-

du monde, ouvrage connu maintenant sous le titre d'*Essai sur les mœurs et l'esprit des nations.* (Clog.)

[1]* Ce *valet de chambre* n'est autre que Longchamp, transformé en *secrétaire* de Voltaire par l'éditeur des *Mémoires sur Voltaire et sur ses ouvrages ;* Paris, 1826, 2 vol. in-8°. Longchamp, congédié par son maître, dans le mois de mars 1752, lui écrivit, le 30 du même mois, une lettre qu'on trouve dans le tome II des *Mémoires* précités, et où il dit : « Je reconnais le tort que j'ai eu et la faute « que j'ai faite. » (Clog.)

[2]* *La Coquette punie,* comédie très inconnue dont Voltaire parle dans ses lettres du 29 juillet et du 3 octobre 1749 à d'Argental. (Clog.)

traire un bien qu'elle mettra dans la famille pour réparer les prodigalités de son oncle. Je me souviens d'avoir vu dans cette pièce des scènes très jolies; je ne doute pas qu'elle n'ait conduit cet ouvrage à sa perfection. Je ne lui voudrais pas de ces succès passagers dont on doit une partie à l'indulgence de la nation. Je ne sais si je me trompe, mais il semble qu'il y avait dans cette comédie telle scène qui valait mieux que toute la pièce de *Cénie*[1]. Ces scènes ne suffisent pas sans doute. Elle aura travaillé le tout avec soin; elle a acquis tous les jours plus de connaissance du théâtre; et ses amis, à la tête desquels vous êtes, ne lui laisseront pas hasarder une pièce dont le succès soit douteux. Il y a une certaine dignité attachée à l'état de femme, qu'il ne faut pas avilir. Une femme d'esprit, dont on ambitionne les suffrages, joue un beau rôle; elle est bien dégradée quand elle se fait auteur comique, et qu'elle ne réussit pas. Un grand succès me comblerait de la plus grande joie; il me ferait cent fois plus de plaisir que celui de *Mérope*. Un succès ordinaire me consolerait, un mauvais me mettrait au désespoir.

Nous parlerons une autre fois de *Rome sauvée*, d'*Adélaïde*, de *Zulime;* c'est à présent *la Coquette punie* qui va me donner des battements de cœur. Que faites-vous cet été, mes chers anges? j'ai peur

[1]* Comédie de madame de Graffigni. 1750. (Clog.)

qu'il n'y ait quelque voyage de Lyon. Je voudrais que vous vous bornassiez à celui du bois de Boulogne, et y causer avec vous; mais il faut la permission de *Louis XIV*. J'ai deux grands rois qui me retiennent; je ne peux à présent abandonner ni l'un ni l'autre. Je sens quel crime je commets contre l'amitié, en vous préférant deux rois; mais, quand on s'est imposé des devoirs, on est forcé de les remplir. J'espère vous embrasser avant la fin de l'année, et je vous aimerai bien tendrement toute ma vie. Mes respects à tous les anges.

LETTRE MDCCXIX.

A M. FORMEI.

Potsdam.

J'attendrai ici, monsieur, où je me trouve très bien, les ouvrages sublimes [1] que vous voulez bien m'annoncer. Ce ne sont pas là des ouvrages de *plagiat*, comme *la Henriade*, *Alzire*, *Brutus*, et *Catilina*. Je ne doute pas qu'on ne prodigue dans les journaux pleins d'*impartialité* et de goût les plus justes éloges à ces divins recueils qui passeront à la dernière postérité.

Je ne sais ce que c'est que cette Histoire des pro-

[1] * Les *OEuvres de Moncrif*, édition de 1751, 3 volumes in-16. (Clog.)

grès, ou de la décadence, ou de l'impertinence de l'esprit humain. J'avais, pour mon instruction particulière, fait une *Histoire universelle depuis Charlemagne;* on en a imprimé des fragments dans des feuilles hebdomadaires ou dans des *Mercures;* on m'a volé tout ce qui regarde les arts et les sciences, et la partie historique depuis François Ier jusqu'au siècle de Louis XIV, qui terminait ce tableau; c'est tout ce que je sais. Il y a deux ans[1] que mon manuscrit est volé. Si vous avez quelque nouvelle de cet ouvrage, que vous dites annoncé depuis peu, vous me ferez plaisir, monsieur, de m'en instruire, et je prendrai les mesures que je pourrai pour rattraper mon manuscrit, si cependant cela en vaut la peine.

Vanitas vanitatum! Tous ces recueils assommants de mémoires assommants pour l'esprit humain, d'histoires des sciences, de projets pour les arts, de compilations, de discours vagues, d'hypothèses absurdes, de disputes dignes des Petites-Maisons, tout cela tombe dans le gouffre de l'oubli; il n'y a que les ouvrages de génie qui restent. L'*Orlando furioso* a enterré plus de dix mille volumes

[1] * Voltaire, d'après les renseignements fournis par madame Denis, qui d'ailleurs détestait Longchamp, ne se détermina à renvoyer celui-ci qu'après y avoir réfléchi pendant long-temps, avec une gratification qui permit à l'infidèle valet de chambre copiste de se marier, et de former un utile établissement. Longchamp, selon M. Decroix, est mort en 1793. (CLOG.)

de scolastique ; aussi je lis l'Arioste et point du tout Scot, saint Thomas, etc., etc. Portez-vous bien ; il n'y a que cela de bon. « Tuus sum ; tua non tueor, quia nihil tueor ; sed tibi addictus ero. »

LETTRE MDCCXX.

A M. FORMEI.

Potsdam.

Vous aviez si bien orthographié, monsieur, ou j'avais si mal lu, que j'avais lu dans votre lettre M. de Mouhi au lieu de Mongri *; ce sont deux personnes fort différentes.

Le *manet altâ mente repostum*** me conviendrait mal. Je vous dirai ingénument le fait. On me montra avant-hier un passage extrait de votre *Bibliothèque impartiale*, où vous dites que je suis un *plagiaire*, quoique vous m'ayez dit et écrit que vous n'avez jamais rien imprimé contre moi. Vous dites dans ce passage que, dans *la Henriade*, j'ai pillé un certain poëme de *Clovis* d'un nommé Saint-Didier.

* Voltaire, apparemment pour se justifier de l'humeur avec laquelle il avait parlé dans sa précédente lettre des Œuvres de Moncrif, feint ici d'avoir lu Mouhi pour Moncrif ; et, afin de rendre l'erreur vraisemblable, il orthographie le nom de *Moncrif* d'une manière plus approchante de celui de *Mouhi*, et il écrit *Mongri*. (*Note de feu M. Auger.*)

** Virgile, Én. I, v. 30.

Ceux qui savent que ce poëme de Saint-Didier existe savent aussi qu'il fut fait plusieurs années après *la Henriade*. Vous voyez, monsieur, que vous auriez quelque réparation à me faire, aussi bien qu'au public et à la verité, et que j'aurais quelque droit de me plaindre d'un outrage que j'ai si peu mérité, et que ma conduite envers vous ne me fesait pas attendre. J'ignore en quel endroit est le passage où vous m'avez outragé; tout ce que je sais c'est que je l'ai vu avant-hier au matin, et qu'il ne tiendra qu'à vous que je l'oublie pour jamais.

LETTRE MDCCXXI.

A M. FORMEI.

Potsdam, le 12 mai.

Si vous avez quatre jours à vivre, j'en ai deux, et il faut passer ces deux jours doucement. Si vous êtes philosophe, je tâche de l'être; voilà d'où je pars, monsieur, pour achever notre petit éclaircissement. Je vous jure que jamais La Mettrie ne m'avait dit que vous m'eussiez attaqué dans votre *Bibliothèque impartiale;* il m'avait dit seulement, en général, que vous aviez dit beaucoup de mal de moi; à quoi j'avais répondu que vous ne me connaissiez pas, et que, quand vous me connaîtriez,

vous n'en diriez plus. Dieu veuille avoir son ame! Je vous avouerai encore, pour le repos de la mienne, que la conversation étant tombée, ces jours-ci, sur l'amitié dont les gens de lettres doivent donner l'exemple, je me vantai d'avoir la vôtre; et, pour rabaisser mon caquet, on me montra l'extrait d'un passage de votre *Bibliothèque impartiale*, où il était dit peu *impartialement* que je n'étais qu'un *plagiaire*, et que j'avais volé le *Clovis* de Saint-Didier, c'est-à-dire volé sur l'autel, et volé les pauvres, ce qui est le plus grand des péchés. Apparemment qu'on avait avec charité enflé ce passage. Je fus un peu confondu, et je me contentai de prouver que le grand Saint-Didier n'a écrit qu'après moi, et qu'ainsi, s'il y a un gueux de volé, c'était moi-même.

Je poursuis ma confession, en vous disant qu'ayant été honnêtement raillé sur la vanité que j'avais de compter sur vos bonnes graces, recevant dans le même temps une lettre de vous, avec l'annonce de *la Nécessité de plaire*[1], de Moncrif, je ne pus m'empêcher de vous glisser un petit mot sur le malheur que j'avais de vous avoir déplu. J'ai surtout, en qualité d'historien, insisté sur la chronologie du *Clovis* de Saint-Didier; voilà à quoi se réduit cette bagatelle. Il est bon de s'entendre;

[1] * *Essai sur la nécessité et sur les moyens de plaire.* (Clog.)

c'est principalement faute de s'éclaircir qu'il y a tant de querelles; je vous jure, avec la même sincérité, que je n'ai pas le moindre levain dans le cœur sur tout cela, et que j'aurais honte de moi-même, si j'étais ulcéré, encore plus si j'avais la moindre pensée de vous nuire; car soyez très sûr que je vous pardonne, que je vous estime, et que je vous aime.

Les pirates qui ont imprimé la plaisanterie du *Micromégas*[1], avec l'histoire très sérieuse depuis Charlemagne, auraient bien dû me consulter; ils n'auraient pas imprimé des fragments tronqués dont on a retranché tout ce qui regarde les papes et les moines. Voilà ce que j'ai sur le cœur.

LETTRE MDCCXXII.

A MADAME DENIS.

Potsdam, le 22 mai.

Je vous écris par le jeune Beausobre, ma chère enfant, comme on écrit d'Amérique quand il part des vaisseaux pour l'Europe. Logez-le chez moi le mieux que vous pourrez. Je vous réponds que je ne pourrai, ou je viendrai cette année de mon voyage de long cours.

[1] * Berlin, 1752, in-8°. — *Romans*, tome I. (L. D. B.)

J'ai enfin permis aux éditeurs de mes *OEuvres*, bonnes ou mauvaises, d'imprimer, au-devant de leur recueil, cette *Lettre*[1] où je ne réponds (comme je le dois) qu'en me moquant de toute cette canaille des greniers de la littérature. On ne peut guère fermer la gueule à ces roquets-là, parcequ'ils jappent pour gagner un écu. Ils ont plus aboyé contre *Louis XIV* que contre son historien. Il faut les laisser faire. Les poëtes et les écrivains du quatrième étage se vengent de leur misère et de leur honte en clabaudant contre ceux qu'ils croient heureux et célèbres. Quand je ferais afficher que je ne suis point heureux, cela ne les apaiserait pas encore.

Depuis l'abbé Desfontaines, à qui je sauvai la vie, jusqu'à des gredins à qui j'ai fait l'aumône, tous ont écrit contre moi des volumes d'injures; ils ont imprimé ma Vie; elle ressemble aux *Amours* du révérend père de La Chaise, confesseur de Louis XIV. Ces beaux libelles sont vendus aux foires d'Allemagne, et les beaux esprits du Nord en ornent leurs bibliothèques. La calomnie passe les monts et les mers. Le même jésuite contre lequel les jansénistes auront écrit sur la grace et sur les lettres de cachet trouve à Pékin et à Macao des

[1]* Voyez un fragment de cette *Lettre*, datée du 15 avril 1752, dans les *Mélanges littéraires*, et adressée *à un membre de l'Académie de Berlin*. (CLOG.)

dominicains qu'il faut combattre. *Qui plume a, guerre a.* Ce monde est un vaste temple dédié à la Discorde.

Notre Académie de Berlin est une chapelle tout-à-fait sous la protection de cette divinité. Maupertuis vient d'y faire un petit coup de tyrannie qui n'est pas d'un philosophe. Il a fait, de son autorité privée, déclarer faussaire, dans une assemblée de l'Académie, un de ses membres, nommé Koenig, grand géomètre, bibliothécaire de madame la princesse d'Orange, et professeur en droit public à La Haie. Ce Koenig est un homme de mérite, un brave Suisse, qui est très incapable d'être faussaire. J'ai vécu pendant près de deux ans avec lui, chez feu madame la marquise du Châtelet, qu'il initia aux mystères de la secte leibnitzienne. Il ne sera pas homme à souffrir un pareil affront.

Je ne suis pas encore bien informé des détails de ce commencement de guerre. Je ne sors point de Potsdam. Maupertuis est à Berlin, malade, pour avoir bu un peu trop d'eau-de-vie, que les gens de son pays ne haïssent pas. Il me porte cependant tous les coups fourrés qu'il peut, et j'ai peur qu'il ne me fasse plus de tort qu'à Koenig. Un faux rapport, un mot jeté à propos, qui circule, qui va à l'oreille du roi, et qui reste dans son cœur, est une arme contre laquelle il n'y a souvent point de bouclier. D'Argens n'avait pas si mal fait d'aller au

bord de la Méditerranée ; je ferai encore bien mieux d'aller au bord de la Seine.

LETTRE MDCCXXIII.

A M. L'ABBÉ D'OLIVET.

Au château de Potsdam, le 25 mai.

Vous souvenez-vous encore de moi, mon cher confrère?

Voici un jeune homme que le roi de Prusse fait voyager pour étudier Cicéron et Démosthène. A qui dois-je mieux l'adresser qu'à vous? C'est le fils d'un homme illustre dans la littérature, de M. de Beausobre, philosophe, quoique ministre protestant, auteur de l'excellente *Histoire du Manichéisme*, et le plus tolérant de tous les chrétiens. Le roi de Prusse, qui avait de l'estime pour ce savant homme, daigne servir de père au fils qu'il a laissé, et à qui il n'a rien laissé. Je le loge chez moi, à Paris; c'est un devoir que m'impose la reconnaissance que je dois à un roi qui fait plus pour moi qu'aucun monarque n'a jamais fait pour aucun homme de lettres. Je n'ai ici d'autre chagrin que celui de n'avoir pas besoin des honneurs et des bienfaits dont le roi me comble[1]. Vous voyez que mes peines sont légères. Voilà comme il faut sortir

[1] * Voltaire glissait alors de pareilles phrases dans ses lettres,

de France, et non pas comme votre ami Rousseau. Si vous pouvez rendre quelque service au jeune M. de Beausobre, en grec, en latin, ou en français, vous obligerez votre véritable serviteur, qui vous aimera toujours.

LETTRE MDCCXXIV.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Potsdam, le 3 juin.

Mon cher ange, me voilà plus que jamais dans l'histrionage. J'envoie *Amélie* à Paris, et je reçois *la Coquette punie*. Cette coquette me tient bien plus au cœur que l'autre. Je sens qu'on aime mieux quelquefois son petit-fils que son propre enfant. Je n'ose donner de conseil à ma nièce, que je regarde comme ma fille; je crains de la priver d'un succès, et d'affliger sa passion, si je lui conseille de ne pas donner un ouvrage sur lequel elle est piquée, et qui lui a tant coûté. Je crains encore plus de l'exposer à une chute ou à une réception froide, qui vaut une chute. Je ne sais point d'ailleurs quel est le goût de Paris, où tout est mode. Je me vois dans la nécessité de suspendre mon jugement. Peut-être j'entrevois ce qu'on pourrait faire pour rendre cet

quand il soupçonnait qu'elles pourraient être ouvertes par le roi de Prusse. (Clog.)

ouvrage soutenu, attachant, et comique; mais peut-être aussi que j'entrevois mal. D'ailleurs on ne fait point passer ses propres idées dans une autre tête. On part d'un principe; l'auteur est parti d'un autre auquel il se tient. De grands changements coûtent beaucoup, de petits servent à peu de chose; ainsi je me vois tout aussi embarrassé dans ma critique que dans le conseil qu'on me demande pour donner la pièce ou ne la donner pas. Tout ce que je sais, c'est que des pièces qui ne valent pas une tirade de celle-ci ont eu de grands succès; et cela même ne prouve rien encore. Un détestable ouvrage peut réussir, un bien moins mauvais peut tomber; la décision d'un procès et le gain d'une bataille ne sont pas plus incertains. Il n'y a pas grand mal qu'un vieux soldat comme moi soit battu; mais je ne voudrais pas que ma nièce se fît battre.

Je lui ai adressé, non pas *Adélaïde*, non pas *le Duc d'Alençon*, mais *Amélie;* et pourquoi *Amélie?* pourquoi des maires du palais, au lieu de Charles VII, et des Maures au lieu d'Anglais? *Il costume,* mon cher ange, *il costume lo vuole così.* On s'est assez révolté qu'un prince du sang ait voulu assassiner son frère pour une fille, et que j'aie donné un frère à ce prince qui n'en avait pas. L'histoire de Charles VII est trop connue. Jamais on ne se prêterait à une aventure si contraire aux

faits et si éloignée de nos mœurs; on pensera comme on a pensé, et on dira:

« .... Incredulus odi. »

HOR., *de Art. poet.*, v. 188.

Peut-on combattre l'expérience? ce serait s'aveugler pour se jeter dans le précipice. Mais comment faire pour donner cet ouvrage? comme on voudra, comme on pourra; sur-tout n'en point parler. La grande affaire est que l'ouvrage soit bon et bien joué; le reste est très indifférent. Mon cher ange, j'irais plutôt vous trouver à Lyon que de vous faire retourner de Lyon à Paris. Vous pénétrez mon cœur; mais à présent il n'y a ni Lyon ni Paris pour moi; il n'y a que Potsdam; c'est le rendez-vous de mes troupes; c'est de là que je dirige la nouvelle édition qu'on fait du *Siècle;* édition que je ne peux abandonner, et qui seule peut faire oublier les trois malheureuses éditions qui viennent de paraître, en trois mois de temps, dans le pays étranger. Ces trois-là sont assez bonnes pour le reste de l'Europe, mais non pour la France. Je me suis trompé sur trop de faits, j'ai trop fait de péchés d'omission et de commission. Ma nouvelle édition est ma pénitence; il faut me la laisser faire. Je prends les eaux, je me baigne, je me meurs, et tout cela veut qu'on soit sédentaire. Comment va l'Iphigénie Héraclide? la Dumesnil est-elle guérie

de son coup de pincette? On dit que Grandval est devenu grand buveur et mauvais acteur, et que la Dumesnil aime passionnément le vin et Grandval. L'un l'enivre, l'autre la bat; ses passions sont malheureuses.

A propos, faudra-t-il que j'envoie un billet de confession au curé de Saint-Roch? Mon cher ange, notre curé de Potsdam c'est le roi; il y a plaisir à mourir là. Il y a deux ans que je n'ai aperçu de prêtres; ils n'entrent jamais dans le château. Pauvres gens[1] du Midi! apprenez à vivre. Pourquoi faut-il qu'il n'y ait de raison que dans le Nord!

Tous mes anges, je baise le bout de vos ailes.

LETTRE MDCCXXV.

A MADAME DENIS.

A Potsdam, le 9 juin.

Je suis fâché que cette plaisanterie[2] innocente dont j'ai affublé, le plus respectueusement et le plus poliment que j'ai pu, son éminence le cardinal Querini, soit si publique; mais il est homme à l'avoir fait imprimer lui-même. Il imprime régu-

[1] * Louis XV était de ces *pauvres gens*. Voyez l'*Histoire du Parlement*, chapitre LXV. (CLOG.)

[2] * Voyez, tome III des *Poésies*, l'Épître LXXXI. Elle est de 1752, et non de 1751. (CLOG.)

lièrement à Brescia tout ce qu'il écrit et tout ce qu'on lui écrit. Dieu merci, nous lui avons obligation des lettres du cardinal de Fleuri; elles sont curieuses. On y voit le désespoir sincère de notre premier ministre de ce qu'il n'est plus dans sa petite ville de Fréjus. Il a presque répandu des larmes quand il a été nommé précepteur du roi; il n'a accepté ce poste que malgré lui; il s'en plaint amèrement; c'est un beau monument de sincérité. Je ne suis pas éloigné de croire que, quand le cardinal Querini l'a rendu public, il était dans la bonne foi.

Ce bon cardinal aime les louanges à la folie; il ressemble en cela à Cicéron. Le libraire de sa ville de Brescia a mis à la tête de son dernier recueil qu'il faut avouer que monseigneur est *une étoile de la première grandeur* [1].

Cette *étoile* persécutait mon feu follet pour avoir une ode en son honneur et en celui d'une église catholique qu'on bâtit d'aumônes à Berlin, sans qu'il en coûte un sou à sa majesté. Le cardinal a donné à cette église, qui ne s'achève point, de l'argent et des statues. Le comte de Rothembourg était à la tête de cette bonne œuvre, et n'y a pas contribué d'un denier, de son vivant, ni par son testament. Un banquier calviniste a avancé envi-

[1]* Voltaire fait allusion à cette *étoile* dans le troisième alinéa de sa lettre du 27 septembre 1752 à Querini. (Clog.)

ron douze mille écus, et veut qu'on vende l'église pour le rembourser. Le cardinal, pour son paiement, exigeait des odes. Il m'arracha enfin cette plaisanterie au lieu d'ode, au commencement de cette année. Cela a été jusqu'à notre saint-père le pape[1]. Sa sainteté est un peu gausseuse; elle a dit: « Le cardinal Querini quête des louanges; il a attrapé celles qu'il lui faut. »

Avez-vous lu le sixième tome des *Mémoires de l'abbé Montgon?* Six tomes[2] de l'histoire d'un abbé! et nous n'avons qu'un volume de l'*Histoire d'Alexandre!* Comme les livres se multiplient! Il y a pourtant deux ou trois anecdotes bien curieuses dans ces *Mémoires.*

Adieu, ma chère plénipotentiaire; je vous parlerai de nous deux à la première occasion.

LETTRE MDCCXXVI.

A M. LE MARÉCHAL DUC DE RICHELIEU.

A Potsdam, le 10 juin.

Mon *héros,* vos bontés m'ont fait éprouver une espèce de plaisir que je n'avais pas goûté depuis long-temps. En lisant votre belle lettre de trente-

[1] * Benoît XIV, à qui *Mahomet* était dédié. (Clog.)

[2] * Peu de temps après la publication du sixième tome il en parut encore deux autres. (Clog.)

deux pages[1], j'ai cru vous entendre, j'ai cru vous voir; je me suis imaginé être à votre chocolat, au milieu de vos pagodes, et goûter le plaisir délicieux de votre entretien. Je vous remercie tendrement de tous les éclaircissements que vous voulez bien me donner; ce sont presque les seuls qui me manquaient.

Vous savez que j'avais passé près d'un an à faire des extraits des lettres de tous les généraux et de beaucoup de ministres; je doute qu'il y ait à présent un homme dans l'Europe aussi bien au fait que moi de l'Histoire de la dernière guerre. C'est là qu'il est permis d'entrer dans les détails, parce-qu'il s'agit d'une histoire particulière; mais ces détails demandent un très grand art. Il est difficile de conserver un événement particulier dans la foule de toutes ces révolutions qui bouleversent la terre. Tant de projets, tant de ligues, tant de guerres, tant de batailles se succèdent les unes aux autres, qu'au bout d'un siècle, ce qui paraissait dans son temps si grand, si important, si unique, fait place à des événements nouveaux qui occupent les hommes, et qui laissent les précédents dans l'oubli. Tout s'engloutit dans cette immensité; tout devient enfin un point sur la

[1]* Voltaire, dans sa lettre du 14 mars précédent à Richelieu, lui avait demandé un petit précis, *en deux pages*, de ce qu'il avait fait à Gênes. (Clog.)

carte; et les opérations de la guerre causent à la longue autant d'ennui qu'elles ont donné d'inquiétude, quand la destinée d'un état dépendait d'elles.

Si je croyais pouvoir jeter quelque intérêt sur cet amas et sur cette complication de faits, je me vanterais d'être venu à bout du plus difficile de mes ouvrages; mais ce qui me rend cette tâche plus agréable et plus aisée c'est le plaisir de parler souvent de vous. Mon monument de papier ne vaudra pas le monument de marbre [1] que vous savez. Nous verrons cependant qui vous aura fait plus ressemblant du sculpteur ou de moi. Si M. le maréchal de Noailles était aussi complaisant et aussi laborieux que vous, s'il daignait achever ce qu'il entreprend d'abord avec vivacité, le *Siècle de Louis XIV* en vaudrait mieux.

Je ne sais si vous savez que ce *Siècle* était une suite d'une *Histoire générale* que j'ai composée depuis Charlemagne jusqu'à nos jours. On m'a volé une partie de cet ouvrage, et tout ce qui regardait les arts. *Louis XIV* m'est resté; mais une première édition n'est qu'un essai. Quoiqu'il y ait dix fois plus de choses utiles et intéressantes dans ces deux petits volumes que dans toutes les histoires immenses et ennuyeuses de Louis XIV, cependant

[1] * La statue du maréchal, placée dans le palais du sénat de Gênes. (CLOG.)

je sais bien qu'il manque beaucoup de traits à ce tableau. J'ai fait des péchés d'omission et de commission. Plusieurs personnes instruites ont bien voulu me communiquer des lumières; j'en profite tous les jours. Voilà pourquoi je n'ai point voulu que l'édition faite à Berlin, ni celles qu'on a faites sur-le-champ, en conformité, en Hollande et à Londres, entrassent dans Paris. Je suis dans la nécessité d'en faire une nouvelle que mon libraire de Leipsick a déja commencée. Si M. le maréchal de Noailles n'a pas la bonté de faire un petit effort, cette édition sera encore imparfaite.

Je n'ose vous proposer, monseigneur, de vous enfermer une heure ou deux pour m'instruire des choses dont vous pourriez vous souvenir; vous rendriez service à la patrie et à la vérité. Ce motif sera plus puissant que mes prières. Je ferais sur-le-champ usage de vos remarques. Ma nièce doit avoir à présent deux exemplaires chargés de corrections à la main; je voudrais que vous eussiez le temps et la bonté d'en examiner un. Votre lettre de trente-deux pages me fait voir de quoi vous êtes capable, et m'enhardit auprès de vous. Il me semble que ce serait employer dignement une heure du loisir où vous êtes. S'il y avait quelque guerre, je ne vous ferais pas de pareilles propositions, je me flatte bien qu'alors vous n'auriez pas de loisir, et que vous commanderiez nos armées.

Dans ce siècle, que j'ai tâché de peindre, c'était un Français[1], dont vous fûtes l'éléve, qui fit heureusement la guerre et la paix. Je suis très persuadé qu'avec vous la France n'a pas besoin d'étrangers pour faire l'une et l'autre. Qui donc a, dans un plus haut degré que vous, le talent de décider à propos, et de faire des manœuvres hardies, talent qui a fait la gloire du prince Eugène, que vous avez tant connu? qui ferait la guerre avec plus de vivacité et la paix avec plus de hauteur? quel officier, en France, a plus d'expérience que vous? et l'esprit, s'il vous plaît, ne sert-il à rien? Mais il n'y a guère d'apparence que vos talents soient sitôt mis en œuvre; l'Europe est trop armée pour faire la guerre. S'il arrive pourtant que le diable brouille les cartes, et que le bon génie de la France conduise nos affaires par vous, il n'y a pas d'apparence que je sois alors votre historien. Je suis dans un état à ne devoir pas compter sur la vie. Vous serez peut-être surpris que, dans cet état, je fasse des *Siècle,* et des *Histoire de la guerre de* 1741, et des *Rome sauvée,* et autres bagatelles, et même, par-ci par-là, quelques chants de *la Pucelle;* mais c'est que j'ai tout mon temps à moi; c'est que, dans une cour, je n'ai pas la moindre cour à faire; et, auprès d'un roi, pas le moindre devoir à remplir. Je vis

[1] * Le maréchal de Villars, dont Richelieu avait été un des aides-de-camp, à Denain, le 24 juillet 1712. (CLOG.)

à Potsdam comme vous m'avez vu vivre à Cirei, à cela près que je n'ai point charge d'ames dans mon bénéfice. La vie de château est celle qui convient le mieux à un malade et à un griffonneur. Il y a bien loin de ma tranquille cellule du château de Potsdam au voyage de Naples et de Rome; cependant, s'il est vrai que vous vous donniez ce petit plaisir, je vous jure que je viendrai vous trouver.

Il est vrai que mon extrême curiosité, que je n'ai jamais satisfaite sur l'Italie, et ma santé, me font continuellement penser à ce voyage, qui serait d'ailleurs très court; mais je vous jure, monseigneur, que j'ai beaucoup plus d'envie de vous faire ma cour que de voir la ville souterraine. Je me suis cru quelquefois sur le point de mourir; mon plus grand regret était de n'avoir point eu la consolation de vous revoir. Il me semble qu'après trente-cinq ans d'attachement, je ne devais pas être réservé à mourir si loin de vous. La destinée en a ordonné autrement. Nous sommes des ballons que la main du sort pousse aveuglément et d'une manière irrésistible. Nous fesons deux ou trois bonds, les uns sur du marbre, les autres sur du fumier, et puis nous sommes anéantis pour jamais. Tout bien calculé, voilà notre lot. La consolation qui resterait à un certain âge, ce serait de faire encore un bond auprès des gens à qui on a donné dès long-temps son cœur. Mais sais-je ce que je ferai

demain? Occupons comme nous pourrons, de quart d'heure en quart d'heure, la vanité de notre vie. S'il est permis d'espérer quelque chose à un homme dont la machine se détruit tous les jours, j'espère venir vous voir, cette année, avant que l'exercice de votre charge[1] vous dérobe à mes empressements, et vous fasse perdre un temps précieux.

Nous attendons ici le chevalier de La Touche[2]; je le verrai avec plaisir, mais je le verrai peu. Le goût de la retraite me domine actuellement. J'aime Potsdam quand le roi y est, j'aime Potsdam quand il n'y est pas. Je trompe mes maladies par un travail assidu et agréable. J'ai deux gens de lettres[3] auprès de moi qui sont mes lecteurs, mes copistes, et qui m'amusent, entièrement libre auprès d'un roi qui pense en tout comme moi. Algarotti et d'Argens viennent me voir tous les jours au château où je suis logé; nous vivons tous trois en frères, comme de bons moines dans un couvent.

Pardonnez à mon tendre attachement si je vous rends ce compte exact de ma vie; elle devait vous être consacrée; souffrez au moins que je vous en

[1]* Richelieu, comme l'un des quatre premiers gentilshommes de la chambre, devait être de service, ou *d'année*, en 1753. (CLOG.)

[2]* Ministre plénipotentiaire du roi de France à Berlin. (CLOG.)

[3]* Collini, et le jeune Francheville, fils du *conseiller aulique*. (CLOG.)

soumette le tableau. Mon ame, toujours dépendante de la vôtre, vous devait ce compte de l'usage que je fais de mon existence. Vous ne m'avez point parlé de M. le duc de Fronsac ni de mademoiselle de Richelieu; je souhaite cependant que vous soyez un aussi heureux père que vous êtes un homme considérable par vous-même. Le bonheur domestique est, à la longue, le plus solide et le plus doux. Adieu, monseigneur; je fais mille vœux pour que vous soyez heureux long-temps, et que je puisse en être témoin quelques moments.

Si mon camarade Le Bailli, chargé des affaires depuis la mort du caustique et ignorant Tyrconnell, m'avait averti, en me fesant tenir votre paquet, du temps où le courrier qui l'a apporté partirait, je ferais un paquet un peu plus gros, mais vous ne le recevriez qu'au bout de six semaines, parceque ce courrier va à Hambourg, et y attend long-temps les dépêches du Nord. J'ai mieux aimé me livrer au plaisir de vous écrire et de vous faire parvenir au plus tôt les tendres assurances de mon respectueux attachement, que de vous envoyer des livres que d'ailleurs vous recevriez beaucoup plus tard que ceux qui doivent être incessamment entre les mains de ma niéce pour vous être rendus.

On dit qu'une dame un peu plus belle que ma niéce a fait une comédie; je ne crois pas que ce soit pour la faire jouer dans la rue Dauphine. Or,

si une dame jeune et fraîche se contente de jouer ses pièces en société, pourquoi ma nièce, qui n'est ni fraîche ni jeune [1], veut-elle absolument se commettre avec les comédiens et le parterre, gens très dangereux? Un grand succès me ferait assurément beaucoup de plaisir, mais une chute me mettrait au désespoir. J'ai couru cette épineuse carrière, je ne la conseille à personne.

Je m'aperçois que j'ai encore beaucoup bavardé, après avoir cru finir ma lettre. Pardonnez cette prolixité à un homme qui compte parmi les douceurs les plus flatteuses de sa vie celle de s'entretenir avec vous, et de vous ouvrir son cœur. Adieu, encore une fois, mon *héros;* adieu, homme respectable, qui soutenez l'honneur de la patrie [2]. Il me semble que je vous serais attaché par vanité, si je ne vous l'étais pas par le goût le plus vif. Conservez-moi des bontés que je préfère à tout.

[1] * Madame Denis avait alors environ quarante-deux ans. Elle ne dut jamais être belle, et elle était encore galante. Elle était *bien laide* en 1777, comme l'atteste le quatrain imprimé dans les *Poésies mêlées* de son oncle, sous le numéro CCXCIX. Devenue très riche par la mort de Voltaire, elle épousa, au commencement de 1780, un aventurier nommé François du Vivier, épris des *beaux yeux* de sa cassette. (Clog.)

[2] * Cette flatterie est une de celles que l'abbé de Montgaillard ne pardonnait pas à l'écrivain qui eut *pour courtisans les grands seigneurs et les rois.* (Clog.)

LETTRE MDCCXXVII.

A M. FORMEI.

J'avais en effet ouï dire, monsieur, qu'on avait ôté à ce malheureux Fréron son gagne-pain [1]. On m'a dit que ce pauvre diable est chargé de quatre enfants; c'est une chose édifiante pour un homme sorti des *jésuites*.

Cela me touche le cœur. J'ai écrit en sa faveur à M. le chancelier de France, sans vouloir, de la part d'un tel homme, ni prières ni remerciements. Si vous écrivez à M. de Moncrif, je vous prie de lui faire mes compliments.

Je suis très touché de la mort de madame la comtesse de Rupelmonde [2]. Je voudrais bien lui voler encore des pilules; elle en prenait trop, et moi aussi: je la suivrai bientôt: tout ceci n'est qu'un songe. *Vale*. V.

[1] * La publication des *Lettres sur quelques écrits de ce temps* venait d'être suspendue, comme contenant dans un de ses articles, à propos des *Lettres sur l'Histoire*, de milord Bolingbrocke, des personnalités outrageantes pour la mémoire de cet Anglais. (Clog.)

[2] * Cette dame mourut en 1752, le 2 juin. (Clog.)

LETTRE MDCCXXVIII.

A MADAME DE FONTAINE.

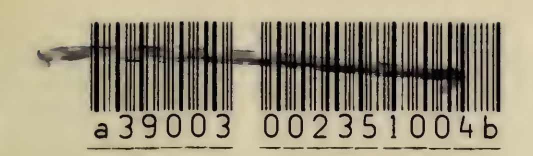
Potsdam, 17 juin.

Vous avez perdu votre fils, et vous perdrez bientôt un oncle qui vous aime autant que votre fils vous aurait aimée. La première perte en est une véritable. Il est bien cruel de voir mourir une partie de soi-même, qu'on a formée, qu'on a élevée, et qui vous est arrachée dans sa fleur. Ma chère niéce, que le fils[1] qui vous reste vous console. Songez à votre santé, que vous ne pouvez conserver qu'avec les attentions les plus scrupuleuses. La faiblesse est votre maladie. Nous sommes, vous et moi, deux roseaux; mais je suis bientôt un roseau de soixante ans, et vous êtes un roseau jeune. Je n'ai jamais senti si vivement les chagrins de notre séparation qu'aujourd'hui. Je voudrais être auprès de vous pour vous consoler, mais je me trouve malheureusement dans une complication de circonstances qui me retiennent. Une nouvelle édition du *Siècle de Louis XIV* com-

[1] * Al. M. Fr. de Paule de Dompierre d'Hornoi, né le 23 juillet 1742, mort au commencement de 1828; père de M. de Dompierre d'Hornoi, membre de la Chambre des Députés depuis novembre 1827. (CLOG.)

mencée; le départ de plusieurs personnes qui avaient l'honneur d'être de la société du roi de Prusse; la reconnaissance qui me force à rester auprès de lui; une humeur scorbutique qui me tue; un érysipèle qui m'achève; des bains, des eaux, tout cela me retient à Potsdam. Je suis obligé de remettre mon voyage à la fin de l'automne. Je mets toute mon industrie à me ménager quelques mois de vie pour venir vous voir. Je resterai constamment jusqu'à la fin de septembre à Potsdam, et je laisserai le roi courir, donner des fêtes à Berlin. Je renonce aux fêtes et aux reines; je reste paisible dans le palais, avec deux gens de lettres que j'ai pris pour me tenir compagnie. Je jouis d'un jardin magnifique, je travaille quand je ne souffre pas, j'observe un régime exact, et j'espère que cette vie douce me ménera jusqu'en octobre. S'il arrive autrement, bonsoir, mon paquet est tout fait. Je vous embrasse tendrement.

FIN DU SEPTIÈME VOLUME
DE LA CORRESPONDANCE.


a39003 002351004b

